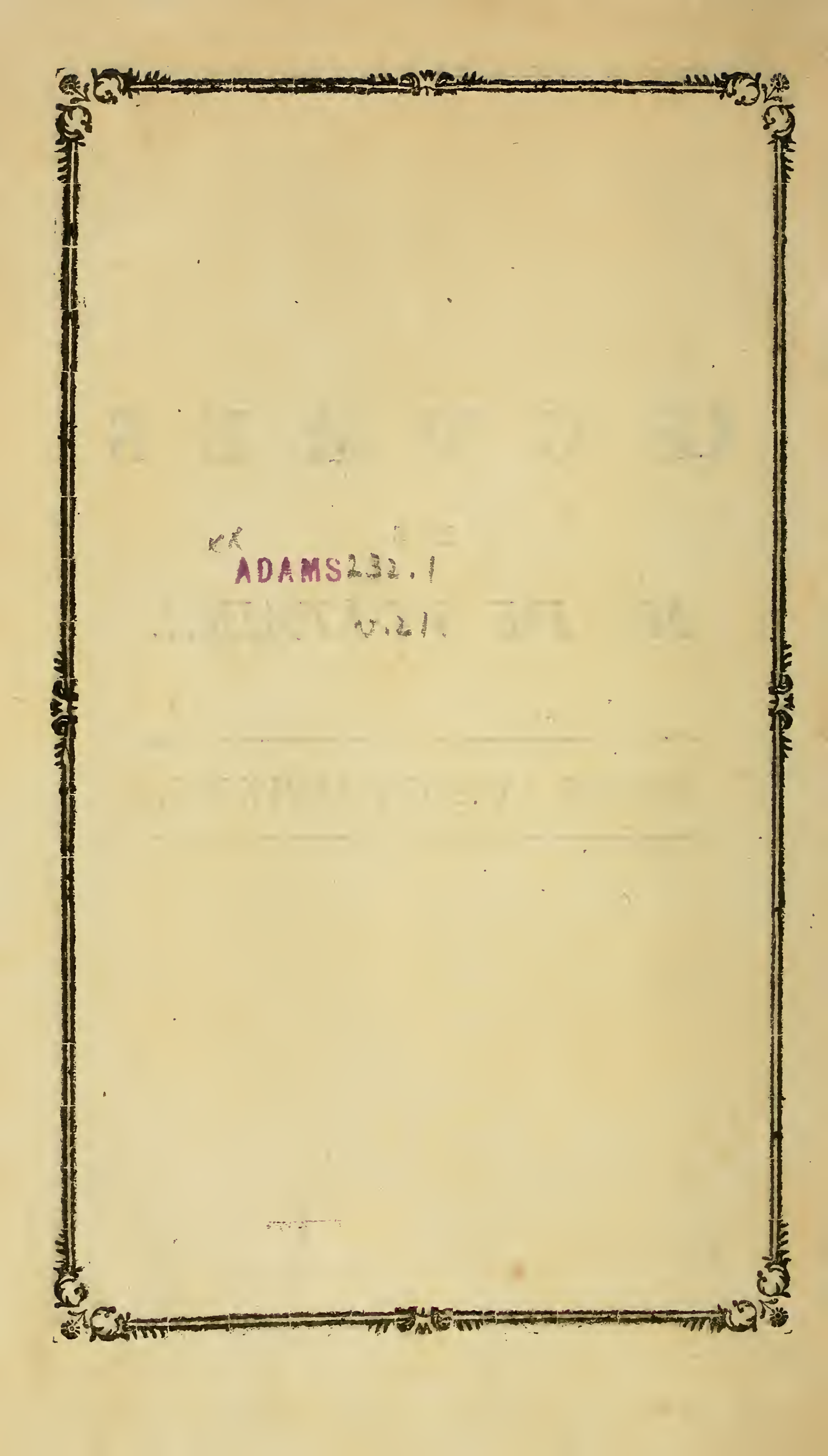
ŒUVRES

DE

Mr. DE VOLTAIRE.

TOME VINGT-UNIÈME.




CHARLES XII.

HISTOIRE

DE

CHARLES XII,

ROI DE SUÈDE,

AVEC

LES PIÉCES QUI Y SONT RELATIVES.





M. DCC. LXXV.

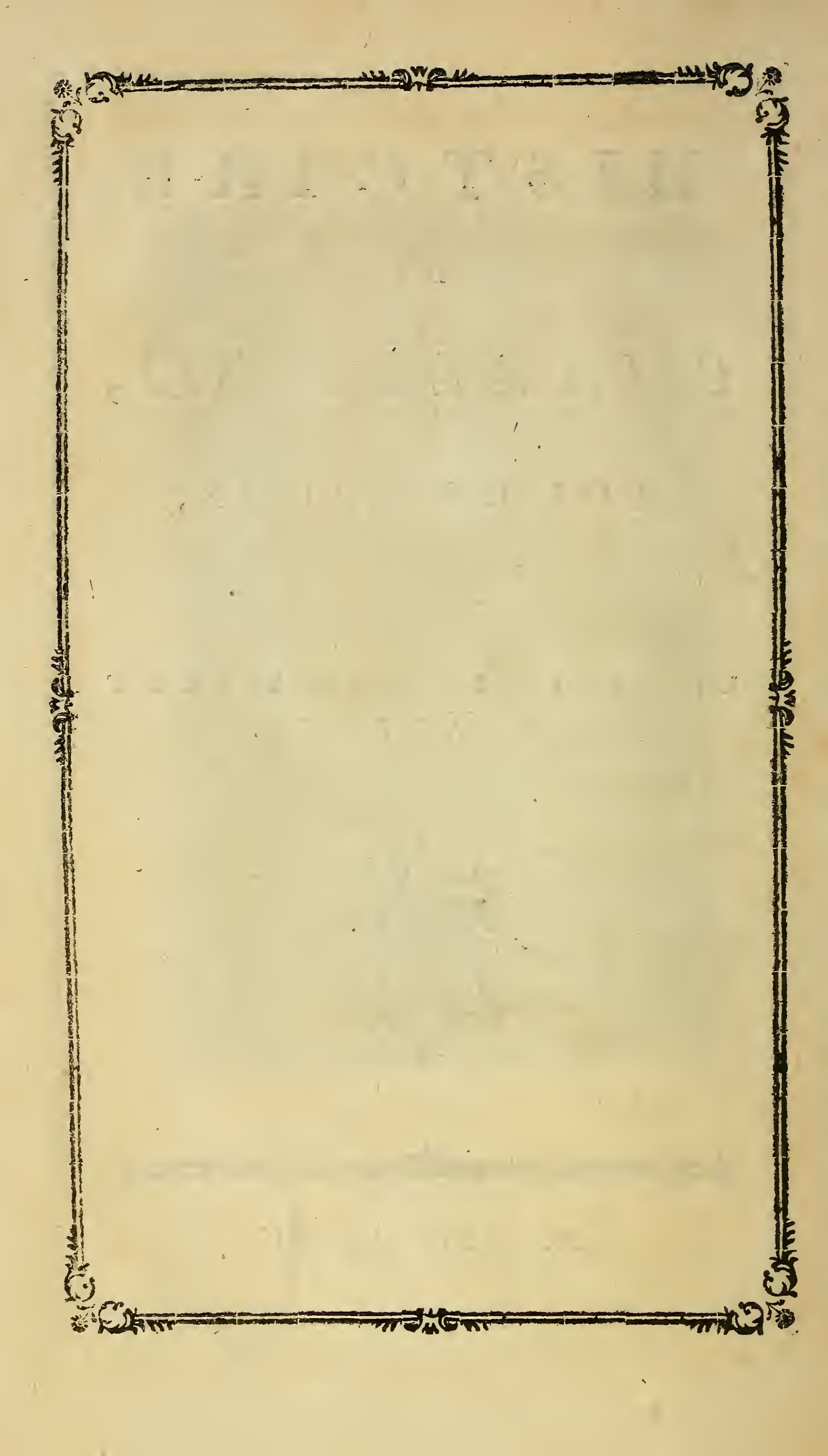


TABLE DES PIÉCES

Contenues dans ce volume.

Fin de la Table.



REMARQUES SUR L'HISTOIRE.

NE cessera-t-on jamais de nous tromper sur l'avenir, le présent & le passé ? Il faut que l'homme soit bien né pour l'erreur, puisque dans ce siècle éclairé on prend tant de plaisir à nous débiter les fables *d'Hérodote*, & des fables encor qu'*Hérodote* n'aurait jamais osé conter, même à des Grecs.

Que gagne-t-on à nous redire, que *Menès* était petit-fils de *Noé* ? Et par quelle excès d'injustice peut-on se moquer des généalogies de *Moreri*, quand on en fabrique de pareilles ? Certes *Noé* envoya sa famille voyager loin ; son petit-fils *Menès* en Egypte, son autre petit-fils à la Chine, je ne sais quel autre petit-fils en Suède, & un cadet en Espagne. Les voyages alors formaient les jeunes gens bien mieux qu'aujourd'hui : il a falu chez nos nations modernes des dix ou douze siècles pour s'instruire un peu de la géométrie ; mais ces voyageurs, dont on parle, étaient à peine arrivés dans des pays incultes, qu'on y prédisait les éclipses. On ne peut douter au moins que l'histoire autentique de la Chine ne rapporte des éclipses calculées il y a environ quatre mille ans. *Confucius* en cite trente-six, dont les missionnaires mathématiciens en ont vérifié trente-

deux. Mais ces faits n'embarrassent point ceux qui ont fait *Noé* grand-pere de *Fohy*; car rien ne les embarrasse.

D'autres adorateurs de l'antiquité nous font regarder les Egyptiens comme le peuple le plus sage de la terre ; parce que , dit-on, les prêtres avaient chez eux beaucoup d'autorité ; & il se trouve , que ces prêtres si sages , ces législateurs d'un peuple sage , adoraient des singes , des chats & des oignons. On a beau se récrier sur la beauté des anciens ouvrages Egyptiens : ceux qui nous sont restés sont des masses informes ; la plus belle statue de l'ancienne Egypte n'approche pas de celle du plus médiocre de nos ouvriers. Il a falu que les Grecs enseignassent aux Egyptiens la sculpture : il n'y a jamais eu en Egypte aucun bon ouvrage que de la main des Grecs. Quelle prodigieuse connaissance, nous dit-on, les Egyptiens avaient de l'astronomie ! Les quatre côtés d'une grande pyramide sont exposés aux quatre régions du monde ; ne voilà-t-il pas un grand effort d'astronomie ? Ces Egyptiens étaient-ils autant de *Cassini* , de *Halley*, de *Keplers*, de *Ticho-Brahé* ? Ces bonnes gens racontaient froidement à *Hérodote* , que le soleil en onze mille ans s'était couché deux fois où il se lève : c'était-là leur astronomie.

Il en coûtait, répète Mr. *Rollin* , cinquante mille écus pour ouvrir & fermer les écluses du lac Mœris. Mr. *Rollin* est cher en écluses , & se mécompte en arithmétique. Il n'y a point d'écluse qui ne doive s'ouvrir & se fermer pour un écu , à moins qu'elles ne soient très-mal faites : Il en coûtait, dit-il, cinquante talens pour ouvrir & fermer ces écluses. Il faut savoir, qu'on évalua le talent du tems de *Colbert* à trois mille livres de France. *Rollin* ne songe pas que depuis ce tems, la valeur numéraire de nos espèces est augmentée presque du double , & qu'ainsi la peine d'ouvrir les écluses du lac Mœris aurait dû coûter , selon lui , environ trois cents mille francs : ce qui est à-peu-près deux cent quatre-

vingt-dix-ſept mille livres plus qu'il ne faut. Tous les calculs de ſes treize tomes ſe reſſentent de cette inattention. Il répète encor après *Hérodote*, qu'on entretenait d'ordinaire en Egypte, c'eſt-à-dire, dans un pays beaucoup moins grand que la France, quatre cent mille ſoldats; qu'on donnait à chacun cinq livres de pain par jour, & deux livres de viande. C'eſt donc huit cent mille livres de viande par jour pour les ſeuls ſoldats, dans un pays où l'on n'en mangeait preſque point. D'ailleurs, à qui appartenaient ces quatre cent mille ſoldats, quand l'Egypte était diviſée en pluſieurs petites principautés? On ajoute, que chaque ſoldat avait ſix arpens francs de contribution; voilà donc deux millions quatre cent mille arpens, qui ne paient rien à l'état. C'eſt cependant ce petit état, qui entretenait plus de ſoldats que n'en a aujourd'hui le Grand-Seigneur, maître de l'Egypte & dix fois plus de pays que l'Egypte n'en contient. *Louis XIV.* a eu quatre cent mille hommes ſous les armes pendant quelques années, mais c'était un effort, & cet effort a ruiné la France.

Si on voulait faire uſage de ſa raiſon au lieu de ſa mémoire, & examiner plus que tranſcrire, on ne multiplierait pas à l'infini les livres & les erreurs; il faudrait n'écrire que des choſes neuves & vraies : ce qui manque d'ordinaire à ceux qui compilent l'hiſtoire, c'eſt l'eſprit philoſophique : la plupart, au lieu de diſcuter des faits avec des hommes, font des contes à des enfans. Faut-il qu'au ſiècle où nous vivons on imprime encore le conte des oreilles de *Smerdis* & de *Darius*, qui fut déclaré roi par ſon cheval, lequel hennit le premier; & de *Sanacharib*, ou *Sennakérib*, ou *Sennacabon*, dont l'armée fut détruite miraculeuſement par des rats? Quand on veut répéter ces contes, il faut du moins les donner pour ce qu'ils ſont.

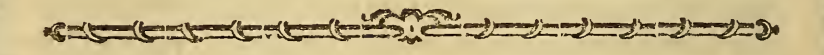
Eſt-il permis à un homme de bon ſens, né dans le dix-huitième ſiècle, de nous parler ſérieuſement des ora-

cles de Delphes ? tantôt de nous répéter, que cet oracle devina que *Créſus* faiſait cuire une tortue & du mouton dans une tourtière ; tantôt de nous dire, que des batailles furent gagnées ſuivant la prédiction d'*Apollon*, & d'en donner pour raiſon le pouvoir du diable ? Mr. *Rollin* dans ſa compilation de l'hiſtoire ancienne, prend le parti des oracles contre Mrs. *Van-Dale*, *Fontenelle* & *Baſnage* : *Pour Mr. de Fontenelle*, dit-il, *il ne faut regarder que comme un ouvrage de jeuneſſe ſon livre contre les oracles, tiré de Van-Dale.* J'ai bien peur que cet arrêt de la vieilleſſe de *Rollin* contre la jeuneſſe de *Fontenelle* ne ſoit caſſé au tribunal de la raiſon ; les rhéteurs n'y gagnent guère leurs cauſes contre les philoſophes. Il n'y a qu'à voir ce que dit *Rollin* dans ſon dixième tome, où il veut parler de phyſique : il prétend qu'*Archimède*, voulant faire voir à ſon bon ami le roi de Syracuſe la puiſſance des mécaniques, fit mettre à terre une galère, la fit charger doublement, & la remit doucement à flot en remuant un doigt, ſans ſortir de deſſus ſa chaiſe. On ſent bien que c'eſt-là le rhéteur qui parle : s'il avait été un peu philoſophe, il aurait vu l'abſurdité de ce qu'il avance.

Il me ſemble que ſi on voulait mettre à profit le tems préſent, on ne paſſerait point ſa vie à s'infatuer des fables anciennes. Je conſeillerais à un jeune homme d'avoir une légère teinture de ces tems reculés ; mais je voudrais qu'on commençât une étude ſérieuſe de l'hiſtoire au tems où elle devient véritablement intéreſſante pour nous : il me ſemble que c'eſt vers la fin du quinzième ſiècle. L'imprimerie, qu'on invente en ce tems-là, commence à la rendre moins incertaine. L'Europe change de face ; les Turcs, qui s'y répandent, chaſſent les belles-lettres de Conſtantinople ; elles fleuriſſent en Italie ; elles s'établiſſent en France ; elles vont polir l'Angleterre, l'Allemagne & le Septentrion. Une nouvelle religion ſépare la moitié de l'Europe de l'obéiſſance du

pape. Un nouveau syſtême de politique s'établit ; on fait avec le ſecours de la bouſſole, le tour de l'Afrique ; & on commerce avec la Chine plus aiſément que de Paris à Madrid. L'Amérique eſt découverte ; on ſubjugue un nouveau monde, & le nôtre eſt preſque tout changé ; l'Europe chrétienne devient une eſpèce de république immenſe, où la balance du pouvoir eſt établie mieux qu'elle ne le fut en Grèce. Une correſpondance perpétuelle en lie toutes les parties, malgré les guerres que l'ambition des rois ſuſcite, & même malgré les guerres de religion encore plus deſtructives. Les arts, qui font la gloire des états, ſont portés à un point que la Grèce & Rome ne connurent jamais. Voilà l'hiſtoire qu'il faut que tout homme ſache ; c'eſt-là qu'on ne trouve, ni prédictions chimériques, ni oracles menteurs, ni faux miracles, ni fables inſenſées ; tout y eſt vrai, aux petits détails près, dont il n'y a que les petits eſprits qui ſe ſoucient beaucoup. Tout nous regarde, tout eſt fait pour nous ; l'argent ſur lequel nous prenons nos repas, nos meubles, nos beſoins, nos plaiſirs nouveaux, tout nous fait ſouvenir chaque jour, que l'Amérique & les grandes Indes, & par conſéquent toutes les parties du monde entier, ſont réunies depuis environ deux ſiècles & demi par l'induſtrie de nos pères. Nous ne pouvons faire un pas qui ne nous avertiſſe du changement qui s'eſt opéré depuis dans le monde. Ici, ce ſont cent villes qui obéiſſaient au pape, & qui ſont devenues libres. Là, on a fixé pour un tems les priviléges de toute l'Allemagne. Ici, ſe forme la plus belle des républiques, dans un terrain que la mer menace chaque jour d'engloutir : l'Angleterre a réuni la vraie liberté avec la royauté ; la Suède l'imite, & le Dannemarck n'imite point la Suède. Que je voyage en Allemagne, en France, en Eſpagne ; par-tout je trouve les traces de cette longue querelle, qui a ſubſiſté entre les maiſons d'*Autriche* & de *Bourbon*, unies par tant de traités, qui ont tous produit des

guerres funeſtes. Il n'y a point de particulier en Europe, ſur la fortune duquel tous ces changemens n'aient influé. Il ſied bien après cela de s'occuper de *Salmanazar* & de *Mardokempad*, & de rechercher les anecdotes du Perſan *Cayamarrat* & de *Sabaco Métophis*. Un homme mûr, qui a des affaires ſérieuſes, ne répète point les contes de ſa nourrice.



NOUVELLES CONSIDÉRATIONS SUR *L'HISTOIRE.*

PEUT-ÊTRE arrivera-t-il bientôt dans la manière d'écrire l'hiſtoire, ce qui eſt arrivé dans la phyſique. Les nouvelles découvertes ont fait proſcrire les anciens ſyſtêmes. On voudra connaître le genre humain dans ce détail intéreſſant, qui fait aujourd'hui la baſe de la philoſophie naturelle.

On commence à reſpecter très-peu l'aventure de *Curtius*, qui referma un gouffre en ſe précipitant au fond, lui & ſon cheval. On ſe moque des boucliers deſcendus du ciel, & de tous les beaux taliſmans dont les Dieux faiſaient préſent ſi libéralement aux hommes; & des Veſtales, qui mettaient un vaiſſeau à flot avec leur ceinture; & de toute cette foule de ſotiſes célèbres, dont les anciens hiſtoriens regorgent. On n'eſt guère plus content, que dans ſon hiſtoire ancienne Mr.

Rollin nous parle férieufement du roi *Nabis*, qui faifait embraffer fa femme par ceux qui lui apportaient de l'argent; & qui mettait ceux qui lui en refufaient, dans les bras d'une belle poupée toute femblable à la reine, & armée de pointes de fer fous fon corps de jupe. On rit, quand on voit tant d'auteurs répéter les uns après les autres, que le fameux *Othon* Archevêque de Mayence fut affiégé & mangé par une armée de rats en 698; que des pluies de fang inondèrent la Gafcogne en 1017; que deux armées de ferpens fe battirent près de Tournai en 1059. Les prodiges, les prédictions, les épreuves par le feu, &c. font à préfent dans le même rang que les contes d'*Hérodote*.

Je veux parler ici de l'hiftoire moderne, dans laquelle on ne trouve, ni poupées qui embraffent les courtifans, ni évêques mangés par les rats.

On a grand foin de dire quel jour s'eft donnée une bataille, & on a raifon. On imprime les traités, on décrit la pompe d'un couronnement, la cérémonie de la réception d'une barrette, & même l'entrée d'un ambaffadeur, dans laquelle on n'oublie, ni fon fuiffe, ni fes laquais. Il eft bon qu'il y ait des archives de tout, afin qu'on puiffe les confulter dans le befoin; & je regarde à préfent tous les gros livres comme des dictionnaires. Mais après avoir lu trois ou quatre mille defcriptions de batailles, & la teneur de quelques centaines de traités, j'ai trouvé que je n'étais guère plus inftruit au fond. Je n'apprenais là que des événemens. Je ne connais pas plus les Français & les Sarrafins par la bataille de *Charles Martel*, que je ne connais les Tartares & les Turcs par la victoire que *Tamerlan* remporta fur *Bajazet*. J'avoue, que quand j'ai lu les mémoires du cardinal de *Retz* & de Madame de *Motteville*, je fais ce que la reine mère a dit mot pour mot à Mr. *de Jerfay*; j'apprens, comment le coadjuteur a contribué aux barricades; je peux me faire un précis des longs difcours qu'il

tenait à Madame *de Bouillon.* C'eſt beaucoup pour ma curioſité : c'eſt pour mon inſtruction très-peu de choſe. Il y a des livres qui m'apprennent les anecdotes vraies ou fauſſes d'une cour. Quiconque a vu les cours, ou a eu envie de les voir, eſt auſſi avide de ces illuſtres bagatelles, qu'une femme de province aime à ſavoir les nouvelles de ſa petite ville. C'eſt au fond la même choſe & le même mérite. On s'entretenait ſous *Henri IV.* des anecdotes de *Charles IX.* On parlait encore de Mr. le duc *de Bellegarde* dans les premières années de *Louis XIV.* Toutes ces petites mignatures ſe conſervent une génération ou deux, & périſſent enſuite pour jamais.

On néglige cependant pour elles des connoiſſances d'une utilité plus ſenſible & plus durable. Je voudrais apprendre, quelles étaient les forces d'un pays avant une guerre, & ſi cette guerre les a augmentées ou diminuées. L'Eſpagne a-t-elle été plus riche avant la conquête du nouveau monde qu'aujourd'hui ? De combien était-elle plus peuplée du tems de *Charles - Quint*, que ſous *Philippe IV* ? Pourquoi Amſterdam contenait-elle à peine vingt mille ames il y a deux cents ans ? pourquoi a-t-elle aujourd'hui deux cent quarante mille habitans ? & comment le ſait-on poſitivement ? De combien l'Angleterre eſt-elle plus peuplée qu'elle ne l'était ſous *Henri VIII* ? Serait-il vrai ce qu'on dit dans les *Lettres Perſanes*, que les hommes manquent à la terre, & qu'elle eſt dépeuplée en comparaiſon de ce qu'elle était il y a deux mille ans ? Rome, il eſt vrai, avait alors plus de citoyens qu'aujourd'hui. J'avoue qu'Alexandrie & Carthage étaient de grandes villes ; mais Paris, Londres, Conſtantinople, le grand Caire, Amſterdam, Hambourg, n'exiſtaient pas. Il y avait trois cents nations dans les Gaules ; mais ces trois cents nations ne valaient pas la nôtre, ni en nombre d'hommes, ni en induſtrie. L'Allemagne était une forêt : elle eſt couverte de cent villes opulentes. Il ſemble que l'eſprit de critique, laſſé de ne perſécuter que

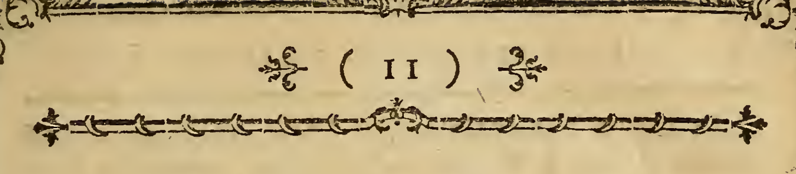
des particuliers, ait pris pour objet l'univers. On crie toujours, que ce monde dégénère, & on veut encor qu'il se dépeuple. Quoi donc? nous faudra-t-il regretter les tems, où il n'y avait pas de grand chemin de Bourdeaux à Orléans, & où Paris était une petite ville dans laquelle on s'égorgeait? On a beau dire; l'Europe a plus d'hommes qu'alors, & les hommes valent mieux. On pourra savoir dans quelques années, combien l'Europe est en effet peuplée; car dans presque toutes les grandes villes on rend public le nombre des naissances, au bout de l'année; & sur la règle exacte & sûre que vient de donner un Hollandais aussi habile qu'infatigable, on sait le nombre des habitans par celui des naissances. Voilà déjà un des objets de la curiosité de quiconque veut lire l'histoire en citoyen & en philosophe. Il sera bien loin de s'en tenir à cette connaissance; il recherchera quel a été le vice radical & la vertu dominante d'une nation; pourquoi elle a été puissante ou faible sur la mer; comment & jusqu'à quel point elle s'est enrichie depuis un siècle; les registres des exportations peuvent l'apprendre. Il voudra savoir comment les arts, les manufactures se sont établies; il suivra leur passage & leur retour d'un pays dans un autre. Les changemens dans les mœurs & dans les loix seront enfin son grand objet. On saurait ainsi l'histoire des hommes, au lieu de savoir une faible partie de l'histoire des rois & des cours.

En vain je lis les annales de France; nos historiens se taisent tous sur ces détails. Aucun n'a eu pour devise: *Homo sum, humani nil à me alienum puto.* Il faudrait donc, me semble, incorporer avec art ces connaissances utiles dans le tissu des événemens. Je crois que c'est la seule manière d'écrire l'histoire moderne en vrai politique & en vrai philosophe. Traiter l'histoire ancienne, c'est compiler, me semble, quelques vérités avec mille mensonges. Cette histoire, n'est peut-être utile que de

la même manière dont l'eſt la fable, par de grands événemens, qui font le ſujet perpétuel de nos tableaux, de nos poëmes, de nos converſations, & dont on tire des traits de morale. Il faut ſavoir les exploits d'*Alexandre* comme on ſait les travaux *d'Hercule.* Enfin cette hiſtoire ancienne me ſemble, à l'égard de la moderne, ce que ſont les vieilles médailles en comparaiſon des monnoies courantes; les premières reſtent dans les cabinets; les ſecondes circulent dans l'univers pour le commerce des hommes.

Mais pour entreprendre un tel ouvrage, il faut des hommes qui connaiſſent autre choſe que les livres; il faut qu'ils ſoient encouragés par le gouvernement, autant au moins pour ce qu'ils feront, que le furent les *Boileau*, les *Racine*, *Valincourt*, pour ce qu'ils ne firent point; & qu'on ne diſe pas d'eux ce que diſait de ces Meſſieurs un commis du tréſor royal, homme d'eſprit; *Nous n'avons vu encor d'eux que leur ſignature.*





DE L'UTILITÉ
DE L'HISTOIRE.

CET avantage consiste sur-tout dans la comparaison qu'un homme d'état, un citoyen peut faire des loix & des mœurs étrangères avec celles de son pays; c'est ce qui excite l'émulation des nations modernes dans les arts, dans l'agriculture, dans le commerce.

Les grandes fautes passées servent beaucoup en tout genre; on ne sauroit trop remettre devant les yeux les crimes & les malheurs; on peut, quoi qu'on en dise, prévenir les uns & les autres. L'histoire du tyran *Christiern* peut empêcher une nation de confier le pouvoir absolu à un tyran; & le désastre de *Charles XII.* devant Pultava, avertit un général de ne pas s'enfoncer dans l'Ukraine sans avoir des vivres.

C'est pour avoir lu les détails des batailles de Crecy, de Poitiers, d'Asincour, de Saint-Quentin, de Gravelines, &c. que le célèbre maréchal de Saxe se déterminait à chercher, autant qu'il pouvait, ce qu'il appellait des affaires de postes.

Les exemples font un grand effet sur l'esprit d'un prince qui lit avec attention. Il verra que *Henri IV* n'entreprenait sa grande guerre, qui devait changer le systême de l'Europe, qu'après s'être assez assuré du nerf de la guerre pour la pouvoir soutenir plusieurs années sans aucun nouveau secours de finances.

Il verra que la reine *Elisabeth*, par les seules ressources du commerce & d'une sage économie, résista au puissant *Philippe second*, & que de cent vaisseaux qu'elle mit en mer contre la flote invincible, les trois quarts étaient fournis par les villes commerçantes d'Angleterre.

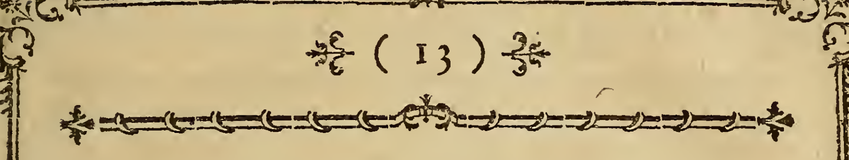
La France non entamée ſous *Louis XIV*, après neuf ans de la guerre la plus malheureuſe, montrera évidemment l'utilité des places frontières qu'il conſtruiſit. En vain l'auteur des cauſes de la chûte de l'Empire Romain, blame-t-il *Juſtinien* d'avoir eu la même politique ; il ne devait blâmer que les empereurs qui négligèrent ces places frontières, & qui ouvrirent les portes de l'Empire aux Barbares.

Un avantage que l'hiſtoire moderne à ſur l'ancienne, eſt d'apprendre à tous les potentats que depuis le quinzième ſiècle, on s'eſt toujours réuni contre une puiſſance trop prépondérante. Ce ſyſtême d'équilibre à toujours été inconnu des anciens, & c'eſt la raiſon des ſuccès du peuple Romain, qui ayant formé une milice ſupérieure à celle des autres peuples, les ſubjugua l'un après l'autre du Tibre juſqu'à l'Euphrate.

Il eſt néceſſaire de remettre ſouvent ſous les yeux les uſurpations des papes, les ſcandaleuſes diſcordes de leurs ſchiſmes, la démence des diſputes de controverſe, les perſécutions, les guerres enfantées par cette démence & les horreurs qu'elles ont produites.

Si on ne rendait pas cette connaiſſance familière aux jeunes gens, s'il n'y avait qu'un petit nombre de ſavans inſtruits de ces faits, le public ſerait auſſi imbécille qu'il l'était du tems de *Grégoire VII*. Les calamités de ces tems d'ignorance renaîtraient infailliblement, parce qu'on ne prendrait aucune précaution pour les prévenir. Tout le monde ſait à Marſeille par qu'elle inadvertance la peſte fut apportée du Levant, & on s'en préſerve.

Anéantiſſez l'étude de l'hiſtoire, vous verrez peut-être des St *Barthelemi* en France, & des *Cromwell* en Angleterre.



ANECDOTES SUR LE CZAR PIERRE LE GRAND.

PIERRE premier a été furnommé le GRAND, parce qu'il a entrepris & fait de très-grandes chofes, dont nulle ne s'était préfentée à l'efprit d'aucun de fes prédéceffeurs. Son peuple avant lui fe bornait à ces premiers arts enfeignés par la néceffité. L'habitude a tant de pouvoir chez les hommes, ils defirent fi peu ce qu'ils ne connaiffent pas, le génie fe développe fi difficilement, & s'étouffe fi aifément fous les obftacles, qu'il y a grande apparence que toutes les nations font demeurées groffières pendant des milliers de fiècles, jufqu'à-ce qu'il foit venu des hommes tels que le Czar *Pierre*, précifément dans le tems qu'il falait qu'ils vinffent.

Le hafard fit qu'un jeune Genevois nommé *Le Fort* était à Mofcou chez un Ambaffadeur Danois vers l'an 1695. le Czar *Pierre* avait alors dix-neuf ans; il vit ce Genevois, qui avait appris en peu de tems la langue Ruffe, & qui parlait prefque toutes celles de l'Europe. *Le Fort* plut beaucoup au prince; il entra dans fon fervice, & bientôt après dans fa familiarité. Il lui fit comprendre, qu'il y avait une autre manière de vivre & de régner que celle qui était malheureufement établie de tous les tems dans fon vafte empire; & fans ce Genevois la Ruffie ferait peut-être encore barbare.

Il falait être né avec une ame bien grande, pour écouter tout-d'un-coup un étranger, & pour fe dépouiller des

préjugés du trône & de sa patrie. Le Czar sentit, qu'il avait à former une nation & une empire: mais il n'avait aucun secours autour de lui. Il conçut dès-lors le dessein de sortir de ses états & d'aller comme *Prométhée* emprunter le feu céleste pour animer ses compatriotes. Ce feu divin il l'alla chercher chez les Hollandais, qui étaient il y a trois siècles aussi dépourvus d'une telle flamme que les Moscovites. Il ne put exécuter son dessein aussi-tôt qu'il l'aurait voulu. Il falut soutenir une guerre contre les Turcs, ou plutôt contre les Tartares, en 1696. Et ce ne fut qu'après les avoir vaincus, qu'il sortit de ses états pour aller s'instruire lui-même de tous les arts, qui étaient absolument inconnus en Russie. Le maître de l'empire le plus étendu de la terre alla vivre près de deux ans à Amsterdam, dans le village de Sardam, sous le nom de *Pierre Michaeloff.* On l'appellait communément Mr. *Pieter Bas.* Il se fit inscrire dans le catalogue des charpentiers de ce fameux village, qui fournit de vaisseaux presque toute l'Europe. Il maniait la hache & le compas; & quand il avait travaillé dans son attelier à la construction des vaisseaux, il étudiait la géographie, la géométrie & l'histoire. Dans les premiers tems le peuple s'attroupait autour de lui. Il écartait quelquefois les importuns d'une maniere un peu rude, que ce peuple souffrait, lui qui souffre si peu de chose. La première langue qu'il apprit, fut le Hollandais; il s'adonna depuis à l'Allemand, qui lui parut une langue douce, & qu'il voulut qu'on parlât à la cour.

Il apprit aussi un peu d'Anglais dans son voyage à Londres; mais il ne sut jamais le Français, qui est devenu depuis la langue de Pétersbourg sous l'Impératrice *Elizabeth*, à mesure que ce pays s'est civilisé.

Sa taille était haute, sa physionomie fière & majestueuse, mais défigurée quelquefois par des convulsions, qui altéraient les traits de son visage. On attribuait ce

vice d'organes à l'effet d'un poiſon, qu'on diſait que ſa ſœur *Sophie* lui avait donné. Mais le véritable poiſon était le vin & l'eau-de-vie, dont il fit ſouvent des excès, ſe fiant trop à ſon tempérament robuſte.

Il converſait également avec un artiſan & avec un général d'armée. Ce n'était ni comme un barbare qui ne met point de diſtinction entre les hommes, ni comme un prince populaire, qui veut plaire à tout le monde; c'était en homme qui voulait s'inſtruire. Il aimait les femmes autant que le roi de Suède ſon rival les craignait, & tout lui était également bon en amour comme à table. Il ſe piquait de boire beaucoup, plutôt que de goûter des vins délicats.

On dit que les légiſlateurs & les rois ne doivent point ſe mettre en colère : mais il n'y en eut jamais de plus emporté que *Pierre le Grand*, ni de plus impitoyable. Ce défaut dans un roi n'eſt pas de ceux qu'on répare en les avouant; mais enfin il en convenait, & il dit même à un magiſtrat de Hollande à ſon ſecond voyage: *J'ai réformé ma nation, & je n'ai pu me réformer moi-même.* Il eſt vrai que les cruautés qu'on lui reproche, étaient un uſage de la cour de Moſcou comme de celle de Maroc. Il n'était point extraordinaire de voir un Czar appliquer de ſa main royale cent coups de nerf de bœuf ſur les épaules nues d'un premier officier de la couronne, ou d'une dame du palais, pour avoir manqué à leur ſervice étant ivres, ou d'eſſayer ſon ſabre en faiſant voler la tête d'un criminel. *Pierre* avait fait quelques-unes de ces cérémonies de ſon pays; *Le Fort* eut aſſez d'autorité ſur lui pour l'arrêter quelquefois ſur le point de frapper; mais il n'eut pas toujours *Le Fort* auprès de lui.

Son voyage en Hollande, & ſur-tout ſon goût pour les arts, qui ſe dévelopait, adoucirent un peu ſes mœurs; car c'eſt le privilége de tous les arts de rendre

les hommes plus traitables. Il allait ſouvent déjeûner chez un géographe, avec lequel il faiſait des cartes marines. Il paſſait des journées entières chez le célèbre *Ruiſch*, qui le premier trouva l'art de faire ces belles injections, qui ont perfectionné l'anatomie & qui lui ôtent ſon dégoût. Ce prince ſe donnait lui-même à l'âge de vingt-deux ans l'éducation qu'un artiſan Hollandais donnerait à un fils dans lequel il trouverait du génie, & cette eſpèce d'éducation était au deſſus de celle qu'on avait jamais reçue ſur le trône de Ruſſie. Dans le même tems il envoyait des jeunes Moſcovites voyager & s'inſtruire dans tous les pays de l'Europe. Ces premières tentatives ne furent pas heureuſes. Ses nouveaux diſciples n'imitaient point leur maître. Il y en eut même un, qui étant envoyé à Veniſe ne ſortit jamais de ſa chambre, pour n'avoir pas à ſe reprocher d'avoir vu un autre pays que la Ruſſie. Cette horreur pour les pays étrangers leur était inſpirée par des prêtres Moſcovites, qui prétendaient, que c'était un crime horrible à un chrétien de voyager, par la raiſon, que dans l'ancien Teſtament il avait été défendu aux habitans de la Paleſtine de prendre les mœurs de leurs voiſins plus riches qu'eux & plus adroits.

En 1698, il alla d'Amſterdam en Angleterre, non plus en qualité de charpentier de vaiſſeau, non pas auſſi en celle de ſouverain, mais ſous le nom d'un Boyard Ruſſe, qui voyageait pour s'inſtruire. Il vit tout, & même il alla à la comédie Anglaiſe où il n'entendait rien, mais il y trouva une actrice nommée Mlle. *Croſt*, dont il eut les faveurs, & dont il ne fit pas la fortune.

Le roi *Guillaume* lui avait fait préparer une maiſon logeable; c'eſt beaucoup à Londres; les palais ne ſont pas communs dans cette ville immenſe, où l'on ne voit guère que des maiſons baſſes, ſans cour & ſans jardin, avec de petites portes, telles que celles de nos boutiques. Le

Czar

Czar trouva sa maison encor trop belle ; il alla loger dans le quartier des matelots, pour être plus à portée de se perfectionner dans la marine. Il s'habillait même souvent en matelot, & il se servait de ce déguisement, pour engager plusieurs gens de mer à son service.

Ce fut à Londres qu'il dessina lui-même le projet de la communication du Volga & du Tanaïs. Il voulait même leur joindre la Duina par un canal, & réunir ainsi l'Océan, la mer Noire & la mer Caspienne. Des Anglois qu'il emmena avec lui, le servirent mal dans ce grand dessein ; & les Turcs, qui lui prirent Azoph en 1712, s'opposèrent encor plus à cette vaste entreprise.

Il manqua d'argent à Londres, des Marchands vinrent lui offrir cent mille écus pour avoir la permission de porter du tabac en Russie. C'était une grande nouveauté en ce pays-là, & la religion même y était intéressée. Le patriarche avait excommunié quiconque fumerait du tabac, parce que les Turcs leurs ennemis fumaient, & le clergé regardait comme un de ses grands priviléges, d'empêcher la nation Russe de fumer. Le Czar prit les cent mille écus, & se chargea de faire fumer le clergé lui-même. Il lui préparait bien d'autres innovations.

Les rois font des présens à de tels voyageurs ; le présent de *Guillaume* à *Pierre* fut une galanterie digne de tous deux. Il lui donna un yacht de vingt-cinq pièces de canon, le meilleur voilier de la mer, doré comme un autel de Rome, avec des provisions de toutes espèces ; & tous les gens de l'équipage voulurent bien se laisser donner aussi. *Pierre* sur son yacht, dont il se fit le premier pilote, retourna en Hollande revoir ses charpentiers, & de là il alla à Vienne vers le milieu de l'an 1698, où il devait rester moins de tems qu'à Londres, parce qu'à la cour du grave *Léopold* il y avait beaucoup plus de cérémonies à essuyer & moins de choses à ap-

prendre. Après avoir vu Vienne, il devait aller à Venise, & ensuite à Rome; mais il fut obligé de revenir en hâte à Moscou, sur la nouvelle d'une guerre civile, causée par son absence & par la permission de fumer. Les strélits, ancienne milice des Czars, pareille à celle des janissaires, aussi turbulente, aussi indisciplinée, moins courageuse & non moins barbare, fut excitée à la révolte par quelques abbés & moines, moitié Grecs, moitié Russes, qui représentèrent, combien DIEU était irrité qu'on prît du tabac en Moscovie, & qui mirent l'état en combustion pour cette grande querelle. *Pierre*, qui avait prévu ce que pourraient des moines & des strélits, avait pris ses mesures. Il avait une armée disciplinée, composée presque toute d'étrangers bien payés, bien armés, & qui fumaient sous les ordres du général *Gordon*, lequel entendait bien la guerre, & qui n'aimait pas les moines. C'était à quoi avait manqué le Sultan *Osman*, qui voulant comme *Pierre* réformer ses janissaires, & n'ayant pu leur rien opposer, ne les réforma point, & fut étranglé par eux.

Alors ses armées furent mises sur le pied de celles des princes Européans. Il fit bâtir des vaisseaux par ses Anglais & ses Hollandais à Veronitz, sur le Tanaïs, à quatre cents lieues de Moscou. Il embellit les villes, pourvut à leur sûreté, fit des grands chemins de cinq cents lieues, établit des manufactures de toutes espèces; & ce qui prouve la profonde ignorance où vivaient les Russes, la première manufacture fut d'épingles. On fait actuellement des velours cifelés & des étoffes d'or & d'argent à Moscou. Tant est puissante l'influence d'un seul homme, quand il est maître, & qu'il sait vouloir.

La guerre qu'il fit à *Charles XII.* pour recouvrer les provinces que les Suédois avaient autrefois conquises sur les Russes, ne l'empêcha pas, toute malheureuse qu'elle fut d'abord, de continuer ses réformes dans l'état

& dans l'église; il déclara à la fin de 1699. que l'année suivante commençait au mois de Janvier, & non au mois de Septembre. Les Russes, qui pensaient que DIEU avait créé le monde en Septembre, furent étonnés que leur Czar fût assez puissant pour changer ce que DIEU avait fait. Cette réforme commença avec le siècle en 1700. par un grand jubilé que le Czar indiqua lui-même. Il avait supprimé la dignité de patriarche, & il en faisait les fonctions. Il n'est pas vrai qu'il eût, comme on l'a dit, mis son patriarche aux petites maisons de Moscou. Il avait coutume, quand il voulait se réjouir en punissant, de dire à celui qu'il châtiait ainsi, *Je te fais fou*; & celui à qui il donnait ce beau titre était obligé, fût-il le plus grand seigneur du royaume, de porter une marotte, une jacquette & des grelots, & de divertir la cour en qualité de fou de sa majesté Czarienne. Il ne donna point cette charge au patriarche; il se contenta de supprimer un emploi, dont ceux qui en avaient été revêtus avaient abusé au point qu'ils avaient obligé les Czars de marcher devant eux une fois l'an en tenant la bride du cheval patriarchal, cérémonie dont un homme tel que *Pierre le Grand* s'était d'abord dispensé.

Pour avoir plus de sujets, il voulut avoir moins de moines, & ordonna que dorénavant on ne pourrait entrer dans un cloître qu'à cinquante ans; ce qui fit que dès son tems son pays fut de tous ceux qui ont des moines, celui où il y en eut le moins. Mais après lui cette graine, qu'il déracinait, a repoussé, par cette faiblesse naturelle qu'on tous les religieux, de vouloir augmenter leur nombre, & par cette autre faiblesse qu'ont les gouvernemens, de le souffrir.

Il fit d'ailleurs des loix fort sages pour les desservans des églises, & pour la réforme de leurs mœurs, quoique les siennes fussent assez déréglées; sachant très-bien que ce qui est permis à un souverain, ne doit pas l'être

à un curé. Avant lui les femmes vivaient toujours séparées des hommes; il était inoui, qu'un marié eût jamais vu la fille qu'il épousait. Il ne faisait connaissance avec elle qu'à l'église. Parmi les présens de noces était une grosse poignée de verges, que le futur envoyait à la future, pour l'avertir qu'à la première occasion elle devait s'attendre à une petite correction maritale; les maris même pouvaient tuer impunément leurs femmes, & on enterrait vives celles qui usurpaient ce même droit sur leurs maris.

Pierre abolit les poignées de verges, défendit aux maris de tuer leurs femmes, & pour rendre les mariages moins malheureux & mieux assortis, il introduisit l'usage de faire manger les hommes avec elles, & de présenter les prétendans aux filles avant la célébration; en un mot, il établit & fit naître tout dans ses états jusqu'à la société. On connait le réglement qu'il fit lui-même pour obliger ses Boyards & ses Boyardes à tenir des assemblées, où les fautes qu'on commettait contre la civilité Russe, étaient punies d'un grand verre d'eau-de-vie, qu'on faisait boire au délinquant, de façon que toute l'honorable compagnie s'en retournait fort ivre & peu corrigée. Mais c'était beaucoup d'introduire une espèce de société chez un peuple qui n'en connaissait point. On alla même jusqu'à donner quelquefois des spectacles dramatiques. La princesse *Natalie*, une de ses sœurs, fit des tragédies en lange Russe, qui ressemblaient assez aux pièces de *Shakespear*, dans lesquelles des tyrans & des arlequins faisaient les premiers rôles. L'orchestre était composée de violons Russes qu'on faisait jouer à coups de nerf de bœuf. A présent on à dans Pétersbourg des comédiens français & des opéras italiens. La magnificence & le goût même ont en tout succédé à la barbarie. Une des plus difficiles entreprises du fondateur, fut d'accourcir les robes & de faire raser

les barbes de ſon peuple. Ce fut-là l'objet des plus grands murmures. Comment apprendre à toute une nation à faire des habits à l'Allemande & à manier le raſoir ? On en vint à bout en plaçant aux portes des villes des tailleurs & des barbiers ; les uns coupaient les robes de ceux qui entraient, les autres les barbes : les obſtinés payaient quarante ſols de notre monnoie. Bientôt on aima mieux perdre ſa barbe que ſon argent. Les femmes ſervirent utilement le Czar dans cette réforme ; elles préféraient les mentons raſés ; elles lui eurent l'obligation de n'être plus fouettées, de vivre en ſociété avec les hommes, & d'avoir à baiſer des viſages plus honnêtes.

Au milieu de ces réformes grandes & petites, qui faiſaient les amuſemens du Czar ; & de la guerre terrible qui l'occupait contre *Charles XII*, il jeta les fondemens de l'importante ville & du port de Péterſbourg en 1704, dans un marais où il n'y avait pas une cabane. *Pierre* travailla de ſes mains à la première maiſon ; rien ne le rebuta ; des ouvriers furent forcés de venir ſur ce bord de la mer Baltique, des frontières d'Aſtracan, des bords de la mer Noire & de la mer Caſpienne. Il périt plus de cent mille hommes dans les travaux qu'il falut faire & dans les fatigues & la diſette qu'on eſſuya ; mais enfin la ville exiſte. Les ports d'Archangel, d'Aſtracan, d'Azoph, de Veronitz furent conſtruits.

Pour faire tant de grands établiſſemens, pour avoir des flotes dans la mer Baltique, & cent mille hommes de troupes réglées, l'état ne poſſédait alors qu'environ vingt de nos millions de revenu. J'en ai vu le compte entre les mains d'un homme qui avait été ambaſſadeur à Péterſbourg. Mais la paye des ouvriers était proportionnée à l'argent du royaume. Il faut ſe ſouvenir, qu'il n'en coûta que des oignons aux rois d'Egypte pour bâtir les pyramides. Je le répète, on n'a qu'à vouloir ; on ne veut pas aſſez.

Quand il eut créé ſa nation, il crut qu'il lui était bien permis de ſatisfaire ſon goût en épouſant ſa maîtreſſe, & une maîtreſſe qui meritait d'être ſa femme. Il fit ce mariage publiquement en 1712. Cette célèbre *Catherine*, orpheline née dans le village de Ringen en Eſtonie, nourrie par charité chez un vicaire, mariée à un ſoldat Livonien, priſe par un parti deux jours après ce premier mariage, avait paſſé du ſervice des généraux *Bauer* & *Scheremeto* à celui de *Menzikoff* garçon pâtiſſier qui devint prince & le premier homme de l'empire; enfin elle fut l'épouſe de *Pierre le grand*, & enſuite impératrice ſouveraine après la mort du Czar, & digne de l'être. Elle adoucit beaucoup le mœurs de ſon mari, & ſauva beaucoup plus de dos du *knout*, & beaucoup plus de têtes de la hache, que n'avait fait le général *Le Fort*. On l'aima, on la révéra. Un baron Allemand, un écuyer d'un abbé de Fuldt n'eût point épouſé *Catherine*; mais *Pierre le Grand* ne penſait pas que le mérite eût auprès de lui beſoin de trente-deux quartiers. Les ſouverains penſent volontiers, qu'il n'y a d'autre grandeur que celle qu'ils donnent, & que tout eſt égal devant eux. Il eſt bien certain, que la naiſſance ne met pas plus de différence entre les hommes qu'entre un ânon dont le père portait du fumier, & un ânon dont le père portait de reliques. L'éducation fait la grande différence, les talens la font prodigieuſe, la fortune encor plus. *Catherine* avait eu une éducation tout auſſi bonne pour le moins chez ſon curé d'Eſtonie, que toutes les boyardes de Moſcou & d'Archangel, & était née avec plus de talens & une ame plus grande : elle avait réglé la maiſon du général *Bauer* & celle du prince *Menzikoff*, ſans ſavoir ni lire ni écrire. Quiconque ſait très-bien gouverner une grande maiſon peut gouverner un royaume; cela peut paraître un paradoxe; mais certainement c'eſt avec le même eſprit d'ordre, de ſageſſe & de fermeté, qu'on commande à cent perſonnes & à pluſieurs milliers.

Le Czarowitz *Alexis*, fils du Czar, qui épousa, dit-on comme lui une esclave, & qui comme lui quitta secrétement la Moscovie, n'eut pas un succès pareil dans ses deux entreprises, & il en coûta la vie au fils pour avoir imité mal-à-propos le père ; ce fut un plus terrible exemple de sévérité que jamais on ait donné du haut d'un trône ; mais ce qui est bien honorable pour la mémoire de l'impératrice *Catherine*, c'est qu'elle n'eut point de part au malheur de ce prince, né d'un autre lit, & qui n'aimait rien de ce que son père aimait : on n'accusa point *Catherine* d'avoir agi en marâtre cruelle ; le grand crime du malheureux *Alexis* était d'être trop Russe, de désaprouver tout ce que son père faisait de grand & d'immortel pour la gloire de la nation. Un jour entendant des Moscovites qui se plaignaient des travaux insuportables qu'il falait endurer pour bâtir Pétersbourg, *Consolez-vous*, dit-il, *cette ville ne durera pas longtems.* Quand il falait suivre son père dans ces voyages de cinq à six cents lieues, que le Czar entreprenait souvent, le prince feignait d'être malade ; on le purgeait rudement pour la maladie qu'il n'avait pas ; tant de médecines joint à beaucoup d'eau-de-vie altérèrent sa santé & son esprit. Il avait eu d'abord de l'inclination pour s'instruire : il savait la géométrie, l'histoire, avait appris l'Allemand ; mais il n'aimait point la guerre, ne voulait point l'apprendre, & c'est ce que son père lui reprochait le plus. On l'avait marié à la princesse de *Wolfenbuttel*, sœur de l'impératrice femme de *Charles VI.* en 1711. Ce mariage fut malheureux. La princesse était souvent abandonnée pour des débauches d'eau-de-vie, & pour *Afrosine*, fille Finlandaise, grande, bien faite, & fort douce. On prétend que la princesse mourut de chagrin, si le chagrin peut donner la mort ; & que le Czarowitz épousa ensuite secrétement *Afro-*

ſine en 1713, lorſque l'impératrice *Catherine* venait de lui donner un frère dont il ſe ſerait bien paſſé.

Les mécontentemens entre le père & le fils devinrent de jour en jour plus ſérieux juſques-là que *Pierre*, dès l'an 1716, menaça le prince de le deshériter, & le prince lui dit qu'il voulait ſe faire moine.

Le Czar en 1717, renouvella ſes voyages par politique & par curioſité; il alla enfin en France. Si ſon fils avait voulu ſe révolter, s'il y avait eu en effet un parti formé en ſa faveur, c'était-là le tems de ſe déclarer; mais au lieu de reſter en Ruſſie & de s'y faire des créatures, il alla voyager de ſon côté, ayant eu bien de la peine à raſſembler quelques milliers de ducats, qu'il avait ſecrétement empruntés. Il ſe jeta entre les bras de l'empereur *Charles VI*, beau-frère de ſa défunte femme. On le garda quelque tems très-incognito à Vienne; de là on le fit paſſer à Naples, où il reſta près d'un an, ſans que ni le Czar, ni perſonne en Ruſſie, ſût le lieu de ſa retraite.

Pendant que le fils était ainſi caché, le père était à Paris, où il fut reçu avec les mêmes reſpects qu'ailleurs, mais avec une galanterie, qu'il ne pouvait trouver qu'en France. S'il allait voir une manufacture, & qu'un ouvrage attirât plus ſes regards qu'un autre, on lui en faiſait préſent le lendemain; il alla dîner à Petit-Bourg, chez Mr. le Duc d'*Antin*, & la première choſe qu'il vit, fut ſon portrait en grand avec le même habit qu'il portait. Quand il alla voir la monnoie royale des médailles, on en frappa devant lui de toutes eſpèces, & on les lui préſentait; enfin on en frappa une qu'on laiſſa exprès tomber à ſes pieds, & qu'on lui laiſſa ramaſſer. Il s'y vit gravé d'un maniere parfaite, avec ces mots: PIERRE LE GRAND. Le revers était une renommée, & la légende, VIRES ACQUIRIT EUNDO; allégorie auſſi juſte que flateuſe pour un prince qui augmentait en effet ſon mérite par ſes voyages.

En voyant le tombeau du cardinal de *Richelieu* & la ſtatue de ce miniſtre, ouvrage digne de celui qu'il repréſente, le Czar laiſſa paraître un de ces tranſports, & dit une de ces choſes qui ne peuvent partir que de ceux qui ſont nés pour être de grands hommes. Il monta ſur le tombeau, embraſſa la ſtatue, *Grand miniſtre,* dit-il, *que n'es-tu né de mon tems! je te donnerais la moitié de mon empire pour m'apprendre à gouverner l'autre.* Un homme qui avait moins d'entouſiaſme que le Czar, s'étant fait expliquer ces paroles prononcées en langue Ruſſe, répondit: « S'il » avait donné cette moitié, il n'aurait pas long-tems » gardé l'autre. „

Le Czar après avoir ainſi parcouru la France, où tout diſpoſe les mœurs à la douceur & à l'indulgence; retourna dans ſa patrie, & y reprit ſa ſévérité. Il avait enfin engagé ſon fils à revenir de Naples à Pétersbourg; ce jeune prince fut de là conduit à Moſcou devant le Czar ſon père, qui commença par le priver de la ſucceſſion au trône, & lui fit ſigner un acte ſolemnel de renonciation, à la fin du mois de Janvier 1718. & en conſidération de cet acte le pere promit à ſon fils de lui laiſſer la vie.

Il n'était pas hors de vraiſemblance, qu'un tel acte ſerait un jour annulé. Le Czar pour lui donner plus de force, oubliant qu'il était père, & ſe ſouvenant ſeulement qu'il était fondateur d'un empire, que ſon fils pouvait replonger dans la barbarie, fit inſtruire publiquement le procès de ce prince infortuné, ſur quelques réticences qu'on lui reprochait dans l'aveu qu'on avait d'abord exigé de lui.

On aſſembla des évêques, des abbés & des profeſſeurs, qui trouvèrent dans l'ancien teſtament, que ceux qui maudiſſent leur père & leur mère, doivent être mis à mort, qu'à la vérité *David* avait pardonné à ſon fils *Abſalon* révolté contre lui, mais que DIEU

n'avait pas pardonné à *Abſalon*. Tel fut leur avis ſans rien conclure ; mais c'était en effet ſigner un arrêt de mort. *Alexis* n'avait à la vérité jamais maudit ſon père ; il ne s'était point révolté comme *Abſalon* ; il n'avait point couché publiquement avec les concubines du roi, il avait voyagé ſans la permiſſion paternelle, & il avait écrit des lettres à ſes amis, par leſquelles il marquait ſeulement, qu'il eſpérait qu'on ſe ſouviendrait un jour de lui en Ruſſie. Cependant de cent vingt-quatre juges ſéculiers qu'on lui donna, il ne s'en trouva pas un qui ne conclût à la mort, & ceux qui ne ſavaient pas écrire, firent ſigner les autres pour eux. On a dit dans l'Europe, on a ſouvent imprimé, que le Czar s'était fait traduire d'Eſpagnol en Ruſſe le procès criminel de *Don Carlos*, ce prince infortuné que *Philippe II.* ſon père avait fait mettre dans une priſon, où mourut cet héritier d'une grande monarchie ; mais jamais il n'y eut de procès fait à *Don Carlos*, & jamais on n'a ſu la manière, ſoit violente, ſoit naturelle, dont ce prince mourut. *Pierre* le plus deſpotique des princes n'avait pas beſoin d'exemples. Ce qui eſt certain, c'eſt que ſon fils mourut dans ſon lit le lendemain de l'arrêt, & que le Czar avait à Moſcou une des plus belles apoticaireries de l'Europe. Cependant il eſt probable, que le prince *Alexis*, héritier de la plus vaſte monarchie du monde, condamné unanimement par les ſujets de ſon père, qui devaient être un jour les ſiens, pût mourir de la révolution que fit dans ſon corps un arrêt ſi étrange & ſi funeſte. Le père alla voir ſon fils expirant, & on dit qu'il verſa des larmes, *infelix utcumque ferent ea fata nepotes*. Mais malgré ſes larmes les roues furent couvertes de membres rompus des amis de ſon fils. Il fit couper la tête à ſon propre beau-frere le Comte *Lapuchin* frere de ſa femme *Ottokeſa Lapuchin*, qu'il avait répudiée, &

oncle du prince *Alexis*. Le confeſſeur du prince eut auſſi la tête coupée. Si la Moſcovie a été civiliſée, il faut avouer que cette politeſſe lui a coûté cher.

Le reſte de la vie du Czar ne fut qu'une ſuite de ſes grands deſſeins, de ſes travaux & de ſes exploits, qui ſemblaient effacer l'excès de ſes ſévérités, peut-être néceſſaires. Il faiſait ſouvent des harangues à ſa cour & à ſon conſeil. Dans une de ces harangues il leur dit, qu'il avait ſacrifié ſon fils au ſalut de ſes états.

Après la paix glorieuſe qu'il conclut enfin avec la Suède en 1721. par laqulle on lui céda la Livonie, l'Eſtonie, l'Ingermanie, la moitié de la Carélie & du Vibourg, les états de Ruſſie lui déférèrent le nom de GRAND, de père de la patrie & d'empereur. Ces états étaient repréſentés par le ſenat, qui lui donna ſolemnellement ces titres en préſence du Comte de *Kinski*, miniſtre de l'empereur, de Mr. de *Campredon*, envoyé de France, des ambaſſadeurs de Pruſſe & de Hollande. Peu-à-peu les princes de l'Europe ſe ſont accoutumés à donner aux ſouverains de Ruſſie ce titre d'empereur; mais cette dignité n'empêche pas que les ambaſſadeurs de France n'aient par-tout le pas ſur ceux de Ruſſie.

Les Ruſſes doivent certainement regarder le Czar comme le plus grand des hommes. De la mer Baltique aux frontières de la Chine, c'eſt un héros: mais doit-il l'être parmi nous? était-il comparable pour la valeur à nos *Condés*, à nos *Villars*, & pour les connaiſſances, pour l'eſprit, pour les mœurs à une foule d'hommes avec qui nous vivons? Non: mais il était roi & roi mal élevé; & il a fait ce que peut-être mille ſouverains à ſa place n'euſſent pas fait. Il a eu cette force dans l'ame, qui met un homme au deſſus des préjugés, & de tout ce qui l'environne, & de tout ce qui l'a précédé: c'eſt un architecte, qui a bâti en brique, & qui ailleurs eût bâti en marbre.

S'il eût régné en France, il eût pris les arts au point où ils ſont pour les élever au comble : on l'admirait d'avoir vingt-cinq grands vaiſſeaux ſur la mer Baltique, il en eût eu deux cents dans nos ports.

A voir ce qu'il a fait de Pétersbourg, qu'on juge ce qu'il eût fait de Paris. Ce qui m'étonne le plus, c'eſt le peu d'eſpérance que devait avoir le genre humain, qu'il dût naître à Moſcou un homme tel que le Czar *Pierre*. Il y avait à parier un nombre égal à celui de tous les hommes qui ont peuplé de tous les tems la Ruſſie, contre l'unité, que ce génie ſi contraire au génie de ſa nation ne ſerait donné à aucun Ruſſe ; & il y avait encor à parier environ ſeize millions, qui faiſaient le nombre des Ruſſes d'alors, contre un, que ce lot de la nature ne tomberait pas au Czar. Cependant la choſe eſt arrivée. Il a falu un nombre prodigieux de combinaiſons & de ſiècles, avant que la nature fît naître celui qui devait inventer la charrue, & celui à qui nous devons l'art de la navette. Aujourd'hui les Ruſſes ne ſont plus ſurpris de leurs progrès ; ils ſe ſont en moins de cinquante ans familiariſés avec tous les arts. On dirait, que ces arts ſont anciens chez eux, il y a encore de vaſtes climats en Afrique, où les hommes ont beſoin d'un Czar *Pierre* ; il viendra peut-être dans des millions d'années, car tout vient trop tard.



LETTRE A MONSIEUR *LE MARÉCHAL* DE SCHULLEMBOURG, GÉNÉRAL DES VÉNITIENS(*).

MONSIEUR,

J'AI reçu par un courier de monſieur l'ambaſſadeur de France, le journal de vos campagnes de 1703. & 1704. dont V. E. a bien voulu m'honorer. Je dirai de vous, comme de *Céſar*: *Eodem animo ſcripſit quo bellavit.* Vous devez vous attendre, monſieur, qu'un tel bienfait me rendra très-intéreſſé, & attirera de nouvelles demandes. Je vous ſupplie de me communiquer tout ce qui pourra m'inſtruire ſur les autres événemens de la guerre de *Charles XII.* J'ai l'honneur de vous envoyer le journal des campagnes de ce roi, digne de vour avoir combattu. Ce journal va juſqu'à la bataille de Pultava incluſivement; il eſt d'un officier Suédois, nommé Mr. *Adlerfeld*; l'auteur me paraît très-inſtruit & auſſi exact qu'on peut l'être; ce ne n'eſt pas une hiſtoire, il s'en faut beaucoup; mais ce ſont d'excellens matériaux pour en compoſer une, & je compte bien réformer la mienne en beaucoup de choſe ſur les mémoires de cet officier.

(*) A la Haye le 15 Septembre 1740.

Je vous avoue d'ailleurs, monſieur, que j'ai vu avec plaiſir dans ces mémoires beaucoup de particularités qui s'accordent avec les inſtructions ſur leſquelles j'avais travaillé. Moi qui doute de tout, & ſur-tout des anecdotes, je commençais à me condamner moi-même ſur beaucoup de faits que j'avais avancés : par exemple, je n'oſais plus croire que Mr. *de Guiſcard*, ambaſſadeur de France, eût été dans le vaiſſeau de *Charles XII.* à l'expédition de Coppenhague ; je commençais à me repentir d'avoir dit que le cardinal primat, qui ſervit tant à la dépoſition du roi *Auguſte*, s'oppoſa en ſecret à l'élection du roi *Staniſlas* ; j'étais preſque honteux d'avoir avancé que le duc de *Marlborough* s'adreſſa d'abord au baron de *Gortz* avant de voir le comte *Piper*, lorſqu'il alla conférer avec le roi *Charles XII.* Le ſieur *de la Motraye* m'avait repris ſur tous ces faits avec une confiance qui me perſuadait qu'il avait raiſon ; cependant ils ſont tous confirmés par les mémoires de Mr. *Adlerfeld.*

J'y trouve auſſi que le roi de Suède mangea quelquefois, comme je l'avais dit, avec le roi *Auguſte* qu'il avait détrôné, & qu'il lui donna la droite. J'y trouve que le roi *Auguſte* & le roi *Stanislas* ſe rencontrèrent à ſa cour & ſe ſaluèrent ſans ſe parler. La viſite extraordinaire que *Charles* rendit à *Auguſte* à Dreſde en quittant ſes états, n'y eſt pas omiſe. Le bon mot même du baron de *Stralheim* y eſt cité mot pour mot, comme je l'avais rapporté.

Voici enfin comme on parle dans la préface du livre de Mr. *Adlerfeld.*

» Quant au ſieur *de la Motraye*, qui s'eſt ingéré de
» critiquer Mr. *de Voltaire*, la lecture de ces mémoires
» ne ſervira qu'à le confondre & à lui faire remar-
» quer ſes propres erreurs, qui ſont en bien plus
» grand nombre que celles qu'il attribue à ſon adverſaire.

Il eſt vrai, monſieur, que je vois évidemment par ce journal, que j'ai été trompé ſur les détails de pluſieurs événemens militaires. J'avais à la vérité accuſé juſte le nombre des troupes Suédoiſes & Moſcovites à la célèbre bataille de Nerva, mais dans beaucoup d'autres occaſions j'ai été dans l'erreur. Le tems, comme vous ſavez, eſt le père de la vérité; je ne ſais même ſi on peut jamais eſpérer de la ſavoir entiérement. Vous verrez que dans certains points Mr. *Adlerfeld* n'eſt point d'accord avec vous, monſieur, au ſujet de votre admirable paſſage de l'Oder; mais j'en croirai plus le général Allemand qui a dû tout ſavoir, que l'officier Suédois qui n'en a pu ſavoir qu'une partie.

Je réformerai mon hiſtoire ſur les mémoires de votre excellence & ſur ceux de cet officier. J'attens encor un extrait de l'hiſtoire Suédoiſe de *Charles XII.* écrite par Mr. *Norberg*, chapelain de ce monarque.

J'ai peur à la vérité que le chapelain n'ait quelquefois vu les choſes avec d'autres yeux que les miniſtres qui m'ont fourni mes matériaux. J'eſtimerai ſon zèle pour ſon maître; mais moi qui n'ai été chapelain ni du roi ni du Czar, moi qui n'ai ſongé qu'à dire vrai, j'avouerai toujours que l'opiniâtreté de *Charles XII.* à Bender, ſon obſtination à reſter dix mois au lit, & beaucoup de ſes démarches après la malheureuſe bataille de Pultava, me paraiſſent des aventures plus extraordinaires qu'héroïques.

Si on peut rendre l'hiſtoire utile, c'eſt, ce me ſemble, en faiſant remarquer le bien & le mal que les rois ont fait aux hommes. Je crois, par exemple, que ſi *Charles XII.* après avoir vaincu le Dannemarck, battu les Moſcovites, détrôné ſon ennemi *Auguſte*, affermi le nouveau roi de Pologne, avait accordé la paix au Czar qui la lui demandait, s'il était retourné chez lui vainqueur & pacificateur du Nord, s'il s'était appli-

que à faire fleurir les arts & le commerce dans sa patrie, il aurait été alors véritablement un grand homme, au lieu qu'il n'a été qu'un grand guerrier, vaincu à la fin par un prince qu'il n'estimait pas. Il eût été à souhaiter pour le bonheur des hommes, que *Pierre le Grand* eût été quelquefois moins cruel, & *Charles XII.* moins opiniâtre.

Je préfère infiniment à l'un & à l'autre un prince qui regarde l'humanité comme la première des vertus, qui ne se prépare à la guerre que par nécessité, qui aime la paix parce qu'il aime les hommes, qui encourage tous les arts, & qui veut être, en un mot, un sage sur le trône : voilà mon héros, monsieur, ne croyez pas que ce soit un être de raison; ce héros existe peut-être dans la personne d'un jeune roi, dont la réputation viendra bientôt jusqu'à vous; vous verrez si elle me démentira; il mérite des généraux tels que vous. C'est de tels rois qu'il est agréable d'écrire l'histoire : car alors on écrit celle du bonheur des hommes.

Mais si vous examinez le fond du journal de Mr. *Adlerfeld*, qu'y trouverez-vous autre chose, sinon : Lundi 3. Avril il y a eu tant de milliers d'hommes égorgés dans un tel champ : le mardi, des villages entiers furent réduits en cendres, & les femmes furent consumées par les flammes avec les enfans qu'elles tenaient dans leurs bras : le jeudi, on écrasa de mille bombes les maisons d'une ville libre & innocente, qui n'avait pas payé comptant cent mille écus à un vainqueur étranger qui passait auprès de ses murailles : le vendredi, quinze ou seize cents prisonniers périrent de froid & de faim ? Voilà à-peu-près le sujet de quatre volumes.

N'avez-vous pas fait réflexion souvent, Mr. le maréchal, que votre illustre métier est encore plus affreux que nécessaire ? Je vois que Mr. *Adlerfeld* déguise quelquefois des cruautés, qui en effet devraient être oubliées,

pour

pour n'être jamais imitées. On m'a aſſuré, par exemple, qu'à la bataille de Frauenſtad le maréchal *Renſchild* fit maſſacrer de ſang froid douze ou quinze cents Moſcovites qui demandaient la vie à genoux, ſix heures après la bataille; il prétend qu'il n'y en eut que ſix cents, encore ne furent-ils tués qu'immédiatement après l'action. Vous devez le ſavoir, monſieur; vous aviez fait des diſpoſitions admirées des Suédois même à cette journée malheureuſe; ayez-donc la bonté de me dire la vérité, que j'aime autant que votre gloire.

J'attens avec une extrême impatience le reſte des inſtructions dont vous voudrez bien m'honorer : permettez-moi de vous demander ce que vous penſez de la marche de *Charles XII.* en Ukraine, de ſa retraite en Turquie, de la mort de *Patkul.* Vous pouvez dicter à un ſecretaire bien des choſes, qui ſerviront à faire connaître des vérités dont le public vous aura obligation. C'eſt à vous, monſieur, à lui donner des inſtructions, en récompenſe de l'admiration qu'il a pour vous.

Je ſuis avec les ſentimens de la plus reſpectueuſe eſtime, & avec des vœux ſincères pour la conſervation d'une vie que vous avez ſi ſouvent prodiguée,

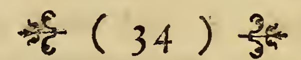
MONSIEUR,

DE VOTRE EXCELLENCE,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, V.

En finiſſant ma lettre, j'apprens qu'on imprime à la Haye la traduction françaiſe de l'hiſtoire de Charles XII. *écrite en Suédois par Mr.* Norberg; *ce ſera pour moi une nouvelle palette* (*) *dans laquelle je tremperai les pinceaux dont il me faudra repeindre mon tableau.*

(*) La palette n'a pu ſervir. On ſait que l'hiſtoire de *Charles XII.* par *Norberg*, n'eſt juſqu'en 1709. qu'un amas indigeſte de faits mal rapportés; & depuis 1709. qu'une copie de l'hiſtoire compoſée par M. de V.





LETTRE

A Mr. NORBERG,

Chapelain du roi de Suède Charles XII. *& auteur d'une hiſtoire de ce monarque.*

SOUFFREZ, monſieur, qu'ayant entrepris la tâche de lire ce qu'on a déjà publié de votre hiſtoire de *Charles XII.* on vous adreſſe quelques juſtes plaintes, & ſur la manière dont vous traitez cette hiſtoire, & ſur celle dont vous en uſez dans votre préface avec ceux qui l'ont traitée avant vous.

Nous aimons la vérité ; mais l'ancien proverbe, *Toutes vérités ne ſont pas bonnes à dire*, regarde ſur-tout les vérités inutiles. Daignez vous ſouvenir de ce paſſage de la préface de l'hiſtoire de Mr. *de Voltaire. L'hiſtoire d'un prince*, dit-il, *n'eſt pas tout ce qu'il a fait, mais ſeulement ce qu'il a fait de digne d'être tranſmis à la poſtérité.*

Il y a peut-être des lecteurs qui aimeront à voir le catéchiſme qu'on enſeignait à *Charles XII.* & qui apprendront avec plaiſir (*a*) qu'en 1693, le docteur *Pierre Rudbekius* donna le bonnet de docteur au maître-ès-arts *Aquinus*, à *Samuel Virenius*, à *Ennegius*, à *Herlandus*, à *Stukius*, & autres perſonnages très-eſtimables ſans doute, mais qui ont eu peu de part aux batailles de votre héros, à ſes triomphes & à ſes défaites.

C'eſt peut-être une choſe importante pour l'Europe qu'on ſache que la chapelle du château de Stockholm,

(*a*) P. 9. de l'hiſtoire de *Charles XII.* par *Norberg*, édition de *Huſſon.*

qui fut brûlée il y a cinquante ans, (*b*) était dans la nouvelle aile du côté du nord, & qu'il y avait deux tableaux de l'intendant *Kloker*, qui sont à présent à l'église *St. Nicolas*; que les siéges étaient couverts de bleu les jours de sermon, qu'ils étaient les uns de chêne, & les autres de noyer (*c*); & qu'au lieu de grands lustres, il y avait de petits chandeliers plats, qui ne laissaient pas de faire un fort bel effet; qu'on y voyait quatre figures de plâtre, & que le carreau était blanc & noir.

Nous voulons croir encor (*d*) qu'il est d'une extrême conséquence d'être instruit à fond qu'il n'y avait point d'or faux dans le dais qui servit au couronnement de *Charles XII.* de savoir quelle était la largeur du baldaquin; si c'était de drap rouge ou de drap bleu que l'église était tendue; & de quelle hauteur étaient les bancs. Tout cela peut avoir son mérite pour ceux qui veulent s'instruire des intérêts des princes.

Vous nous dites, après le détail de toutes ces grandes choses, à quelle heure *Charles XII.* fut couronné; mais vous ne dites point pourquoi il le fut avant l'âge prescrit par la loi; pourquoi on ôta la régence à la reine-mère; comment le fameux *Piper* eut la confiance du roi; quelles étaient alors les forces de la Suède; quel nombre de citoyens elle avait; quels étaient ses alliés, son gouvernement, ses défauts & ses ressources.

Vous nous avez donné une partie du journal militaire de Mr. *Adlerfeld*; mais, monsieur, un journal n'est pas plus une histoire, que des matériaux ne sont une maison. Souffrez qu'on vous dise que l'histoire ne consiste point à détailler de petits faits, à produire des manifestes, des repliques, des dupliques. Ce n'est point ainsi que *Quinte-Curce* a composé l'histoire d'*Alexandre*; ce n'est point ainsi que *Tite-Live* & *Tacite* ont écrit l'hif-

(*b*) P. 9. (*c*) P. 24. (*d*) 31. 32.

toire romaine. Il y a mille journalistes ; à peine avons-nous deux ou trois historiens modernes. Nous souhaiterions que tous ceux qui broient les couleurs, les donnassent à quelque peintre pour en faire un tableau.

Vous n'ignorez pas que Mr. *de Voltaire* avait publié cette déclaration que votre traducteur rapporte.

« (*e*) J'aime la vérité, & je n'ai d'autre but & » autre intérêt que de la connaître. Les endroits de » mon histoire de *Charles XII.* où je me serai trompé, » seront changés. Il est très-naturel que Mr. *Norberg* » Suédois, & témoin oculaire, ait été mieux instruit » que moi étranger. Je me réformerai sur ses mémoires, » & j'aurai le plaisir de me corriger. »

Voilà, monsieur, avec quelle politesse Mr. *de Voltaire* parlait de vous, & avec quelle déférence il attendait votre ouvrage, quoiqu'il eût des mémoires sur le sien des mains de beaucoup d'ambassadeurs, avec lesquels il paraît que vous n'avez pas eu grand commerce, & même de la part de plus d'une tête couronnée.

Vous avez répondu, monsieur, à cette politesse française, d'une manière qui paraît dans un goût un peu gothique.

Vous dites dans votre préface (*f*) que l'histoire donnée par Mr. *de Voltaire* ne vaut pas la peine d'être traduite, quoiqu'elle l'ait été dans presque toutes les langues de l'Europe, & qu'on ait fait huit éditions à Londres de la traduction anglaise. Vous ajoutez ensuite très-poliment, qu'un *Puffendorf* le traiterait comme *Varillas*, d'*archi-menteur*

Pour donner des preuves de cette supposition si flateuse, vous ne manquez pas de mettre dans les marges de votre livre toutes les fautes capitales où il est tombé.

(*e*) P. 13. de l'édition in 4°. de *Husson*. (*f*) P. 13.

Vous marquez expreſſément que le major - général *Stuard* ne reçut point une petite bleſſure à l'épaule, comme l'avance témérairement l'auteur français, d'après un auteur allemand ; mais, dites - vous, une contuſion un peu forte. Vous ne pouvez nier que Mr. *de Voltaire* n'ait fidélement rapporté la bataille de Nerva, laquelle produit chez lui au moins une deſcription intéreſſante ; vous devez ſavoir qu'il a été le ſeul écrivain qui ait oſé affirmer que *Charles XII.* donna cette bataille de Nerva avec huit mille hommes ſeulement. Tous les autres hiſtoriens lui en donnaient vingt mille : ils diſaient ce qui était vraiſemblable, & Mr. *de Voltaire* a dit le premier la vérité dans cet article important. Cependant vous l'appellez *archi-menteur*, parce qu'il fait porter au général *Liwen* un habit rouge galonné au ſiége de Thorn ; & vous relevez cette erreur énorme, en aſſurant poſitivement que le galon n'était pas ſur un fond rouge.

Mais, monſieur, vous qui prodiguez ſur des choſes ſi graves le beau nom d'*archi-menteur*, non-ſeulement à un homme très-amateur de la vérité, mais à tous les autres hiſtoriens qui ont écrit l'hiſtoire de *Charles XII.* quel nom voudriez - vous qu'on vous donnât, après la lettre que vous rapportez du grand - ſeigneur à ce monarque ? Voici le commencement de cette lettre.

(g) » Nous Sultan Baſſa, au roi *Charles XII.* par » la grace de DIEU, roi de Suède & des Goths, ſalut, &c.

Vous qui avez été chez les Turcs, & qui ſemblez avoir appris d'eux à ne pas ménager les termes, comment pouvez-vous ignorer leur ſtyle ? Quel empereur turc s'eſt jamais intitulé *ſultan baſſa* ? Quelle lettre du divan a jamais ainſi commencé ? Quel prince a jamais écrit qu'il enverra des ambaſſadeurs plénipotentiaires à

(g) P. 137.

la premiere occaſion, pour s'informer des circonſtances d'une bataille ? Quelle lettre du grand-ſeigneur a jamais fini par ces expreſſions, *à la garde de* DIEU ? Enfin, où avez-vous jamais vu une dépêche de Conſtantinople, datée de l'année de la création, & non pas de l'année le l'hégire ? L'iman de l'auguſte ſultan, qui écrira l'hiſtoire de ce grand empereur & de ſes ſublimes vizirs, pourra bien vous dire de groſſes injures, ſi la politeſſe turque le permet.

Vous ſied-il bien, après la production d'une pièce pareille, qui ferait tant de peine à ce Mr. le baron de *Puffendorf*, de crier au menſonge ſur un habit rouge ?

Etes-vous bien d'ailleurs un zèlé partiſan de la vérité, quand vous ſupprimez les duretés exercées par la chambre des liquidations ſous *Charles XI* ? quand vous feignez d'oublier, en parlant de *Patkul*, qu'il avait défendu les droits des Livoniens qui l'en avaient chargé, de ces mêmes Livoniens qui reſpirent aujourd'hui ſous la douce autorité de l'illuſtre *Sémiramis* du Nord ? Ce n'eſt pas là ſeulement trahir la vérité, monſieur ; c'eſt trahir la cauſe du genre humain ; c'eſt manquer à votre illuſtre patrie, ennemie de l'oppreſſion.

Ceſſez-donc de prodiguer dans votre compilation des épithètes Vandales & Hérules à ceux qui doivent écrire l'hiſtoire : ceſſez de vous autoriſer du pédantiſme barbare que vous imputez à ce *Puffendorf*.

Savez-vous que ce *Puffendorf* eſt un auteur quelque fois auſſi incorrect qu'il eſt en vogue ? Savez-vous qu'il eſt lu, parce qu'il eſt le ſeul de ſon genre qui fût ſupportable en ſon tems ? Savez-vous que ceux que vous appellez *archi-menteurs*, auraient à rougir, s'ils n'étaient pas mieux inſtruits de l'hiſtoire du monde que votre *Puffendorf* ? Savez-vous que Mr. *de la Martinière* a corrigé plus de mille fautes dans la dernière édition de ſon livre ?

Ouvrons au haſard ce livre ſi connu. Je tombe ſur

l'article des papes. Il dit, en parlant de *Jules II. qu'il avait laiſſé, ainſi qu'Alexandre VI. une réputation honteuſe.* Cependant les Italiens révèrent la mémoire de *Jules II.* ils voient en lui un grand homme, qui, après avoir été à la tête de quatre conclaves, & avoir commandé des armées, ſuivit juſqu'au tombeau le magnifique projet de chaſſer les barbares d'Italie. Il aima tous les arts; il jeta le fondement de cette égliſe, qui eſt le plus beau monument de l'univers; il encourageait la peinture, la ſculpture, l'architecture, tandis qu'il ranimait la valeur éteinte des Romains. Les Italiens mépriſent avec raiſon la manière ridicule dont la plupart des Ultramontains écrivent l'hiſtoire des papes. Il faut ſavoir diſtinguer le pontife du ſouverain : il faut ſavoir eſtimer beaucoup de papes, quoiqu'on ſoit né à Stokholm : il faut ſe ſouvenir de ce que diſait le grand *Coſme de Médicis*, qu'*on ne gouverne point des états avec des patenôtres.* Il faut enfin n'être d'aucun pays, & dépouiller tout eſprit de parti, quand on écrit l'hiſtoire.

Je trouve, en rouvrant le livre de *Puffendorf*, à l'article de la reine Marie d'Angleterre, fille de *Henri VIII. qu'elle ne put être reconnue pour fille légitime, ſans l'autorité du pape.* Que de bévues dans ces mots! elle avait été reconnue par le parlement; & comment d'ailleurs aurait-elle eu beſoin de Rome pour être légitimée, puiſque jamais Rome n'avait ni dû, ni voulu caſſer le mariage de ſa mère?

Je lis l'article de *Charles-Quint.* J'y vois *que dès avant l'an* 1516, *Charles-Quint avait toujours devant les yeux ſon NEC PLUS ULTRA*; mais alors il avait quinze ans, & cette deviſe ne fut faite que long-tems après.

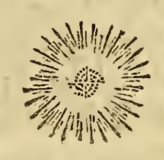
Dirons-nous pour cela que *Puffendorf* eſt un archimenteur? Non, nous dirons que dans un ouvrage d'une ſi grande étendue, il lui eſt pardonnable d'avoir erré; & nous vous prierons, monſieur, d'être plus exact que

lui, mieux inſtruit que vous n'êtes du ſtyle des Turcs, plus poli avec les Français, & enfin plus équitable & plus éclairé dans le choix des pièces que vous rapportez.

C'eſt un malheur inſéparable du bien qu'a produit l'imprimerie, que cette foule de pièces ſcandaleuſes, publiées à la honte de l'eſprit & des mœurs. Par-tout où il y a une foule d'écrivains, il y a une foule de libelles; ces miſérables ouvrages, nés ſouvent en France, paſſent dans le Nord, ainſi que nos mauvais vins y ſont vendus pour du Bourgogne & du Champagne. On boit les uns & on lit les autres, ſouvent avec auſſi peu de goût; mais les hommes qui ont une vraie connaiſſance, ſavent rejeter ce que la France rebute.

Vous citez, monſieur, des pièces bien indignes d'être connues du chapelain de *Charles XII.* Votre traducteur Mr. *Walmoth*, a eu l'équité d'avertir dans ſes notes, que ce ſont de ces mauvaiſes & ténébreuſes ſatyres qu'il n'eſt pas permis à un honnête-homme de citer.

Un hiſtorien a bien des devoirs. Permettez-moi de vous en rapeller ici deux qui ſont de quelque conſidération, celui de ne point calomnier, & celui de ne point ennuyer. Je peux vous pardonner le premier, parce que votre ouvrage ſera peu lu; mais je ne puis vous pardonner le ſecond, parce que j'ai été obligé de vous lire. Je ſuis d'ailleurs autant que je peux votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.





PYRRHONISME
DE
L'HISTOIRE.

L'INCRÉDULITÉ, souvenons-nous-en, est le fondement de toute sagesse, selon *Aristote*. Cette maxime est fort bonne pour qui lit l'histoire, & sur-tout l'histoire ancienne.

Que de faits absurdes, quel amas de fables, qui choquent le sens commun ! Eh bien, n'en croyez rien.

Il y a eu des rois à Rome, des consuls, des décemvirs. Le peuple Romain a détruit Carthage, *César* à vaincu *Pompée*; tout cela est vrai. Mais quand on vous dit, que *Castor* & *Pollux* ont combattu pour ce peuple, qu'une vestale avec sa ceinture a mis à flot un vaisseau engravé, qu'un gouffre s'est refermé quand *Curtius* s'y est jeté; n'en croyez rien. Vous lisez par-tout des prodiges, des prédictions accomplies, des guérisons miraculeuses opérées dans les temples d'*Esculape*; n'en croyez rien : mais cent témoins ont signé le procès-verbal de ces miracles sur des tables d'airain; mais les temples étaient remplis d'*ex voto*, qui attestaient les guérisons. Croyez qu'il y a eu des imbécilles & des fripons, qui ont attesté ce qu'ils n'ont point vu. Croyez qu'il y a eu des dévots, qui ont fait des présens aux prêtres d'*Esculape*, quand leurs enfans ont été guéris d'un rhume; mais pour les miracles d'*Esculape*, n'en croyez rien. Ils ne sont pas plus vrais que ceux du jésuite *Xavier*, à qui un cancre vint rapporter son crucifix du fond de la mer, & qui se trouva à la fois sur deux vaisseaux.

Mais les prêtres Egyptiens étaient tous forciers, & *Hérodote* admire la ſcience profonde qu'ils avaient de la diablerie : ne croyez pas tout ce que vous dit *Hérodote*.

Je me défierai de tout ce qui eſt prodige ; mais dois-je porter l'incrédulité juſqu'aux faits, qui étant dans l'ordre ordinaire des choſes humaines, manquent pourtant d'une vraiſemblance morale ?

Par exemple, *Plutarque* aſſure que *Céſar* tout armé ſe jeta dans la mer d'Alexandrie, tenant d'une main en l'air des papiers qu'il ne voulait pas mouiller, & nageant de l'autre main. Ne croyez pas un mot de ce conte, que vous fait *Plutarque*. Croyez plutôt *Céſar*, qui n'en dit mot dans ſes commentaires, & ſoyez bien ſûr que quand on ſe jette dans la mer, & qu'on tient des papiers à la main, on les mouille.

Vous trouverez dans *Quinte-Curce*, qu'*Alexandre* & ſes généraux furent tout étonnés, quand ils virent le flux & le reflux de l'Océan auxquels ils ne s'attendaient pas ; n'en croyez rien.

Il eſt bien vraiſemblable qu'*Alexandre* étant ivre ait tué *Clitus*, qu'il ait aimé *Epheſtion*, comme *Socrate* aimait *Alcibiade* ; mais il ne l'eſt point du tout que le diſciple d'*Ariſtote* ignorât le flux & le reflux de l'Océan ; il y avait des philoſophes dans ſon armée ; c'était aſſez d'avoir été ſur l'Euphrate, qui a des marées à ſon embouchure, pour être inſtruit de ce phénomène. *Alexandre* avait voyagé en Afrique, dont les côtes ſont baignées par l'Océan. Son amiral *Néarque* pouvait-il être aſſez ignorant pour ne pas ſavoir ce que ſavaient tous les enfans ſur le rivage du fleuve Indus ? de pareilles ſotiſes répétées dans tant d'auteurs décréditent trop les hiſtoriens.

Le père *Maimbourg* vous redit après cent autres, que deux Juifs promirent l'empire à *Léon l'Iſaurien*, à condition que quand il ſerait empereur il abattrait les images. Quel intérêt, je vous prie, avaient ces deux

Juifs à empêcher que les chrétiens eussent des tableaux? Comment ces deux misérables pouvaient-ils promettre l'empire? N'est-ce pas insulter à son lecteur; que de lui présenter de telles fables?

Il faut avouer, que *Mézerai* dans son style dur, bas, inégal, mêle aux faits mal digérés qu'il rapporte, bien des absurdités pareilles; tantôt c'est *Henri V.* roi d'Angleterre couronné roi de France à Paris, qui meurt des hémorroïdes, pour s'être, dit-il, assis sur le trône de nos rois; tantôt c'est *St. Michel*, qui apparaît à *Jeanne d'Arc*.

Je ne crois pas même les témoins oculaires, quand ils me disent des choses que le sens commun désavoue. Le *Sire de Joinville*, ou plutôt celui qui a traduit son histoire gauloise en ancien français, a beau m'assurer, que les émirs d'Egypte, après avoir assassiné leur soudan, offrirent la couronne à *St. Louis* leur prisonnier: j'aimerais autant qu'on me dit, que nous avons offert la couronne de France à un Turc. Quelle apparence que des Mahométans aient pensé à faire leur souverain d'un homme qu'ils ne pouvaient regarder que comme un chef de barbares, qu'ils avaient pris dans une bataille, qui ne connaissait ni leurs loix ni leur langue, qui était l'ennemi capital de leur religion?

Je n'ai pas plus de foi au *Sire de Joinville*, quand il me fait ce conte, que quand il me dit que le Nil se déborde à la *St. Remy* au commencement d'Octobre. Je révoquerai aussi hardiment en doute l'histoire du vieux *de la Montagne*, qui sur le bruit de la croisade de *St. Louis* dépêche deux assassins à Paris pour le tuer, & sur le bruit de sa vertu fait partir le lendemain deux couriers pour contremander les autres. Ce trait a trop l'air d'un conte arabe.

Je dirai hardiment à *Mézeray*, au père *Daniel*, & à tous les historiens, que je ne crois point qu'un orage de pluie & de grêle ait fait rentrer *Edouard III* en

lui-même, & ait procuré la *paix à Philippe de Valois.* Les conquérans ne ſon pas ſi dévots, & ne font point la paix pour de la pluie.

Rien n'eſt aſſurément plus vraiſemblable que les crimes; mais il faut du moins qu'ils ſoient conſtatés. Vous voyez chez *Mézeray* plus de ſoixante princes à qui *on a donné le boucon*; mais il le dit ſans preuve, & un bruit populaire ne doit ſe rapporter que comme un bruit.

Je ne croirai pas même *Tite-Live*, quand il me dit, que le médecin de *Pyrrhus* offrit aux Romains d'empoiſonner ſon maître moyennant une récompenſe. A peine les Romains avaient-ils alors de l'argent monnoyé, & *Pyrrhus* avait de quoi acheter la république, ſi elle avait voulu ſe vendre; la place de premier médecin de *Pyrrhus* était plus lucrative probablement, que celle de conſul. Je n'ajouterai foi à un tel conte, que quand on me prouvera que quelque premier médecin d'un de nos rois aura propoſé à un canton Suiſſe de le payer pour empoiſonner ſon malade.

Défions-nous auſſi de tout ce qui paraît exagéré. Une armée innombrable de Perſes arrêtée par trois cents Spartiates au paſſage des Thermopyles, ne me révolte point; l'aſſiette du terrain rend l'aventure croyable. *Charles XII.* avec huit mille hommes aguerris défait à Nerva environ quatre-vingt mille payſans Moſcovites mal armés; je l'admire, & je le crois. Mais quand je lis que *Simon de Montfort* battit cent mille hommes avec neuf cents ſoldats diviſés en trois corps, je répète alors, *je n'en crois rien.* On me dit que c'eſt un miracle; mais eſt-il bien vrai que DIEU ait fait ce miracle *pour Simon de Montfort?*

Je révoquerais en doute le combat de *Charles XII.* à Bender, s'il ne m'avait été atteſté par pluſieurs témoins oculaires, & ſi le caractère de *Charles XII.* ne rendait vraiſemblable cette héroïque extravagance. Cette défiance qu'il faut avoir ſur les faits particuliers, ayons-là

encor ſur les mœurs des peuples étrangers ; refuſons notre croyance à tout hiſtorien ancien & moderne, qui nous rapporte des choſes contraires à la nature & à la trempe du cœur humain.

Toutes les premières relations de l'Amérique ne parlaient que d'*Antropophages ;* il ſemblait à les entendre, que les Américains mangeaſſent des hommes auſſi communément que nous mangeons des moutons. Le fait mieux éclairci ſe réduit à un petit nombre de priſonniers, qui ont été mangés par leurs vainqueurs, au lieu d'être mangés des vers.

Le nouveau *Puffendorf*, auſſi fautif que l'ancien, dit qu'en l'an 1589, un Anglais & quatre femmes échappés d'un naufrage ſur la route de Madagaſcar, abordèrent une iſle déſerte, & que l'Anglais travailla ſi bien qu'en l'an 1667, on trouva cette iſle nommée *Pines* peuplée de douze mille beaux proteſtans Anglais.

Les anciens & leurs innombrables & crédules compilateurs nous répètent ſans ceſſe, qu'à Babylone, la ville de l'univers la mieux policée, toutes les femmes & les filles ſe proſtituent dans le temple de Vénus une fois l'an. Je n'ai pas de peine à penſer qu'à Babylone, comme ailleurs, on avait quelquefois du plaiſir pour de l'argent ; mais je ne me perſuaderai jamais que dans la ville la mieux policée qui fût alors dans l'univers, tous les pères & tous les maris envoyaſſent leurs filles & leurs femmes à un marché de proſtitution publique, & que les légiſlateurs ordonnaſſent ce beau trafic. On imprime tous les jours cent ſotiſes ſemblables ſur les coutumes des Orientaux ; & pour un voyageur comme *Chardin*, que de voyageurs comme *Paul Lucas*, & comme *Jean Struys*, & comme le jéſuite *Avril*, qui batiſait mille perſonnes par jour chez les Perſans, dont il n'entendait pas la langue, & qui vous dit que les caravanes ruſſes allaient à la Chine & revenaient en trois mois.

Il n'en eſt pas ainſi de l'hiſtoire de *Charles XII.* Je peux aſſurer, que ſi jamais hiſtoire a mérité la croyance du lecteur, c'eſt celle-ci. Je la compoſai d'abord, comme on ſait, ſur les mémoires de monſieur *Fabrice*, de meſſieurs de *Villelongue* & de *Fierville*, & ſur le rapport de beaucoup de témoins oculaires; mais comme les témoins ne voient pas tout, & qu'ils voient quelquefois mal, je tombai dans plus d'une erreur non ſur les faits eſſentiels, mais ſur quelques anecdotes, qui ſont aſſez indifférentes en elles-mêmes, mais ſur leſquelles les petits critiques triomphent.

J'ai depuis réformé cette hiſtoire ſur le journal militaire de Mr. *Adlerfeld*, qui eſt très-exact, & qui a ſervi à rectifier quelques faits & quelques dates.

J'ai même fait uſage de l'hiſtoire écrite par *Norberg*, chapelain & confeſſeur de *Charles XII.* Il eſt vrai que c'eſt un ouvrage bien mal digéré, & bien mal écrit, dans lequel on trouve trop de petits faits étrangers à ſon ſujet, & où les grands événemens deviennent petits, tant ils ſont mal rapportés. C'eſt un tiſſu de reſcrits, de déclarations, de publications, qui ſe font d'ordinaire, au nom des rois, quand ils ſont en guerre; elles ne ſervent jamais à faire connaître le fond des événemens; elles ſont inutiles au militaire & au politique, & ſont ennuyeuſes pour le lecteur: un écrivain peut ſeulement les conſulter quelquefois dans le beſoin pour en tirer quelque lumière, ainſi qu'un architecte emploie des décombres dans un édifice.

Parmi les pièces publiques, dont *Norberg* a ſurchargé ſa malheureuſe hiſtoire, il s'en trouve même de fauſſes & d'abſurdes, comme la lettre d'*Achmet*, empereur des Turcs, que cet hiſtorien appelle ſultan baſſa, par la grace de Dieu (*).

Ce même *Norberg* fait dire au roi de Suède ce que

(*) Voyez la lettre de Mr. *de Voltaire* à Mr. *Norberg*.

ce monarque n'a jamais dit ni pu dire au ſujet du roi *Staniſlas.* Il prétend que *Charles XII.* en répondant aux objections du primat, lui dit, que *Staniſlas* avait acquis beaucoup d'amis dans ſon voyage d'Italie. Cependant il eſt très-certain, que jamais *Staniſlas* n'a été en Italie, ainſi que ce monarque me l'a confirmé lui-même. Qu'importe après tout qu'un Polonais dans le dix-huitième ſiècle ait voyagé ou non en Italie pour ſon plaiſir ? Que de faits inutiles il faut retrancher de l'hiſtoire ! & que je me ſais bon gré d'avoir reſſerré celle de *Charles XII* !

Norberg n'avait ni lumières, ni eſprit, ni connaiſſance des affaires du monde ; & c'eſt peut-être ce qui détermina *Charles XII.* à le choiſir pour ſon confeſſeur : je ne ſais s'il a fait de ce prince un bon chrétien ; mais aſſurément, il n'en a pas fait un héros ; & *Charles XII* ſerait ignoré, s'il n'était connu que par *Norberg.*

Il eſt bon d'avertir ici, que l'on a imprimé il y a quelques années une petite brochure intitulée : *Remarques hiſtoriques & critiques ſur l'hiſtoire de Charles XII. par monſieur de Voltaire.* Ce petit ouvrage eſt du comte *Poniatowski* ; ce ſont des réponſes qu'il avait faites à de nouvelles queſtions de ma part dans ſon dernier voyage à Paris ; mais ſon ſecretaire en ayant fait une double copie, elle tomba entre les mains d'un libraire, qui ne manqua pas de l'imprimer, & un correcteur de Hollande intitula *critique* cette inſtruction de Mr. *Poniatowski*, pour la mieux débiter. C'eſt un des moindres brigandages qui s'exercent dans la librairie.

La Motraye, domeſtique de Mr. *Fabrice*, avait auſſi imprimé quelques remarques ſur cette hiſtoire. Parmi les erreurs & les petiteſſes, dont cette critique de *la Motraye* eſt remplie, il ne laiſſe pas de ſe trouver quelque choſe de vrai & d'utile, & j'ai eu ſoin d'en faire uſage dans les dernières éditions, & ſur-tout dans celle

de 1739 : car en fait d'hiſtoire, rien n'eſt à négliger ; & il faut conſulter, ſi l'on peut, les rois & les valets de chambre.



DISCOURS SUR L'HISTOIRE DE CHARLES XII.

Qui était au devant de la première édition.

IL y a bien peu de ſouverains dont on dût écrire une hiſtoire particulière. En vain la malignité ou la flaterie s'eſt exercée ſur preſque tous les princes : il n'y en a qu'un très-petit nombre dont la mémoire ſe conſerve ; & ce nombre ſerait encor plus petit, ſi l'on ne ſe ſouvenait que de ceux qui ont été juſtes.

Le princes qui ont le plus de droit à l'immortalité, ſont ceux qui ont fait quelque bien aux hommes. Ainſi tant que la France ſubſiſtera, on s'y ſouviendra de la tendreſſe que *Louis XII.* avait pour ſon peuple ; on excuſera les grandes fautes de *François I.* en faveur des arts & des ſciences dont il a été le père ; on bénira la mémoire de *Henri IV.* qui conquit ſon héritage à force de vaincre ; & de *Louis XIV.* qui a protégé les arts que *François I.* avait fait naître.

Par une raiſon contraire, on garde le ſouvenir des mauvais princes, comme on ſe ſouvient des inondations, des incendies & des peſtes.

Entre

Entre les tyrans & les bons rois ſont les conquérans, mais plus approchans des premiers : ceux-ci ont une réputation éclatante ; on eſt avide de connaître les moindres particularités de leur vie. Telle eſt la miſérable faibleſſe des hommes, qu'ils regardent avec admiration ceux qui ont fait du mal d'une manière brillante, & qu'ils parleront ſouvent plus volontiers du deſtructeur d'un empire que de celui qui l'a fondé.

Pour tous les autres princes, qui n'ont été illuſtres ni en paix ni en guerre, & qui n'ont été connus ni par de grands vices ni par de grandes vertus, comme leur vie ne fournit aucun exemple ni à imiter ni à fuir, elle n'eſt pas digne qu'on s'en ſouvienne. De tant d'empereurs de Rome, d'Allemagne, de Moſcovie ; de tant de ſultans, de califes, de papes, de rois ; combien y en a-t-il, dont le nom ne mérite de ſe trouver ailleurs que dans les tables chronologiques, où ils ne ſont que pour ſervir d'époques ?

Il y a un vulgaire parmi les princes, comme parmi les autres hommes ; cependant la fureur d'écrire eſt venue au point, qu'à peine un ſouverain ceſſe de vivre, que le public eſt inondé de volumes ſous le nom de mémoires, d'hiſtoire de ſa vie, d'anecdotes de ſa cour. Par-là les livres ſe multiplient de telle ſorte, qu'un homme qui vivrait cent ans, & qui les emploierait à lire, n'aurait pas le tems de parcourir ce qui s'eſt imprimé ſur l'hiſtoire ſeule, depuis deux ſiècles, en Europe.

Cette démangeaiſon de tranſmettre à la poſtérité des détails inutiles, & d'arrêter les yeux des ſiècles à venir ſur des événemens communs, vient d'une faibleſſe très-ordinaire à ceux qui ont vécu dans quelque cour, & qui ont eu le malheur d'avoir quelque part aux affaires publiques. Ils regardent la cour où ils ont vécu, comme la plus belle qui ait jamais été ; le roi qu'ils ont vu, comme le plus grand monarque ; les affaires dont ils ſe ſont mêlés, comme ce qui a jamais été de plus impor-

tant dans le monde. Ils s'imaginent que la poſtérité verra tout cela avec les mêmes yeux.

Qu'un prince entreprenne une guerre, que ſa cour ſoit troublée d'intrigues, qu'il achète l'amitié d'un de ſes voiſins, & qu'il vende la ſienne à une autre ; qu'il faſſe enfin la paix avec ſes ennemis, après quelques victoires & quelques défaites ; ſes ſujets, échauffés par la vivacité de ces événemens préſens, penſent être dans l'époque la plus ſingulière depuis la création. Qu'arrive-t-il ? Ce prince meurt ; on prend après lui des meſures toutes différentes ; on oublie, & les intrigues de ſa cour, & ſes maîtreſſes, & ſes miniſtres, & ſes généraux, & ſes guerres, & lui-même.

Depuis le tems que les princes chrétiens tâchent de ſe tromper les uns les autres, font des guerres & des alliances, on a ſigné des milliers de traités, & donné autant de batailles ; & les belles ou infames actions ſont innombrables. Quand toute cette foule d'événemens & de détails ſe préſente devant la poſtérité, ils ſont preſque tous anéantis les uns par les autres ; les ſeuls qui reſtent ſont ceux qui ont produit de grandes révolutions, ou ceux qui, ayant été décrits par quelque écrivain excellent, ſe ſauvent de la foule, comme des portraits d'hommes obſcurs peints par de grands maîtres.

On ſe ſerait donc bien donné de garde d'ajouter cette hiſtoire particulière de *Charles XII.* roi de Suède, à la multitude des livres dont le public eſt accablé, ſi ce prince & ſon rival *Pierre Alexiowits*, beaucoup plus grand homme que lui, n'avaient été, du conſentement de toute la terre, les perſonnages les plus ſinguliers qui euſſent paru depuis plus de vingt ſiècles ; mais on n'a pas été déterminé ſeulement à donner cette vie, par la petite ſatisfaction d'écrire des faits extraordinaires ; on a penſé que cette lecture pourrait être utile à quelques princes, ſi ce livre leur tombe par haſard entre les mains. Certainement il n'y a point de ſouverain, qui

en lisant la vie de *Charles XII.* ne doive être guéri de la folie des conquêtes. Car où est le souverain qui pût dire, j'ai plus de courage & de vertus, une ame plus forte, un corps plus robuste, j'entens mieux la guerre, j'ai de meilleures troupes, que *Charles XII.* Que si avec tous ces avantages, & après tant de victoires, ce roi a été si malheureux, que devraient espérer les autres princes qui auraient la même ambition avec moins de talens & de ressources ?

On a composé cette histoire sur des récits de personnes connues, qui ont passé plusieurs années auprès de *Charles XII.* & de *Pierre le Grand*, empereur de Moscovie; & qui s'étant retirées dans un pays libre long-tems après la mort de ces princes, n'avaient aucun intérêt de déguiser la vérité. Mr. *Fabrice*, qui a vécu sept années dans la familiarité de *Charles XII.* Mr. *de Fierville*, envoyé de France, Mr. *de Villelonge*, colonel au service de Suède, Mr. *Poniatowski* même, ont fourni les mémoires.

On n'a pas avancé un seul fait sur lequel on n'ait consulté des témoins oculaires & irréprochables. C'est pourquoi on trouvera cette histoire fort différente des gazettes qui ont paru jusqu'ici sous le nom de la vie de *Charles XII.* Si l'on a omis plusieurs petits combats donnés entre les officiers Suédois & Moscovites, c'est qu'on n'a point prétendu écrire l'histoire de ces officiers, mais seulement celle du roi de Suède; même parmi les événemens de sa vie, on n'a choisi que les plus intéressans. On est persuadé que l'histoire d'un prince n'est pas tout ce qu'il a fait, mais ce qu'il a fait de digne d'être transmis à la postérité.

On est obligé d'avertir que plusieurs choses qui étaient vraies lorsqu'on écrivit cette histoire en 1728, cessent déjà de l'être aujourd'hui (en 1739). Le commerce commence par exemple, à être moins négligé en Suède. L'infanterie Polonaise est mieux disciplinée, & a

des habits d'ordonnance qu'elle n'avait pas alors. Il faut toujours, lorſqu'on lit une hiſtoire, ſonger au tems où l'auteur a écrit. Un homme qui ne lirait que le cardinal *de Rets*, prendrait les Français pour des forcenés qui ne reſpirent que la guerre civile, la faction & la folie. Celui qui ne lirait que l'hiſtoire des belles années de *Louis XIV.* dirait : Les Français ſont nés pour obéir, pour vaincre & pour cultiver les arts. Un autre qui verrait les mémoires des premières années de *Louis XV.* ne remarquerait dans notre nation que de la molleſſe, une avidité extrême de s'enrichir, & trop d'indifférence pour tout le reſte. Les Eſpagnols d'aujourd'hui ne ſont plus les Eſpagnols de *Charles-Quint*, & peuvent l'être dans quelques années. Les Anglois ne reſſemblent pas plus aux fanatiques de *Cromwell*, que les moines & les monſignori dont Rome eſt peuplée, reſſemblent aux *Scipions*. Je ne ſais ſi les Suédois pourraient avoir tout d'un coup des troupes auſſi formidables que celles de *Charles XII.* On dit d'un homme : Il était brave un tel jour ; il faudrait dire en parlant d'une nation : Elle paraiſſait telle ſous un tel gouvernement, & en telle année.

Si quelque prince & quelque miniſtre trouvaient dans cet ouvrage des vérités déſagréables, qu'ils ſe ſouviennent qu'étant hommes publics, ils doivent compte au public, de leurs actions : que c'eſt à ce prix qu'ils achètent leur grandeur : que l'hiſtoire eſt un témoin, & non un flateur : & que le ſeul moyen d'obliger les hommes à dire du bien de nous, c'eſt d'en faire.



HISTOIRE

DE

CHARLES XII.

ROI DE SUÈDE.

AVIS.

LE père *Barre* de Ste. Geneviève, auteur d'une histoire d'Allemagne, a mis dans différens endroits de son ouvrage, plus de deux cents pages qui se trouvent dans l'histoire de *Charles XII.* par Mr. *de Voltaire.* Quelques critiques n'ont pas manqué d'en conclure que Mr. *de Voltaire* était un plagiaire; il est sûr que l'un des deux l'est. Mais les critiques devraient savoir que Mr. *de Voltaire* a écrit plus de quinze ans avant le père *Barre.* D'ailleurs la différence du style dans tout ce que le père *Barre* n'a pas copié, en est encor une preuve assez sensible. Les éditeurs ont cru devoir indiquer au moins quelques endroits que le père *Barre* a copiés.



A MADAME DE ***

En lui envoyant la HENRIADE & l'histoire de CHARLES XII.

DEux héros différens, l'un superbe & sauvage,
L'autre toujours aimable & toujours amoureux,
A l'immortalité prétendent tous les deux.
Mais pour être immortel, il faut votre suffrage.
Ah! si sous tous les deux, vous eussiez vu le jour,
Plus justement leur gloire eût été célébrée:
Henri quatre, pour vous, aurait quitté d'Etrée,
Et Charles douze aurait connu l'amour.

HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUÈDE.

LIVRE PREMIER.

ARGUMENT.

Hiſtoire abrégée de la Suède juſqu'à Charles XII. *ſon éducation, ſes ennemis. Caractère du Czar,* Pierre Alexiowits. *Particularités très-curieuſes ſur ce prince & ſur la nation Ruſſe. La Moſcovie, la Pologne & le Dannemarck ſe réuniſſent contre* Charles XII.

DESCRIPTION DE LA SUÈDE.

LA Suède & la Finlande compoſent un royaume large d'environ deux cents de nos lieues, & long de trois cents. Il s'étend du midi au nord, depuis le cinquante-cinquième degré, ou à-peu-près, juſq'au ſoixante dixième, ſous un climat rigoureux, qui n'a preſ-

que ni printems, ni automne. L'hiver y règne neuf mois de l'année : les chaleurs de l'été ſuccèdent tout-à-coup à un froid exceſſif; & il y gèle dès le mois d'Octobre, ſans aucune de ces gradations inſenſibles, qui amènent ailleurs les ſaiſons, & en rendent le changement plus doux. La nature en récompenſe a donné à ce climat rude, un ciel ſerein, un air pur. L'été, preſque toujours échauffé par le ſoleil, y produit les fleurs & les fruits en peu de tems. Les longues nuits de l'hiver y ſont adoucies par des aurores & des crépuſcules qui durent à proportion que le ſoleil s'éloigne moins de la Suède; & la lumière de la lune qui n'y eſt obſcurcie par aucun nuage, augmentée encor par le reflet de la neige qui couvre la terre, & très-ſouvent pas des feux ſemblables à la lumière zodiacale, fait qu'on voyage en Suède la nuit comme le jour. Les beſtiaux y ſont plus petits que dans les pays méridionaux d'Europe, faute de paturage. Les hommes y ſont grands. La ſérénité du ciel les rend ſains, la rigueur du climat les fortifie, ils vivent long-tems, quand ils ne s'affaibliſſent pas par l'uſage immodéré des liqueurs fortes & des vins, que les nations ſeptentrionales ſemblent aimer d'autant plus que la nature les leur a refuſés.

Les Suédois ſont bien faits, robuſtes, agiles, capables de ſoutenir les plus grands travaux, la faim & la miſère ; nés guerriers, pleins de fierté, plus braves qu'induſtrieux, ayant long-tems négligé & cultivant mal aujourd'hui le commerce, qui ſeul pourrait leur donner ce qui manque à leur pays. On dit que c'eſt principalement de la Suède, dont une partie ſe nomme encor Gothie, que ſe débordèrent ces multitudes de Goths qui inondèrent l'Europe, & l'arrachèrent à l'empire Romain, qui en avait été cinq cents années l'uſurpateur, le tyran, & le légiſlateur.

Les pays ſeptentrionaux étaient alors beaucoup plus

peuplés qu'ils ne le ſont de nos jours; parce que la religion laiſſait aux habitans la liberté de donner plus de citoyens à l'état, par la pluralité de leurs femmes; que ces femmes elles-mêmes ne connaiſſaient d'opprobre que la ſtérilité & l'oiſiveté; & qu'auſſi laborieuſes & auſſi robuſtes que les hommes, elles en étaient plus tôt & plus long-tems fécondes. Mais la Suède, avec ce qui lui reſte aujourd'hui de la Finlande, n'a pas plus de quatre millions d'habitans. Le pays eſt ſtérile & pauvre. La Scanie eſt la ſeule province qui porte du froment. Il n'y a pas plus de neuf millions de nos livres en argent monnoyé dans tout le pays. La banque publique, qui eſt la plus ancienne de l'Europe, y fut introduite par néceſſité, parce que les paiemens ſe faiſant en monnoie de cuivre & de fer, le tranſport était trop difficile.

La Suède fut toujours libre juſqu'au milieu du quatorzième ſiècle. Dans ce long eſpace de tems le gouvernement changea plus d'une fois; mais toutes les innovations furent en faveur de la liberté. Leur premier magiſtrat eut le nom de roi, titre qui en différens pays ſe donne à des puiſſances bien différentes; car en France, en Eſpagne, il ſignifie un homme abſolu, & en Pologne, en Suède, en Angleterre, l'homme de la république. Ce roi ne pouvait rien ſans le ſénat; & le ſénat dépendait des états généraux, que l'on convoquait ſouvent. Les repréſentans de la nation dans ces grandes aſſemblées, étaient les gentilshommes, les évêques, les députés des villes; avec le tems on y admit les payſans même, portion du peuple injuſtement mépriſée ailleurs, & eſclave dans preſque tout le nord.

Environ l'an 1492 cette nation ſi jalouſe de ſa liberté, & qui eſt encor fière aujourd'hui d'avoir ſubjugué Rome il y a treize ſiècles, fut miſe ſous le joug

par une femme, & par un peuple moins puiſſant que les Suédois.

Marguerite de Valdemar, la *Sémiramis* du nord, reine de Dannemarck & de Norwége, conquit la Suède par force & par adreſſe, & fit un ſeul royaume de ces trois vaſtes états. Après ſa mort, la Suède fut déchirée par des guerres civiles : elle ſecoua le joug des Danois : elle le reprit : elle eut des rois, elle eut des adminiſtrateurs. Deux tyrans l'opprimèrent d'une manière horrible vers l'an 1520. L'un était *Chriſtiern II.* roi de Dannemarck, monſtre formé de vices, ſans aucune vertu ; l'autre un archevêque d'Upſal, primat du royaume, auſſi barbare que *Chriſtiern*. Tous deux de concert firent ſaiſir un jour les conſuls, les magiſtrats de Stockholm, avec quatre-vingt-quatorze ſénateurs, & les firent maſſacrer par des bourreaux, ſous prétexte qu'ils étaient excommuniés par le pape, pour avoir défendu les droits de l'état contre l'archevêque.

Tandis que ces deux hommes ligués pour opprimer, déſunis quand il falait partager les dépouilles, exerçaient ce que le deſpotiſme a de plus tyrannique, & ce que la vengeance a de plus cruel, un nouvel événement changea la face du nord.

Guſtave-Vaſa, jeune homme deſcendu des anciens rois du pays, ſortit du fond des forêts de la Dalécarlie, où il était caché, & vint délivrer la Suède. C'était une de ces grandes ames que la nature forme ſi rarement, avec toutes les qualités néceſſaires pour commander aux hommes. Sa taille avantageuſe & ſon grand air lui faiſaient des partiſans dès qu'il ſe montrait. Son éloquence, à qui ſa bonne mine donnait de la force, était d'autant plus perſuaſive, qu'elle était ſans art : ſon génie formait de ces entrepriſes que le vulgaire croit téméraires, & qui ne ſont que hardies aux yeux des grands hommes ; ſon courage infatigable les faiſait réuſſir. Il était intrépide avec prudence, d'un naturel doux

dans un ſiècle féroce, vertueux enfin, à ce que l'on dit, autant qu'un chef de parti peut l'être.

Guſtave-Vaſa avait été ôtage de *Chriſtiern*, & retenu priſonnier contre le droit des gens. Echapé de ſa priſon il avait erré, déguiſé en payſan, dans les montagnes & dans les bois de la Dalécarlie. Là il s'était vu réduit à la néceſſité de travailler aux mines de cuivre pour vivre & pour ſe cacher. Enſeveli dans ces ſouterrains, il oſa ſonger à détrôner le tyran. Il ſe découvrit aux payſans, il leur parut un homme d'une nature ſupérieure, pour qui les hommes ordinaires croient ſentir une ſoumiſſion naturelle. Il fit en peu de tems de ces ſauvages des ſoldats aguerris. Il attaqua *Chriſtiern* & l'archevêque, les vainquit ſouvent, les chaſſa tous deux de la Suède, & fut élu avec juſtice par les états, roi du pays dont il était le libérateur.

A peine affermi ſur le trône, il tenta un entrepriſe plus difficile que des conquêtes. Les véritables tyrans de l'état étaient les évêques, qui, ayant preſque toutes les richeſſes de la Suède, s'en ſervaient pour opprimer les ſujets, & pour faire la guerre aux rois. Cette puiſſance était d'autant plus terrible, que l'ignorance des peuples l'avait rendue ſacrée. Il punit la religion catholique des attentats de ſes miniſtres. En moins de deux ans il rendit la Suède Luthérienne, par la ſupériorité de ſa politique, plus encor que par autorité. Ayant ainſi conquis ce royaume, comme il le diſait, ſur les Danois & ſur le clergé, il régna heureux & abſolu juſqu'à l'âge de ſoixante - dix ans, & mourut plein de gloire, laiſſant ſur le trône ſa famille & ſa religion.

L'un de ſes deſcendans fut ce *Guſtave-Adolphe*, qu'on nomme le *grand Guſtave*. Ce roi conquit l'Ingrie, la Livonie, Brême, Verden, Wiſmar, la Poméranie, ſans compter plus de cent places en Allemagne, rendues par la Suède après ſa mort. Il ébranla

le trône de *Ferdinand II.* Il protégea les Luthériens en Allemagne, secondé en cela par les intrigues de Rome même, qui craignait encor plus la puissance de l'empereur que celle de l'hérésie. Ce fut lui qui par ses victoires contribua alors en effet à l'abaissement de la maison d'Autriche; entreprise dont on attribue toute la gloire au cardinal *de Richelieu*, qui savait l'art de se faire une réputation, tandis que *Gustave* se bornait à faire de grandes choses. Il allait porter la guerre au-delà du Danube, & peut-être détrôner l'empereur, lorsqu'il fut tué à l'âge de trente-sept ans dans la bataille de Lutzen, qu'il gagna contre *Valstein*, emportant dans le tombeau le nom de *Grand*, les regrets du Nord, & l'estime de ses ennemis.

Sa fille *Christine*, née avec un génie rare, aima mieux converser avec des savans, que de régner sur un peuple qui ne connaissait que les armes. Elle se rendit aussi illustre en quittant le trône, que ses ancêtres l'étaient pour l'avoir conquis ou affermi. Les protestans l'ont déchirée, comme si on ne pouvait pas avoir de grandes vertus sans croire à *Luther* & les papes triomphèrent trop de la conversion d'une femme, qui n'était que philosophe. Elle se retira à Rome, où elle passa le reste de ses jours dans le centre des arts qu'elle aimait, & pour lesquels elle avait renoncé à un empire à l'âge de vingt-sept ans.

Avant d'abdiquer, elle engagea les états de la Suède à élire en sa place son cousin *Charles Gustave X.* de ce nom, fils du comte Palatin Duc de *Deux-Ponts*. Ce roi ajouta de nouvelles conquêtes à celles de *Gustave-Adolphe*: il porta d'abord ses armes en Pologne, où il gagna la célèbre bataille de Varsovie qui dura trois jours. Il fit long-tems la guerre heureusement contre les Danois, assiégea leur capitale, réunit la Scanie à la Suède, & fit assurer du moins pour un tems, la possession de Schleswic au Duc de Holstein. Ensuite

ayant éprouvé des revers, & fait la paix avec ses ennemis, il tourna son ambition contre ses sujets. Il conçut le dessein d'établir en Suède la puissance arbitraire; mais il mourut à l'âge de trente-sept ans, comme le *grand Gustave*, avant d'avoir pu achever cet ouvrage du despotisme, que son fils *Charles XI.* éleva jusqu'au comble.

Charles XI. guerrier comme tous ses ancêtres, fut plus absolu qu'eux. Il abolit l'autorité du sénat, qui fut déclaré le sénat du roi, & non du royaume. Il était frugal, vigilant, laborieux, tel qu'on l'eût aimé, si son despotisme n'eût réduit les sentimens de ses sujets pour lui à celui de la crainte.

Il épousa en 1680 *Ulrique Eléonor* fille de *Frédéric III.* roi de Dannemarck, princesse vertueuse, & digne de plus de confiance que son époux ne lui en témoigna. De ce mariage naquit le 27 Juin 1682 le roi *Charles XII.* l'homme le plus extraordinaire, peut-être, qui ait jamais été sur la terre, qui a réuni en lui toutes les grandes qualités de ses aïeux, & qui n'a eu d'autre défaut, ni d'autre malheur, que de les avoir toutes outrées. C'est lui dont on se propose ici d'écrire ce qu'on a appris de certain touchant sa personne & ses actions.

ÉDUCATION DE CHARLES XII.

Le premier livre, qu'on lui fit lire, fut l'ouvrage de *Samuel Puffendorf*, afin qu'il pût connaître de bonne heure ses états & ceux de ses voisins. Il apprit d'abord l'allemand, qu'il parla toujours depuis aussi-bien que sa langue maternelle. A l'âge de sept ans il savait manier un cheval. Les exercices violens où il se plaisait & qui découvraient ses inclinations martiales, lui formèrent de bonne heure une constitution vigoureuse, capable de soutenir les fatigues où le portait son tempérament.

Quoique doux dans ſon enfance, il avait une opiniâtreté inſurmontable : le ſeul moyen de le plier était de le piquer d'honneur ; avec le mot de gloire, on obtenait tout de lui. Il avait de l'averſion pour le latin ; mais dès qu'on lui eut dit que le roi de Pologne & le roi de Dannemarck l'entendaient, il l'apprit bien vîte, & en retint aſſez pour le parler le reſte de ſa vie. On s'y prit de la même manière pour l'engager à entendre le français ; mais il s'obſtina, tant qu'il vécut, à ne jamais s'en ſervir, même avec des ambaſſadeurs français, qui ne ſavaient point d'autre langue.

Dès qu'il eut quelque connaiſſance de la langue latine, on lui fit traduire *Quinte-Curce* il prit pour ce livre un goût que le ſujet lui inſpirait beaucoup plus encor que le ſtyle. Celui qui lui expliquait cet auteur lui ayant demandé ce qu'il penſait d'*Alexandre*? *Je penſe*, dit le prince, *que je voudrais lui reſſembler*. Mais, lui dit-on, il n'a vécu que trente-deux ans. *Ah* ! reprit-il, *n'eſt-ce pas aſſez, quand on a conquis des royaumes* ? On ne manqua pas de rapporter ces réponſes au roi ſon père, qui s'écria : Voilà un enfant qui vaudra mieux que moi ,& qui ira plus loin que le *grand Guſtave*. Un jour il s'amuſait dans l'appartement du roi à regarder deux cartes géographiques, l'une d'une ville de Hongrie priſe par les Turcs ſur l'empereur, & l'autre de Riga capitale de la Livonie, province conquiſe par les Suédois depuis un ſiècle. Au bas de la carte de la ville Hongroiſe il y avait ces mots tirés du livre de Job : *Dieu me l'a donnée, Dieu me l'a ôtée, le nom du Seigneur ſoit béni*. Le jeune prince ayant lu ces paroles, prit ſur le champ un crayon, & écrivit au bas de la carte de Riga : *Dieu me l'a donnée, le Diable ne me l'ôtera pas*. (*) Ainſi dans les actions les plus indifférentes de ſon enfance, ce naturel indomptable laiſſait ſouvent

(*) Deux ambaſſadeurs de France en Suède m'ont conté ce fait.

échaper de ces traits qui caractérisent les ames singulières, & qui marquaient ce qu'il devait être un jour.

Il avait onze ans lorsqu'il perdit sa mère. Cette princesse mourut en 1693, le 5e. Août, d'une maladie causée, dit-on, par les chagrins que lui donnait son mari, & par les efforts qu'elle faisait pour les dissimuler. (*a*) *Charles XI.* avait dépouillé de leurs biens un grand nombre de ses sujets, par le moyen d'une espèce de cour de justice, nommée la chambre des liquidations, établie de son autorité seule. Une foule de citoyens ruinés par cette chambre, nobles, marchands, fermiers, veuves, orphelins, remplissaient les rues de Stockholm, & venaient tous les jours à la porte du palais pousser des cris inutiles. La reine secourut ces malheureux de tout ce qu'elle avait. Elle leur donna son argent, ses pierreries, ses meubles, ses habits même. Quand elle n'eut plus rien à leur donner, elle se jeta en larmes aux pieds de son mari, pour le prier d'avoir compassion de ses sujets. Le roi lui répondit gravement : *Madame, nous vous avons prise pour nous donner des enfans, & non pour nous donner des avis.* Depuis ce tems il la traita, dit-on, avec une dureté qui avança ses jours.

Il mourut quatre ans après elle, le quinze d'Avril 1679, dans la quarante-deuxième année de son âge, & dans la trente-septième de son règne, lorsque l'Empire, l'Espagne, la Hollande d'un côté, & la France de l'autre, venaient de remettre la décision de leurs querelles à sa médiation, & qu'il avait déjà entamé l'ouvrage de la paix entre ces puissances.

Il laissa à son fils, âgé de quinze ans, un trône affermi & respecté au dehors, des sujets pauvres, mais belliqueux & soumis, avec des finances en bon ordre, ménagées par des ministres habiles.

(*a*) Le père *Barre*, Génovéfain, a copié tout cet article dans son histoire d'Allemagne, *Tom.* 7. & il l'applique à un comte de Virtemberg.

Charles XII. à son avénement, non-seulement se trouva maître absolu & paisible de la Suède & de la Finlande ; mais il régnait encor sur la Livonie, la Carelie, l'Ingrie ; il possédait Visniar, Vibourg, les isles de Rugen, d'Oësel, & la plus belle partie de la Poméranie, le duché de Brême & de Verden ; toutes conquêtes de ses ancêtres assurées à sa couronne par une longue possession, & par la foi des traités solemnels de Munster & d'Oliva, soutenus de la terreur des armes Suédoises. La paix de Ryswick, commencée sous les auspices du père, fut conclue sous ceux du fils : il fut le médiateur de l'Europe, dès qu'il commença à régner.

Les loix Suédoises fixent la majorité des rois à quinze ans. Mais *Charles XI.* absolu en tout, retarda par son testament celle de son fils jusqu'à dix-huit. Il favorisait par cette disposition les vues ambitieuses de sa mère *Edwige-Eléonor* de Holstein, veuve de *Charles X.* Cette princesse fut déclarée par le roi son fils tutrice du jeune roi son petit-fils, & régente du royaume, conjointement avec un conseil de cinq personnes.

La régente avait eu part aux affaires sous le règne du roi son fils. Elle était avancée en âge ; mais son ambition, plus grande que ses forces & que son génie, lui faisait espérer de jouir long-tems des douceurs de l'autorité, sous le roi son petit-fils. Elle l'éloignait autant qu'elle pouvait des affaires. Le jeune prince passait son tems à la chasse, ou s'occupait à faire la revue des troupes : il faisait même quelquefois l'exercice avec elle ; ces amusemens ne semblaient que l'effet naturel de la vivacité de son âge. Il ne paraissait dans sa conduite aucun dégout qui pût alarmer la régente ; & cette princesse se flatait que les dissipations de ces exercices le rendraient incapable d'application, & qu'elle en gouvernerait plus long-tems.

Un jour, au mois de Novembre, la même année de la mort de son père, il venait de faire la revue de plusieurs

plusieurs régimens : le conseiller d'état *Piper* était auprès de lui ; le roi paraissait abymé dans une rêverie profonde. « Puis-je prendre la liberté, lui dit *Piper*, de » demander à votre majesté à quoi elle songe si sérieuse-» ment ? » *Je songe*, répondit le prince, *que je me sens digne de commander à ces braves gens ; & je voudrais que ni eux ni moi ne reçussions l'ordre d'une femme.* *Piper* saisit dans le moment l'occasion de faire une grande fortune. Il n'avait pas assez de crédit pour oser se charger lui-même de l'entreprise dangereuse d'ôter la régence à la reine & d'avancer la majorité du roi : il proposa cette négociation au comte *Axel Sparre*, homme ardent, & qui cherchait à se donner de la considération, il le flata de la confiance du roi. *Sparre* le crut, se chargea de tout, & ne travailla que pour *Piper.* Les conseillers de la régence furent bientôt persuadés. C'était à qui précipiterait l'exécution de ce dessein, pour s'en faire un mérite auprès du roi.

Ils allèrent en corps en faire la proposition à la reine, qui ne s'attendait pas à une pareille déclaration. Les états généraux étaient assemblés alors. Les conseillers de la régence y proposèrent l'affaire : il n'y eut pas une voix contre : la chose fut emportée d'une rapidité que rien ne pouvait arrêter ; de sorte que *Charles XII.* souhaita de régner, & en trois jours les états lui déférèrent le gouvernement. Le pouvoir de la reine & son crédit tombèrent en un instant. Elle mena depuis une vie privée, plus sortable à son âge, quoique moins à son humeur. Le roi fut couronné le 24. Décembre suivant. Il fit son entrée dans Stockholm sur un cheval alezan, ferré d'argent, ayant le sceptre à la main & la couronne en tête, aux acclamations de tout un peuple, idolâtre de ce qui est nouveau, & concevant toujours de grandes espérances d'un jeune prince.

L'archevêque d'Upsal est en possession de faire la cérémonie du sacre & du couronnement ; c'est de tant de

droits que ſes prédéceſſeurs s'étaient arrogés preſque le ſeul qui lui reſte. Après avoir, ſelon l'uſage, donné l'onction au prince, il tenait entre ſes mains la couronne pour la lui remettre ſur la tête; *Charles* l'arracha des mains de l'archevêque, & ſe couronna lui-même, en regardanr fiérement le prélat. La multitude, à qui tout air de grandeur impoſe toujours, applaudit à l'action du roi. Ceux-mêmes qui avaient le plus gémi ſous le deſpotiſme du père, ſe laiſſèrent entraîner à louer dans le fils cette fierté, qui était l'augure de leur ſervitude.

Dès que *Charles* fut maître, il donna ſa confiance & le maniement des affaires au conſeiller *Piper*, qui fut bientôt ſon premier miniſtre, ſans en avoir le nom. Peu de jours après il le fit comte; ce qui eſt une qualité éminente en Suède, & non un vain titre qu'on puiſſe prendre ſans conſéquence, comme en France.

Les premiers tems de l'adminiſtration du roi ne donnèrent point de lui des idées favorables: il parut qu'il avait été plus impatient que digne de régner. Il n'avait à la vérité aucune paſſion dangereuſe; mais on ne voyait dant ſa conduite que des emportemens de jeuneſſe, & de l'opiniâtreté. Il paraiſſait inappliqué & hautain. Les ambaſſadeurs qui étaient à ſa cour, le prirent même pour un génie médiocre, & le peignirent tel à leurs maîtres. (*) La Suède avait de lui la même opinion; perſonne ne connaiſſait ſon caractère; il l'ignorait lui-même, lorſque des orages formés tout-à-coup dans le Nord, donnèrent à ſes talens occaſion de ſe déployer.

TROIS ROIS SE LIGUENT CONTRE LUI.

Trois puiſſans princes voulant ſe prévaloir de ſon extrême jeuneſſe, conſpirèrent ſa ruine preſqu'en même tems. Le premier fut *Fréderic IV.* roi de Dannemarck,

(*) Les lettres originales en font foi.

ſon couſin : le ſecond, *Auguſte*, électeur de Saxe, roi de Pologne ; *Pierre le Grand*, czar de Moſcovie, était le troiſième & le plus dangereux. Il faut déveloper l'origine de ces guerres, qui ont produit de ſi grands événemens, & commencer par le Dannemarck.

De deux ſœurs qu'avait *Charles XII.* l'ainée avait épouſé le duc de Holſtein, jeune prince plein de bravoure & de douceur. Le duc opprimé par le roi de Dannemarck, vint à Stockholm avec ſon épouſe ſe jeter entre les bras du roi, & lui demander du ſecours, non-ſeulement comme à ſon beau-frère, mais comme au roi d'une nation qui a pour les Danois une haine irréconciliable.

L'ancienne maiſon de Holſtein, fondue dans celle d'Oldenbourg, était montée ſur le trône de Dannemarck par élection en 1449. Tous les royaumes du Nord étaient alors électifs. Celui de Dannemarck devint bientôt héréditaire. Un de ſes rois nommé *Chriſtiern III.* eut pour ſon frère *Adolphe* une tendreſſe, ou des ménagemens, dont on ne trouve guère d'exemple chez les princes. Il ne voulait point le laiſſer ſans ſouveraineté ; mais il ne pouvait démembrer ſes propres états. Il partagea avec lui, par un accord bizarre, les duchés de Holſtein-Gottorp & de Schleſwich : établiſſant que les deſcendans d'*Adolphe* gouverneraient déſormais le Holſtein, conjointement avec les rois de Dannemarck : que ces deux duchés leur appartiendraient en commun ; & que le roi de Dannemarck ne pourrait rien innover dans les Holſtein ſans le duc, ni le duc ſans le roi. Une union ſi étrange, dont pourtant il y avait déjà eu un exemple dans la même maiſon pendant quelques années, était depuis près de quatre-vingts ans une ſource de querelles entre la branche de Dannemarck & celle de Holſtein-Gottorp ; les rois cherchant toujours à opprimer les ducs, & les ducs à être indépendans. Il en avait coûté la liberté & la ſouveraineté au

dernier duc. Il avait recouvré l'une & l'autre aux conférences d'Altena en 1689 par l'entremiſe de la Suède, de l'Angleterre & de la Hollande, garans de l'exécution du traité. Mais comme un traité entre les ſouverains n'eſt ſouvent qu'une ſoumiſſion à la néceſſité, j'uſqu'à ce que le plus fort puiſſe accabler le plus faible, la querelle renaiſſait plus envenimée que jamais entre le nouveau roi de Dannemarck & le jeune duc. Tandis que le duc était à Stockholm, les Danois faiſaient déjà des actes d'hoſtilité dans le pays de Holſtein, & ſe liguaient ſecrétement avec le roi de Pologne, pour accabler le roi de Suède lui-même.

Fréderic-Auguſte, électeur de Saxe, que ni l'éloquence & les négociations de l'abbé de *Polignac*, ni les grandes qualités du prince de *Conty* ſon concurrent au trône, n'avaient pu empêcher d'être élu depuis deux ans roi de Pologne, était un prince moins connu encor par ſa force de corps incroyable, que par ſa bravoure & la galanterie de ſon eſprit. Sa cour était la plus brillante de l'Europe, après celle de *Louis XIV.* Jamais prince ne fut plus généreux, ne donna plus, & n'accompagna ſes dons de tant de grace. Il avait acheté la moitié des ſuffrages de la nobleſſe Polonaiſe, & forcé l'autre par l'approche d'une armée Saxonne. Il crut avoir beſoin de ſes troupes pour ſe mieux affermir ſur le trône, mais il falait un prétexte pour les retenir en Pologne. Il les deſtina à attaquer le roi de Suède en Livonie, à l'occaſion que l'on va rapporter.

La Livonie la plus belle & la plus fertile province du Nord, avait appartenu autrefois aux chevaliers de l'ordre Teutonique. Les Ruſſes, les Polonais & les Suédois s'en étaient diſputé la poſſeſſion. La Suède l'avait enlevée depuis près de cent années : & elle lui avait été enfin cédée ſolemnellement par la paix d'Oliva.

(*a*) Le feu roi *Charles XI.* dans ſes ſévérités pour ſes ſujets, n'avait pas épargné les Livoniens. Il les avait dépouillé de leurs priviléges, & d'une partie de leurs patrimoines. *Patkul* malheureuſement célèbre depuis par ſa mort tragique, fut député de la nobleſſe Livonienne pour porter au trône les plaintes de la province. Il fit à ſon maître une harangue reſpectueuſe, mais forte, & pleine de cette éloquence mâle que donne la calamité quand elle eſt jointe à la hardieſſe. Mais les rois ne regardent trop ſouvent ces harangues publiques, que comme des cérémonies vaines qu'il eſt d'uſage de ſouffrir, ſans y faire attention. Toutefois *Charles XI.* diſſimulé quand il ne ſe livrait pas aux emportemens de ſa colère, frappa doucement ſur l'épaule de *Patkul*: *Vous avez parlé pour votre patrie en brave homme*, lui dit-il, *je vous en eſtime, continuez*. Mais peu de jours après il le fit déclarer coupable de lèze-majeſté, & comme tel, condamner à la mort. *Patkul*, qui s'était caché, prit la fuite. Il porta dans la Pologne ſes reſſentimens. Il fut admis depuis devant le roi *Auguſte*. *Charles XI.* était mort, mais la ſentence de *Patkul* & ſon indignation ſubſiſtaient. Il repréſenta au monarque Polonais la facilité de la conquête de la Livonie; des peuples déſeſpérés, prêts à ſecouer le joug de la Suède; un roi enfant incapable de ſe défendre. Ces ſollicitations furent bien reçues d'un prince déjà tenté de cette conquête. *Auguſte* à ſon couronnement avait promis de faire ſes efforts pour recouvrer les provinces que la Pologne avait perdues. Il crut par ſon irruption en Livonie plaire à la république & affermir ſon pouvoir; mais il ſe trompa dans ces deux idées qui paraiſſaient ſi vraiſemblables. Tout fut bientôt prêt pour une invaſion ſoudaine, ſans même daigner recourir d'a-

(*a*) Tout cet article ſe trouve preſque mot pour mot au *tom.* 10. du père *Barre*.

bord à la vaine formalité des déclarations de guerre, & des manifestes. Le nuage groſſiſſait en même tems du côté de la Moſcovie. Le monarque qui la gouvernait mérite l'attention de la poſtérité.

Histoire de Pierre le Grand.

Pierre Alexiowits, czar de Ruſſie, s'était déjà rendu redoutable par la bataille qu'il avait gagnée ſur les Turcs en 1697, & par la priſe d'Azoph qui lui ouvrait l'empire de la mer noire. Mais c'était par des actions plus étonnantes que des victoires qu'il cherchait le nom de *Grand*. La Moſcovie ou Ruſſie embraſſe le nord de l'Aſie & celui de l'Europe, & depuis les frontières de la Chine s'étend l'eſpace de quinze cents lieues juſqu'aux confins de la Pologne & de la Suède. Mais ce pays immenſe était à peine connu de l'Europe avant le czar *Pierre*. Les Moſcovites étaient moins civiliſés que les Mexicains quand ils furent découverts par *Cortez*; nés tous eſclaves de maîtres auſſi barbares qu'eux, ils croupiſſaient dans l'ignorance, dans le beſoin de tous les arts & dans l'inſenſibilité de ces beſoins qui étouffait toute induſtrie. Une ancienne loi ſacrée parmi eux, leur défendait, ſous peine de mort, de ſortir de leur pays ſans la permiſſion de leur patriarche. Cette loi faite pour leur ôter les occaſions de connaître leur joug, plaiſait à une nation, qui dans l'abyme de ſon ignorance & de ſa miſère, dédaignait tout commerce avec les nations étrangères.

L'ère des Moſcovites commençait à la création du monde; ils comptaient 7207 ans au commencement du ſiècle paſſé, ſans pouvoir rendre raiſon de cette date. Le premier jour de leur année venait au 13 de notre mois de Septembre. Ils alléguaient pour raiſon de cet établiſſement, qu'il était vraiſemblable que DIEU avait créé le monde en automne, dans la ſaiſon où les fruits

de la terre ſont dans leur maturité. Ainſi les ſeules apparences de connaiſſances qu'ils euſſent, étaient des erreurs groſſières ; perſonne ne ſe doutait parmi eux que l'automne de Moſcovie pût être le printems d'un autre pays dans les climats oppoſés. Il n'y avait pas long-tems que le peuple avait voulu brûler à Moſcou le ſecretaire d'un ambaſſadeur de Perſe, qui avait prédit une éclipſe de ſoleil. Ils ignoraient juſqu'à l'uſage des chiffres ; ils ſe ſervaient pour leurs calculs de petites boules enfilées dans des fils d'archal. Il n'y avait pas d'autre manière de compter dans tous les bureaux de recettes, & dans le tréſor du czar.

(*a*) Leur religion était & eſt encor celle des chrétiens Grecs, mais mêlée de ſuperſtitions, auxquelles ils étaient d'autant plus fortement attachés, qu'elles étaient plus extravagantes, & que le joug en était plus gênant. Peu de Moſcovites oſaient manger du pigeon, parce que le St. Eſprit eſt peint en forme de colombe. Ils obſervaient réguliérement quatre carêmes par an ; & dans ces tems d'abſtinence, ils n'oſaient ſe nourrir ni d'œufs, ni de lait. DIEU & *St. Nicolas* étaient les objets de leur culte, & immédiatement après eux, le czar & le patriarche. L'autorité de ce dernier était ſans bornes comme leur ignorance. Il rendait des arrêts de mort, & infligeait les ſupplices les plus cruels, ſans qu'on pût appeller de ſon tribunal. Il ſe promenait à cheval deux fois l'an, ſuivi de tout ſon clergé en cérémonie : le czar à pied tenait la bride du cheval, & le peuple ſe proſternait dans les rues comme les Tartares devant leur grand lama. La confeſſion était pratiquée ; mais ce n'était que dans le cas des plus grands crimes ; alors l'abſolution leur paraiſſait néceſſaire, mais non le repentir. Ils ſe croyaient purs devant DIEU

(*a*) Tout cet article eſt copié mot pour mot par le génovéfain *Barre*, dans ſon hiſtoire d'Allemagne, *tom. 9. pag.* 75. *& ſuiv.*

avec la bénédiction de leurs papas. Ainsi ils passaient sans remords de la confession au vol & à l'homicide ; & ce qui est un frein pour d'autres chrétiens, était chez eux un encouragement à l'iniquité. Ils se faisaient scrupule de boire du lait un jour de jeûne ; mais les pères de famille, les prêtres, les femmes, les filles, s'enivraient d'eau-de-vie les jours de fêtes. On disputait cependant sur la religion en ce pays comme ailleurs ; la plus grande querelle était, si les laïques devaient faire le signe de la croix avec deux doigts ou avec trois. Un certain *Jacob Nursuff*, sous le précédent règne, avait excité une sédition dans Astracan au sujet de cette dispute. Il y avait même des fanatiques, comme parmi les nations policées chez qui tout le monde est théologien, & *Pierre*, qui poussa toujours la justice jusqu'à la cruauté, fit périr par le feu quelques-uns de ces misérables qu'on nommait *Vosko-jésuites*.

Le czar dans son vaste empire avait beaucoup d'autres sujets qui n'étaient pas chrétiens. Les Tartares, qui habitent le bord occidental de la mer Caspienne & des Palus-Méotides, sont Mahométans. Les Sibériens, les Ostiaques, les Samoyèdes, qui sont vers la mer Glaciale, étaient des sauvages, dont les uns étaient idolâtres, les autres n'avaient pas même la connaissance d'un DIEU ; & cependant les Suédois, envoyés prisonniers parmi eux, ont été plus contens de leurs mœurs que de celles des anciens Moscovites.

Pierre Alexiowits avait reçu une éducation qui tendait à augmenter encor la barbarie de cette partie du monde. Son naturel lui fit d'abord aimer les étrangers, avant qu'il sût à quel point ils pouvaient lui être utiles. *Le Fort*, comme on l'a déjà dit, fut le premier instrument dont il se servit pour changer depuis la face de la Moscovie. Son puissant génie, qu'une éducation barbare avait retenu & n'avait pu détruire, se dévelopa presque tout-à-coup. Il résolut d'être homme, de com-

mander à des hommes, & de créer une nation nouvelle. Plusieurs princes avaient avant lui renoncé à des couronnes, par dégoût pour le poids des affaires; mais aucun n'avait cessé d'être roi pour mieux apprendre à régner; c'est ce que fit *Pierre le Grand.*

Il quitta la Russie en 1698, n'ayant encor régné que deux années, & alla en Hollande, déguisé sous un nom vulgaire, comme s'il avait été un domestique de ce même Mr. *Le Fort*, qu'il envoyait ambassadeur extraordinaire auprès des États-Généraux. Arrivé à Amsterdam, inscrit dans le rôle des charpentiers de l'amirauté des Indes, il y travaillait dans le chantier comme les autres charpentiers. Dans les intervalles de son travail, il apprenait les parties des mathématiques qui peuvent être utiles à un prince, les fortifications, la navigation, l'art de lever des plans. Il entrait dans les boutiques des ouvriers, examinait toutes les manufactures; rien n'échapait à ses observations. De là il passa en Angleterre, où il se perfectionna dans la science de la construction des vaisseaux: il repassa en Hollande, & vit tout ce qui pouvait tourner à l'avantage de son pays. Enfin, après deux ans de voyages & de travaux, auxquels nul autre homme que lui n'eût voulu se soumettre, il reparut en Russie, amenant avec lui les arts de l'Europe. Des artisans de toute espèce l'y suivirent en foule. On vit pour la première fois de grands vaisseaux Russes sur la mer Noire, dans la Baltique & dans l'Océan. Des bâtimens d'une architecture régulière & noble furent élevés au milieu des hutes Moscovites. Il établit des collèges, des académies, des imprimeries, des bibliothéques; les villes furent policées; les habillemens, les coutumes changèrent peu-à-peu, quoiqu'avec difficulté. Les Moscovites connurent par degrés ce que c'est que la société. Les superstitions même furent abolies: la dignité de patriarche fut éteinte, le czar se déclara le chef de la religion: &

cette dernière entreprise, qui aurait coûté le trône & la vie à un prince moins absolu, réussit presque sans contradiction, & lui assura le succès de toutes les autres nouveautés.

Après avoir abaissé un clergé ignorant & barbare, il osa essayer de l'instruire, & par-là même il risqua de le rendre redoutable; mais il se croyait assez puissant pour ne le pas craindre. Il a fait enseigner dans le peu de cloîtres qui restent, la philosophie & la théologie. Il est vrai que cette théologie tient encor de ce tems sauvage dont *Pierre Alexiowits* a retiré l'humanité. Un homme digne de foi m'a assuré qu'il avait assisté a une thèse publique, où il s'agissait de savoir si l'usage du tabac à fumer était un péché. Le répondant prétendait qu'il était permis de s'enivrer d'eau-de-vie, mais non de fumer; parce que la très-sainte écriture dit, que ce qui sort de la bouche de l'homme le souille, & que ce qui y entre ne le souille point.

Les moines ne furent pas contens de la réforme. A peine le czar eut-il établi des imprimeries qu'ils s'en servirent pour le décrier: ils imprimèrent qu'il était l'Ante-christ; leurs preuves étaient qu'il ôtait la barbe aux vivans; & qu'on faisait dans son académie des dissections de quelques morts. Mais un autre moine qui voulait faire fortune réfuta ce livre & démontra que *Pierre* n'était pas l'Antechrist, parce que le nombre 666 n'était pas dans son nom. L'auteur du libelle fut roué, & celui de la réfutation fut fait évêque de Rezan.

Le réformateur de la Moscovie a sur-tout porté une loi sage, qui fait honte à beaucoup d'états policés; c'est qu'il n'est permis à aucun homme au service de l'état, ni à un bourgeois établi, ni sur-tout à un mineur, de passer dans un cloître.

Ce prince comprit combien il importe de ne point consacrer à l'oisiveté des sujets qui peuvent être utiles, & de ne point permettre qu'on dispose à jamais de sa

liberté, dans un âge où l'on ne peut diſpoſer de la moindre partie de ſa fortune. Cependant l'induſtrie des moines élude tous les jours cette loi faite pour le bien de l'humanité, comme ſi les moines gagnaient en effet à peupler les cloîtres aux dépens de la patrie.

Le czar n'a pas aſſujetti ſeulement l'égliſe à l'état, à l'exemple des ſultans Turcs; mais plus grand politique, il a détruit une milice ſemblable à celle des janiſſaires; & ce que les Ottomans ont vainement tenté, il l'a exécuté en peu de tems; il a diſſipé les janiſſaires Moſcovites, nommés ſtrélitz, qui tenaient les czars en tutelle. Cette milice, plus formidable à ſes voiſins, était compoſée d'environ trente mille hommes de pied, dont la moitié reſtait à Moſcou, & l'autre était répandue ſur les frontières. Un ſtrélitz n'avait que quatre roubles par an de paye; mais des priviléges, ou des abus, le dédommageaient amplement. *Pierre* forma d'abord une compagnie d'étrangers, dans laquelle il s'enrôla lui-même, & ne dédaigna pas de commencer par être tambour & d'en faire les fonctions; tant la nation avait beſoin d'exemples. Il fut officier par degrés. Il fit petit à petit de nouveaux régimens, & enfin ſe ſentant maître des troupes diſciplinées, il caſſa les ſtrélitz, qui n'oſèrent déſobéir.

La cavalerie était à-peu-près ce qu'eſt la cavalerie Polonaiſe, & ce qu'était autrefois la Françaiſe, quand le royaume de France n'était qu'un aſſemblage de fiefs. Les gentilshommes Ruſſes montaient à cheval à leurs dépens, & combattaient ſans diſcipline, quelquefois ſans autres armes qu'un ſabre ou un carquois, incapables d'être commandés, & par conſéquent de vaincre.

Pierre le Grand leur apprit à obéir, par ſon exemple & par les ſupplices. Car il ſervait en qualité de ſoldat & d'officier ſubalterne, & puniſſait rigoureuſement en czar les Boyards, c'eſt-à-dire, les gentilshommes, qui prétendaient que le privilége de la nobleſſe était de ne ſervir l'état qu'à leur volonté. Il établit un corps régulier pour

ſervir l'artillerie, & prit cinq cents cloches aux égliſes, pour fondre des canons. Il a eu treize mille canons de fonte en l'année 1714. Il a formé auſſi des corps de dragons, milice très-convenable au génie des Moſcovites, & à la forme de leurs chevaux qui ſont petits. La Moſcovie a aujourd'hui (en 1738) trente régimens de dragons, de mille hommes chacun, bien entretenus.

C'eſt lui qui a établi des huſſards en Ruſſie. Enfin il a eu juſqu'à une école d'ingénieurs, dans un pays où perſonne ne ſavait avant lui les élemens de la géométrie.

Il était bon ingénieur lui-même; mais ſur-tout il excellait dans tous les arts de la marine; bon capitaine de vaiſſeau, habile pilote, bon matelot, adroit charpentier, & d'autant plus eſtimable dans ces arts, qu'il était né avec une crainte extrême de l'eau. Il ne pouvait dans ſa jeuneſſe paſſer ſur un pont ſans frémir: il faiſait fermer alors les volets de bois de ſon carroſſe; le courage & le génie domtèrent en lui cette faibleſſe machinale.

Il fit conſtruire un beau port auprès d'Azoph à l'embouchure du Tanaïs: il voulait y entretenir des galères; & dans la ſuite, croyant que ces vaiſſeaux longs, plats & légers, devaient réuſſir dans la mer Baltique, il en a fait conſtruire plus de trois cents dans ſa ville favorite de Péterſbourg; il a montré à ſes ſujets l'art de les bâtir avec du ſimple ſapin, & celui de les conduire. Il avait appris juſqu'à la chirurgie: on l'a vu dans un beſoin faire la ponction à un hydropique; il réuſſiſſait dans les mécaniques, & inſtruiſait les artiſans.

Les finances du czar étaient à la vérité peu de choſe, par rapport à l'immenſité de ſes états: il n'a jamais eu vingt-quatre millions de revenu, à compter le marc à près de cinquante livres, comme nous faiſons aujourd'hui, & comme nous ne ferons peut-être pas demain; mais c'eſt être très-riche chez ſoi que de pouvoir faire de grandes choſes. Ce n'eſt pas la rareté de l'argent,

mais celle des hommes & des talents, qui rend un empire faible.

La nation des Ruſſes n'eſt pas nombreuſe quoique les femmes y ſoient fécondes & les hommes robuſtes. *Pierre* lui-même, en poliçant ſes états, a malheureuſement contribué à leur dépopulation. De fréquentes recrues dans des guerres long-tems malheureuſes, des nations tranſplantées des bords de la mer Caſpienne à ceux de la mer Baltique, conſumées dans les travaux, détruites par les maladies, les trois quarts des enfans mourans en Moſcovie de la petite vérole, plus dangereuſe en ces climats qu'ailleurs; enfin les triſtes ſuites d'un gouvernement long-tems ſauvage, & barbare même dans ſa police, ſont cauſe que cette grande partie du Continent a encor de vaſtes déſerts. On compte à préſent en Ruſſie cinq cent mille familles de gentilshommes; deux cent mille de gens de loi; un peu plus de cinq millions de bourgeois & de payſans payans une eſpèce de taille; ſix cent mille hommes dans les provinces conquiſes ſur la Suède: les Coſaques de l'Ukraine & les Tartares, vaſſaux de la Moſcovie, ne ſe montent pas à plus de deux millions, enfin on a trouvé que ces pays immenſes ne contiennent pas plus de quatorze millions d'hommes, (*a*) c'eſt-à-dire un peu plus des deux tiers des habitans de la France.

Le czar *Pierre*, en changeant les mœurs, les loix, la milice, la face de ſon pays, voulait auſſi être grand par le commerce, qui fait à la fois la richeſſe d'un état & les avantages du monde entier. Il entreprit de rendre la Ruſſie le centre du négoce de l'Aſie & de l'Europe. Il voulait joindre par des canaux, dont il dreſſa le plan, la Duine, le Volga, le Tanaïs, & s'ouvrir des chemins nouveaux de la mer Baltique au Pont-Euxin &

(*a*) Cela fut écrit en 1727. La population a augmenté depuis par les conquêtes, par la police, & par le ſoin d'attirer les étrangers.

à la mer Caſpienne ; & de ces deux mers à l'Océan ſeptentrional.

Le port d'Archangel, fermé par les glaces neuf mois de l'année, & dont l'abord exigeait un circuit long & dangereux, ne lui paraiſſait pas aſſez commode. Il avait, dès l'an 1700, le deſſein de bâtir ſur la mer Baltique un port, qui deviendrait le magaſin du Nord, & une ville qui ſerait la capitale de ſon empire.

Il cherchait déjà un paſſage par les mers du Nord-Eſt à la Chine; & les manufactures de Paris & de Pekin devaient embellir ſa ville nouvelle.

Un chemin par terre de 754 verſtes, pratiqué à travers des marais qu'il falait combler, conduit de Moſcou à ſa nouvelle ville : la plupart de ſes projets ont été exécutés par ſes mains ; & deux impératrices, qui lui ont ſuccédé l'une après l'autre, ont encor été au-delà de ſes vues, quand elles étaient praticables, & n'ont abandonné que l'impoſſible.

Il a toujours voyagé dans ſes états, autant que ſes guerres l'ont pu permettre ; mais il a voyagé en légiſlateur & en phyſicien, examinant par-tout la nature, cherchant à la corriger ou à la perfectionner, ſondant lui-même les profondeurs des fleuves & des mers, ordonnant des écluſes, viſitant des chantiers, faiſant fouiller des mines, éprouvant les métaux, faiſant lever les cartes exactes, & travaillant de ſa main.

Il a bâti dans un lieu ſauvage la ville impériale de Péterſbourg, qui contient aujourd'hui ſoixante mille maiſons, où s'eſt formée de nos jours une cour brillante, & où enfin on connaît les plaiſirs délicats. Il a bâti le port de Cronſtad ſur la Néva, Sainte-Croix ſur les frontières de la Perſe, des forts dans l'Ukraine, dans la Sibérie, des amirautés à Archangel, à Pétersbourg, à Aſtracan, à Azoph ; des arſenaux, des hôpitaux. Il faiſait toutes ſes maiſons petites & de mauvais goût ; mais il

prodiguait pour les maiſons publiques la magnificence & la grandeur.

Les ſciences qui ont été ailleurs le fruit tardif de tant de ſiècles, ſont venues par ſes ſoins dans ſes états toutes perfectionnées. Il a créé une académie ſur le modèle des ſociétés fameuſes de Paris & de Londres : les *Delisles*, les *Bulfingers*, les *Hermanns*, les *Bernouillis*, le célèbre *Wolf*, homme excellent en tout genre de philoſophie, ont été appellés à grands fraix à Péterſbourg. Cette académie ſubſiſte encor, & il ſe forme enfin des philoſophes Moſcovites.

Il a forcé la jeune nobleſſe de ſes états à voyager, à s'inſtruire, à rapporter en Ruſſie la politeſſe étrangère. J'ai vu de jeunes Ruſſes pleins d'eſprit & de connaiſſances. C'eſt ainſi qu'un ſeul homme a changé le plus grand empire du monde. il eſt affreux, qu'il ait manqué à ce réformateur des hommes, la principale vertu, l'humanité. De la brutalité dans ſes plaiſirs, de la férocité dans ſes mœurs, de la barbarie dans ſes vengeances, ſe mêlaient à tant de vertus. Il poliçait ſes peuples, & il était ſauvage. Il a des ſes propres mains été l'exécuteur de ſes ſentences ſur des criminels, & dans une débauche de table il fit voir ſon adreſſe à couper des têtes. Il y a dans l'Afrique des ſouverains, qui verſent le ſang de leurs ſujets de leurs mains ; mais ces monarques paſſent pour des barbares. La mort d'un fils qu'il falait corriger ou deshériter, rendrait la mémoire de *Pierre* odieuſe, ſi le bien qu'il a fait à ſes ſujets ne faiſait preſque pardonner ſa cruauté envers ſon propre ſang.

Tel était le czar *Pierre* ; & ſes grands deſſeins n'étaient encor qu'ébauchés, lorſqu'il ſe joignit aux rois de Pologne & de Dannemarck contre un enfant qu'ils mépriſaient tous. Le fondateur de la Ruſſie voulut être conquérant ; il crut pouvoir le devenir ſans peine, & qu'une guerre ſi bien projetée, ſerait utile à

tous ſes projets. L'art de la guerre était un art nouveau, qu'il falait montrer à ſes peuples.

D'ailleurs il avait beſoin d'un port à l'Orient de la mer Baltique pour l'exécution de toutes ſes idées. Il avait beſoin de la province de l'Ingrie, qui eſt au Nord-Eſt de la Livonie. Les Suédois en étaient maîtres, il falait la leur arracher. Ses prédéceſſeurs avaient eu des droits ſur l'Ingrie, l'Eſtonie, la Livonie ; le tems ſemblait propice pour faire revivre ces droits perdus depuis cent ans, & anéantis par des traités. Il conclut donc une ligue avec le roi de Pologne, pour enlever au jeune *Charles* XII. tous ces pays, qui ſont entre le golfe de Finlande, la mer Baltique, la Pologne & la Moſcovie.

Fin du premier livre.



HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUÈDE.

LIVRE SECOND.

ARGUMENT.

Changement prodigieux & ſubit dans le caractère de Charles XII. *A l'âge de dix-huit ans il ſoutient la guerre contre le Dannemarck, la Pologne & la Moſcovie; termine la guerre de Dannemarck en ſix ſemaines : défait quatre-vingt mille Moſcovites avec huit mille Suèdois, & paſſe en Pologne. Deſcription de la Pologne & de ſon gouvernement.* Charles *gagne pluſieurs batailles, & eſt maître de la Pologne, où il ſe prépare à nommer un roi.*

TROIS puiſſans rois menaçaient ainſi l'enfance de *Charles XII*. Les bruits de ces préparatifs conſternaient la Suède, & alarmaient le conſeil. Les grands généraux étaient morts; on avait raiſon de tout craindre ſous un jeune roi, qui n'avait encor donné de lui que de mauvaiſes impreſſions. Il n'aſſiſtait preſque jamais dans le conſeil que pour croiſer les jambes ſous la table; diſtrait indifférent, il n'avait paru prendre part à rien.

Le conseil délibéra en sa présence sur le danger où l'on était : quelques conseillers proposaient de détourner la tempête par des négociations : tout d'un coup le jeune prince se lève, avec l'air de gravité & d'assurance d'un homme supérieur, qui a pris son parti. « Messieurs, » dit-il, j'ai résolu de ne jamais faire une guerre injuste, » mais de n'en finir une légitime que par la perte de » mes ennemis. Ma résolution est prise : j'irai attaquer » le premier qui se déclarera ; & quand je l'aurai vaincu, » j'espère faire quelque peur aux autres. » Ces paroles étonnèrent tous ces vieux conseillers ; ils se regardèrent sans oser répondre. Enfin étonnés d'avoir un tel roi, & honteux d'espérer moins que lui, ils reçurent avec admiration ses ordres pour la guerre.

On fut bien surpris encor, quand on le vit renoncer tout d'un coup aux amusemens les plus innocens de la jeunesse. Du moment qu'il se prépara à la guerre, il commença une vie toute nouvelle, dont il ne s'est jamais depuis écarté un seul moment. Plein de l'idée d'*Alexandre* & de *César*, il se proposa d'imiter tout de ces deux Conquérans, hors leurs vices. Il ne connut plus ni magnificence, ni jeux, ni délassemens ; il réduisit sa table à la frugalité la plus grande. Il avait aimé le faste dans ses habits ; il ne fut vêtu depuis que comme un simple soldat. On l'avait soupçonné d'avoir eu une passion pour une femme de sa cour ; soit que cette intrigue fût vraie ou non, il est certain qu'il renonça alors aux femmes pour jamais, non-seulement de peur d'en être gouverné, mais pour donner l'exemple à ses soldats, qu'il voulait contenir dans la discipline la plus rigoureuse ; peut-être encor par la vanité d'être le seul de tous les rois, qui domtât un penchant si difficile à surmonter. Il résolut aussi de s'abstenir de vin tout le reste de sa vie. Les uns m'ont dit, qu'il n'avait pris ce parti que pour domter en tout la nature, & pour ajouter une nouvelle vertu à son héroïsme ; mais le plus grand nombre m'a

aſſuré, qu'il voulut par-là ſe punir d'un excès qu'il avait commis, & d'un affront qu'il avait fait à table à une femme en préſence même de la reine ſa mère. Si cela eſt ainſi, cette condamnation de ſoi-même, & cette privation qu'il s'impoſa toute ſa vie, ſont une eſpèce d'héroïſme non moins admirable.

Il commença par aſſurer des ſecours au duc de Holſtein ſon beau-frère. Huit mille hommes furent envoyés d'abord en Poméranie, province voiſine du Holſtein, pour fortifier le duc contre les attaques des Danois. Le duc en avait beſoin. Ses états étaient déjà ravagés, ſon château de Gottorp pris, ſa ville de Tonningue preſſée par un ſiége opiniâtre, où le roi de Dannemarck était venu en perſonne, pour jouir d'une conquête qu'il croyait ſûre. Cette étincelle commençait à embraſer l'empire. D'un côté les troupes Saxonnes du roi de Pologne, celles de Brandebourg, de Wolfenbutel, de Heſſe-Caſſel, marchaient, pour ſe joindre aux Danois. De l'autre, les huit mille hommes du roi de Suède, les troupes de Hanover & de Zell, & trois régimens de Hollande, venaient ſecourir le duc. (*a*) Tandis que le petit pays de Holſtein était ainſi le théatre de la guerre, deux eſcadres, l'une d'Angleterre & l'autre de Hollande, parurent dans la mer Baltique. Ces deux états étaient garans du traité d'Altena rompu par les Danois: ils s'empreſſaient alors à ſecourir le duc de Holſtein opprimé, parce que l'intérêt de leur commerce s'oppoſait à l'agrandiſſement du roi de Dannemarck. Ils ſavaient, que le Danois étant maître du paſſage du Sund impoſerait des loix onéreuſes aux nations commerçantes, quand il ſerait aſſez fort pour en uſer ainſi impunément. Cet intérêt a long-tems engagé les Anglais & les Hollandais à tenir, autant qu'ils l'ont pu, la balance égale entre

(*a*) Copié mot pour mot par le père *Barre*, tom. X. pag. 393. & ſuivantes.

les princes du Nord : ils ſe joignirent au jeune roi de Suède, qui ſemblait devoir être accablé par tant d'ennemis réunis, & le ſecoururent par la même raiſon pour laquelle on l'attaquait, parce qu'on ne le croyait pas capable de ſe défendre.

Il était à la chaſſe aux ours, quand il reçut la nouvelle de l'irruption des Saxons en Livonie : il faiſait cette chaſſe d'une manière auſſi nouvelle que dangereuſe ; on n'avait d'autres armes que des bâtons fourchus derrière un filet tendu à des arbres ; un ours d'une grandeur démeſurée vint droit au roi, qui le terraſſa après une longue lutte à l'aide du filet & de ſon bâton. Il faut avouer qu'en conſidérant de telles aventures, la force prodigieuſe du roi *Auguſte* & les voyages du czar, on croirait être au tems des *Hercules* & des *Théſées*.

Il partit pour ſa première campagne le 8 Mai, nouveau ſtyle, de l'année 1700. Il quitta Stockholm, où il ne revint jamais. Une foule innombrable de peuple l'accompagna juſqu'au port de Carelſcroon, en faiſant des vœux pour lui, en verſant des larmes, & en l'admirant. Avant de ſortir de Suède, il établit à Stockholm un conſeil de défenſe, compoſé de pluſieurs ſénateurs. Cette commiſſion devait prendre ſoin de tout ce qui regardait la flotte, les troupes & les fortifications du pays. Le corps du ſénat devait régler tout le reſte proviſionnellement dans l'intérieur du royaume. Ayant ainſi mis un ordre certain dans ſes états, ſon eſprit libre de tout autre ſoin, ne s'occupa plus que de la guerre. Sa flotte était compoſée de quarante-trois vaiſſeaux : celui qu'il monta, nommé le roi *Charles*, le plus grand qu'on ait jamais vu, était de cent vingt pièces de canon ; le comte de *Piper* ſon premier miniſtre, & le général *Renſchild*, s'y embarquèrent avec lui. Il joignit les eſcadres des alliés. La flotte Danoiſe évita le combat, & laiſſa la liberté aux trois flottes combinées de s'approcher aſſez près de Coppenhague, pour y jeter quelques bombes.

Il eſt certain que ce fut le roi lui-même qui propoſa alors au général *Renſchild* de faire une deſcente & d'aſſiéger Coppenhague par terre, tandis qu'elle ſerait bloquée par mer. *Renſchild* fut étonné d'une propoſition qui marquait autant d'habileté que de courage dans un jeune prince ſans expérience. Bientôt tout fut prêt pour la deſcente; les ordres furent donnés pour faire embarquer cinq mille hommes, qui étaient ſur les côtes de Suède, & qui furent joints aux troupes qu'on avait à bord. Le roi quitta ſon grand vaiſſeau, & monta une frégate plus légère: on commença par faire partir trois cents grenadiers dans de petites chaloupes. Entre ces chaloupes, de petits bateaux plats portaient des faſcines, des chevaux de friſe, & les inſtrumens des pionniers. Cinq cents hommes d'élite ſuivaient dans d'autres chaloupes. Après venaient les vaiſſeaux de guerre du roi, avec deux frégates Anglaiſes & deux Hollandaiſes, qui devaient favoriſer la deſcente à coups de canon.

Coppenhague, capitale du Dannemarck, eſt ſituée dans l'iſle de Zéeland, au milieu d'une belle plaine, ayant au nord-oueſt le Sund, & à l'orient la mer Baltique, où était alors le roi de Suède. Au mouvement imprévu des vaiſſeaux qui menaçaient d'une deſcente, les habitans conſternés par l'inaction de leur flotte, & par le mouvement des vaiſſeaux Suédois, regardaient avec crainte en quel endroit fondrait l'orage. La flotte de *Charles* s'arrêta vis-à-vis Humblebek, à ſept milles de Coppenhague. Auſſi-tôt les Danois raſſemblent en cet endroit leur cavalerie. Des milices furent placées derrière d'épais retranchemens, & l'artillerie qu'on put y conduire fut tournée contre les Suédois.

CHARLES BAT LES DANOIS.

Le roi quitta alors ſa frégate, pour s'aller mettre dans la première chaloupe, à la tête de ſes gardes. L'ambaſſadeur de France était alors auprès de lui: *monſieur l'am-*

baſſadeur, lui dit-il en latin, (car il ne voulait jamais parler français,) *vous n'avez rien à démêler avec les Danois: vous n'irez pas plus loin, s'il vous plaît. Sire*, lui répondit le comte de *Guiſcard* en français, *le roi mon maître m'a ordonné de réſider auprès de votre majeſté, je me flate que vous ne me chaſſerez pas aujourd'hui de votre cour, qui n'a jamais été ſi brillante.* En diſant ces paroles il donna la main au roi, qui ſauta dans la chaloupe, où le comte *Piper* & l'ambaſſadeur entrèrent. (*a*) On s'avançait ſous les coups de canon des vaiſſeaux, qui favoriſaient la deſcente. Les bateaux de débarquement n'étaient encor qu'à trois cents pas du rivage. *Charles XII.* impatient de ne pas aborder aſſez près, ni aſſez tôt, ſe jette de ſa chaloupe dans la mer, l'épée à la main, ayant de l'eau par delà la ceinture: ſes miniſtres, l'ambaſſadeur de France, les officiers, les ſoldats, ſuivirent auſſi-tôt ſon exemple, & marchent au rivage malgré une grêle de mouſquetades. Le roi qui n'avait jamais entendu de ſa vie de mouſquetterie chargée à balles, demanda au major-général *Stuard*, qui ſe trouva auprès de lui, ce que c'était que ce petit ſifflement qu'il entendait à ſes oreilles? « C'eſt le » bruit que font les balles de fuſil qu'on vous tire, lui dit » le major. » *Bon*, dit le roi, *ce ſera-là dorénavant ma muſique.* Dans le même moment le major, qui expliquait le bruit des mouſquetades, en reçut une dans l'épaule; & un lieutenant tomba mort à l'autre côté du roi.

Il eſt ordinaire à des troupes attaquées dans leurs retranchemens d'être battues, parce que ceux qui attaquent ont toujours une impétuoſité, que ne peuvent avoir ceux qui ſe défendent, & qu'attendre les ennemis dans ſes lignes, c'eſt ſouvent un aveu de ſa faibleſſe & de leur ſupériorité. La cavalerie Danoiſe & les milices s'enfuirent après une faible réſiſtance. Le roi maître de

(*a*) Copié mot pour mot par le père *Barre*, tom. X. pag. 396.

leurs retranchemens, ſe jeta à genoux pour remercier DIEU du premier ſuccès de ſes armes. Il fit ſur le champ élever des redoutes vers la ville, marqua lui-même un campement. En même tems il renvoya ſes vaiſſeaux en Scanie, partie de la Suède, voiſine de Coppenhague, pour chercher neuf mille hommes de renfort. Tout conſpirait à ſervir la vivacité de *Charles*. Les neuf mille hommes étaient ſur le rivage prêts à s'embarquer, & dès le lendemain un vent favorable les lui amena.

Tout cela s'était fait à la vue de la flotte Danoiſe, qui n'avait oſé s'avancer. Coppenhague intimidée envoya auſſi-tôt des députés au roi, pour le ſupplier de ne point bombarder la ville. Il les reçut à cheval à la tête de ſon régiment de gardes : les députés ſe mirent à genoux devant lui ; il fit payer à la ville quatre cent mille riſdales, avec ordre de faire voiturer au camp toutes ſortes de proviſions, qu'il promit de faire payer fidèlement. On lui apporta des vivres, parce qu'il falait obéir ; mais on ne s'attendait guère que des vainqueurs daignaſſent payer ; ceux qui les apportèrent furent bien étonnés d'être payés généreuſement & ſans délai par les moindres ſoldats de l'armée. Il régnait depuis long-tems dans les troupes Suédoiſes une diſcipline, qui n'avait pas peu contribué à leur victoire ; le jeune roi en augmenta encor la ſévérité. Un ſoldat n'eût pas oſé refuſer le paiement de ce qu'il achetait, encor moins aller en maraude, pas même ſortir du camp. Il voulut de plus, que dans une victoire ſes troupes ne dépouillaſſent les morts qu'après en avoir eu la permiſſion ; & il parvint aiſément à faire obſerver cette loi. On faiſait toujours dans ſon camp la prière deux fois par jour, à ſept heures du matin, & à quatre heures du ſoir : il ne manqua jamais d'y aſſiſter & de donner à ſes ſoldats l'exemple de la piété, qui fait toujours impreſſion ſur les hommes, quand ils n'y ſoupçonnent pas de l'hypocriſie. Son camp mieux policé que Coppenhague, eut tout en abondance ; les

payſans aimaient mieux vendre leurs denrées aux Suédois leurs ennemis, qu'aux Danois, qui ne les payaient pas ſi bien. Les bourgeois de la ville furent même obligés de venir plus d'une fois chercher au camp du roi des proviſions qui manquaient dans leurs marchés.

Le roi de Dannemarck était alors dans le Holſtein, où il ſemblait ne s'être rendu que pour lever le ſiége de Tonningue. Il voyait la mer Baltique couverte de vaiſſeaux ennemis, un jeune conquérant déjà maître du Zéeland, & prêt à s'emparer de la capitale. Il fit publier dans ſes états, que ceux qui prendraient les armes contre les Suédois auraient leur liberté. Cette déclaration était d'un grand poids dans un pays autrefois libre, où tous les payſans, & même beaucoup de bourgeois, ſont eſclaves aujourd'hui. *Charles* fit dire au roi de Dannemarck, qu'il ne faiſait la guerre que pour l'obliger à faire la paix, qu'il n'avait qu'à ſe réſoudre à rendre juſtice au duc de Holſtein, ou à voir Coppenhague détruite, & ſon royaume mis à feu & à ſang. Le Danois était trop heureux d'avoir à faire à un vainqueur qui ſe piquait de juſtice. On aſſembla un congrès dans la ville de Travendal, ſur les frontières du Holſtein. Le roi de Suède ne ſouffrit pas que l'art des miniſtres traînât les négociations en longueur : il voulut que le traité s'achevât auſſi rapidement qu'il était deſcendu en Zéeland. Effectivement il fut conclu le cinq d'Août à l'avantage du duc de Holſtein, qui fut indemniſé de tous les fraix de la guerre, & délivré d'oppreſſion. Le roi de Suède ne voulut rien pour lui-même, ſatisfait d'avoir ſecouru ſon allié, & humilié ſon ennemi. Ainſi *Charles XII.* à dix-huit ans commença & finit cette guerre en moins de ſix ſemaines.

Préciſément dans le même tems le roi de Pologne inveſtiſſait la ville de Riga, capitale de la Livonie, & le czar s'avançait du côté de l'orient à la tête de près de cent mille hommes. Riga était défendu par le vieux

comte d'*Alberg*, général Suédois, qui à l'âge de quatre-vingts ans joignait le feu d'un jeune homme à l'expérience de ſoixante campagnes. Le comte *Fleming*, depuis miniſtre de Pologne, grand homme de guerre & de cabinet, & le Livonien *Patkul*, preſſaient tous deux le ſiége ſous les yeux du roi ; mais malgré pluſieurs avantages que les aſſiégeans avaient remportés, l'expérience du vieux comte d'*Alberg* rendait inutiles leurs efforts, & le roi de Pologne déſeſpérait de prendre la ville. Il ſaiſit enfin une occaſion honorable de lever le ſiége. Riga était pleine de marchandiſes appartenantes aux Hollandais. Les États Généraux ordonnèrent à leur ambaſſadeur auprès du roi *Auguſte*, de lui faire ſur cela des repréſentations. Le roi de Pologne ne ſe fit pas long-tems prier. Il conſentit à lever le ſiége plutôt que de cauſer le moindre dommage à ſes alliés, qui ne furent point étonnés de cet excès de complaiſance, dont ils furent la véritable cauſe.

Il ne reſtait donc plus à *Charles XII.* pour achever ſa première campagne, que de marcher contre ſon rival de gloire, *Pierre Alexiowits*. Il était d'autant plus animé contre lui, qu'il y avait encor à Stockholm trois ambaſſadeurs Moſcovites, qui venaient de jurer le renouvellement d'une paix inviolable. Il ne pouvait comprendre, lui qui ſe piquait d'une probité ſévère, qu'un légiſlateur, comme le czar, ſe fit un jeu de ce qui doit être ſi ſacré. Le jeune prince plein d'honneur ne penſait pas qu'il y eût une morale différente pour les rois & pour les particuliers. L'empereur de Moſcovie venait de faire paraître un manifeſte, qu'il eût mieux fait de ſupprimer. Il alléguait pour raiſon de la guerre, qu'on ne lui avait pas rendu aſſez d'honneurs, lorſqu'il avait paſſé *incognito* à Riga ; & qu'on avait vendu les vivres trop cher à ſes ambaſſadeurs. C'étaient-là les griefs pour leſquels il ravageait l'Ingrie avec quatre-vingt mille hommes.

IL BAT LES RUSSES.

Il parut devant Nerva à la tête de cette grande armée le premier Octobre, dans un tems plus rude en ce climat, que ne l'eſt le mois de Janvier à Paris. Le czar, qui dans de pareilles ſaiſons faiſoit quelquefois quatre cents lieues en poſte à cheval, pour aller viſiter lui-même une mine ou quelque canal, n'épargnait pas plus ſes troupes que lui-même. Il ſavait d'ailleurs que les Suédois depuis le tems de *Guſtave-Adolphe* faiſaient la guerre au cœur de l'hiver comme dans l'été : il voulut accoutumer auſſi ſes Moſcovites à ne point connaître de ſaiſons, & les rendre, un jour, pour le moins égaux aux Suédois. Ainſi dans un tems où les glaces & les neiges forcent les autres nations, dans des climats tempérés, à ſuſpendre la guerre, le czar *Pierre* aſſiégeait Nerva à trente degrés du pole, & *Charles XII.* s'avançait pour la ſecourir. Le czar ne fut pas plutôt arrivé devant la place, qu'il ſe hâta de mettre en pratique ce qu'il venait d'apprendre dans ſes voyages. Il traça ſon camp, le fit fortifier de tous côtés, éleva des redoutes de diſtance en diſtance, & ouvrit lui-même la tranchée. Il avait donné le commandement de ſon armée au duc de *Croi* Allemand, général habile, mais peu ſecondé alors par les officiers Ruſſes. Pour lui, il n'avait dans ſes propres troupes que le rang de ſimple lieutenant. Il avait donné l'exemple de l'obéiſſance militaire à ſa nobleſſe juſques-là indiſciplinable, laquelle était en poſſeſſion de conduire ſans expérience & en tumulte des eſclaves mal armés. Il n'était pas étonnant, que celui qui s'était fait charpentier à Amſterdam pour avoir des flottes, fût lieutenant à Nerva pour enſeigner à ſa nation l'art de la guerre.

Les Moſcovites ſont robuſtes, infatigables, peut-être auſſi courageux que les Suédois ; mais c'eſt au

tems à aguerrir les troupes, & à la discipline à les rendre invincibles. Les seuls régimens, dont on pût espérer quelque chose, étaient commandés par des officiers Allemans, mais il étaient en petit nombre. Le reste était des barbares arrachés à leurs forêts, couverts de peaux de bêtes sauvages, les uns armés de fléches, les autres de massues : peu avaient des fusils : aucun n'avait vu un siége régulier ; il n'y avait pas un bon canonnier dans toute l'armée. Cent cinquante canons, qui auraient dû réduire la petite ville de Nerva en cendres, y avaient à peine fait brèche, tandis que l'artillerie de la ville renversait à tout moment des rangs entiers dans les tranchées. Nerva était presque sans fortifications : le baron de *Hoorn* qui y commandait n'avait pas mille hommes de troupes réglées ; cependant cette armée innombrable n'avait pu la réduire en dix semaines.

On était déjà au quinze de Novembre, quand le czar apprit que le roi de Suède, ayant traversé la mer avec deux cents vaisseaux de transport, marchait pour secourir Nerva. Les Suédois n'étaient que vingt mille. Le czar n'avait que la supériorité du nombre. Loin donc de mépriser son ennemi, il employa tout ce qu'il avait d'art pour l'accabler. Non content de quatre-vingt mille hommes, il se prépara à lui opposer encor une autre armée, & à l'arrêter à chaque pas. Il avait déjà mandé près de quarante mille hommes, qui s'avançaient de Pleskow à grandes journées. Il fit alors une démarche qui l'eût rendu méprisable, si un législateur, qui a fait de si grandes choses, pouvait l'être. Il quitta son camp où sa présence était nécessaire, pour aller chercher ce nouveau corps de troupes, qui pouvait très-bien arriver sans lui, & sembla par cette démarche craindre de combattre dans un camp retranché un jeune prince sans expérience, qui pouvait venir l'attaquer.

Quoi qu'il en ſoit, il vouloit renfermer *Charles XII.* entre deux armées. Ce n'était pas tout ; trente mille hommes détachés du camp devant Nerva, étaient poſtés à une lieue de cette ville ſur le chemin du roi de Suède : vingt mille ſtrélitz étaient plus loin ſur le même chemin ; cinq mille autres faiſaient une garde avancée. Il fallait paſſer ſur le ventre à toutes ces troupes, avant que d'arriver devant le camp, qui était muni d'un rempart & d'un double foſſé. Le roi de Suède avait débarqué à Pernaw dans le golphe de Riga, avec environ ſeize mille hommes d'infanterie, & un peu plus de quatre mille chevaux. De Pernaw il avait précipité ſa marche juſqu'à Revel, ſuivi de toute ſa cavalerie, & ſeulement de quatre mille fantaſſins. Il marchait toujours en avant, ſans attendre le reſte de ſes troupes. Il ſe trouva bientôt avec ſes huit mille hommes ſeulement, devant les premiers poſtes des ennemis. Il ne balança pas à les attaquer tous les uns après les autres, ſans leur donner le tems d'apprendre à quel petit nombre ils avaient affaire. Les Moſcovites voyant arriver les Suédois à eux, crurent avoir toute une armée à combattre. La garde avancée de cinq mille hommes, qui gardait entre des rochers un poſte où cent hommes réſolus pouvaient arrêter une armée entière, s'enfuit à la première approche des Suédois. Les vingt mille hommes, qui étoient derrière, voyant fuir leurs compagnons, prirent l'épouvante, & allèrent porter le déſordre dans le camp. Tous les poſtes furent emportés en deux jours ; & ce qui en d'autres occaſions eût été compté pour trois victoires, ne retarda pas d'une heure la marche du roi. Il parut donc enfin, avec ſes huit mille hommes fatigués d'une ſi longue marche, devant un camp de quatre-vingt mille Moſcovites, bordé de cent cinquante canons. A peine ſes troupes eurent-elles pris quelque repos, que ſans délibérer il donna ſes ordres pour l'attaque.

Le ſignal était deux fuſées, & le mot en allemand, *avec l'aide de Dieu*. Un officier général lui ayant repréſenté la grandeur du péril : *Quoi vous doutez*, dit-il, *qu'avec mes huit mille braves Suédois je ne paſſe ſur le corps à quatre-vingt mille Moſcovites ?* Un moment après, craignant qu'il n'y eût un peu de fanfaronade dans ces paroles, il courut lui-même après cet officier : *N'êtes-vous donc pas de mon avis ?* lui dit-il, *N'ai-je pas deux avantages ſur les ennemis, l'un que leur cavalerie ne pourra leur ſervir, & l'autre que le lieu étant reſſerré, leur grand nombre ne fera que les incommoder ? & ainſi je ſerai réellement plus fort qu'eux*. L'officier n'eut garde d'être d'un autre avis, & on marcha aux Moſcovites à midi le 30. Novembre 1700.

Dès que le canon des Suédois eut fait brèche aux retranchemens, ils s'avancèrent la baïonnette au bout du fuſil, ayant au dos une neige furieuſe, qui donnait au viſage des ennemis. Les Ruſſes ſe firent tuer pendant une demi-heure, ſans quitter le revers des foſſés. Le roi attaquait à la droite du camp, où était le quartier du czar, il eſpérait le rencontrer, ne ſachant pas que l'empereur lui-même avait été chercher ces quarante mille hommes, qui devaient arriver dans peu. Aux premières décharges de la mouſquetterie ennemie, le roi reçut une balle à la gorge, mais c'était une balle morte, qui s'arrêta dans les plis de ſa cravate noire, & qui ne lui fit aucun mal. Son cheval fut tué ſous lui. M. *de Spaar* m'a dit, que le roi ſauta légérement ſur un autre cheval, en diſant : *Ces gens-ci me font faire mes exercices* ; & continua de combattre & de donner les ordres avec la même préſence d'eſprit. Après trois heures de combat, les retranchemens furent forcés de tous côtés. Le roi pourſuivit la droite des ennemis juſqu'à la rivière de Nerva, avec ſon aile gauche, ſi l'on peut appeller de ce nom environ quatre mille hommes qui

en pourſuivaient près de quarante mille. Le pont rompit ſous les fuyards; la rivière fut en un moment couverte de morts. Les autres déſeſpérés retournèrent à leur camp, ſans ſavoir où ils allaient : ils trouvèrent quelques baraques, derrière leſquelles ils ſe mirent. Là ils ſe défendirent encor, parce qu'ils ne pouvaient pas ſe ſauver; mais enfin leurs généraux *Dolgorouky*, *Golloſken*, *Fédérowits*, vinrent ſe rendre au roi; & mettre leurs armes à ſes pieds. Pendant qu'on les lui préſentait, arriva le duc *de Croi*, général de l'armée, qui venoit ſe rendre lui-même avec trente officiers.

(*a*) *Charles* reçut tous ces priſonniers d'importance avec une politeſſe auſſi aiſée & un air auſſi humain, que s'il leur eût fait dans ſa cour les honneurs d'une fête. Il ne voulut garder que les généraux. Tous les officiers ſubalternes & les ſoldats furent conduits déſarmés juſqu'à la rivière de Nerva : on leur fournit des bateaux pour la repaſſer, & pour s'en retourner chez eux. Cependant la nuit s'approchait; la droite des Moſcovites ſe battait encor: les Suédois n'avaient pas perdu ſix cents hommes: dix-huit mille Moſcovites avaient été tués dans leurs retranchemens : un grand nombre était noyé : beaucoup avaient paſſé la rivière : il en reſtait encor aſſez dans le camp, pour exterminer juſqu'au dernier Suédois. Mais ce n'eſt pas le nombre des morts, c'eſt l'épouvante de ceux qui ſurvivent qui fait perdre les batailles. Le roi profita du peu de jour qui reſtait, pour ſaiſir l'artillerie ennemie. Il ſe poſta avantageuſement entre leur camp & la ville : là il dormit quelques heures ſur la terre, envelopé dans ſon manteau, en attendant qu'il pût fondre au point du jour ſur l'aile gauche des ennemis, qui n'avait point encor été tout-à-fait rompue. À deux heures du matin, le général *Vede* qui commandait cette gauche, ayant ſu le gracieux accueil que

(*a*) Copié par le père *Barre*, tom. IX.

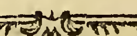
le roi avait fait aux autres généraux, & comment il avait renvoyé tous les officiers ſubalternes & les ſoldats, l'envoya ſupplier de lui accorder la même grace. Le vainqueur lui fit dire, qu'il n'avait qu'à s'approcher à la tête de ſes troupes, & venir mettre bas les armes & les drapeaux devant lui. Ce général parut bientôt après avec ſes Moſcovites, qui étaient au nombre d'environ trente mille. Ils marchèrent tête nue, ſoldats & officiers, à travers moins de ſept mille Suédois. Les ſoldats en paſſant devant le roi, jetaient à terre leurs fuſils & leurs épées : & les officiers portaient à ſes pieds les enſeignes & les drapeaux. Il fit repaſſer la rivière à toute cette multitude, ſans en retenir un ſeul ſoldat priſonnier. S'il les avait gardés, le nombre des priſonniers eût été au moins cinq fois plus grand que celui des vainqueurs.

Alors il entra victorieux dans Nerva, accompagné du duc *de Croi* & des autres officiers généraux Moſcovites : il leur fit rendre à tous leurs épées ; & ſachant qu'ils manqaient d'argent, & que les marchands de Nerva ne voulaient point leur en prêter, il envoya mille ducats au duc *de Croi* & cinq cents à chacun des officiers Moſcovites, qui ne pouvaient ſe laſſer d'admirer ce traitement, dont ils n'avaient pas même d'idée. On dreſſa auſſi-tôt à Nerva une relation de la victoire, pour l'envoyer à Stockholm & aux alliés de la Suède ; mais le roi retrancha de ſa main tout ce qui était trop avantageux pour lui, & trop injurieux pour le czar. Sa modeſtie ne put empêcher qu'on ne frappât à Stockholm pluſieurs médailles pour perpétuer la mémoire de ces événemens. Entr'autres on en frappa une qui le repréſentait d'un côté ſur un piédeſtal, où paraiſſaient enchaînés un Moſcovite, un Danois, un Polonais ; de l'autre était un *Hercule* armé de ſa maſſue, tenant ſous ſes pieds un cerbère avec cette légende : *Tres uno contudit ictu.*

Parmi les priſonniers faits à la journée de Nerva, on en vit un qui était un grand exemple des révolutions de la fortune : il était fils aîné & héritier du roi de Géorgie ; on le nommait le *czarafis Artſcheiou* ; ce titre de *czarafis* ſignifie prince, ou fils du czar, chez tous les Tartares, comme en Moſcovie ; car le mot de *czar* ou *tſar*, voulait dire roi chez les anciens Scythes, dont tout ces peuples ſont deſcendus, & ne vient point des *Céſars* de Rome, ſi long-tems inconnus à ces barbares, Son père *Mittelleski*, czar, & maître de la plus belle partie des pays qui ſont entre les montagnes d'Arara, & les extrêmités orientales de la mer Noire, avait été chaſſé de ſon royaume par ſes propres ſujets en 1688. & avait choiſi de ſe jeter entre les bras de l'empereur de Moſcovie, plutôt que de recourir à celui des Turcs. Le fils de ce roi, âgé de dix-neuf ans, voulut ſuivre *Pierre le Grand* dans ſon expédition contre les Suédois, & fut pris en combattant par quelques ſoldats Finlandais, qui l'avaient déjà dépouillé, & qui allaient le maſſacrer. Le comte *Renſchild* l'arracha de leurs mains, lui fit donner un habit, & le préſenta à ſon maître ; *Charles* l'envoya à Stockholm, où ce prince malheureux mourut quelques années après. Le roi ne put s'empêcher, en le voyant partir, de faire tout haut devant ſes officiers une réflexion naturelle ſur l'étrange deſtinée d'un prince Aſiatique, né au pied du mont Caucaſe, qui allait vivre captif parmi les glaces de la Suède. *C'eſt*, dit-il, *comme ſi j'étais un jour priſonnier chez les Tartares de Crimée.* Ces paroles ne firent alors aucune impreſſion ; mais dans la ſuite on ne s'en ſouvint que trop, lorſque l'événement en eut fait une prédiction.

Le czar s'avançait à grandes journées avec l'armée de quarante mille Ruſſes, comptant enveloper ſon ennemi de tous côtés. Il apprit à moitié chemin la bataille de Nerva, & la diſperſion de tout ſon camp. Il ne s'obſtina pas à vouloir attaquer avec ſes quarante mille

hommes,



hommes, ſans expérience & ſans diſcipline, un vainqueur qui venait d'en détruire quatre-vingt mille dans un camp retranché; il retourna ſur ſes pas, pourſuivant toujours le deſſein de diſcipliner ſes troupes, pendant qu'il civiliſait ſes ſujets. Je ſais bien, dit-il, que les Suédois nous battront long-tems, mais à la fin ils nous apprendront eux-mêmes à les vaincre. Moſcou ſa capitale fut dans l'épouvante & dans la déſolation, à la nouvelle de cette défaite. Telle était la fierté & l'ignorance de ce peuple, qu'il crût avoir été vaincu par un pouvoir plus qu'humain, & que les Suédois étaient de vrais magiciens. Cette opinion fut ſi générale, que l'on ordonna à ce ſujet des prières publiques à *St. Nicolas*, patron de la Moſcovie. Cette prière eſt trop ſingulière, pour n'être pas rapportée. La voici :

» O toi, qui es notre conſolateur perpétuel dans » toutes nos adverſités, grand *St. Nicolas*, infiniment » puiſſant, par quel péché t'avons-nous offenſé dans nos » ſacrifices, génuflexions, révérences, & actions de » graces, pour que tu nous aies ainſi abandonnés ? Nous » avions imploré ton aſſiſtance contre ces terribles » inſolens, enragés, épouvantables, indomtables deſ- » tructeurs, lorſque comme des lions & des ours, qui » ont perdu leurs petits, ils nous ont attaqués, ef- » frayés, bleſſés, tués par milliers, nous qui ſommes » ton peuple. Comme il eſt impoſſible que cela ſoit » arrivé ſans ſortilège & enchantement, nous te ſup- » plions, ô grand *St. Nicolas*, d'être notre champion » & notre porte-étendard, de nous délivrer de cette » foule de ſorciers, & de les chaſſer bien loin de nos » frontières avec la récompenſe qui leur eſt due. „

Tandis que les Moſcovites ſe plaignaient à *S. Nicolas* de leur défaite, *Charles XII.* faiſait rendre graces à DIEU, & ſe préparait à de nouvelles victoires

Le roi de Pologne s'attendit bien que ſon ennemi, vainqueur des Danois & des Moſcovites, viendrait bien-

tôt fondre ſur lui. Il ſe ligua plus étroitement que jamais avec le czar. Ces deux princes convinrent d'une entrevue, pour prendre leurs meſures de concert. Ils ſe virent à Birzen, petite ville de Lithuanie, ſans aucune de ces formalités qui ne ſervent qu'à retarder les affaires, & qui ne convenait, ni à leur ſituation, ni à leur humeur. Les princes du Nord ſe voient avec une familiarité, qui n'eſt point encor établie dans le midi de l'Europe. *Pierre* & *Auguſte* paſſèrent quinze jours enſemble dans des plaiſirs qui allèrent juſqu'à l'excès; car le czar, qui voulait réformer ſa nation, ne put jamais corriger dans lui-même ſon penchant dangereux pour la débauche.

Le roi de Pologne s'engagea à fournir au czar cinquante mille hommes de troupes Allemandes, qu'on devait acheter de divers princes, & que le czar devait ſoudoyer. Celui-ci de ſon côté devait envoyer cinquante mille Ruſſes en Pologne, pour y apprendre l'art de la guerre, & promettait de payer au roi *Auguſte* trois millions de riſdales en deux ans. Ce traité, s'il eût été exécuté, eût pu être fatal au roi de Suède ; c'était un moyen prompt & ſur d'aguerrir les Moſcovites ; c'était peut-être forger des fers à une partie de l'Europe.

Charles XII. ſe mit en devoir d'empêcher le roi de Pologne de recueillir le fruit de cette ligue. Après avoir paſſé l'hiver auprès de Nerva, il parut en Livonie auprès de cette même ville de Riga, que le roi *Auguſte* avait aſſiégée inutilement. Les troupes Saxonnes étaient poſtées le long de la rivière de Duna, qui eſt fort large en cet endroit, il falait diſputer le paſſage à *Charles*, qui était à l'autre bord du fleuve. Les Saxons n'étaient pas commandés par leur prince, alors malade; mais ils avaient à leur tête le maréchal *de Stenau* qui faiſait les fonctions de général ; ſous lui commandaient le prince *Ferdinand* Duc de Courlande, & ce même *Patkul*, qui defendait ſa patrie contre *Charles XII.* l'épée à la

main, après en avoir ſoutenu les droits par la plume au péril de ſa vie contre *Charles XI.* Le roi de Suède avait fait conſtruire des grands bateaux d'une invention nouvelle, dont les bords beaucoup plus hauts qu'à l'ordinaire pouvaient ſe lever & ſe baiſſer, comme des ponts-levis. En ſe levant ils couvraient les troupes qu'ils portaient: en ſe baiſſant ils ſervaient de pont pour le débarquement; il mit encor en uſage un autre artifice. Ayant remarqué que le vent ſouflait du nord, où il était, au ſud où étaient campés les ennemis, il fit mettre le feu à quantité de paille mouillée, dont la fumée épaiſſe ſe répandant ſur la rivière, dérobait aux Saxons la vue de ſes troupes, & de ce qu'il allait faire. A la faveur de ce nuage, il fit avancer des barques remplies de cette même paille fumante; de ſorte que le nuage groſſiſſant toujours, & chaſſé par le vent dans les yeux des ennemis, les mettait dans l'impoſſibilité de ſavoir ſi le roi paſſait ou non. Cependant il conduiſait ſeul l'exécution de ſon ſtratagème. Etant déjà au milieu de la rivière: *Eh bien*, dit-il au général *Renſchild*, *la Duna ne ſera pas plus méchante que la mer de Coppenhague: croyez-moi, général, nous les battrons.* Il arriva en un quart d'heure à l'autre bord, & fut mortifié de ne ſauter à terre que le quatrième. Il fait auſſi-tôt débarquer ſon canon, & forme ſa bataille, ſans que les ennemis, offuſqués de la fumée, puiſſent s'y oppoſer que par quelques coups tirés au haſard. Le vent ayant diſſipé ce brouillard, les Saxons virent le roi de Suède marchant déjà à eux.

Il bat les Saxons.

Le maréchal *Stenau* ne perdit pas un moment: à peine apperçut-il les Suédois, qu'il fondit ſur eux avec la meilleure partie de ſa cavalerie. Le choc violent de cette troupe, tombant ſur les Suédois dans l'inſtant qu'ils formaient leur bataillons, les mit en déſordre. Ils

s'ouvrirent, ils furent rompus, & poursuivis jusques dans la rivière, Le roi de Suède les rallia le moment d'après au milieu de l'eau, aussi aisément que s'il eût fait une revue. Alors ses soldats marchant plus serrés qu'auparavant, repoussèrent le maréchal *Stenau*, & s'avancèrent dans la plaine. *Stenau* sentit que ses troupes étaient étonnées: il les fit retirer en habile homme dans un lieu sec, flanqué d'un marais & d'un bois où était son artillerie. L'avantage du terrain, & le tems qu'il avait donné aux Saxons de revenir de leur première surprise, leur rendit tout leur courage. *Charles* ne balança pas à les attaquer: il avait avec lui quinze mille hommes: *Stenau* & le duc de Courlande en avaient environ douze mille, n'ayant pour toute artillerie qu'un canon de fer sans affut. La bataille fut rude & sanglante: le duc eut deux chevaux tués sous lui: il pénétra trois fois au milieu de la garde du roi: mais enfin ayant été renversé de son cheval d'un coup de crosse de mousquet, le désordre se mit dans son armée, qui ne disputa plus la victoire. Ses cuirassiers le retirèrent avec peine, tout froissé & à demi mort, du milieu de la mêlée, & de dessous les chevaux qui le foulaient aux pieds.

Le roi de Suède, après sa victoire, court à Mittau, capitale de la Courlande. Toutes les villes de ce duché se rendent à lui à discrétion: c'était un voyage, plutôt qu'une conquête. Il passa sans s'arrêter en Lithuanie, soumettant tout sur son passage. Il sentit une satisfaction flateuse, & il l'avoua lui même, quand il entra en vainqueur dans cette ville de Birzen, où le roi de Pologne & le czar avaient conspiré sa ruine quelques mois auparavant.

Ce fut dans cette place qu'il conçut le dessein de détrôner le roi de Pologne, par les mains des Polonais même. Là étant un jour à table, tout occupé de cette entreprise, & observant sa sobriété extrême, dans un silence profond, paraissant comme enseveli dans ses

grandes idées, un colonel Allemand, qui aſſiſtait à ſon dîner, dit aſſez haut pour être entendu, que les repas que le czar & le roi de Pologne avaient faits au même endroit, étaient un peu différens de ceux de ſa majeſté. *Oui*, dit le roi en ſe levant, *& j'en troublerai plus aiſément leur digeſtion.* En effet mêlant alors un peu de politique à la force de ſes armes, il ne tarda pas à préparer l'événement qu'il méditait.

DESCRIPTION DE LA POLOGNE.

La Pologne, cette partie de l'ancienne Sarmatie, eſt un peu plus grande que la France, moins peuplée qu'elle, mais plus que la Suède. Ses peuples ne ſont chrétiens que depuis environ ſept cent cinquante ans. C'eſt une choſe ſingulière que la langue des Romains, qui n'a[illegible]t jamais pénétré dans ces climats, ne ſe parle aujourd'hui communément qu'en Pologne; tout y parle latin juſqu'aux domeſtiques. Ce grand pays eſt très-fertile; mais les peuples n'en ſont que moins induſtrieux. (*a*) Les ouvriers & les marchands qu'on voit en Pologne, ſont des Ecoſſais, des Français, ſur-tout des Juifs. Ils y ont près de trois cents ſynagogues, & à force de multiplier, ils en ſeront chaſſés, comme ils l'ont été d'Eſpagne. Ils achètent à vil prix les bleds, les beſtiaux, les denrées du pays, les trafiquent à Dantzick & en Allemagne, & vendent chérement aux nobles de quoi ſatisfaire l'eſpèce de luxe qu'ils connaiſſent & qu'ils aiment. Ainſi ce pays, arroſé des plus belles rivières, riche en paturages, en mines de ſel, & couvert de moiſſons, reſte pauvre, malgré ſon abondance, parce que le peuple eſt eſclave, & que la nobleſſe eſt fière & oiſive.

Son gouvernement eſt la plus fidèle image de l'ancien gouvernement Celte & Gothique, corrigé ou altéré

(*a*) Copié par le Père *Barre*, tom. IX.

par-tout ailleurs. C'eſt le ſeul état qui ait conſervé le nom de république avec la dignité royale.

Chaque gentilhomme a le droit de donner ſa voix dans l'élection d'un roi, & de pouvoir l'être lui-même. Ce plus beau des droits eſt joint au plus grand des abus : le trône eſt preſque toujours à l'enchère ; & comme un Polonais eſt rarement aſſez riche pour l'acheter, il a été ſouvent vendu aux étrangers. La nobleſſe & le clergé défend leur liberté contre leur roi, & l'ôtent au reſte de la nation. Tout le peuple y eſt eſclave, tant la deſtinée des hommes eſt que le plus grand nombre ſoit par-tout, de façon ou d'autre, ſubjugué par le plus petit. Là le payſan ne ſeme point pour lui, mais pour des ſeigneurs, à qui lui, ſon champ, & le travail de ſes mains appartiennent, & qui peuvent le vendre & l'égorger avec le bétail de la terre ; tout ce qui eſt gentilhomme ne dépend que de ſoi. Il faut pour le juger dans une affaire criminelle, une aſſemblée entière de la nation : il ne peut être arrêté qu'après avoir été condamné ; ainſi il n'eſt preſque jamais puni. Il y en a beaucoup de pauvres ; ceux-là ſe mettent au ſervice des plus puiſſans, en reçoivent un ſalaire, font les fonctions les plus baſſes. Ils aiment mieux ſervir leurs égaux que de s'enrichir par le commerce ; & en panſant les chevaux de leurs maîtres, ils ſe donnent le titre d'électeurs des rois & de deſtructeurs des tyrans.

Qui verrait un roi de Pologne dans la pompe de ſa majeſté royale, le croirait le prince le plus abſolu de l'Europe ; c'eſt cependant celui qui l'eſt le moins. Les Polonais font réellement avec lui ce contrat qu'on ſuppoſe chez d'autres nations, entre le ſouverain & les ſujets. Le roi de Pologne, à ſon ſacre même, & en jurant les *Pacta conventa*, diſpenſe ſes ſujets du ſerment d'obéiſſance, en cas qu'il viole les loix de la république.

Il nomme à toutes les charges, & confère tous les

honneurs. Rien n'eſt héréditaire en Pologne, que les terres & le rang de noble. Le fils d'un palatin & celui du roi, n'ont nul droit aux dignités de leur père; mais il y a cette grande différence entre le roi & la république, qu'il ne peut ôter aucune charge après l'avoir donnée; & que la république a le droit de lui ôter la couronne, s'il tranſgreſſait les loix de l'Etat.

La nobleſſe jalouſe de ſa liberté, vend ſouvent ſes ſuffrages, & rarement ſes affections. A peine ont-ils élu un roi, qu'ils craignent ſon ambition, & lui oppoſent leurs cabales. Les grands, qu'il a faits & qu'il ne peut défaire, deviennent ſouvent ſes ennemis, au lieu de reſter ſes créatures. Ceux qui ſont attachés à la cour ſont l'objet de la haine du reſte de la nobleſſe: ce qui forme toujours deux partis; diviſion inévitable, & même néceſſaire, dans des pays où l'on veut avoir des rois, & conſerver ſa liberté.

Ce qui concerne la nation eſt réglé dans les états-genéraux qu'on appelle diètes. Ces états ſont compoſés du corps du ſénat, & de pluſieurs gentilshommes; les ſénateurs ſont les palatins & les évêques: le ſecond ordre eſt compoſé des députés des diètes particulières de chaque palatinat. A ces grandes aſſemblées préſide l'archevêque de Gneſne, primat de Pologne, vicaire du royaume dans les interrègnes, & la première perſonne de l'état après le roi. Rarement y a-t-il en Pologne un autre cardinal que lui, parce que la pourpre romaine ne donnant aucune préſéance dans le ſénat, un évêque qui ſerait cardinal, ſerait obligé ou de s'aſſeoir à ſon rang de ſénateur, ou de renoncer aux droits ſolides de la dignité qu'il a dans ſa patrie, pour ſoutenir les prétentions d'un honneur étranger.

Ces diètes ſe doivent tenir, par les loix du royaume, alternativement en Pologne & en Lithuanie. Les députés y décident ſouvent leurs affaires le ſabre à la main, comme les anciens Sarmates, dont ils ſont deſ-

cendus, & quelquefois même au milieu de l'ivreſſe, vice que les Sarmates ignoraient. Chaque gentilhomme député à ces états-généraux, jouit du droit qu'avaient à Rome les tribuns du peuple, de s'oppoſer aux loix du ſénat. Un ſeul gentilhomme, qui dit; *je proteſte*, arrête par ce mot ſeul les réſolutions unanimes de tout le reſte; & s'il part de l'endroit où ſe tient la diète, il faut alors qu'elle ſe ſépare.

On apporte aux déſordres qui naiſſent de cette loi un remède plus dangereux encor. La Pologne eſt rarement ſans deux factions. L'unanimité dans les diètes étant alors impoſſible, chaque partie forme des confédérations, dans leſquelles on décide à la pluralité des voix, ſans avoir égard aux proteſtations du plus petit nombre. Ces aſſemblées, illégitimes ſelon les loix, mais autoriſées par l'uſage, ſe font au nom du roi, quoique ſouvent contre ſon conſentement, & contre ſes intérêts; à-peu-près comme la ligue ſe ſervait en France du nom de *Henri III.* pour l'accabler, & comme en Angleterre le parlement qui fit mourir *Charles I.* ſur un échafaut, commença par mettre le nom de ce prince à la tête de toutes les réſolutions qu'il prenait pour le perdre. Lorſque les troubles ſont finis, alors c'eſt aux diètes générales à confirmer ou à caſſer les actes de ces confédérations. Une diète même peut changer tout ce qu'a fait la précédente, par la même raiſon que dans les états monarchiques un roi peut abolir les loix de ſon prédéceſſeur, & les ſiennes propres.

La nobleſſe, qui fait les loix de la république, en fait auſſi la force. Elle monte à cheval dans les grandes occaſions, & peut compoſer un corps de plus de cent mille hommes. Cette grande armée, nommée *Poſpolite*, ſe meut difficilement, & ſe gouverne mal: la difficulté des vivres & des fourrages la met dans l'impuiſſance de ſubſiſter long-tems aſſemblée: la diſcipline, la ſurbordination, l'expérience lui manquent; mais l'a-

mour de la liberté qui l'anime la rend toûjours formidable.

On peut la vaincre ou la diſſiper, ou la tenir même pour un tems dans l'eſclavage; mais elle ſecoue bientôt le joug; ils ſe comparent eux-mêmes aux roſeaux que la tempête couche par terre, & qui ſe relèvent dès que le vent ne ſoufle plus. C'eſt pour cette raiſon, qu'ils n'ont point de places de guerre : Ils veulent être les ſeul remparts de leur république ; ils ne ſouffrent jamais que leur roi bâtiſſe de fortereſſes, de peur qu'il ne s'en ſerve, moins pour les défendre, que pour les opprimer. Leurs pays eſt tout ouvert, à la réſerve de deux ou trois places frontières. Que ſi dans leurs guerres, ou civiles, ou étrangères, ils s'obſtinent à ſoutenir chez eux quelque ſiège, il faut faire à la hâte des fortifications de terre, réparer de vielles murailles à demi ruinées, élargir des foſſés preſque comblés; & la ville eſt priſe avant que les retranchemens ſoient achevés.

La *Poſpolite* n'eſt pas toujours à cheval pour garder le pays; elle n'y monte que par l'ordre des diètes, ou même quelquefois ſur le ſimple ordre du roi dans les dangers extrêmes.

La garde ordinaire de la Pologne eſt une armée qui doit toujours ſubſiſter aux dépens de la république. Elle eſt compoſée de deux corps ſous deux grands généraux différens. Le premier corps eſt celui de la Pologne, & doit être de trente-ſix mille hommes: le ſecond, au nombre de douze mille, eſt celui de Lithuanie. Les deux grands généraux ſont indépendans l'un de l'autre : quoique nommés par le roi, ils ne rendent jamais compte de leurs opérations qu'à la république, & ont une autorité ſuprême ſur leurs troupes. Les colonels ſont les maîtres abſolus de leurs régimens ; c'eſt à eux à les faire ſubſiſter comme ils peuvent, & à leur payer leur ſolde. Mais étant rarement payés eux-mêmes, ils

désolent le pays, & ruinent les laboureurs, pour satisfaire leur avidité & celle de leurs soldats. (*a*) Les seigneurs Polonais paraissent dans ces armées avec plus de magnificence que dans les villes; leurs tentes sont plus belles que leurs maisons. La cavalerie, qui fait les deux tiers de l'armée, est presque toute composée de gentilshommes: elle est remarquable par la beauté des chevaux, & par la richesse des habillemens & des harnois.

Les gendarmes sur-tout, que l'on distingue en houssars & pancernes, (*b*) ne marchent qu'accompagnés de plusieurs valets, qui leur tiennent des chevaux de main, ornés de brides à plaques & cloux d'argent, de selles brodées, d'arçons, d'étriers dorés, & quelquefois d'argent massif, avec de grandes housses traînantes à la manière des Turcs, dont les Polonais imitent autant qu'ils peuvent la magnificence.

Autant cette cavalerie est parée & superbe, autant l'infanterie était alors délabrée, mal vêtue, mal armée, sans habit d'ordonnance, ni rien d'uniforme. C'est ainsi du moins qu'elle fut jusques vers 1710. Ces fantassins, qui ressemblent à des Tartares vagabonds, supportent avec une étonnante fermeté la faim, le froid, la fatigue, & tout le poids de la guerre.

On voit encor dans les soldats Polonais le caractère des anciens Sarmates leurs ancêtres, aussi peu de discipline, la même fureur à attaquer, la même promptitude à fuir & à revenir au combat, le même acharnement dans le carnage, quand ils sont vainqueurs.

Le roi de Pologne s'était flaté d'abord que dans le besoin, ces deux armées combattraient en sa faveur, que la *Pospolite* Polonaise s'armerait à ses ordres, & que toutes ces forces, jointes aux Saxons ses sujets, & aux

(*a*) Morceau copié par le père *Barre*.
(*b*) *Idem* on n'en citera pas d'avantage c'est trop d'ennui pour l'éditeur.

Moſcovites ſes alliés, compoſeraient une multitude devant qui le petit nombre des Suédois n'oſerait paraître. Il ſe vit preſque tout-à-coup privé de ces ſecours, par les ſoins même qu'il avait pris pour les avoir tous à la fois.

Accoutumé dans ſes pays héréditaires au pouvoir abſolu, il crut trop peut-être qu'il pourrait gouverner la Pologne comme la Saxe. Le commencement de ſon règne fit des mécontens; ſes premières démarches irritèrent le parti qui s'était oppoſé à ſon élection, & aliénèrent preſque tout le reſte. La Pologne murmura de voir ſes villes remplies de garniſons Saxonnes, & ſes frontières de troupes. Cette nation bien plus jalouſe de maintenir ſa liberté, qu'empreſſée à attaquer ſes voiſins, ne regarda point la guerre du roi *Auguſte* contre la Suède, & l'irruption en Livonie, comme une entrepriſe avantageuſe à la république. On trompe difficilement une nation libre ſur ſes vrais intérêts. Les Polonais ſentaient que ſi cette guerre entrepriſe ſans leur conſentement était malheureuſe, leur pays ouvert de tous côtés ſerait en proie au roi de Suède; & que ſi elle était heureuſe, ils ſeraient ſubjugués par leur roi même, qui, maître alors de la Livonie, comme de la Saxe, enclaverait la Pologne entre ces deux pays. Dans cette alternative, ou d'être eſclaves du roi qu'ils avaient élu, ou d'être ravagés par *Charles XII.* juſtement outragé, ils ne formèrent qu'un cri contre la guerre, qu'ils crurent déclarée à eux-mêmes plus qu'à la Suède. Ils regardèrent les Saxons & les Moſcovites comme les inſtrumens de leurs chaînes. Bientôt voyant que le roi de Suède avait renverſé tout ce qui était ſur ſon paſſage, & s'avançait avec une armée victorieuſe au cœur de la Lithuanie, ils éclatèrent contre leur ſouverain, avec d'autant plus de liberté qu'il était malheureux.

Deux parties diviſaient alors la Lithuanie; celui des princes *Sapieha*, & celui d'*Oginsky*. Ces deux factions

avaient commencé par des querelles particulières dégénérées en guerre civile. Le roi de Suède s'attacha les princes *Sapieha* : & *Oginsky*, mal ſecouru par les Saxons, vit ſon parti preſque anéanti. L'armée Lithuanienne, que ces troubles & le défaut d'argent réduiſaient à un petit nombre, était en partie diſperſée par le vainqueur. Le peu qui tenait pour le roi de Pologne était ſéparé en petits corps de troupes fugitives, qui erraient dans la campagne & ſubſiſtaient de rapines. *Auguſte* ne voyait en Lithuanie que de l'impuiſſance dans ſon parti, de la haine dans ſes ſujets, & une armée ennemie conduite par un jeune roi outragé, victorieux & implacable.

Il y avait à la vérité en Pologne une armée ; mais au lieu d'être de trente-ſix mille hommes, nombre preſcrit par les loix, elle n'était pas de dix-huit mille. Non-ſeulement elle était mal payée & mal armée, mais ſes généraux ne ſavaient encor quel parti prendre.

La reſſource du roi était d'ordonner à la nobleſſe de le ſuivre, mais il n'oſait s'expoſer à un refus qui eût trop découvert, & par conſéquent augmenté ſa faibleſſe.

Dans cet état de trouble & d'incertitude, tous les palatins du royaume demandaient au roi une diète : de même qu'en Angleterre dans les tems difficiles, tous les corps de l'état préſentent des adreſſes au roi, pour le prier de convoquer un parlement. *Auguſte* avoit plus beſoin d'une armée que d'une diète, où les actions des rois ſont peſées. Il falut bien cependant qu'il la convoquât, pour ne point aigrir la nation ſans retour. Elle fut donc indiquée à Varſovie pour le 2 de Décembre de l'année 1701. Il s'aperçut bientôt que *Charles XII.* avait pour le moins autant de pouvoir que lui dans cette aſſemblée. Ceux qui tenaient pour les *Sapicha*, les *Lubomirsky* & leurs amis, le palatin *Leczinshy*, tréſorier de ſa couronne, qui devait ſa fortune au roi

Auguſte & ſur-tout les partiſans des princes *Sobiesky*, étaient tous ſecrétement attachés au roi de Suède.

Le plus conſidérable de ſes partiſans, & le plus dangereux ennemi qu'eût le roi de Pologne, étoit le cardinal *Radjousky*, archevêque de Gneſne, primat du royaume, & préſident de la diète. C'étoit un homme plein d'artifice & d'obſcurité dans ſa conduite, entiérement gouverné par une femme ambitieuſe, que les Suédois appellaient *madame la Cardinale*, laquelle ne ceſſait de le pouſſer à l'intrigue & à la faction. Le roi *Jean Sobiesky*, prédéceſſeur d'*Auguſte*, l'avait d'abord fait évêque de Warmie, & vice-chancelier du royaume. *Radjousky*, n'étant encor qu'évêque, obtint le cardinalat par la faveur du même roi. Cette dignité lui ouvrit bientôt le chemin à celle de primat; ainſi réuniſſant dans ſa perſonne tout ce qui impoſe aux hommes, il était en état d'entreprendre beaucoup impunément.

Il eſſaya ſon crédit après la mort de *Jean*, pour mettre le prince *Jacques Sobiesky* ſur le trône; mais le torrent de la haine qu'on portait au père, tout grand homme qu'il était, en écarta le fils. Le cardinal-primat ſe joignit alors à l'abbé de *Polignac*, ambaſſadeur de France, pour donner la couronne au prince de *Conty*, qui en effet fut élu. Mais l'argent & les troupes de Saxe triomphèrent de ſes négociations. Il ſe laiſſa enfin entraîner au parti qui couronna l'électeur de Saxe, & attendit avec patience l'occaſion de mettre la diviſion entre la nation & ce nouveau roi.

Les victoires de *Charles XII.* protecteur du prince *Jacques Sobiesky*, la guerre civile de Lithuanie, le ſoulévement général de tous les eſprits contre le roi *Auguſte*, firent croire au cardinal-primat, que le tems était arrivé, où il pourrait renvoyer *Auguſte* en Saxe, & rouvrir au fils du roi *Jean* le chemin du trône. Ce prince, autrefois l'objet innocent de la haine des Polonais, commençait à devenir leurs délices depuis que le roi

Auguſte était haï ; mais il n'oſait concevoir alors l'idée d'une ſi grande révolution, & cependant le cardinal en jetait inſenſiblement les fondemens.

IL JOINT SES ARMES AUX INTRIGUES D'UN ARCHEVÊQUE.

D'abord il ſembla vouloir réconcilier le roi avec la république. Il envoya des lettres circulaires, dictées en apparence par l'eſprit de concorde & par la charité, piéges uſés & connus, mais où les hommes ſont toujours pris. Il écrivit au roi de Suède une lettre touchante le conjurant, au nom de celui que tous les chrétiens adorent également, de donner la paix à la Pologne & à ſon roi. *Charles XII.* répondit aux intentions du cardinal plus qu'à ſes paroles. Cependant il reſtait dans le grand duché de Lithuanie avec ſon armée victorieuſe, déclarant qu'il ne voulait point troubler la diète ; qu'il faiſait la guerre à *Auguſte* & aux Saxons, non aux Polonais ; & que loin d'attaquer la république, il venait la tirer d'oppreſſion. Ces lettres & ces réponſes étaient pour le public. Des émiſſaires qui allaient & venaient continuellement de la part du cardinal au comte *Piper ;* & des aſſemblées ſecretes chez ce prélat, étaient les reſſorts qui faiſaient mouvoir la diète, elle propoſa d'envoyer une ambaſſade à *Charles XII.* & demanda unanimement au roi, qu'il n'appellât plus les Moſcovites ſur les frontières, & qu'il renvoyât ſes troupes Saxonnes.

La mauvaiſe fortune d'*Auguſte* avait déjà fait ce que la diète exigeait de lui. La ligue conclue ſecrétement à Birzen avec le Moſcovite était devenue auſſi inutile, qu'elle avait paru d'abord formidable. Il était bien éloigné de pouvoir envoyer au czar les cinquante mille Allemans qu'il avait promis de faire lever dans l'empire Le czar même, dangereux voiſin de la Pologne, ne ſe preſſait pas de ſecourir alors de toutes ſes forces un royaume diviſé, dont il eſpérait récueillir quelques

dépouilles. Il se contenta d'envoyer dans la Lithuanie vingt mille Moscovites, qui y firent plus de mal que les Suédois, fuyant par-tout devant le vainqueur, & ravageant les terres des Polonais, jusqu'à ce que poursuivis par les généraux Suédois, & ne trouvant plus rien à piller, ils s'en retournèrent par troupes dans leur pays. A l'égard des débris de l'armée Saxonne battue à Riga, le roi *Auguste* les envoya hiverner & se recruter en Saxe, afin que ce sacrifice, tout forcé qu'il était, pût ramener à lui la nation Polonaise irritée.

Alors la guerre se changea en intrigues. La diète était partagée en presque autant de factions qu'il y avait de palatins. Un jour les intérêts du roi *Auguste*, y dominaient; le lendemain ils y étaient proscrits. Tout le monde criait pour la liberté & la justice; mais on ne savait point ce que c'était que d'être libre & juste. Le tems se perdait à cabaler en secret, & à haranguer en public. La diète ne savait ni ce qu'elle voulait, ni ce qu'elle devait faire. Les grandes compagnies n'ont presque jamais pris de bons conseils dans les troubles civils, parce que les factieux y sont hardis, & que les gens de bien y sont timides pour l'ordinaire. La diète se sépara en tumulte le 17. Fevrier de l'année 1702 après trois mois de cabales & d'irrésolutions. Les sénateurs, qui sont les palatins & les évêques, restèrent dans Varsovie. Le sénat de Pologne a le droit de faire provisionnellement des loix, que rarement les diètes infirment; ce corps moins nombreux, accoutumé aux affaires, fut bien moins tumultueux, & décida plus vîte.

Ils arrêtèrent qu'on enverrait au roi de Suède l'ambassade proposée dans la diète, que la *Pospolite* monterait à cheval, & se tiendrait prête à tout événement: ils firent plusieurs réglemens pour appaiser les troubles de Lithuanie, & plus encor pour diminuer l'autorité de leur roi; quoique moins à craindre que celle de *Charles*.

IL REFUSE DE VOIR LA MÈRE DU MARECHAL DE SAXE.

Auguste aima mieux alors recevoir des loix dures de son vainqueur, que de ses sujets. Il se détermina à demander la paix au roi de Suède, & voulut entamer avec lui un traité secret. Il falait cacher cette démarche au sénat, qu'il régardoit comme un ennemi encor plus intraitable. L'affaire était délicate; il s'en reposa sur la comtesse de *Konigsmark*, Suédoise d'une grande naissance, à laquelle il était alors attaché. C'est elle dont le frère est connu par sa mort malheureuse, & dont le fils a commandé les armées en France avec tant de succès & de gloire. Cette femme célèbre dans le monde par son esprit & par sa beauté, était plus capable qu'aucun ministre de faire réussir une négociation. De plus, comme elle avait du bien dans les états de *Charles XII.* & qu'elle avait été long-tems à sa cour, elle avait un prétexte plausible d'aller trouver ce prince. Elle vint donc au camp des Suédois en Lithuanie, & s'adressa d'abord au comte *Piper*, qui lui promit trop légérement une audience de son maître. La comtesse, parmi les perfections qui la rendaient une des plus aimables personnes de l'Europe, avait le talent singulier de parler les langues de plusieurs pays qu'elle n'avait jamais vus, avec autant de délicatesse, que si elle y était née, elle s'amusait même quelquefois à faire des vers français, qu'on eût pris pour être d'une personne née à Versailles. Elle en composa pour *Charles XII.* que l'histoire ne doit point omettre. Elle introduisait les dieux de la fable, qui tous louaient les différentes vertus de *Charles*. La pièce finissait ainsi :

Enfin, chacun des dieux discourant à sa gloire,
Le plaçait par avance au temple de mémoire :
Mais Vénus ni Bacchus n'en dirent pas un mot.

Tant

Tant d'esprit & d'agrémens étaient perdus auprès d'un homme tel que le roi de Suède. Il réfusa constamment de la voir. Elle prit le parti de se trouver sur son chemin, dans les fréquentes promenades qu'il faisait à cheval. Effectivement elle le rencontra un jour dans un sentier fort étroit : elle descendit de carrosse, dès qu'elle l'aperçut : le roi la salua, sans lui dire un seul mot, tourna la bride de son cheval, & s'en retourna dans l'instant; de sorte que la comtesse de *Konigsmark* ne remporta de son voyage que la satisfaction de pouvoir croire que le roi de Suède ne redoutait qu'elle.

Il falut alors que le roi de Pologne se jetât dans les bras du sénat. Il lui fit deux propositions par le palatin de Marienbourg ; l'une, qu'on lui laissât la disposition de l'armée de la république, à laquelle il paierait de ses propres deniers deux quartiers d'avance ; l'autre, qu'on lui permît de faire revenir en Pologne douze mille Saxons. Le cardinal-primat fit une réponse aussi dure qu'était le refus du roi de Suède. Il dit au palatin de Marienbourg, au nom de l'assemblée, « qu'on avait » résolu d'envoyer à *Charles XII.* une ambassade, » & qu'il ne lui conseillait pas de faire venir les » Saxons. »

Le roi dans cette extrémité voulut au moins conserver les apparences de l'autorité royale. Un de ses chambellans alla de sa part trouver *Charles*, pour savoir de lui, où, & comment sa majesté Suédoise voudrait recevoir l'ambassade du roi son maître & de la république. On avait oublié malheureusement de demander un passe-port aux Suédois pour ce chambellan. Le roi de Suède le fit mettre en prison, au lieu de lui donner audience, en disant, qu'il comptait recevoir une ambassade de la république, & rien du roi *Auguste*. Cette violation du droit des gens n'était permise que par la loi du plus fort.

Alors *Charles*, ayant laiſſé derrière lui des garniſons dans quelques villes de Lithuanie, s'avança au-delà de Grodno, ville connue en Europe par les diètes qui s'y tiennent, mais mal bâtie, & plus mal fortifiée.

IL REÇOIT UNE AMBASSADE POLONAISE.

A quelques milles par-delà Grodno, il rencontra l'ambaſſade de la république : elle était compoſée de cinq ſénateurs ; ils voulurent d'abord faire régler un cérémonial que le roi ne connaiſſait guère ; ils demandèrent qu'on traitât la république de *Séréniſſime*, qu'on envoyât au devant d'eux les carroſſes du roi & des ſénateurs. On leur répondit, que la république ſerait appellée *Illuſtre*, & non *Séréniſſime* ; que le roi ne ſe ſervait jamais de carroſſe ; qu'il avait auprès de lui beaucoup d'officiers & point de ſénateurs : qu'on leur enverrait un lieutenant-général, & qu'ils arriveraient ſur leurs propres chevaux.

Charles XII. les reçut dans ſa tente, avec quelque appareil d'une pompe militaire ; leurs diſcours furent pleins de ménagemens & d'obſcurités. On remarquait qu'ils craignaient *Charles XII.* qu'ils n'aimaient pas *Auguſte* ; mais qu'ils étaient honteux d'ôter par l'ordre d'un étranger la couronne au roi qu'ils avaient élu. Rien ne ſe conclut, & *Charles XII.* leur fit comprendre enfin qu'il conclurait dans Varſovie.

Sa marche fut précédée par un manifeſte, dont le cardinal & ſon parti inondèrent la Pologne en huit jours. *Charles*, par cet écrit, invitait tous les Polonais à joindre leur vengeance à la ſienne, & prétendait leur faire voir que leurs intérêts & les ſiens étaient les mêmes. Ils étaient cependant bien différens ; mais le manifeſte, ſoutenu par un grand parti, par le trouble du ſénat, & par l'approche du conquérant, fit de très-fortes impreſſions. Il falut reconnaître *Charles* pour protecteur, puiſqu'il

voulait l'être, & qu'on était encor trop heureux qu'il se contentât de ce titre.

Les sénateurs contraires à *Auguste* publièrent hautement l'écrit sous ses yeux même. Le peu qui lui étaient attachés, demeurèrent dans le silence. Enfin, quand on aprit que *Charles* avançait à grandes journées, tous se préparèrent en confusion à partir : le cardinal quitta Varsovie des premiers ; la plupart précipitèrent leur fuite, les uns pour aller attendre dans leurs terres le dénouement de cette affaire, les autres pour aller soulever leurs amis. Il ne demeura auprès du roi que l'ambassadeur de l'empereur, celui du czar, le nonce du pape, & quelques évêques & palatins liés à sa fortune. Il falait fuir, & on n'avait encor rien décidé en sa faveur. Il se hâta, avant de partir, de tenir un conseil avec ce petit nombre de sénateurs, qui représentaient encor le sénat. Quelque zèlés qu'ils fussent pour son service, ils étaient Polonais : ils avaient tous conçu une si grande aversion pour les troupes Saxonnes, qu'ils n'osèrent pas lui accorder la liberté d'en faire venir au-delà de six mille pour sa défense ; encor votèrent-ils que ces six mille hommes seraient commandés par le grand-général de la Pologne, & renvoyés immédiatement après la paix. Quant aux armées de la république, ils lui en laissèrent la disposition.

Il se rend maitre de Varsovie.

Après ce résultat, le roi quitta Varsovie, trop faible contre ses ennemis & peu satisfait de son parti même. Il fit aussi-tôt publier ses universaux pour assembler la *Pospolite* & les armées, qui n'étaient guère que de vains noms : il n'y avait rien à espérer en Lithuanie où étaient les Suédois. L'armée de Pologne réduite à peu de troupes, manquait d'armes, de provisions & de bonne volonté. La plus grande partie de la noblesse

intimidée, irréſolue ou mal diſpoſée, demeura dans ſes terres. En vain le roi, autoriſé par les loix de l'état, ordonne, ſur peine de la vie, à tous les gentilshommes de monter à cheval & de le ſuivre; il commençait à devenir problématique, ſi on devait lui obéir. Sa grande reſſource était dans les troupes de ſon électorat, où la forme du gouvernement entiérement abſolue ne lui laiſſait pas craindre une déſobéiſſance. Il avait déjà mandé ſecrétement douze mille Saxons, qui s'avançaient avec précipitation. Il en faiſait encor revenir huit mille, qu'il avait promis à l'empereur dans la guerre de l'empire contre la France, & qu'il fut obligé de rappeller, par la néceſſité où il était réduit. Introduire tant de Saxons en Pologne, c'était révolter contre lui tous les eſprits, & violer la loi faite par ſon parti même, qui ne lui en permettait que ſix mille; mais il ſavait bien que s'il était vainqueur, on n'oſerait pas ſe plaindre, & que s'il était vaincu, on ne lui pardonnerait pas d'avoir même amené les ſix mille hommes. Pendant que ces ſoldats arrivaient par troupes, & qu'il allait de palatinat en palatinat raſſembler la nobleſſe qui lui était attachée, le roi de Suède arriva enfin devant Varſovie le 5 Mai 1702. A la première ſommation les portes lui furent ouvertes. Il renvoya la garniſon Polonaiſe, congédia la garde bourgeoiſe, établit des corps de gardes par-tout, & ordonna aux habitans de venir remettre toutes leurs armes; mais content de les déſarmer, & ne voulant pas les aigrir, il n'exigea d'eux qu'une contribution de cent mille francs. Le roi *Auguſte* aſſemblait alors ſes forces à Cracovie: il fut bien ſurpris d'y voir arriver le cardinal-primat. Cet homme prétendait peut-être garder juſqu'au bout la décence de ſon caractère, & chaſſer ſon roi avec des déhors reſpectueux; il lui fit entendre que le roi de Suède paraiſſait diſpoſé à un accommodement raiſonnable, & demanda humblement la permiſſion d'aller le trouver. Le roi *Auguſte* accorda ce

qu'il ne pouvait refuſer, c'eſt-à-dire, la liberté de lui nuire.

Le cardinal-primat courut incontinent voir le roi de Suède, auquel il n'avait point encor oſé ſe préſenter. Il vit ce prince à Praag, près de Varſovie, mais ſans les cérémonies dont on avait uſé avec les ambaſſadeurs de la république. Il trouva ce conquérant vêtu d'un habit de gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré, de groſſes bottes, des gans de bufle, qui lui venaient juſqu'au coude, dans une chambre ſans tapiſſerie, où était le duc de Holſtein ſon beau-frere, le comte *Piper* ſon premier miniſtre, & pluſieurs officiers généraux. Le roi avança quelques pas au devant du cardinal; ils eurent enſemble debout une conférence d'un quart d'heure, que *Charles* finit en diſant tout haut: *Je ne donnerai point la paix aux Polonais qu'ils n'aient élu un autre roi.* Le cardinal, qui s'attendait à cette déclaration, la fit ſavoir auſſi-tôt à tous les palatins, les aſſurant de l'extrême déplaiſir, qu'il diſait en avoir, & en même tems de la néceſſité où l'on était de complaire au vainqueur.

A cette nouvelle, le roi de Pologne vit bien qu'il falait perdre ou conſerver ſon trône par une bataille. Il épuiſa ſes reſſources pour cette grande déciſion. Toutes ſes troupes Saxonnes étaient arrivées des frontières de Saxe; la nobleſſe du palatinat de Cracovie, où il était encor, venait en foule lui offrir ſes ſervices. Il encourageait lui-même chacun de ces gentilshommes à ſe ſouvenir de leurs ſermens: ils lui promirent de verſer pour lui juſqu'à la derniere goutte de leur ſang. Fortifié de leur ſecours & des troupes qui portaient le nom de l'armée de la couronne, il alla pour la première fois chercher en perſonne le roi de Suède. Il le trouva bientôt qui s'avançait lui-même vers Cracovie.

Il défait le roi Auguste.

Les deux rois parurent en préſence le 13 Juillet de cette année 1702 dans une vaſte plaine auprès de Cliſſau, entre Varſovie & Cracovie. *Auguſte* avait près de vingt-quatre mille hommes. *Charles XII.* n'en avait que douze mille. Le combat commença par des décharges d'artillerie. A la première volée, qui fut tirée par les Saxons, le duc de Holſtein qui commandait la cavalerie Suédoiſe, jeune prince plein de courage & de vertu, reçut un coup de canon dans les reins. Le roi demanda s'il était mort, on lui dit que oui ; il ne répondit rien, quelques larmes tombèrent de ſes yeux : il ſe cacha un moment le viſage avec les mains, puis tout-à-coup pouſſant ſon cheval à toute bride, il s'élança au milieu des ennemis, à la tête de ſes gardes.

Le roi de Pologne fit tout ce qu'on devait attendre d'un prince qui combattait pour ſa couronne. Il ramena lui-même trois fois ſes troupes à la charge ; mais il ne combattait qu'avec ſes Saxons. Les Polonais qui formaient ſon aile droite s'enfuirent tous dès le commencement de la bataille les uns par terreur, les autres par mauvaiſe volonté. L'aſcendant de *Charles XII.* prévalut ; il remporta une victoire complette. Le camp ennemi, les drapeaux, l'artillerie, la caiſſe militaire d'*Auguſte* lui demeurèrent. Il ne s'arrêta pas ſur le champ de bataille, & marcha droit à Cracovie, pourſuivant le roi de Pologne qui fuyait devant lui.

Les bourgeois de Cracovie furent aſſez hardis pour fermer leurs portes au vainqueur. Il les fit rompre ; la garniſon n'oſa tirer un ſeul coup, on la chaſſa à coups de fouet & de canne juſques dans le château où le roi entra avec elle. Un ſeul officier d'artillerie oſant ſe préparer à mettre le feu à un canon, *Charles* court à lui & lui arrache la mèche. Le commandant ſe jette aux

genoux du roi : trois régimens Suédois furent logés à diſcrétion chez les citoyens, & la ville taxée à une contribution de cent mille riſdales. Le comte de *Steinbock* fait gouverneur de la ville, ayant ouï dire qu'on avait caché des tréſors dans les tombeaux des rois de Pologne, qui ſont à Cracovie dans l'égliſe *St. Nicolas*, les fit ouvrir, on n'y trouva que des ornemens d'or & d'argent qui appartenaient aux égliſes ; on en prit une partie, & *Charles XII.* envoya même un calice d'or à une égliſe de Suède, ce qui aurait ſoulevé contre lui les Polonais catholiques, ſi quelque choſe avait pu prévaloir contre la terreur de ſes armes.

On croit Charles XII. mort.

Il ſortait de Cracovie bien réſolu de pourſuivre le roi *Auguſte* ſans relâche. A quelque milles de la ville, ſon cheval s'abattit, & lui fracaſſa la cuiſſe. Il falut le reporter à Cracovie, où il demeura au lit ſix ſemaines entre les mains des chirurgiens. Cet accident donna à *Auguſte* le loiſir de reſpirer. Il fit auſſi-tôt répandre dans la Pologne & dans l'empire que *Charles XII.* était mort de ſa chûte. Cette fauſſe nouvelle crue quelque tems, jeta les eſprits dans l'étonnement & dans l'incertitude. Dans ce petit intervalle il aſſemble à Marienbourg, puis à Lublin, tous les ordres du royaume déjà convoqués à Sendomir. La foule y fut grande ; peu de palatinats refusèrent d'y envoyer. Il regagna preſque tous les eſprits par des largeſſes, par des promeſſes, & par cette affabilité néceſſaire aux rois abſolus pour ſe faire aimer, & aux rois électifs pour ſe maintenir. La diète fut bientôt détrompée de la fauſſe nouvelle de la mort du roi de Suède; mais le mouvement était déjà donné à ce grand corps ; il ſe laiſſa emporter à l'impulſion qu'il avait reçue : tous les membres jurèrent de demeurer fidèles à leur ſouvevain ; tant les compagnies ſont ſujettes aux variations. Le car-

dinal-primat lui-même, affectant encor d'être attaché au roi *Auguſte*, vint à la diète de Lublin : il y baiſa la main au roi, & ne refuſa point de prêter le ſerment comme les autres. Ce ſerment conſiſtait à jurer que l'on n'avait rien entrepris, & qu'on n'entreprendrait rien contre *Auguſte*. Le roi diſpenſa le cardinal de la première partie du ſerment, & le prélat jura le reſte en rougiſſant. Le réſultat de cette diète fut que la république de Pologne entretiendrait une armée de cinquante mille hommes à ſes dépens pour le ſervice de ſon ſouverain ; qu'on donnerait ſix ſemaines aux Suédois pour déclarer s'ils voulaient la paix ou la guerre, & pareil terme aux princes de *Sapieha*, les premiers auteurs des troubles de Lithuanie, pour venir demander pardon au roi de Pologne.

Il veut détrôner Auguste.

Mais durant ces délibérations, *Charles XII.* guéri de ſa bleſſure, renverſait tout devant lui. Toujours ferme dans le deſſein de forcer les Polonais à détrôner eux-mêmes leur roi, il fit convoquer par les intrigues du cardinal-primat une nouvelle aſſemblée à Varſovie pour l'oppoſer à celle de Lublin. Ses généraux lui repréſentaient que cette affaire pourrait encor avoir des longueurs, & s'évanouir dans les délais ; que pendant ce tems les Moſcovites s'aguerriſſaient tous les jours contre les troupes qu'il avoit laiſſées en Livonie & en Ingrie ; que les combats, qui ſe donnaient ſouvent dans ces provinces entre les Suédois & les Ruſſes, n'étaient pas toujours à l'avantage des premiers ; & qu'enfin ſa préſence y ſerait peut-être bientôt néceſſaire. *Charles* auſſi inébranlable dans ſes projets, que vif dans ſes actions, leur répondit : « Quand je devrois reſter ici cinquante ans, je n'en » ſortirai point que je n'aie détrôné le roi de Pologne ».

Il laiſſa l'aſſemblée de Varſovie combattre par des diſcours & par des écrits celle de Lublin, & chercher de

quoi justifier ses procédés dans les loix du royaume : loix toujours équivoques, que chaque parti interprète à son gré , & que le succès seul rend incontestables. Pour lui , ayant augmenté ses troupes victorieuses de six mille hommes de cavalerie, & de huit mille d'infanterie, qu'il reçut de Suède, il marcha contre les restes de l'armée Saxonne, qu'il avait battue à Clissau, & qui avait eu le tems de se rallier & de se grossir , pendant que sa chûte de cheval l'avait retenu au lit. Cette armée évitait ses approches , & se retirait vers la Prusse au nord-ouest de Varsovie. La riviere de Bug était entre lui & les ennemis. *Charles* passa à la nage à la tête de sa cavalerie; l'infanterie alla chercher un gué au dessus. On arrive aux Saxons, le premier de Mai 1703, dans un lieu nommé *Pultesk*. Le général *Stenau* les commandait au nombre d'environ dix mille. Le roi de Suède dans sa marche précipitée n'en avait pas amené davantage, sûr qu'un moindre nombre lui suffisait. La terreur de ses armes était si grande, que la moitié de l'armée Saxonne s'enfuit à son approche sans rendre de combat. Le général *Stenau* fit ferme un moment avec deux régimens ; le moment d'après, il fut lui-même entraîné dans la fuite générale de son armée , qui se dispersa avant d'être vaincue. Les Suédois ne firent pas mille prisonniers , & ne tuèrent pas six cents hommes , ayant plus de peine à les poursuivre, qu'à les défaire.

Auguste, à qui il ne restait plus que les débris de ses Saxons battus de tous côtés , se retira en hâte dans Thorn , vieille ville de la Prusse-Royale , sur la Vistule, laquelle est sous la protection des Polonais; *Charles* se disposa aussi-tôt à l'assiéger. Le roi de Pologne, qui ne s'y crut pas en sûreté, se retira & courut dans tous les endroits de la Pologne, où il pouvait rassembler encor quelques soldats , & où les courses des Suédois n'avaient point pénétré. Cependant *Charles* dans tant de marches si vives, traversant des rivières à la

nage, & courant avec ſon infanterie montée en croupe derrière ſes cavaliers, n'avait pu amener de canon devant Thorn. Il lui falut attendre qu'il lui en vînt de Suède par mer.

En attendant il ſe poſta à quelques milles de la ville, il s'avançait ſouvent trop près des remparts pour la reconnaître. L'habit ſimple qu'il portait toujours, lui était dans ces dangereuſes promenades d'une utilité à laquelle il n'avait jamais penſé : il l'empêchait d'être remarqué & d'être choiſi par les ennemis, qui euſſent tiré à ſa perſonne. Un jour s'étant avancé fort près avec un de ſes généraux nommé *Lieven*, qui était vêtu d'un habit (*) bleu galonné d'or, il craignit que ce général ne fût trop aperçu ; il lui ordonna de ſe mettre derrière lui, par un mouvement de cette magnanimité qui lui était ſi naturelle, que même il ne faiſait pas réflexion, qu'il expoſait ſa vie à un danger manifeſte pour ſauver celle de ſon ſujet, *Lieven* connaiſſant trop tard ſa faute d'avoir mis un habit remarquable, qui expoſait auſſi ceux qui étaient auprès de lui, & craignant également pour le roi, en quelque place qu'il fût, héſitait s'il devait obéir : dans le moment que durait cette conteſtation, le roi le prend par le bras, ſe met devant lui & le couvre ; au même inſtant une volée de canon qui venait en flanc, renverſe le général mort ſur la place même que le roi quittait à peine. La mort de cet homme tué préciſément au lieu de lui, & parce qu'il l'avait voulu ſauver, ne contribua pas peu à l'affermir dans l'opinion où il fut toute ſa vie d'une prédeſtination abſolue, & lui fit croire que ſa deſtinée ; qui le conſervait ſi ſin-

(*) On avait dans les premières éditions donné une habit d'écarlate à cet officier ; mais le chapelain *Norberg* a ſi bien démontré que l'habit était bleu, qu'on a corrigé cette faute.

guliérement, le réſervait à l'exécution des plus grandes choſes.

Tout lui réuſſiſſait, & ſes négociations & ſes armes étaient également heureuſes. Il était comme préſent dans toute la Pologne; car ſon grand-maréchal *Renſchild* était au cœur de cet état avec un grand corps d'armée. Près de trente mille Suédois ſous divers généraux, répandus au nord & à l'orient ſur les frontières de la Moſcovie, arrêtaient les efforts de tout l'empire des Ruſſes; & *Charles* était à l'occident, à l'autre bout de la Pologne, à la tête de l'élite de ſes troupes.

Le roi de Dannemarck lié par le traité de Travendal que ſon impuiſſance l'empêchait de rompre, demeurait dans le ſilence. Ce monarque plein de prudence n'oſait faire éclater ſon dépit de voir le roi de Suède ſi près de ſes états. Plus loin en tirant vers le ſud-oueſt, entre les fleuves de l'Elbe & du Weſer, le duché de Brême, dernier territoire des anciennes conquêtes de la Suède, rempli de fortes garniſons, ouvrait encor à ce conquérant les portes de la Saxe & de l'Empire. Ainſi depuis l'Océan Germanique juſqu'aſſez près de l'embouchure du Boriſthène, ce qui fait la largeur de l'Europe, & juſqu'aux portes de Moſcou, tout était dans la conſternation & dans l'attente d'une révolution entière. Ses vaiſſeaux, maîtres de la mer Baltique, étaient employés à tranſporter dans ſon pays les priſonniers faits en Pologne. La Suède tranquille au milieu de ces grands mouvemens, goûtait une paix profonde, & jouiſſait de la gloire de ſon roi ſans en porter le poids: puiſque ſes troupes victorieuſes étaient payées & entretenues aux dépens des vaincus.

Il rançonne les Villes.

Dans ce ſilence général du Nord devant les armes

de *Charles XII.* la ville de Dantzick oſa lui déplaire. Quatorze frégates & quarante vaiſſeaux de tranſport amènaient au roi un renfort de ſix mille hommes, avec du canon & des munitions, pour achever le ſiége de Thorn. Il falait que ce ſecours remontât la Viſtule. A l'embouchure de ce fleuve eſt Dantzick, ville riche & libre, qui jouit avec Thorn & Elbing des mêmes priviléges en Pologne. que les villes impériales ont dans l'Allemagne. Sa liberté a été attaquée tour-à-tour par les Danois, la Suède & quelques princes Allemans; & elle ne l'a conſervée que par la jalouſie qu'ont ces puiſſances les unes des autres. Le comte de *Steinbock*, un des généraux Suédois, aſſembla le magiſtrat de la part du roi, demanda le paſſage pour les troupes, & quelques munitions. Le magiſtrat, par une imprudence ordinaire à ceux qui traitent avec plus forts qu'eux, n'oſa ni le refuſer ni lui accorder nettement ſes demandes. Le général *Steinbock* ſe fit donner de force plus qu'il n'avait demandé: on exigea même de la ville une contribution de cent mille écus, par laquelle elle paya ſon refus imprudent. Enfin les troupes de renfort, le canon & les munitions étant arrivés devant Thorn, on commemça le ſiége le 22 Septembre.

Robel, gouverneur de la place, la défendit un mois avec cinq mille hommes de garniſon. Au bout de ce tems, il fut forcé de ſe rendre à diſcrétion La garniſon fut faite priſonnière de guerre, & envoyée en Suède. *Robel* fut préſenté déſarmé au roi. Ce prince qui ne perdait jamais un occaſion d'honorer le mérite dans ſes ennemis, lui donna une épée de ſa main, lui fit un préſent conſidérable en argent, & le renvoya ſur ſa parole. Mais la ville petite & pauvre fut comdamnée à payer quarante mille écus, contribution exceſſive pour elle.

Elbing bâtie ſur un bras de la Viſtule, fondée par

les chevaliers Teutons, & annexée auſſi à la Pologne, ne profita pas de la faute des Dantzikois, elle balança trop à donner paſſage aux troupes Suédoiſes. Elle en fut plus ſévérement punie que Dantzick. *Charles* y entra le 13 de Décembre à la tête de quatre mille hommes, la baïonnette au bout du fuſil. Les habitans épouvantés ſe jettèrent à genoux dans les rues, & lui demandèrent miſéricorde. Il les fit tous déſarmer, logea ſes ſoldats chez les bourgeois: enſuite ayant mandé le magiſtrat, il exigea le jour même une contribution de deux cent ſoixante mille écus; il y avait dans la ville deux cents pièces de canon & quatre cent milliers de poudre qu'il ſaiſit. Une bataille gagnée ne lui eût pas valu de ſi grands avantages. Tous ces ſuccès étaient les avant-coureurs du détrônement du roi *Auguſte*.

On déclare Auguste déchu de la couronne.

A peine le cardinal avait juré à ſon roi de ne rien entreprendre contre lui, qu'il s'était rendu à l'aſſemblée de Varſovie, toujours ſous le prétexte de la paix. Il arriva ne parlant que de concorde & d'obéiſſance, mais accompagné de ſoldats levés dans ſes terres. Enfin il leva le maſque, & le 14. Février 1704. il déclara au nom de l'aſſemblée, *Auguſte, électeur de Saxe, inhabile à porter la couronne de Pologne.* On y prononça d'une commune voix que le trône était vacant. La volonté du roi de Suède, & par conſéquent celle de cette diète, était de donner au prince *Jacques Sobiesky* le trône du roi *Jean* ſon père. *Jacques Sobiesky* était alors à Breſlau en Siléſie, attendant avec impatience la couronne qu'avait portée ſon père. Il était un jour à la chaſſe, à quelques lieues de Breſlau, avec le prince

Conſtantin l'un de ſes frères : trente cavaliers Saxons, envoyés ſecrétement par le roi *Auguſte*, ſortent tout-à-coup d'un bois voiſin, entourent les deux princes & les enlèvent ſans réſiſtance. On avait préparé des chevaux de relais, ſur leſquels ils furent ſur le champ conduit à Leipſick, où on les enferma étroitement. Ce coup dérangea les meſures de *Charles*, du cardinal & de l'aſſemblée de Varſovie.

La fortune qui ſe joue des têtes couronnées, mit preſque dans le même tems le roi *Auguſte* ſur le point d'être pris lui-même. Il était à table, à trois lieues de Cracovie, ſe repoſant ſur une garde avancés, & poſtée à quelque diſtance, lorſque le général *Renſchild* parut ſubitement après avoir enlevé cette garde. Le roi de Pologne n'eut que le tems de monter à cheval lui onzième. Le général *Renſchild* le pourſuivit pendant quatre jours, prêt de le ſaiſir à tout moment. Le roi fuit juſqu'à Sendomir : le général Suédois l'y ſuivit encor : & ce ne fut que par un bonheur ſingulier que ce prince échapa.

Pendant tout ce tems le parti du roi *Auguſte* traitait celui du cardinal, & en était traité réciproquement, de traître à la partie. L'armée de la couronne était partagée entre les deux factions. *Auguſte*, forcé enfin d'accepter les ſecours Moſcovite, ſe repentit de n'y avoir pas eu recours aſſez tôt. Il courait tantôt en Saxe, où ſes reſſources étaient épuiſées ; tantôt il retournait en Pologne, où l'on n'oſait le ſervir. D'un autre côté le roi de Suéde victorieux & tranquile régnoit en effet en Pologne.

Le comte *Piper*, qui avait dans l'eſprit autant de politique que ſon maître avait de grandeur dans le ſien, propoſa alors à *Charles XII.* de prendre pour lui-même la couronne de Pologne. Il lui repréſentait combien

l'exécution en était facile avec une armée victorieuse, & un parti puissant dans le cœur d'un royaume qui lui était déjà soumis. Il le tentait par le titre de *défenseur de la réligion évangelique*, nom qui flatait l'ambition de *Charles*. Il était aisé, disait-il, de faire en Pologne ce que *Gustave-Vasa* avoit fait en Suède, d'y établir le luthéranisme, & de rompre les chaînes du peuple, esclave de la noblesse & du clergé. *Charles* fut tenté un moment; mais la gloire étoit son idole. Il lui sacrifia son intérêt, & le plaisir qu'il eût eu d'enlever la Pologne au pape. Il dit au comte *Piper*, qu'il était plus flaté de donner que de gagner des royaumes : il ajouta en souriant : « Vous étiez fait pour être le ministre d'un » prince Italien. »

LE PRINCE ALEXANDRE SOBIESKY REFUSE LE TRONE.

Charles était encor auprès de Thorn, dans cette partie de la Prusse-Royale qui appartient à la Pologne; il portait de là sa vue sur ce qui se passait à Varsovie, & tenait en respect les puissances voisines. Le prince *Alexandre*, frère des deux *Sobiesky* enlevés en Silésie, vint lui demander vengeance. *Charles* la lui promit d'autant plus qu'il la croyait aisée; & qu'il se vengeait lui-même. Mais impatient de donner un roi à la Pologne, il proposa au prince *Alexandre* de monter sur le trône, dont la fortune s'opiniâtrait à écarter son frère. Il ne s'attendait pas à un refus. Le prince *Alexandre* lui déclara, que rien ne pourrait jamais l'engager à profiter du malheur de son ainé. Le roi de Suède, le comte *Piper*, tous ses amis, & sur-tout le jeune Palatin de Posnanie, *Stanislas Leczinsky*, le pressèrent d'accepter la couronne. Il fut inébranlable : les princes voisins apprirent avec étonnement ce refus inoui, &

ne ſavaient lequel ils devaient admirer davantage, ou un roi de Suède qui à l'âge de vingt-deux ans donnait la couronne de Pologne, ou le prince *Alexandre* qui la refuſait :

Fin du Second Livre.



HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUÈDE.

LIVRE TROISIÈME.

ARGUMENT.

Staniſlas Leczinsky *élu roi de Pologne : mort du cardinal-primat : belle retraite du général* Schulembourg : *exploits du czar : fondation de Pétersbourg : bataille de Frawenſtad :* Charles *entre en Saxe : paix d'Altranſtad :* Auguſte *abdique la couronne, & la cède à* Staniſlas. *Le général* Patkul, *plénipotentiaire du czar, eſt roué & écartelé.* Charles *reçoit en Saxe des ambaſſadeurs de tous les princes ; il va ſeul à Dreſde voir* Auguſte *avant de partir.*

Stanislas fait roi.

Le jeune *Staniſlas Leczinsky* était alors député à l'aſſemblée de Varſovie pour aller rendre compte au roi de Suède de pluſieurs différends ſurvenus dans le tems de l'enlévement du prince *Jacques*. *Staniſlas* avait une phyſionomie heureuſe, pleine de hardieſſe & de douceur, avec un air de probité & de franchiſe, qui de tous les

avantages extérieurs eſt le plus grand, & qui donne plus de poids aux paroles, que l'éloquence même. La ſageſſe avec laquelle il parla du roi *Auguſte*, de l'aſſemblée, du cardinal-primat, & des intérêts différens qui diviſaient la Pologne, frappa *Charles*. Le roi *Staniſlas* m'a fait l'honneur de me raconter, qu'il dit en latin au roi de Suède : *Comment pourrons-nous faire une élection, ſi les deux princes* Jacques & Conſtantin Sobiesky *ſont captifs*? & que *Charles* lui répondit, *Comment délivrera-t-on la république, ſi on ne fait pas une élection*? Cette converſation fut l'unique brigue qui mit *Staniſlas* ſur le trône. *Charles* prolongea exprès la conférence, pour mieux ſonder le génie du jeune député. Après l'audience il dit tout haut, qu'il n'avoit jamais vu d'homme ſi propre à concilier tous les partis. Il ne tarda pas à s'informer du caractère du palatin *Leczinsky*. Il ſut qu'il étoit plein de bravoure, endurci à la fatigue : qu'il couchait toujours ſur une eſpèce de paillaſſe, n'exigeant aucun ſervice de ſes domeſtiques auprès de ſa perſonne ; qu'il était d'une tempérance peu commune dans ce climat, libéral avec économie, adoré de ſes vaſſaux ; & le ſeul ſeigneur peut-être en Pologne qui eût quelques amis, dans un tems où l'on ne connaiſſoit de liaiſons que celles de l'intérêt & de la faction. Ce caractère, qui avait en quelque choſe du raport avec le ſien, le détermina entiérement. Il dit tout haut après la conférence : *Voilà un homme qui ſera toujours mon ami*; & on s'aperçut bientôt que ces mots ſignifiaient : Voilà un homme qui ſera roi.

Quand le primat de Pologne ſut que *Charles XII.* avait nommé le palatin *Leczinsky*, à-peu-près comme *Alexandre* avait nommé *Abdalonime*, il accourut auprès du roi de Suède, pour tâcher de faire changer cette réſolution ; il voulait faire tomber la couronne à un *Lubomirsky*. « Mais qu'avez-vous à alléguer contre » *Staniſlas Leczinsky*? dit le conquérant. Sire, dit

le primat, il est trop jeune. Le roi repliqua féchement *Il est à-peu-près de mon âge*, tourna le dos au prélat, & aussi-tôt envoya le comte de *Hoorn* signifier à l'assemblée de Varsovie, qu'il falait élire un roi dans cinq jours, & qu'il falait élire *Stanislas Leczinski.* Le comte de *Hoorn* arriva le 7 Juillet; il fixa le jour de l'élection au 12, comme il aurait ordonné le décampement d'un bataillon. Le cardinal-primat, frustré du fruit de tant d'intrigues, retourna à l'assemblée, où il remua tout pour faire échouer une élection à la quelle il n'avait point de part. Mais le roi de Suède arriva lui-même *incognito* à Varsovie; alors il falut se taire. Tout ce que put faire le primat fut de ne point se trouver à l'élection; il se réduisit à une neutralité inutile, ne pouvant s'oposer au vainqueur, & ne voulant pas le seconder.

Le samedi 12 Juillet, jour fixé pour l'élection, était venu, on s'assembla à trois heures après midi au Colo, champ destiné pour cette cérémonie: l'évêque de Posnanie vint présider à l'assemblée à la place du cardinal-primat. Il arriva suivi des gentilshommes du parti. Le comte de *Hoorn* & deux autres officiers généraux assistaient publiquement à cette solemnité, comme ambassadeurs extraordinaires de *Charles* auprès de la république. La séance dura jusqu'à neuf heures du soir: l'évêque de Posnanie la finit en déclarant au nom de la diète *Stanislas* élu roi de Pologne: tous les bonnets sautèrent en l'air, & le bruit des acclamations étouffa les cris des oposans.

Il ne servit de rien au cardinal-primat, & à ceux qui avaient voulu demeurer neutres, de s'être absentés de l'élection: il falut que dès le lendemain ils vinssent tous rendre hommage au nouveau roi: la plus grande mortification qu'ils eurent, fut d'être obligés de le suivre au quartier du roi de Suède. Ce prince rendit au souverain qu'il venait de faire, tous les honneurs dus à un roi de Pologne: & pour donner plus de poids à sa nou-

velle dignité, on lui aſſigna de l'argent & des troupes.

Charles XII. partit auſſi-tôt de Varſovie pour aller achever la conquête de la Pologne. Il avait donné rendez-vous à ſon armée devant Léopold, capitale du grand palatinat de Ruſſie, place importante par elle-même, & plus encor par les richeſſes dont elle était remplie. On croyait qu'elle tiendrait quinze jours, à cauſe des fortifications que le roi *Auguſte* y avait faites. Le conquérant l'inveſtit le 5 Septembre, & le lendemain la prit d'aſſaut. Tout ce qui oſa réſiſter fut paſſé au fil de l'épée. Les troupes victorieuſes & maîtreſſes de la ville ne ſe débandèrent point pour courir au pillage, malgré le bruit des tréſors qui étaient dans Léopold. Elles ſe rangèrent en bataille dans la grande place. Là ce qui reſtait de la garniſon vint ſe rendre priſonnier de guerre. Le roi fit publier à ſon de trompe, que tous ceux des habitans qui auraient des effets appartenans au roi *Auguſte*, ou à ſes adhérens, les aportaſſent eux-mêmes avant la fin du jour, ſur peine de la vie. Les meſures furent ſi bien priſes que peu osèrent déſobéir ; on aporta au roi quatre-cents caiſſes remplies d'or & d'argent monnoyé, de vaiſſelle & de choſes précieuſes.

Ce commencement du règne de *Staniſlas* fut marqué preſque le même jour par un événement bien différent. Quelques affaires qui demandaient abſolument ſa préſence l'avaient obligé de demeurer dans Varſovie. Il avait avec lui ſa mère, ſa femme, & ſes deux filles. Le cardinal-primat, l'évêque de Poſnanie, & quelques grands de Pologne compoſaient ſa nouvelle cour. Elle était gardée par ſix mille Polonais de l'armée de la couronne, de puis peu paſſés à ſon ſervice, mais dont la fidélité n'avait point encor été éprouvée. Le général de *Hoorn*, gouverneur de la ville, n'avait d'ailleurs avec lui que quinze cents Suédois. On était à Varſovie dans une tranquilité profonde, & *Staniſlas* comptait en partir dans peu de jours pour aller à la

conquête de Léopold. Tout-à-coup il aprend qu'une armée nombreuſe aproche de la ville : c'était le roi *Auguſte*, qui par un nouvel effort, & par une des plus belles marches que jamais général ait faites, ayant donné le change au roi de Suède, venait avec vingt mille hommes fondre dans Varſovie & enlever ſon rival.

Varſovie n'était pas fortifiée, & les troupes Polonaiſes qui la défendaient, peu ſûres. *Auguſte* avait des intelligences dans la ville ; ſi *Staniſlas* demeurait, il était perdu. Il renvoya ſa famille en Poſnanie ſous la garde des troupes Polonaiſes, auxquelles il ſe fiait le plus. Il crut dans ce déſordre avoir perdu ſa ſeconde fille âgée d'un an. Elle fut égarée par ſa nourrice : il la retrouva dans un auge d'écurie où elle avait été abandonnée dans un village voiſin : c'eſt ce que je lui ai entendu conter. Ce fut ce même enfant que la deſtinée, après de plus grandes viciſſitudes, fit depuis reine de France. Pluſieurs gentilshommes prirent des chemins différens ; le nouveau roi partit lui-même pour aller trouver *Charles XII*, aprenant de bonne heure à ſouffrir des diſgraces, & forcé de quitter ſa capitale ſix ſemaines après y avoir été élu ſouverain.

Auguſte entra dans la capitale en ſouverain irrité & victorieux. Les habitans déjà rançonnés par le roi de Suède le furent encor davantage par *Auguſte*. Le palais du cardinal & toutes les maiſons des ſeigneurs confédérés, tous leurs biens à la ville & à la campagne, furent livrés au pillage. Ce qu'il y eut de plus étrange dans cette révolution paſſagère, c'eſt qu'un nonce du pape, qui était venu avec le roi *Auguſte*, demanda au nom de ſon maître, qu'on lui livrât l'évêque de Poſnanie, comme juſticiable de la cour de Rome en qualité d'évêque & de fauteur d'un prince mis ſur le trône par les armes d'un luthérien.

La cour de Rome, qui a toujours ſongé à augmenter ſon pouvoir temporel à la faveur du ſpirituel, avait depuis

très-long-tems établi en Pologne une espèce de jurisdiction, à la tête de laquelle est le nonce du pape. Ses ministres n'avait pas manqué de profiter de toutes les conjonctures favorables, pour étendre leur pouvoir, révéré par la multitude, mais toujours contesté par les plus sages. Ils s'étaient attribué le droit de juger toutes les causes des ecclésiastiques, & avaient sur-tout dans les tems de troubles usurpé beaucoup d'autres prérogatives, dans lesquelles ils se sont maintenus jusques vers l'année 1728, où l'on a retranché ces abus, qui ne sont jamais reformés que lorsqu'ils sont devenus tout-à-fait intolérables.

Le roi *Auguste,* bien aise de punir l'évêque de Posnanie avec bienséance, & de plaire à la cour de Rome contre laquelle il se serait élevé en tout autre tems, remit le prélat Polonais entre les mains du nonce. L'évêque, après avoir vu piller sa maison, fut porté par des soldats chez le ministre Italien, & envoyé en Saxe où il mourut. Le comte de *Hoorn* essuya dans le château où il était enfermé, le feu continuel des ennemis; enfin la place n'étant pas tenable, il se rendit prisonnier de guerre avec ses quinze cents Suédois. Ce fut-là le premier avantage qu'eut le roi *Auguste* dans le torrent de sa mauvaise fortune, contre les armes victorieuses de son ennemi.

Ce dernier effort était l'éclat d'un feu qui s'éteint. Ses troupes assemblées à la hâte étaient des Polonais prêts à l'abandonner à la première disgrace; des recrues de Saxons, qui n'avaient point encor vu de guerre; des Cosaques vagabonds, plus propres à dépouiller des vaincus, qu'à vaincre; tous tremblaient au seul nom du roi de Suède.

SCHULEMBOURG ÉCHAPE AUX SUÉDOIS.

Ce conquérant, accompagné du roi *Stanislas*, alla chercher son ennemi à la tête de l'élite de ses troupes. L'armée Saxonne fuyait par-tout devant lui. Les villes

lui envoyaient leurs clefs de trente milles à la ronde ; il n'y avait point de jour qui ne fût signalé par quelque avantage. Les succès devenaient trop familiers à *Charles*. Il disait que c'était aller à la chasse plutôt que de faire la guerre, & se plaignait de ne point acheter la victoire.

Auguste confia pour quelque tems le commandement de son armée au comte de *Schulembourg*, général très-habile, & qui avait besoin de toute son expérience à la tête d'une armée découragée. Il songea plus à conserver les troupes de son maître qu'à vaincre ; il faisait la guerre avec adresse, & les deux rois avec vivacité. Il leur déroba des marches, occupa des passages avantageux, sacrifia quelque cavalerie pour donner le tems à son infanterie de se retirer en sûreté. Il sauva ses troupes par des retraites glorieuses, devant un ennemi avec lequel on ne pouvait guère alors acquérir que cette espèce de gloire.

A peine arrivé dans le palatinat de Posnanie, il aprend que les deux rois qu'il croyait à cinquante lieues de lui, avaient fait ces cinquante lieues en neuf jours. Il n'avait que huit mille fantassins & mille cavaliers ; il falait se soutenir contre une armée supérieure, contre le nom du roi de Suède, & contre la crainte naturelle que tant de défaites inspiraient aux Saxons. Il avait toujours prétendu, malgré l'avis des généraux Allemans, que l'infanterie pouvait résister en pleine campagne même sans chevaux de frise, à la cavalerie ; il en osa faire ce jour-là l'expérience contre cette cavalerie victorieuse, commandée par deux rois & par l'élite des généraux Suédois. Il se posta si avantageusement qu'il ne put être entouré. Son premier rang mit un genou en terre, il était armé de piques & de fusils, les soldats extrêmement serrés présentaient aux chevaux des ennemis une espèce de rempart hérissé de piques & de baïonnettes ; le second rang un peu courbé sur les épaules du premier, tirait par-dessus ; & le troisième debout faisait feu en même tems derrière les deux autres. Les Suédois

fondirent avec leur impétuosité ordinaire sur les Saxons, qui les attendirent sans s'ébranler; les coups de fusil, de pique & de baïonnette effarouchèrent les chevaux qui se cabraient au lieu d'avancer. Par ce moyen les Suédois n'attaquèrent qu'en désordre, & les Saxons se défendirent en gardant leurs rangs.

Il en fit un bataillon quarré long; & quoique chargé de cinq blessures, il se retira en bon ordre en cette forme au milieu de la nuit, dans la petite ville de Gurau, à trois lieues du champ de bataille. A peine commençait-il à respirer dans cet endroit, que les deux rois paraissent tout-à-coup derrière lui.

Au de-là de Gurau, en tirant vers le fleuve de l'Oder, était un bois épais à travers duquel le général Saxon sauva son infanterie fatiguée. Les Suédois sans se rebuter le poursuivirent par le bois même, avançant avec difficulté dans des routes à peine pratiquables pour des gens de pied. Les Saxons n'eurent traversé le bois que cinq heures avant la cavalerie Suédoise. Au sortir de ce bois coule la rivière de Parts au pied d'un village nommé Rutsen. *Schulembourg* avait envoyé en diligence rassembler des bateaux; il fait passer la rivière à sa troupe, qui était déjà diminuée de moitié. *Charles* arrive dans le tems que *Schulembourg* était à l'autre bord. Jamais vainqueur n'avait poursuivi si vivement son ennemi. La réputation de *Schulembourg* dépendait d'échaper au roi de Suède: le roi de son côté croyait sa gloire intéressée à prendre *Sculembourg* & le reste de son armée; il ne perd point de tems, il fait passer sa cavalerie à un gué. Les Saxons se trouvaient enfermés entre cette rivière de Parts, & le grand fleuve de l'Oder, qui prend sa source dans la Silésie, & qui est déjà profond & rapide en cet endroit.

La perte de *Schulembourg* paraissait inévitable; cependant après avoir sacrifié peu de soldats, il passa l'Oder pendant la nuit. Il sauva ainsi son armée; & *Charles* ne

put s'empécher de dire : « aujourd'hui *Schulembourg* » nous a vaincus. »

C'eſt ce même *Schulembourg* qui fut depuis général des Vénitiens, & à qui la république a érigé une ſtatue dans Corfou, pour avoir défendu contre les Turcs ce rempart de l'Italie. Il n'y a que les républiques qui rendent de tels honneurs ; les rois ne donnent que des récompenſes.

Mais ce qui faiſait la gloire de *Schulembourg* n'était guère utile au roi *Auguſte*. Ce prince abandonna encor une fois la Pologne à ſes ennemis ; il ſe retira en Saxe, & fit réparer avec précipitation les fortifications de Dreſde, craignant déjà non ſans raiſon, pour la capitale de ſes états héréditaires.

Charles XII. voyait la Pologne ſoumiſe ; ſes généraux, à ſon exemple, venaient de battre en Courlande pluſieurs petits corps Moſcovites, qui depuis la grande bataille de Nerva ne ſe montraient plus que par pelotons, & qui dans ces quartiers ne faiſaient la guerre que comme des Tartares vagabonds qui pillent, qui fuient, & qui reparaiſſaient pour fuir encor.

Par-tout où ſe trouvaient les Suédois, ils ſe croyaient ſûrs de la victoire quand ils étaient vingt contre cent. Dans de ſi heureuſes conjonctures *Staniſlas* prépara ſon couronnement. La fortune qui l'avait fait élire à Varſovie, & qui l'en avait chaſſé, l'y rappella encor aux acclamations d'une foule de nobleſſe que le ſort des armes lui attachait. Une diète y fut convoquée ; tous les obſtay furent aplanis ; il n'y eut que la cour de Rome ſeule qui le traverſa.

Il était naturel qu'elle ſe déclarât pour le roi *Auguſte*, qui de proteſtant s'était fait catholique pour monter ſur le trône, contre *Staniſlas* placé ſur le même trône par un grand ennemi de la religion catholique. *Clement XI.* alors pape, envoya des brefs à tous les prélats de Pologne, & ſurtout au cardinal-primat, par leſquels il les menaçait de

l'excommunication, s'ils osaient assister au sacre de *Stanislas*, & attenter en rien contre les droits du roi *Auguste*.

Si ces brefs parvenaient aux évêques qui étaient à Varsovie, il était à craindre que quelques-uns n'obéissent par foiblesse, & que la plupart ne s'en prévalussent pour se rendre plus difficiles à mesure qu'ils seraient plus nécessaires. On avait donc pris toutes les précautions pour empêcher que les lettres du pape ne fussent reçues dans Varsovie. Un franciscain reçut secrétement les brefs pour les délivrer en main propre aux prélats. Il en donna d'abord un au suffragant de Chelm; ce prélat, très-attaché à *Stanislas*, le porta au roi tout cacheté. Le roi fit venir le religieux, & lui demanda comment il avait osé se charger d'une telle pièce? Le franciscain répondit que c'était par ordre de son général. *Stanislas* lui ordonna d'écouter désormais les ordres de son roi préférablement à ceux du general des franciscains, & le fit sortir dans le moment de la ville.

Le même jour on publia un placard du roi de Suède, par lequel il était défendu à tous ecclésiastiques séculiers & réguliers dans Varsovie, sous des peines très-grièves, de se mêler des affaires d'état. Pour plus de sûreté, il fit mettre des gardes aux portes de tous les prélats, & défendit qu'aucun étranger entrât dans la ville. Il prenait sur lui ces petites sévérités, afin que *Stanislas* ne fût point brouillé avec le clergé à son avénement. Il disait qu'il se délassait de ses fatigues militaires en arrêtant les intrigues de la cour Romaine, & qu'on se battait contr'elle avec du papier, au lieu qu'il falait attaquer les autres souverains avec des armes véritables.

Le cardinal-primat était sollicité par *Charles* & par *Stanislas* de venir faire la cérémonie du couronnement. Il ne crut pas devoir quitter Dantzick pour sacrer un roi qu'il n'avait point voulu élire; mais comme sa politique était de ne jamais rien faire sans prétexte, il voulu pré-

parer une excuſe légitime à ſon refus. Il fit afficher pendant la nuit le bref du pape à la porte de ſa propre maiſon. Le magiſtrat de Dantzick indigné fit chercher les coupables qu'on ne trouva point. Le primat feignait d'être irrité, & était fort content, il avoit une raiſon pour ne point ſacrer le nouveau roi ; & il ſe ménageait en même tems avec *Charles XII. Auguſte*, *Staniſlas* & le pape. Il mourut peu de jours après, laiſſant ſon pays dans une confuſion affreuſe, & n'ayant réuſſi par toutes ſes intrigues qu'à ſe brouiller à la fois avec les trois rois *Charles*, *Auguſte* & *Staniſlas*, avec ſa république, & avec le pape qui lui avait ordonné de venir à Rome rendre compte de ſa conduite ; mais comme les politiques même ont quelquefois des remords dans leurs derniers momens, il écrivit au roi *Auguſte* en mourant pour lui demander pardon.

Le ſacre ſe fit tranquilement & avec pompe le 4 Octobre 1705 dans la ville de Varſovie, malgré l'uſage où l'on eſt en Pologne de couronner les rois à Cracovie. *Staniſlas Leczinski*, & ſa femme *Charlotta Opalinska*, furent ſacrés roi & reine de Pologne par les mains de l'archevêque de Léopold, aſſiſté de beaucoup d'autres prélats. *Charles XII.* vit cette cérémonie *incognito* : unique fruit qu'il retirait de ſes conquêtes.

Tandis qu'il donnait un roi à la Pologne ſoumiſe, que le Dannemarck n'oſait le troubler, que le roi de Pruſſe recherchait ſon amitié, & que le roi *Auguſte* ſe retirait dans ſes états héréditaires, le czar devenait de jour en jour redoutable. Il avait faiblement ſecouru *Auguſte* en Pologne ; mais il avait fait de puiſſantes diverſions en Ingrie.

Le czar s'aguerrit. Il prend Nerva.

Pour lui, non-ſeulement il commençait à être grand homme de guerre, mais même à montrer l'art à ſes Moſ-

covites ; la discipline s'établissait dans ses troupes, il avait de bons ingénieurs, une artillerie bien servie, beaucoup de bons officiers ; il savait le grand art de faire subsister des armées, quelques-uns de ses généraux avaient apris, & à bien combattre, &, selon le besoin, à ne combattre pas ; bien plus, il avait formé une marine capable de faire tête aux Suédois dans la mer Baltique.

Fort de tous ces avantages dus à son seul génie, & de l'absence du roi de Suède, il prit Nerva d'assaut le 21 Août de l'année 1704, après un siege régulier, & après avoir empêché qu'elle ne fût secourue par mer & par terre. Les soldats maîtres de la ville coururent au pillage ; ils s'abandonnèrent aux barbaries les plus énormes. Le czar courait de tous côtés pour arrêter le désordre & le massacre ; il arracha lui-même des femmes des mains des soldats, qui les allaient égorger après les avoir violées. Il fut même obligé de tuer de sa main quelques Moscovites, qui n'écoutaient point ses ordres. On montre encor à Nerva, dans l'hôtel-de-ville, la table sur laquelle il posa son épée en entrant ; & on s'y ressouvient des paroles qu'il adressa aux citoyens, qui s'y rassemblèrent. « Ce n'est » point du sang des habitans que cette épée est teinte, » mais de celui des Moscovites, que j'ai répandu pour » sauver vos vies. »

Si le czar avait toujous eu cette humanité, c'était le premier des hommes. Il aspirait à plus qu'à détruire des villes, il en fondait une alors peu loin de Nerva même, au milieu de ses nouvelles conquêtes ; c'était la ville de Pétersbourg, dont il fit depuis sa résidence, & le centre de son commerce. Elle est située entre la Finlande & l'Ingrie, dans une isle marécageuse, autour de laquelle la Néva se divise en plusieurs bras avant de tomber dans le golfe de Finlande ; lui-même traça le plan de la ville, de la forteresse, du port, des quais qui l'embellissent, & des forts qui en dé-

fendent l'entrée. Cette isle inculte & déserte, qui n'était qu'un amas de boue pendant le court été de ces climats, & dans l'hiver qu'un étang glacé, où l'on ne pouvait aborder par terre qu'à travers des forêts sans route & des marais profonds, & qui n'avait été jusqu'alors que le repaire des loups & des ours, fut remplie en 1703 de plus de trois cents mille hommes que le czar avait rassemblés de ses états. Les paysans du royaume d'Astracan, & ceux qui habitent les frontières de la Chine, furent transportés à Pétersbourg. Il falut percer des forêts, faire des chemins, sécher des marais, élever des digues, avant de jeter les fondemens de la ville. La nature fut forcée par-tout. Le czar s'obstina à peupler un pays, qui semblait n'être pas destiné pour des hommes; ni les inondations, qui ruinèrent ses ouvrages, ni la stérilité du terrain, ni l'ignorance des ouvriers, ni la mortalité même, qui fit périr deux cent mille hommes dans ces commencemens, ne lui firent point changer de résolution. La ville fut fondée parmi les obstacles que la nature, le génie des peuples, & une guerre malheureuse, y aportaient. Pétersbourg était déjà une ville en 1705, & son port était rempli de vaisseaux. L'empereur y atirait les étrangers par des bienfaits, distribuant des terres aux uns, donnant des maisons aux autres, & encourageant tous les arts qui venaient adoucir ce climat sauvage. Sur-tout il avait rendu Pétersboug inaccessible aux efforts des ennemis. Les généraux Suédois, qui battaient souvent ses troupes par-tout ailleurs, n'avaient pu endommager cette colonie naissante. Elle était tranquile au milieu de la guerre qui l'environnait.

Le czar, en se créant ainsi de nouveaux etats, tendait toujours la main au roi *Auguste* qui perdait les siens; il lui persuada, par le général *Patkul*, passé depuis peu au service de Moscovie, & alors ambassadeur du czar en Saxe, de venir à Grodno conférer

encor une fois avec lui ſur l'état malheureux de ſes affaires. Le roi *Auguſte* y vint avec quelques troupes, accompagné du général *Schulembourg*, que ſon paſſage de l'Oder avait rendu illuſtre dans le Nord, & en qui il mettait ſa dernière eſpérance. Le czar y arriva, faiſant marcher après lui une armée de ſoixante-dix mille hommes. Les deux monarques firent de nouveaux plans de guerre. Le roi *Auguſte* détrôné ne craignait plus d'iriter les Polonais en abandonnant leur pays aux troupes Moſcovites. Il fut réſolu que l'armée du czar ſe diviſerait en pluſieurs corps pour arrêter le roi de Suède à chaque pas. Ce fut dans le tems de cette entrevue que le roi *Auguſte* renouvella l'ordre de l'aigle blanc, faible reſſource alors pour lui attacher quelques ſeigneurs Polonais, plus avides d'avantages réels que d'un vain honneur, qui devient ridicule quand on le tient d'un prince qui n'eſt roi que de nom. La conférence des deux rois finit d'une manière extraordinaire. Le czar partit ſoudainement, & laiſſa ſes troupes à ſon allié, pour courir éteindre lui-même une rébellion dont il était menacé à Aſtracan. A peine était-il parti que le roi *Auguſte* ordonna que *Patkul* fut arrêté à Dreſde. Toute l'Europe fut ſurpriſe qu'il osât, contre le droit des gens, & en apparence contre ſes intérêts, mettre en priſon l'ambaſſadeur du ſeul prince qui le protégeait.

Voici le nœud ſecret de cet événement, ſelon ce que le maréchal de Saxe fils du roi *Auguſte* m'a fait l'honneur de me dire. *Patkul*, proſcrit en Suède pour avoir ſoutenu les privileges de la Livonie ſa patrie, avait été général du roi *Auguſte*; mais ſon eſprit altier & vif s'accommodant mal des hauteurs du général *Flemming*, favori du roi, plus impérieux & plus vif que lui, il avait paſſé au ſervice du czar, dont il était alors général & ambaſſadeur auprès d'*Auguſte*. C'était un eſprit pénétrant; il avait démêlé que les vues de

Flemming & du chancelier de Saxe étaient de propofer la paix au roi de Suède à quelque prix que ce fût. Il forma auffi-tôt le deffein de les prévenir, & de ménager un accommodement entre le czar & la Suède. Le chancelier éventa fon projet, & obtint qu'on fe faifit de fa perfonne. Le roi *Augufte* dit au czar que *Patkul* était un perfide qui les trahiffait tous deux Il n'était pourtant coupable que d'avoir trop bien fervi fon nouveau maître; mais un fervice rendu mal-à-propos eft fouvent puni comme une trahifon.

Cependant d'un côté les foixante mille Ruffes, divifés en plufieurs petits corps, brûlaient & ravageaient les terres des partifans de *Stanislas* : de l'autre *Schulembourg* s'avançait avec fes nouvelles troupes. La fortune des Suédois diffipa ces deux armées en moins de deux mois. *Charles XII.* & *Staniflas* attaquèrent les corps féparés des Mofcovites l'un après l'autre, mais fi vivement, qu'un général Mofcovite était battu avant qu'il fût la défaite de fon compagnon.

Nul obftacle n'arrêtait le vainqueur : s'il fe trouvait une rivière entre les ennemis & lui, *Charles XII.* & fes Suédois la paffaient à la nage. Un parti Suédois prit le bagage d'*Augufte*, où il y avait deux cents mille écus d'argent monnoyé. *Staniflas* faifit huit cents mille ducats apartenans au prince *Menzikoff* général Mofcovite. *Charles* à la tête de fa cavalerie fit trente lieues en vingt-quatre heures, chaque cavalier menant un cheval en main pour le monter quand le fien ferait rendu. Les Mofcovites épouvantés & réduits à un petit nombre, fuyaient en défordre au-delà du Boriſthène.

Les Saxons sont encor défaits.

Tandis que *Charles* chaffait devant lui les Mofcovites jufqu'au fond de la Lithuanie, *Schulembourg* repaffa enfin l'Oder, & vint à la tête de vingt mille

hommes préſenter la bataille au grand maréchal *Renſchild*, qui paſſait pour le meilleur général de *Charles XII.* & que l'on apellait le *Parménion de l'Alexandre du Nord.* Ces deux illuſtres généraux, qui ſemblaient participer à la deſtinée de leurs maîtres, ſe rencontrèrent aſſez près de Punit, dans un lieu nommé Frawenſtad, territoire déjà fatal aux troupes d'*Auguſte*. *Renſchild* n'avait que treize bataillons & vingt-deux eſcadrons, qui faiſaient en tout près de dix mille hommes. *Schulembourg* en avait une fois autant. Il eſt à remarquer qu'il y avait dans ſon armée un corps de ſix à ſept mille Moſcovites, que l'on avait long-tems diſciplinés, & ſur leſquels on comptait comme ſur des ſoldats aguerris. Cette bataille de Frawenſtad ſe donna le 12 Février 1706; mais ce même général *Schulembourg*, qui avec quatre mille hommes avait en quelque façon troublé la fortune du roi de Suède, ſuccomba ſous celle du général *Renſchild*. Le combat ne dura pas un quart-d'heure; les Saxons ne réſiſtèrent pas un moment; les Moſcovites jettèrent leurs armes dès qu'ils virent les Suédois: l'épouvante fut ſi ſubite, & le déſordre ſi grand, que les vainqueurs trouvèrent ſur le champ de bataille ſept millle fuſils tout chargés qu'on avait jetés à terre ſans tirer. Jamais déroute ne fut plus prompte, plus complete & plus honteuſe; & cependant jamais général n'avait fait une ſi belle diſpoſition que *Schulembourg*, de l'aveu de tous les officiers Saxons & Suédois, qui virent en cette journée combien la prudence humaine eſt peu maîtreſſe des événemens.

Parmi les priſonniers il ſe trouva un régiment entier de Français. Ces infortunés avaient été pris par les les troupes de Saxe l'an 1704, à cette fameuſe batailles de Hochſtet ſi funeſte à la grandeur de *Louis XIV*. Ils avaient depuis paſſé au ſervice du roi *Auguſte*, qui en avait fait un régiment de dragons, & en avait donné le commandement à un Français de la

maiſon



maiſon de *Joyeuſe*. Le colonel fut tué à la première, ou plutôt à la ſeule décharge des Suédois; le régiment tout entier fut fait priſonnier de guerre. Dès le jour même ces Français demandèrent à ſervir *Charles XII.* & ils furent reçus à ſon ſervice, par une deſtinée ſingulière, qui les réſervait à changer encor de vainqueur & de maître.

A l'égard des Moſcovites, ils demandèrent la vie à genoux; mais on les maſſacra inhumainement plus de ſix heures après le combat, pour punir ſur eux les violences de leurs compatriotes, & pour ſe débarraſſer de ces priſonniers dont on n'eût ſu que faire.

Auguſte ſe vit alors ſans reſſources: il ne lui reſtait plus que Cracovie, où il s'était enfermé avec deux régimens de Moſcovites, deux de Saxons, & quelques troupes de l'armée de la couronne, par leſquelles même il craignait d'être livré au vainqueur; mais ſon malheur fut au comble, quand il ſut que *Charles XII.* était enfin entré en Saxe le premier Septembre 1706.

CHARLES ENTRE DANS L'EMPIRE.

Il avait traverſé la Siléſie ſans daigner ſeulement en faire avertir la cour de Vienne. L'Allemagne était conſternée; la diète de Ratisbonne, qui repréſente l'empire, mais dont les réſolutions ſont ſouvent auſſi infructueuſes que ſolemnelles, déclara le roi de Suède ennemi de l'empire, s'il paſſait au-delà de l'Oder avec ſon armée, cela même le détermina à venir plus tôt en Allemagne.

A ſon approche les villages furent déſerts, les habitans fuyaient de tous côtés. *Charles* en uſa alors comme à Coppenhague: il fit afficher par-tout, qu'il n'était venu que pour donner la paix; que tous ceux qui reviendraient chez eux & qui paieraient les contributions qu'il ordonnerait, feraient traités comme ſes

propres ſujets, & les autres pourſuivis ſans quartier. Cette déclaration d'un prince, qu'on ſavait n'avoir jamais manqué à ſa parole, fit revenir en foule tout ceux que la peur avait écartés. Il choiſit ſon camp à Altranſtad, près de la compagne de Lutſen, champ de bataille fameux par la victoire & par la mort de *Guſtave-Adolphe.* Il alla voir la place où ce grand homme avait été tué. Quand on l'eut conduit ſur le lieu : « J'ai tâché, dit-il, de vivre comme lui, DIEU m'accordera peut-être un jour une mort auſſi glorieuſe. »

Il est le maitre en Saxe.

De ce camp il ordnna aux états de Saxe de s'aſſembler, & de lui envoyer ſans délai les regiſtres des finances de l'électorat. Dès qu'il les eut en ſon pouvoir, & qu'il fut informé au juſte de ce que la Saxe pouvait fournir, il la taxa à ſix cent vingt-cinq mille riſdales par mois. Outre cette contribution, les Saxons furent obligés de fournir à chaque ſoldat Suédois deux livres de viande, deux livres de pain, deux pots de bière, & quatre ſols par jour, avec du fourage pour la cavalerie. Les contributions ainſi réglées, le roi établit une nouvelle police pour garantir les Saxons des inſultes de ſes ſoldats; il ordonna dans toutes les villes où il mit garniſon, que chaque hôte chez qui les ſoldats logeraient, donnerait des certificats tous les mois de leur conduite, faute de quoi le ſoldat n'aurait point ſa paye. De plus, des inſpecteurs allaient tous les quinze jours de maiſon en maiſon, s'informer ſi les Suédois n'avaient point commis de dégât. ils avaient ſoin de dédommager les hôtes, & de punir les coupables.

On ſait ſous quelle diſcipline ſévère vivaient les troupes de *Charles XII.* qu'elles ne pillaient pas les villes priſes d'aſſaut, avant d'en avoir reçu la permiſſion; qu'elles allaient même au pillage avec ordre,

& le quittaient au premier ſignal. Les Suédois ſe vantent encor aujourd'hui de la diſcipline qu'ils obſervèrent en Saxe ; & cependant les Saxons ſe plaignent des dégâts affreux qu'ils y commirent ; contradicton qu'il ſerait impoſſible de concilier, ſi l'on ne ſavait combien les hommes voient différemment les mêmes objets. Il était bien difficile que les vainqueurs n'abuſaſſent quelquefois de leurs droits, & que les vaincus ne priſſent les plus légères léſions pour des brigandages barbares. Un jour le roi ſe promenant à cheval près de Leipſick, un payſan Saxon vint ſe jeter à ſes pieds, pour lui demander juſtice d'un grenadier qui venait de lui enlever ce qui était deſtiné pour le dîner de ſa famille. Le roi fit venir le ſoldat : Eſt-il vrai, dit-il d'un viſage ſévère, que vous avez volé cet homme ? *Sire*, dit le ſoldat, *je ne lui ai pas fait tant de mal que votre majeſté en a fait à ſon maître ; vous lui avez ôté un royaume, & je n'ai pris à ce manant qu'un dindon.* Le roi donna dix ducats de ſa main au payſan, & pardonna au ſoldat, en faveur de la hardieſſe du bon mot, en lui diſant : *Souviens-toi, mon ami, que ſi j'ai ôté un royaume au roi* Auguſte, *je n'en ai rien pris pour moi.*

La grande foire de Leipſick ſe tint comme à l'ordinaire, les marchands y vinrent avec une ſûreté entière : on ne vit pas un ſoldat Suédois dans la foire ; on eût dit que l'armée du roi de Suède n'était en Saxe que pour veiller à la conſervation du pays. Il commandait dans tout l'électorat avec un pouvoir auſſi abſolu & une tranquillité auſſi profonde que dans Stockholm.

Le roi *Auguſte* errant dans la Pologne, privé à la fois de ſon royaume & de ſon électorat, écrivit enfin une lettre de ſa main à *Charles XII.* pour lui demander la paix. Il chargea en ſecret le baron d'*Imhof* d'aller porter la lettre, conjointement avec monſieur

Fingſten référendaire du conſeil privé : il leur donna à tous deux ſes pleins-pouvoirs & ſon blanc-ſigné. *Allez*, leur dit-il en propres mots, *tâchez de m'obtenir des conditions raiſonnables & chrétiennes.* Il était réduit à la néceſſité de cacher ſes démarches pour la paix, & de ne recourir à la médiation d'aucun prince ; car étant alors en Pologne à la merci des Moſcovites, il craignait avec raiſon que le dangereux allié qu'il abandonnait, ne ſe vengeât ſur lui de ſa ſoumiſſion au vainqueur. Ses deux plénipotentiaires arrivèrent de nuit au camp de *Charles XII.* ils eurent une audience ſecrete. Le roi lut la lettre. Meſſieurs, « dit-il aux plénipotentiaires, vous aurez dans un mo» ment ma réponſe. » Il ſe retira auſſi-tôt dans ſon cabinet, & fit écrire ce qui ſuit :

JE conſens de donner la paix aux conditions ſuivantes, auxquelles il ne faut pas s'attendre que je change rien.

1. *Que le roi* Auguſte *renonce pour jamais à la couronne de Pologne, qu'il reconnaiſſe* Staniſlas *pour légitime roi, & qu'il promette de ne jamais ſonger à remonter ſur le trône, même après la mort de* Staniſlas

2. *Qu'il renonce à tous autres traités, & particuliérement à ceux qu'il a faits avec la Moſcovie.*

3. *Qu'il renvoie avec honneur en mon camp les princes* Sobiesky, *& tous les priſonniers qu'il a pu faire.*

4. *Qu'il me livre tous les déſerteurs qui ont paſſé à ſon ſervice, & nommément* Jean Patkul, *& qu'il ceſſe toute procédure contre ceux qui de ſon ſervice ont paſſé dans le mien.*

Il donna ce papier au comte *Piper*, le chargeant

de négocier le reſte avec les plénipotentiaires du roi *Auguſte*. Ils furent épouvantés de la dureté de ces propoſitions. Ils mirent en uſage le peu d'art qu'on peut employer quand on eſt ſans pouvoir, pour tâcher de fléchir la rigueur du roi de Suède. Ils eurent pluſieurs conférences avec le comte *Piper*. Ce miniſtre ne répondit autre choſe à toutes leurs inſinuations, ſi non: « Telle eſt la volonté du roi mon maître ; il ne change » jamais ſes réſolutions. »

Tandis que cette paix ſe négociait ſourdement en Saxe, la fortune ſembla mettre le roi *Auguſte* en état d'en obtenir une plus honorable, & de traiter avec ſon vainqueur ſur un pied plus égal

Le prince *Menzikoff*, généraliſſime des armées Moſcovites, vint avec trente mille hommes le trouver en Pologne, dans le tems que non-ſeulement il ne ſouhaitait plus ſes ſecours, mais que même il les craignait: il avait avec lui quelques troupes Polonaiſes & Saxonnes, qui faiſaient en tout ſix mille hommes. Environné avec ce petit corps de l'armée du prince *Menzikoff*, il avait tout à redouter en cas qu'on découvrît ſa négociation. Il ſe voyait en même tems détrôné par ſon ennemi, & en danger d'être arrêté priſonnier par ſon allié. Dans cette circonſtance délicate, l'armée ſe trouva en préſence d'un des généraux Suédois nommé *Meyerfeld*, qui était à la tête de dix mille hommes à Calish, près du palatinat de Poſnanie. Le prince *Menzikoff* preſſa le roi *Auguſte* de donner bataille. Le roi très-embarraſſé différa ſous divers prétextes; car quoique les ennemis fuſſent trois fois moins forts que lui, il y avait quatre mille Suédois dans l'armée de *Meyerfeld*; & c'en était aſſez pour rendre l'événement douteux. Donner bataille aux Suédois pendant les négociations, & la perdre, c'était creuſer l'abyme où il était : il prit le parti d'envoyer un homme de confiance au général ennemi, pour lui donner part du ſecret de la paix, & l'avertir de ſe retirer;

mais cet avis eut un effet tout contraire à ce qu'il en attendait. Le général *Meyerfeld* crut qu'on lui tendait un piége pour l'intimider ; & sur cela il se résolut à risquer le combat.

Les Russes vainquirent ce jour-là les Suédois en bataille rangée, pour la première fois. Cette victoire que le roi *Auguste* remporta presque malgré lui, fut complette ; il entra triomphant, au milieu de sa mauvaise fortune, dans Varsovie autrefois sa capitale, ville alors démantelée & ruinée, prête à recevoir le vainqueur quel qu'il fût, & à reconnaître le plus fort pour son roi. Il fut tenté de saisir ce moment de prospérité, & d'aller attaquer en Saxe le roi de Suède avec l'armée Moscovite. Mais ayant réfléchi que *Charles XII.* était à la tête d'une armée Suédoise, jusqu'alors invincible ; que les Russes l'abandonneraient au premier bruit de son traité commencé ; que la Saxe, son pays héréditaire, déjà épuisée d'argent & d'hommes, serait ravagée également par les Suédois & par les Moscovites ; que l'empire occupé de la guerre contre la France, ne pouvait le secourir ; qu'il demeurerait sans états, sans argent, sans amis ; il conçut qu'il falait fléchir sous la loi qu'imposoit le roi de Suède. Cette loi ne devint que plus dure, quand *Charles* eut appris que le roi *Auguste* avait attaqué ses troupes pendant la négociation. Sa colère & le plaisir d'humilier davantage un ennemi qui venait de le vaincre, le rendirent plus inflexible sur tous les articles du traité. Ainsi la victoire du roi *Auguste* ne servit qu'à rendre sa situation plus malheureuse : ce qui peut-être n'était jamais arrivé qu'à lui.

Il venait de faire chanter le *Te Deum* dans Varsovie, lorsque *Fingsten*, l'un de ses plénipotentiaires, arriva de Saxe avec ce traité de paix qui lui ôtait la couronne. *Auguste* hésita, mais il signa, & partit pour la Saxe, dans la vaine espérance que sa présence pourrait fléchir le roi de Suède ; & que son ennemi se souviendrait

peut-être des anciennes alliances de leurs maiſons, & du ſang qui les uniſſait.

IL FORCE LE ROI AUGUSTE DE SIGNER SON ABDICATION.

Ces deux princes ſe virent pour la première fois dans un lieu nommé *Gutersdorf*, au quartier du comte *Piper*, ſans aucune cérémonie. *Charles XII.* était en groſſes bottes, ayant pour cravate un taffetas noir qui lui ſerrait le cou ; ſon habit était, comme à l'ordinaire, d'un gros drap bleu avec des boutons de cuivre doré. Il portait au côté une longue épée qui lui avait ſervi à la bataille de Nerva, & ſur le pommeau de laquelle il s'appuyait ſouvent. La converſation ne roula que ſur ces groſſes bottes. *Charles XII.* dit au roi *Auguſte*, qu'il ne les avait quittées depuis ſix ans, que pour ſe coucher. Ces bagatelles furent le ſeul entretien de deux rois, dont l'un ôtait une couronne à l'autre. *Auguſte* ſur-tout parlait avec un air de complaiſance & de ſatisfaction, que les princes & les hommes accoutumés aux grandes affaires, ſavent prendre au milieu des mortifications les plus cruelles. Les deux rois dînèrent deux fois enſemble. *Charles XII.* affecta toujours de donner la droite au roi *Auguſte* ; mais loin de rien relâcher de ſes demandes, il en fit encor de plus dures. C'était déjà beaucoup qu'un Souverain fût forcé à livrer un général d'armée, un miniſtre public. C'était un grand abaiſſement d'être obligé d'envoyer à ſon ſucceſſeur *Staniſlas* les pierreries & les archives de la couronne ; mais ce fut le comble à cet abaiſſement, d'être réduit enfin à féliciter de ſon avénement au trône celui qui allait s'y aſſeoir à ſa place. *Charles* exigea une lettre d'*Auguſte* à *Staniſlas*. Le roi détrôné ſe le fit dire plus d'une fois ; mais *Charles* voulait cette lettre, & il falait l'écrire. La voici telle que je l'ai vue depuis peu copiée fidélement ſur l'original que le roi *Staniſlas* garde encor.

MONSIEUR ET FRÈRE,

Nous avions jugé qu'il n'était pas néceſſaire d'entrer dans un commerce particulier de lettres avec votre Majeſté ; cependant pour faire plaiſir à ſa majeſté Suédoiſe, *& afin qu'on ne nous impute pas que nous faiſons difficulté de ſatisfaire à ſon deſir, nous vous félicitons par celle-ci de votre avénement à la couronne, & vous ſouhaitons que vous trouviez dans votre patrie des ſujets plus fidèles que ceux que nous y avons laiſſés. Tout le monde nous fera la juſtice de croire que nous n'avons été payés que d'ingratitude pour tous nos bienfaits, & que la plupart de nos ſujets ne ſe ſont appliqués qu'à avancer notre ruine. Nous ſouhaitons que vous ne ſoyez pas expoſé à de pareils malheurs, vous remettant à la protection de Dieu.*

A Dreſde, le 8 Avril 1707.

Votre frère & voiſin, AUGUSTE, *roi.*

Il falut qu'*Auguſte* ordonnât lui-même à tous les officiers de magiſtrature de ne plus le qualifier de roi de Pologne, & qu'il fit effacer des prières publiques ce titre auquel il renonçait. Il eut moins de peine à élargir les *Sobiesky* : ces princes au ſortir de leur priſon refuſèrent de le voir ; mais le ſacrifice de *Patkul* fut ce qui dut lui coûter davantage. D'un côté le czar le redemandait hautement comme ſon ambaſſadeur ; de l'autre le roi de Suède exigeait en menaçant qu'on le lui livrât. *Patkul* était alors enfermé dans le château de Kœnigſtein en Saxe. Le roi *Auguſte* crut pouvoir ſatisfaire *Charles XII.* & ſon honneur en même-tems. Il envoya des gardes pour livrer ce malheureux aux troupes Suédoiſes ; mais auparavant il envoya au gouverneur de Kœnigſtein un ordre ſecret de laiſſer échaper ſon priſonnier. La mauvaiſe fortune de

Patkul l'emporta ſur le ſoin qu'on prenait de le ſauver. Le gouverneur ſachant que *Patkul* était très-riche, voulut lui faire acheter ſa liberté. Le priſonnier comptant encor ſur le droit des gens, & informé des intentions du roi *Auguſte*, refuſa de payer ce qu'il penſait devoir obtenir pour rien. Pendant cet intervalle les gardes commandés pour ſaiſir le priſonnier arrivèrent, & le livrèrent immédiatement à quatre capitaines Suédois, qui l'emmenèrent d'abord au quartier général d'Altranſtad, où il demeura trois mois attaché à un poteau avec une groſſe chaîne de fer. De-là il fut conduit à Caſimir.

IL A LA CRUAUTÉ DE FAIRE ROUER PATKUL.

Charles XII. oubliant que *Patkul* était ambaſſadeur du czar, & ſe ſouvenant ſeulement qu'il était né ſon ſujet, ordonna au conſeil de guerre de le juger avec la dernière rigueur. Il fut condamné à être rompu vif, & à être mis en quartiers. Un chapelain vint lui annoncer qu'il falait mourir, ſans lui aprendre le genre du ſupplice. Alors cet homme, qui avait bravé la mort dans tant de batailles, ſe trouvant ſeul avec un prêtre, & ſon courage n'étant plus ſoutenu par la gloire, ni par la colère, ſources de l'intrépidité des hommes, répandit amérement des larmes dans le ſein du chapelain. Il était fiancé avec une dame Saxonne nommé madame d'*Einſiedel*, qui avait de la naiſſance, du mérite & de la beauté, & qu'il avait compté d'épouſer à-peu-près dans le tems même qu'on le livra au ſupplice. Il recommanda au chapelain d'aller la trouver pour la conſoler, & de l'aſſurer qu'il mourait plein de tendreſſe pour elle. Quand on l'eut conduit au lieu du ſupplice, & qu'il vit les roues & les pieux dreſſés; il tomba dans des convulſions de frayeur, & ſe rejeta dans les bras du miniſtre, qui l'embraſſa en le couvrant de ſon manteau & en pleurant. Alors un officier Suédois lut à haute voix un papier dans lequel étaient ces paroles :

« On fait ſavoir que l'ordre très-exprès de ſa majeſté,
» notre ſeigneur très-clément, eſt que cet homme qui
» eſt traître à la patrie, ſoit roué & écartelé, pour répa-
» ration de ſes crimes, & pour l'exemple des autres. Que
» chacun ſe donne de garde de la trahiſon, & ſerve ſon
» roi fidélement. » A ces mots de *prince très-clément*: Quelle clémence! dit *Patkul*: & à ceux de *traître à la patrie*: Helas! dit-il, je l'ai trop bien ſervie. Il reçut ſeize coups, & ſouffrit le ſupplice le plus long & le plus affreux qu'on puiſſe imaginer. Ainſi périt l'infortuné *Jean Reinold Patkul*, ambaſſadeur & général de l'empereur de Ruſſie.

Ceux qui ne voyaient en lui qu'un ſujet révolté contre ſon roi, diſaient qu'il avait mérité la mort; ceux qui le regardaient comme un Livonien, né dans une province laquelle avait des priviléges à défendre, & qui ſe ſouvenaient qu'il n'était ſorti de la Livonie que pour en avoir ſoutenu les droits, l'appellaient le martyr de la liberté de ſon pays. Tous convenaient d'ailleurs que le titre d'ambaſſadeur du czar devait rendre ſa perſonne ſacrée. Le ſeule roi de Suède, élevé dans les principes du deſpotiſme, crut n'avoir fait qu'un acte de juſtice, tandis que toute l'Europe condamnait ſa cruauté.

Ses membres coupés en quartiers reſtèrent expoſés ſur des poteaux juſques en 1713. qu'*Auguſte* étant remonté ſur ſon trône, fit raſſembler ces témoignages de la néceſſité où il avait été réduit à Altranſtad: on les lui apporta à Varſovie dans une caſſette, en préſence de *Buzenval* envoyé de France. Le roi de Pologne montrant la caſſette à ce miniſtre: voilà, lui dit-il ſimplement, les membres de *Patkul*, ſans rien ajouter pour blâmer ou pour plaindre ſa mémoire, & ſans que perſonne de ceux qui étaient préſens, oſât parler ſur un ſujet ſi délicat & ſi triſte.

Environ ce tems-là, un Livonien nommé *Paikel*, officier dans les troupes Saxonnes, fait priſonnier les armes à la main, venait d'être jugé à mort à Stockholm

par arrêt du ſénat ; mais il n'avait été condamné qu'à perdre la tête. Cette différence de ſupplice dans le même cas, faiſait trop voir que *Charles*, en faiſant périr *Patkul* d'une mort ſi cruelle, avait plus ſongé à ſe venger qu'à punir. Quoi qu'il en ſoit, *Paikel* après ſa condamnation, fit propoſer au ſénat de donner au roi le ſecret de faire de l'or, ſi on voulait lui pardonner. Il fit faire l'expérience de ſon ſecret dans la priſon, en préſence du colonel *Hamilton* & des magiſtrats de la ville ; & ſoit qu'il eût en effet découvert quelque art utile, ſoit qu'il n'eût que celui de tromper habilement, ce qui eſt beaucoup plus vraiſemblable, on porta à la monnoie de Stockholm l'or qui ſe trouva dans le creuſet à la fin de l'expérience, & on en fit au ſénat un raport ſi juridique, & qui parut ſi important, que la reine aïeule de *Charles* ordonna de ſuſpendre l'exécution, juſqu'à ce que le roi informé de cette ſingularité envoyât ſes ordres à Stockholm.

Le roi répondit qu'il avait refuſé à ſes amis la grace du criminel, & qu'il n'accorderait jamais à l'intérêt ce qu'il n'avait pas donné à l'amitié. Cette inflexibilité eut quelque choſe d'héroïque dans un prince, qui d'ailleurs croyait le ſecret poſſible. Le roi *Auguſte* qui en fut informé, dit : *Je ne m'étonne pas que le roi de Suède ait tant d'indifférence pour la pierre philoſophale ; il l'a trouvée en Saxe.*

Quand le czar eut appris l'étrange paix que le roi *Auguſte*, malgré leurs traités, avait conclue à Altranſtad, & que *Patkul*, ſon ambaſſadeur plénipotentiaire, avait été livré au roi de Suède au mépris des loix des nations, il fit éclater ſes plaintes dans toutes les cours de l'Europe ; il écrivit à l'empereur d'Allemagne, à la reine d'Angleterre, aux Etats-Généraux des Provinces-Unies ; il appellait lâcheté & perfidie la néceſſité douloureuſe ſous laquelle *Auguſte* avait ſuccombé ; il conjura toutes ces puiſſances d'interpoſer leur médiation pour lui faire rendre ſon ambaſſadeur, & pour prévenir l'affront qu'on allait

faire en sa personne à toutes les têtes couronnées ; il les pressa par le motif de leur honneur, de ne pas s'avilir jusqu'à donner de la paix d'Altranstad une garantie que *Charles XII.* leur arrachait en menaçant. Ces lettres n'eurent d'autre effet que de mieux faire voir la puissance du roi de Suède. L'empereur, l'Angleterre & la Hollande avaient alors à soutenir contre la France une guerre ruineuse ; ils ne jugèrent pas à propos d'irriter *Charles XII.* par le refus de la vaine cérémonie de la garantie d'un traité. A l'égard du malheureux *Patkul*, il n'y eut pas une puissance qui interposât ses bons offices en sa faveur, & qui ne fit voir combien peu un sujet doit compter sur des rois, & combien tous les rois alors craignaient celui de Suède.

On proposa dans le conseil du czar d'user de représailles envers les officiers Suédois, prisonniers à Moscou. Le czar ne voulut point consentir à une barbarie qui eût eu des suites si funestes : il y avait plus de Moscovites prisonniers en Suède, que de Suédois en Moscovie.

Il chercha une vengeance plus utile. La grande armée de son ennemi était en Saxe sans agir. *Levenhaupt*, général du roi de Suède qui était resté en Pologne à la tête d'environ vingt mille hommes, ne pouvait garder les passages dans un pays sans forteresses & plein de factions. *Stanislas* était au camp de *Charles XII.* L'empereur Moscovite saisit cette conjoncture & rentre en Pologne avec plus de soixante mille hommes ; il les sépare en plusieurs corps, & marche avec un camp volant jusqu'à Léopold, où il n'y avait point de garnison Suédoise. Toutes les villes de Pologne sont à celui qui se présente à leurs portes avec des troupes. Il fit convoquer une assemblée à Léopold, telle à-peu-près que celle qui avait détrôné *Auguste* à Varsovie.

DESOLATION DE LA POLOGNE.

La Pologne avait alors deux primats, aussi-bien que

deux rois, l'un de la nomination d'*Auguste*, & l'autre de celle de *Stanislas*. Le primat nommé par *Auguste* convoqua l'assemblée de Léopold, où se rendirent tout ceux que ce prince avait abandonnés par la paix d'Altranstad, & ceux que l'argent du czar avait gagnés. On y proposa d'élire un nouveau souverain. Il s'en falut peu que la Pologne n'eût alors trois rois, sans qu'on eût pu dire quel eût été le véritable.

Pendant les conférences de Léopold, le czar lié d'intérêt avec l'empereur d'Allemagne, par la crainte commune où ils étaient du roi de Suède, obtint secrétement qu'on lui envoyât beaucoup d'officiers Allemans. Ceux-ci venaient de jour en jour augmenter considérablement ses forces, en apportant avec eux la discipline & l'expérience. Il les engageait à son service par des libéralités; & pour mieux encourager ses propres troupes, il donna son portrait enrichi de diamans aux officiers généraux & aux colonels qui avaient combattu à la bataille de Calish; les officiers subalternes eurent des médailles d'or; les simples soldats en eurent d'argent. Ces monumens de la victoire de Calish furent tous frapés dans sa nouvelle ville de Pétersbourg, où les arts fleurissaient à mesure qu'il aprenait à ses troupes à connaître l'émulation & la gloire.

La confusion, la multiplicité des factions, les ravages continuels en Pologne, empêchèrent la diète de Léopold de prendre aucune résolution. Le czar la fit transférer à Lublin. Le changement de lieu ne diminua rien des troubles & de l'incertitude où tout le monde était; l'assemblée se contenta de ne reconnaître ni *Auguste* qui avait abdiqué, ni *Stanislas* élu malgré eux; mais ils ne furent ni assez unis, ni assez hardis pour nommer un roi. Pendant ces délibérations inutiles le parti des princes *Sapieha*, celui d'*Oginski*, ceux qui tenaient en secret pour le roi *Auguste*, les nouveaux sujets de *Stanislas*, se faisaient tous la guerre, pillaient les terres les uns des autres & achevaient la ruine de leur pays. Les troupes Suédoises,

commandées par *Levenhaupt*, dont une partie était en Livonie, une autre en Lithuanie, une autre en Pologne, cherchaient toutes les troupes Moſcovites. Elles brûlaient tout ce qui était ennemi de *Staniſlas*. Les Ruſſes ruinaient également amis & ennemis ; on ne voyait que des villes en cendres & des troupes errantes de Polonais dépouillés de tout, qui déteſtaient également, & leurs deux rois, & *Charles XII.* & le czar.

Le roi *Staniſlas* partit d'Altranſtad le 15 Juillet de l'année 1707 avec le général *Renſchild*, ſeize régimens Suédois, & beaucoup d'argent, pour appaiſer tous ces troubles en Pologne, & ſe faire reconnaître paiſiblement. Il fut reconnu par-tout où il paſſa ; la diſcipline de ſes troupes, qui faiſait mieux ſentir la barbarie des Moſcovites, lui gagna les eſprits ; ſon extrême affabilité lui réunit preſque toutes les factions, à meſure qu'elle fut connue ; ſon argent lui donna la plus grande partie de l'armée de la couronne. Le czar, craignant de manquer de vivres dans un pays que ſes troupes avaient déſolé, ſe retira en Lithuanie où était le rendez-vous de ſes corps d'armée, & où il devait établir des magaſins. Cette retraite laiſſa le roi *Staniſlas* paiſible ſouverain de preſque toute la Pologne.

Le ſeul qui le troublât alors dans ſes états, était le comte *Siniawsky*, grand général de la couronne, de la nomination du roi *Auguſte*. Cet homme qui avait d'aſſez grands talens & beaucoup d'ambition, était à la tête d'un tiers parti ; il ne reconnoiſſait ni *Auguſte*, ni *Staniſlas* ; & après avoir tout tenté pour ſe faire élire lui-même, il ſe contentait d'être chef de parti, ne pouvant pas être roi. Les troupes de la couronne, qui étaient demeurées ſous ſes ordres, n'avaient guère d'autre ſolde que la liberté de piller impunément leur propre pays. Tous ceux qui craignaient ces brigandages, ou qui en ſouffraient ſe donnèrent bientôt à *Staniſlas*, dont la puiſſance s'affermiſſait de jour en jour.

Le duc de Marlborough va voir Charles XII.

Le roi de Suède recevait alors dans ſon camp d'Altranſtad, les ambaſſadeurs de preſque tous les princes de la chrétienté. Les uns venaient le ſupplier de quitter les terres de l'empire; les autres euſſent bien voulu qu'il eût tourné ſes armes contre l'empereur; le bruit même s'était répandu par-tout, qu'il devait ſe joindre à la France pour accabler la maiſon d'Autriche. Parmi tous ces ambaſſadeurs, vint le fameux *Jean* duc de *Marlborough*, de la part d'*Anne*, reine de la Grande-Bretagne. Cet homme qui n'a jamais aſſiégé de ville qu'il n'ait priſe, ni donné de bataille qu'il n'ait gagnée, était à *Saint-James* un adroit courtiſan, dans le parlement un chef de parti, dans les pays étrangers le plus habile négociateur de ſon ſiècle. Il avait fait autant de mal à la France par ſon eſprit que par ſes armes. On a entendu dire au ſecretaire des Etats-Généraux, Mr. *Fagel*, homme d'un très-grand mérite, que plus d'une fois les Etats-Généraux ayant réſolu de s'oppoſer à ce que le duc de *Marlborough* devait leur propoſer, le duc arrivait, leur parlait en français langue dans laquelle il s'exprimait très-mal, & les perſuadait tous. C'eſt ce que le lord *Bolingbroke* m'a confirmé.

Il ſoutenait, avec le prince *Eugène*, compagnon de ſes victoires, & avec *Heinſius*, grand penſionnaire de Hollande, tout le poids des entrepriſes des alliés contre la France. Il ſavait que *Charles* était aigri contre l'empire & contre l'empereur; qu'il était ſollicité ſecrétement par les Français; & que ſi ce conquérant embraſſait le parti de *Louis XIV.* les alliés ſeraient opprimés.

Il eſt vrai, que *Charles* avait donné ſa parole en 1700. de ne ſe mêler en rien de la guerre de *Louis XIV.* contre ſes alliés; mais le duc de *Marlborough* ne croyait pas qu'il y eût un prince aſſez eſclave de ſa parole pour ne

la pas facrifier à fa grandeur, & à fon intérêt. Il partit donc de la Haye dans le deffein d'aller fonder les intentions du roi de Suède. Mr. *Fabrice*, qui était alors auprès de *Charles XII.* m'a affuré que le duc de *Marlborough* en arrivant s'adreffa fecrétement, non pas au comte *Piper* premier miniftre, mais au baron de *Görtz*, qui commençait à partager avec *Piper* la confiance du roi. Il arriva même dans la carroffe de ce baron au quartier de *Charles XII.* & il y eut des froideurs marquées entre lui & le chancelier *Piper.* Préfenté enfuite par *Piper*, avec *Robinfon*, miniftre d'Angleterre, il parla au roi en français; il lui dit qu'il s'eftimerait heureux de pouvoir apprendre fous fes ordres ce qu'il ignorait de l'art de la guerre. Le roi ne répondit à ce compliment par aucune civilité, & parut oublier que c'était *Marlborough* qui lui parlait. Je fais même qu'il trouva que ce grand homme était vêtu d'une manière trop récherchée, & avait l'air trop peu guerrier. La converfation fut fatigante & génerale; *Charles XII.* s'exprimant en fuédois, & *Robinfon* fervant d'interprète. *Marlborough*, qui ne fe hâtait jamais de faire fes propofitions, & qui avait par une longue habitude acquis l'art de démêler les hommes, & de pénétrer les rapports qui font entre leurs plus fecretes penfées & leurs actions, leurs geftes leurs difcours, étudia attentivement le roi. En lui parlant de guerre en général, crut appercevoit dans *Charles XII.* une averfion naturelle pour la France; il remarqua qu'il fe plaifait à parler des conquêtes des alliés. Il lui prononça le nom du czar, & vit que les yeux du roi s'allumaient toujours à ce nom, malgré la modération de cette conférence. Il apperçut de plus fur une table une carte de Mof covie. Il ne lui en falut pas d'avantage pour juger que le véritable deffein du roi de Suède, & fa feule ambition, étaient de détrôner le czar après le roi de Pologne. Il comprit que fi ce prince reftait en Saxe, c'était pour impofer quelques conditions un peu dures à l'empereur

d'Allemagne

d'Allemagne. Il ſavait bien que l'empereur ne réſiſterait pas, & qu'ainſi les affaires ſe termineraient aiſément. Il laiſſa *Charles XII.* à ſon penchant naturel; & ſatisfait de l'avoir pénétré, il ne lui fit aucune propoſition. Ces particularités m'ont été confirmées par madame la ducheſſe de *Marlborough*, ſa veuve encor vivante (*).

Le comte Piper justifié.

Comme peu de négociations s'achèvent ſans argent, & qu'on voit quelquefois des miniſtres qui vendent la haine ou la faveur de leur maître, on crut dans toute l'Europe que le duc de *Marlborough* n'avait réuſſi auprès du roi de Suède qu'en donnant à propos une groſſe ſomme au comte *Piper*; & la mémoire de ce Suédois en eſt reſtée flétrie juſqu'aujourd'hui. Pour moi, qui ai remonté autant qu'il m'a été poſſible à la ſource de ce bruit, j'ai ſu que *Piper* avait reçu un préſent médiocre de l'empereur, par les mains du comte *Wratiſlau*, avec le conſentement du roi ſon maître, rien du duc de *Marlborough*. Il eſt certain, que *Charles* était inflexible dans le deſſein d'aller détrôner l'empereur des Ruſſes, qu'il ne recevait alors conſeil de perſonne, & qu'il n'avait pas beſoin des avis du comte *Piper* pour prendre de *Pierre Alexiowitz* une vengeance qu'il cherchait depuis ſi long-tems.

Enfin ce qui achève de juſtifier ce miniſtre, c'eſt l'honneur rendu long-tems après à ſa mémoire par *Charles XII*, qui ayant appris que *Piper* était mort en Ruſſie, fit tranſporter ſon corps à Stockholm, & lui ordonna à ſes dépens des obſèques magnifiques.

Le roi, qui n'avait point encor éprouvé de revers ni même de retardement dans ſes ſuccès, croyait qu'une année lui ſuffirait pour détrôner le czar; & qu'il pourrait

(*) L'Auteur écrivait en 1727. On voit par d'autres dates que l'ouvrage a été retouché depuis à pluſieurs repriſes.

ensuite revenir sur ses pas s'ériger en arbitre de l'Europe; mais il voulait auparavant humilier l'empereur d'Allemagne.

Le baron de *Stralheim*, envoyé de Suède à Vienne, avait eu dans un repas une querelle avec le comte de *Zobor*, chambellan de l'empereur; celui-ci ayant refusé de boire à la santé de *Charles XII.* & ayant dit durement que ce prince en usait trop mal avec son maître, *Stralheim* lui avait donné un démenti & un souflet, & avait osé après cette insulte demander réparation à la cour impériale. La crainte de déplaire au roi de Suède avait forcé l'empereur à bannir son sujet qu'il devait venger. *Charles XII.* ne fut pas satisfait; il voulut qu'on lui livrât le comte *Zobor*. La fierté de la cour de Vienne fut obligée de fléchir; on mit le comte entre les mains du roi, qui le renvoya, après l'avoir gardé quelque tems prisonnier à Stettin.

Il demanda de plus, contre toutes les loix des nations, qu'on lui livrât quinze cents malheureux Moscovites, qui ayant échappé à ses armes, avaient fui jusques sur les terres de l'empire. Il falut encor que la cour de Vienne consentît à cette étrange demande; & si l'envoyé Moscovite à Vienne n'avait adroitement fait évader ces malheureux par divers chemins, ils étaient tous livrés à leurs ennemis.

La troisième & la dernière de ses demandes fut la plus forte. Il se déclara le protecteur des sujets protestans de l'empereur en Silésie, province appartenante à la maison d'Autriche, non à l'empire. Il voulut que l'empereur leur accordât des libertés & des priviléges, établis à la vérité par les traités de Westphalie, mais éteints, ou du moins éludés, par ceux de Ryswick. L'empereur, qui ne cherchait qu'à éloigner un voisin si dangereux, plia encor, & accorda tout ce qu'on voulut. Les luthériens de Silésie eurent plus de cent églises, que les catholiques furent obligés de leur

céder par ce traité : mais beaucoup de ces conceſſions, que leur aſſurait la fortune du roi de Suède, leur furent ravies dès qu'il ne fut plus en état d'impoſer des loix.

L'empereur qui fit ces conceſſions forcées, & qui plia en tout ſous la volonté de *Charles XII.* s'appellait *Joſeph* : il était fils aîné de *Léopold*, & frère de *Charles VI.* qui lui ſuccéda depuis. L'internonce du pape, qui réſidait alors auprès de *Joſeph*, lui fit des reproches fort vifs de ce qu'un empereur catholique comme lui avait fait céder l'intérêt de ſa propre religion à ceux des hérétiques. *Vous êtes bien heureux*, lui répondit l'empereur en riant, *que le roi de Suède ne m'ait pas propoſé de me faire luthérien ; car s'il l'avait voulu, je ne ſais pas ce que j'aurais fait.*

Le comte de *Wratiſlau*, ſon ambaſſadeur auprès de *Charles XII.* apporta à Leipſick le traité en faveur des Siléſiens, ſigné de la main de ſon maître. Alors *Charles* dit qu'il était le meilleur ami de l'empereur ; cependant il ne fut pas ſans dépit que Rome l'eût traverſé autant qu'elle l'avait pu. Il regardait avec mépris la faibleſſe de cette cour, qui ayant aujourd'hui la moitié de l'Europe pour ennemie irréconciliable, eſt toujours en défiance de l'autre, & ne ſoutient ſon crédit que par l'habileté des négociations ; cependant il ſongeait à ſe venger d'elle. Il dit au comte de *Wratiſlau*, que les Suédois avaient autrefois ſubjugué Rome, & qu'ils n'avaient pas dégénéré comme elle. Il fit avertir le pape qu'il lui redemanderait un jour les effets que la reine *Chriſtine* avait laiſſés à Rome. On ne ſait jusqu'où ce jeune conquérant eût porté ſes reſſentimens & ſes armes, ſi la fortune eût ſecondé ſes deſſeins. Rien ne lui paraiſſait alors impoſſible : il avait même envoyé ſecrétement pluſieurs officiers en Aſie, & juſques dans l'Egypte, pour lever le plan des villes, & l'informer des forces de ces états. Il eſt certain que

ſi quelqu'un eût pu renverſer l'empire des Perſans & des Turcs, & paſſer enſuite en Italie, c'était *Charles XII.* Il était auſſi jeune qu'*Alexandre*, auſſi guerrier, auſſi entreprenant, plus infatigable, plus robuſte, & plus tempérant ; & les Suédois valaient peut-être mieux que les Macédoniens : mais de pareils projets, qui ſont traités de divins quand ils réuſſiſſent, ne ſont regardés que comme des chimères quand on eſt malheureux.

Charles part de la Saxe.

Enfin toutes les difficultés étant applanies, toutes ſes volontés exécutées, après avoir humilié l'empereur, donné la loi dans l'empire, avoir protégé ſa religion luthérienne au milieu des catholiques, détrôné un roi, couronné un autre, ſe voyant la terreur de tous les princes, il ſe prépara à partir. Les délices de la Saxe, où il était reſté oiſif une année, n'avaient en rien adouci ſa manière de vivre. Il montait à cheval trois fois par jour, ſe levait à quatre heures du matin, s'habillait ſeul, ne buvait point de vin, ne reſtait à table qu'un quart d'heure, exerçait ſes troupes tous les jours, & ne connaiſſait d'autre plaiſir que celui de faire trembler l'Europe.

Les Suédois ne ſavaient point encor où le roi voulait les mener. On ſe doutait ſeulement dans l'armée que *Charles* pourrait aller à Moſcou. Il ordonna quelques jours avant ſon départ, à ſon grand-maréchal des logis, de lui donner par écrit la route depuis Leipſick... il s'arrêta un moment à ce mot ; & de peur que le maréchal des logis ne pût rien deviner de ſes projets, il ajouta en riant : Juſqu'à toutes les capitales de l'Europe. Le maréchal lui apporta une liſte de toutes ces routes, à la tête deſquelles il avait affecté de mettre en groſſes lettres, *Route de Leipſick à Stockholm.* La plupart des Suédois n'aſpiraient qu'à y retourner ; mais le roi était bien éloigné de ſonger à leur faire

revoir leur patrie. « Monſieur le maréchal, dit-il, je vois » bien où vous voudriez me mener ; mais nous ne re- » tournerons pas à Stockholm ſi-tôt. »

L'armée était déjà en marche, & paſſait auprès de Dreſde : *Charles* était à la tête, courant toujours ſelon ſa coutume deux ou trois cents pas devant ſes gardes. On le perdit tout d'un coup de vue : quelques officiers s'avancèrent à bride abattue pour ſavoir où il pouvait être : on courut de tous côtés, on ne le trouva point : l'alarme eſt en un moment dans toute l'armée : on fait halte ; les généraux s'aſſemblent ; on était déjà dans la conſternation ; on apprit enfin d'un Saxon qui paſſait, ce qu'était devenu le roi.

SON AVENTURE AVEC AUGUSTE.

L'envie lui avait pris en paſſant ſi près de Dreſde, d'aller rendre une viſite au roi *Auguſte* : il était entré à cheval dans la ville, ſuivi de trois ou quatre officiers généraux ; on leur demanda leur nom à la barrière : *Charles* dit qu'il s'appellait *Carl*, & qu'il était draban ; chacun prit un nom ſuppoſé. Le comte *Flemming* les voyant paſſer dans la place n'eut que le tems de courir avertir ſon maître. Tout ce qu'on pouvait faire dans une occaſion pareille, s'était déjà préſenté à l'idée du miniſtre : il en parlait à *Auguſte* ; mais *Charles* entra tout botté dans la chambre, avant qu'*Auguſte* eût eu même le tems de revenir de ſa ſurpriſe. Il était malade alors, & en robe de chambre : il s'habilla en hâte. *Charles* déjeûna avec lui comme un voyageur qui vient prende congé de ſon ami ; enſuite il voulut voir les fortifications. Pendant le peu de tems qu'il employa à les parcourir, un Livonien proſcrit en Suède, qui ſervait dans les troupes de Saxe, crut que jamais il ne s'offrirait une occaſion plus favorable d'obtenir ſa grace ; il conjura le roi *Auguſte* de la demander à *Charles*, bien ſûr que ce roi ne refuſerait pas

cette légère condeſcendance à un prince à qui il venait d'ôter une couronne, & entre les mains duquel il était dans ce moment. *Auguſte* ſe chargea aiſément de cette affaire. Il était un peu éloigné du roi de Suède, & s'entretenait avec *Hord* général Suédois. Je crois, lui dit-il en ſouriant, que votre maître ne me refuſera pas. Vous ne le connaiſſez pas, repartit le général *Hord*; il vous refuſera plutôt ici que par-tout ailleurs. *Auguſte* ne laiſſa pas de demander au roi en termes preſſans la grace du Livonien. *Charles* la refuſa d'une manière à ne ſe la pas faire demander une ſeconde fois. Après avoir paſſé quelques heures dans cette étrange viſite, il embraſſa le roi *Auguſte*, & partit. Il trouva, en rejoignant ſon armée; tous ſes généraux encor en alarmes; ils lui dirent, qu'ils comptaient aſſiéger Dreſde en cas qu'on eût retenu ſa majeſté priſonnière. Bon, dit le roi, on n'oſerait. Le lendemain, ſur la nouvelle qu'on reçut que le roi *Auguſte* tenait conſeil extraordinaire à Dreſde, Vous verrez, dit le baron de *Stralheim*, qu'ils délibèrent ſur ce qu'ils devaient faire hier. A quelques jours de la *Renſchild* étant venu trouver le roi, lui parla avec étonnement de ce voyage de Dreſde. Je me ſuis fié, dit *Charles*, ſur ma bonne fortune. J'ai vu cependant un moment qui n'était pas bien net. *Flemming* n'avait nulle envie que je ſortiſſe de Dreſde ſi-tôt.

Fin du troiſième Livre.



HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUÈDE.

LIVRE QUATRIEME.

ARGUMENT.

Charles *victorieux quitte la Saxe : pourſuit le czar : s'enfonce dans l'Ukraine ; ſes pertes, ſa bleſſure : bataille de Pultava : ſuites de cette bataille.* Charles *réduit à fuir en Turquie : ſa réception en Beſſarabie.*

État florissant de Charles.

CHarles partit enfin de Saxe en Septembre 1707. ſuivi d'une armée de quarante-trois mille hommes, autrefois couverte de fer, & alors brillante d'or & d'argent, & enrichie des dépouilles de la Pologne & de la Saxe. Chaque ſoldat emportait avec lui cinquante écus d'argent comptant ; non-ſeulement tous les régimens étaient complets, mais il y avait dans chaque compagnie pluſieurs ſurnuméraires. Outre cette armée, le comte *Levenhaupt*, l'un de ſes meilleurs généraux, l'attendait en Pologne avec vingt mille hommes ; il avait encor une autre armée de quinze mille hommes

en Finlande, & de nouvelles recrues lui venaient de Suède. Avec toutes ces forces on ne douta pas qu'il ne dût détrôner le czar.

Cet empereur était alors en Lithuanie occupé à ranimer un parti, auquel le roi *Auguste* semblait avoir renoncé: ses troupes divisées en plusieurs corps, fuyaient de tous côtés au premier bruit de l'approche du roi de Suède. Il avait recommandé lui-même à tous ses généraux de ne jamais attendre ce conquérant avec des forces inégales, & il était bien obéi.

Le roi de Suède, au milieu de sa marche victorieuse reçut un ambassadeur de la part des Turcs. L'ambassadeur eut son audience au quartier du comte *Piper*; c'était toujours chez ce ministre que se faisaient les cérémonies d'éclat. Il soutenait la diginté de son maître par des dehors qui avaient alors un peu de magnificence; & le roi toujours plus mal logé, plus mal servi, & plus simplement vêtu que le moindre officier de son armée, disait que son palais était le quartier de *Piper*. L'ambassadeur Turc présenta à *Charles* cent soldats Suédois, qui ayant été pris par des Calmoucks, & vendus en Turquie, avaient été rachetés par le grand seigneur, & que cet empereur envoyait au roi comme le présent le plus agréable qu'il pût lui faire; non que la fierté Ottomane prétendît rendre hommage à la gloire de *Charles XII.* mais parce que le sultan, ennemi naturel des empereurs de Moscovie & d'Allemagne, voulait se fortifier contr'eux de l'amitié de la Suède & de l'alliance de la Pologne. L'ambassadeur complimenta *Stanislas* sur son avénement: ainsi ce roi fut reconnu en peu de tems par l'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Espagne, & la Turquie. Il n'y eut que le pape qui voulût attendre, pour le reconnaître, que le tems eût affermi sur sa tête cette couronne qu'une disgrace pouvait faire tomber.

A peine *Charles* eut-il donné audience à l'ambassa-

deur de la porte Ottomane, qu'il courut chercher les Mofcovites. Les troupes du czar étaient forties de Pologne & y étaient rentrées plus de vingt fois pendant le cours de la guerre ; ce pays, ouvert de toutes parts, n'ayant point de places fortes qui coupent la retraite à une armée, laiffait aux Ruffes la liberté de reparaître fouvent au même endroit où ils avaient été battus, & même de pénétrer dans le pays auffi avant que le vainqueur. Pendant le féjour de *Charles* en Saxe, le czar s'était avancé jufqu'à Léopold, à l'extrémité méridionale de la Pologne. Il était alors vers le nord à Grodno en Lithuanie, à cent lieues de Léopold.

Charles laiffa en Pologne *Staniflas*, qui affifté de dix mille Suédois & de fes nouveaux fujets, avait à conferver fon nouveau royaume contre les ennemis étrangers & domeftiques. Pour lui, Il fe mit à la tête de fa cavalerie, & marcha vers Grodno, au milieu des glaces, au mois de Janvier 1708.

Il poursuit le czar.

Il avait déjà paffé le Niemen, à deux lieues de la ville ; & le czar ne favait encor rien de fa marche. A la première nouvelle que les Suédois arrivent, le czar fort par la porte du nord, & *Charles* entre par celle qui eft au midi. Le roi n'avait avec lui que fix cents gardes ; le refte n'avait pu le fuivre. Le czar fuyait avec plus de deux mille hommes, dans l'opinion que toute une armée entrait dans Grodno. Il apprend le jour même par un transfuge Polonais, qu'il n'a quitté la place qu'à fix cents hommes, & que le gros de l'armée ennemie était encor éloigné de plus de cinq lieues. Il ne perd point de tems, il détache quinze cents chevaux de fa troupe, à l'entrée de la nuit, pour aller furprendre le roi de Suède dans la ville. Les quinze cents Mofcovites arrivèrent à la faveur de l'obfcurité jufqu'à la première garde Suédoife, fans être reconnus. Trente hommes compofaient cette

garde ; ils ſoutinrent ſeuls un demi-quart d'heure l'effort des quinze cents hommes. Le roi, qui était à l'autre bout de la ville, accourut bientôt avec le reſte de ſes ſix cents gardes. Les Ruſſes s'enfuirent avec précipitation. Son armée ne fut pas long-tems ſans le joindre, ni lui ſans pourſuivre l'ennemi. Tous les corps Moſcovites répandus dans la Lithuanie ſe retiraient en hâte du côté de l'orient dans le palatinat de Minky, près des frontières de la Moſcovie, où était leur rendez-vous. Les Suédois, que le roi partagea auſſi en divers corps, ne ceſsèrent de les ſuivre pendant plus de trente lieues de chemin. Ceux qui fuyaient, & ceux qui pourſuivaient, faiſaient des marches forcées preſque tous les jours, quoiqu'on fût au milieu de l'hiver. Il y avait déjà long-tems que toutes les ſaiſons étaient devenues égales pour les ſoldats de *Charles* & pour ceux du czar ; la ſeule terreur qu'inſpirait le nom du roi *Charles*, mettait alors de la différence entre les Ruſſes & les Suédois.

Depuis Grodno juſqu'au Boriſthène, en tirant vers l'orient, ce ſont des marais, des déſerts, des forêts immenſes ; dans les endroits qui ſont cultivés, on ne trouve point de vivres ; les payſans enfouiſſent dans la terre tous leurs grains, & tout ce qui peut s'y conſerver ; il faut ſonder la terre avec de grandes perches ferrées, pour découvrir ces magaſins ſouterrains. Les Moſcovites & les Suédois ſe ſervirent tour-à-tour de ces proviſions ; mais on n'en trouvait pas toujours, & elles n'étaient pas ſuffiſantes.

Le roi de Suède, qui avait prévu ces extrémités, avait fait apporter du biſcuit pour la ſubſiſtance de ſon armée ; rien ne l'arrêtait dans ſa marche. Après qu'il eut traverſé la forêt de Minsky, où il falut abattre à tout moment des arbres pour faire un chemin à ſes troupes & à ſon bagage, il ſe trouva le 25 Juin 1708. devant la rivière de Bérézine, vis-à-vis Boriſiou.

Le czar avait raſſemblé en cet endroit la plus grande

partie de ſes forces ; il y était avantageuſement retranché. Son deſſein était d'empêcher les Suédois de paſſer la rivière. *Charles* poſta quelques régimens ſur le bord de la Bérézine, à l'oppoſite de Boriſlou, comme s'il avait voulu tenter le paſſage à la vue de l'ennemi. Dans le même tems, il remonte avec ſon armée trois lieues au-delà vers la ſource de la rivière ; il y fait jeter un pont, paſſe ſur le ventre à un corps de trois mille hommes qui défendait ce poſte, & marche à l'armée ennemie ſans s'arrêter. Les Ruſſes ne l'attendirent pas, ils décampèrent, & ſe retirèrent vers le Boriſthène, gâtant tous les chemins & détruiſant tout ſur leur route pour retarder au moins les Suédois.

Il bat les Russes.

Charles ſurmonta tous les obſtacles, avançant toujours vers le Boriſthène. Il rencontra ſur ſon chemin vingt mille Moſcovites retranchés dans un lieu nommé Holloſin, derrière un marais, auquel on ne pouvait aborder qu'en paſſant une rivière. *Charles* n'attendit pas pour les attaquer que le reſte de ſon infanterie fut arrivé ; il ſe jette dans l'eau à la tête de ſes gardes à pied ; il traverſe la rivière & le marais, ayant ſouvent de l'eau au deſſus des épaules. Pendant qu'il allait ainſi aux ennemis, il avait ordonné à ſa cavalerie de faire le tour du marais pour prendre les ennemis en flanc. Les Moſcovites, étonnés qu'aucune barrière ne pût les défendre, furent enfoncés en même tems par le roi qui les attaquait à pied, & par la cavalerie Suédoiſe.

Cette cavalerie s'étant fait jour à travers les ennemis, joignit le roi au milieu du combat. Alors il monta à cheval ; mais quelque tems après il trouva dans la mêlée un jeune gentilhomme Suédois, nommé *Gyllenſtiern*, qu'il aimait beaucoup, bleſſé & hors d'état de marcher ; il le força à prendre ſon cheval, & continua de commander à pied à la tête de ſon infanterie. De toutes les batailles

qu'il avait données, celle-ci était peut-être la plus glorieuse; celle où il avait essuyé les plus grands dangers, & où il avait montré le plus d'habileté. On en conserva la mémoire par une médaille, où on lisait d'un côté : *sylvæ, paludes, aggeres, hostes victi.* Et de l'autre, ce vers de Lucain : *victrices copias alium laturus in orbem.*

Les Russes chassés par-tout repassèrent le Boristhène, qui sépare la Pologne de leur pays. *Charles* ne tarda pas à les poursuivre; il passa ce grand fleuve après eux à Mohilou, dernière ville de la Pologne, qui appartient tantôt aux Polonais, tantôt aux czars; destinée commune aux places frontières.

Le czar, qui vit alors son empire où il venait de faire naître les arts & le commerce, en proie à une guerre capable de renverser dans peu tous ses grands desseins, & peut-être son trône, songea à parler de paix : il fit hasarder quelques propositions par un gentilhomme Polonais, qui vint à l'armée de Suède. *Charles XII.* accoutumé à n'accorder la paix à ses ennemis que dans leurs capitales, répondit : *Je traiterai avec le czar à Moscou.* Quand on rapporta au czar cette réponse hautaine : « Mon frère *Charles*, dit-il, prétend faire toujours l'*Alexandre*; mais je me flate qu'il ne trouvera pas en moi un *Darius.* »

De Mohilou, place où le roi traversa le Boristhène, si vous remontez au nord, le long de ce fleuve, toujours sur les frontières de Pologne & de Moscovie, vous trouvez à trente lieues le pays de Smolensko, par où passe la grande route qui va de Pologne à Moscou. Le czar fuyait par ce chemin. Le roi le suivait à grandes journées. Une partie de l'arrière-garde Moscovite fut plus d'une fois aux prises avec les dragons de l'avant-garde Suédoise. L'avantage demeurait presque toujours à ces derniers; mais ils s'affaiblissaient, à force de vaincre, dans de petits combats qui ne décidaient rien, & où ils perdaient toujours du monde.

Le 22 Septembre de cette année 1708 le roi attaqua auprès de Smolensko un corps de dix mille hommes de cavalerie & de ſix mille Calmoucks.

Ces Calmoucks ſont des Tartares qui habitent entre le royaume d'Aſtracan, domaine du czar, & celui de Samarkande, pays des Tartares Usbeks, & patrie de *Timur* connu ſous le nom de *Tamerlan*. Le pays des Calmoucks s'étend à l'orient juſqu'aux montagnes qui ſéparent le Mogol de l'Aſie occidentale. Ceux qui habitent vers Aſtracan ſont tributaires du czar ; il prétend ſur eux un empire abſolu, mais leur vie vagabonde l'empêche d'en être le maître, & fait qu'il ſe conduit avec eux comme le grand-ſeigneur avec les Arabes, tantôt ſouffrant leurs brigandages, & tantôt les puniſſant. Il y a toujours de ces Calmoucks dans les troupes de Moſcovie. Le czar était même parvenu à les diſcipliner comme le reſte de ſes ſoldats.

Il les bat encor.

Le roi fondit ſur cette armée, n'ayant avec lui que ſix régimens de cavalerie, & quatre mille fantaſſins. Il enfonça d'abord les Moſcovites à la tête de ſon régiment d'Oſtrogothie ; les ennemis ſe retirèrent. Le roi avança ſur eux par des chemins creux & inégaux, où les Calmoucks étaient cachés ; ils parurent alors, & ſe jettèrent entre le régiment où le roi combattait & le reſte de l'armée Suédoiſe. A l'inſtant & Ruſſes & Calmoucks entourèrent ce régiment & percèrent juſqu'au roi. Ils tuèrent deux aides de camp qui combattaient auprès de ſa perſonne. Le cheval du roi fut tué ſous lui ; un écuyer lui en préſentait un autre ; mais l'écuyer & le cheval furent percés de coups. *Charles* combattait à pied entouré de quelques officiers qui accoururent incontinent autour de lui.

Pluſieurs furent pris, bleſſés ou tués, ou entraînés loin du roi par la foule qui ſe jetait ſur eux ; il ne reſ-

tait que cinq hommes auprès de *Charles*. Il avait tué plus de douze ennemis de sa main, sans avoir reçu une seule blessure, par ce bonheur inexprimable qui jusqu'alors l'avait accompagné par-tout, & sur lequel il compta toujours. Enfin un colonel, nommé *Dardof*, se fait jour à travers des Calmoucks avec seulement une compagnie de son régiment; il arrive à tems pour dégager le roi; le reste des Suédois fit main basse sur ces Tartares. L'armée reprit ses rangs; *Charles* monta à cheval; & tout fatigué qu'il était, il poursuivit les Russes pendant deux lieues.

Le vainqueur était toujours dans le grand chemin de la capitale de Moscovie. Il y a de Smolensko auprès duquel se donna ce combat, jusqu'à Moscou, environ cent de nos lieues françaises; l'armée n'avait presque plus de vivres. On pria fortement le roi d'attendre que le général *Levenhaupt*, qui devait lui en amener avec un renfort de quinze mille hommes, vînt le joindre. Non-seulement le roi, qui rarement prenait conseil, n'écouta point cet avis judicieux; mais au grand étonnement de toute l'armée, il quitta le chemin de Moscou, & fit marcher au midi vers l'Ukraine, pays des Cosaques, situé entre la petite Tartarie, la Pologne & la Moscovie. Ce pays a environ cent de nos lieues du midi au septentrion, & presque autant de l'orient au couchant. Il est partagé en deux parties à-peu-près égales, par le Boristhène, qui le traverse en coulant du nord-ouest au sud-est: la principale ville est Bathurin sur la petite rivière de Sem. La partie la plus septentrionale de l'Ukraine est cultivée & riche. La plus méridionale, située par le quarante-huitième degré, est un des pays des plus fertiles du monde & des plus déserts. Le mauvais gouvernement y étouffait le bien que la nature s'efforce de faire aux hommes. Les habitans de ces cantons, voisins de la petite Tartarie, ne semaient ni ne plantaient, parce que les Tartares de Budziack, ceux de Précop, les

Moldaves, tous peuples brigands, auraient ravagé leurs moiſſons

L'Ukraine a toujours aſpiré à être libre; mais étant entourée de la Moſcovie, des états du grand-ſeigneur & de la Pologne, il lui a falu chercher un protecteur, & par conſéquent un maître, dans l'un de ces trois états. Elle ſe mit d'abord ſous la protection de la Pologne, qui la traita trop en ſujette; elle ſe donna depuis au Moſcovite, qui la gouverna en eſclave, autant qu'il le put. D'abord les Ukrainiens jouirent du privilége d'élire un prince ſous le nom de général; mais bientôt ils furent dépouillés de ce droit, & leur général fut nommé par la cour de Moſcou.

Celui qui rempliſſait alors cette place était un gentilhomme Polonais, nommé *Mazeppa*, né dans le palatinat de Podolie; il avait été élevé page de *Jean Caſimir*, & avait pris à ſa cour quelque teinture des belles-lettres. Une intrigue qu'il eut dans ſa jeuneſſe avec la femme d'un gentilhomme Polonais ayant été découverte, le mari le fit lier tout nud ſur un cheval farouche, & le laiſſa aller en cet état. Le cheval qui était du pays de l'Ukraine y retourna, & y porta *Mazeppa* demi-mort de fatigue & de faim. Quelques payſans le ſecoururent; il reſta long-tems parmi eux, & ſe ſignala dans pluſieurs courſes contre les Tartares. La ſupériorité de ſes lumières lui donna une grande conſidération parmi les Coſaques; ſa réputation s'augmentant de jour en jour obligea le czar à le faire prince de l'Ukraine.

Un jour étant à table à Moſcou avec le czar, cet empereur lui propoſa de diſcipliner les Coſaques, & de rendre ces peuples plus dépendans. *Mazeppa* répondit, que la ſituation de l'Ukraine, & le génie de cette nation, étaient des obſtacles inſurmontables. Le czar, qui commençait à être échauffé par le vin, & qui ne commandait pas toujours à ſa colère, l'appella traître, & le menaça de le faire empaler.

Mazeppa de retour en Ukraine forma le projet d'une révolte; l'armée de Suède, qui parut bientôt après sur les frontières, lui en facilita les moyens; il prit la résolution d'être indépendant, & de se former un puissant royaume de l'Ukraine & des débris de l'empire de Russie. C'était un homme courageux, entreprenant & d'un travail infatigable, quoique dans une grande vieillesse; il se ligua secrétement avec le roi de Suède pour hâter la chûte du czar, & pour en profiter.

Le roi lui donna rendez - vous auprès de la rivière de Desna. *Mazeppa* promit de s'y rendre avec trente mille hommes, des munitions de guerre, des provisions de bouche & ses trésors qui étaient immenses. L'armée Suédoise marcha donc de ce côté, au grand regret de tous les officiers, qui ne savaient rien du traité du roi avec les Cosaques. *Charles* envoya ordre à *Levenhaupt* de lui amener en diligence ses troupes, & des provisions dans l'Ukraine où il projettait de passer l'hiver, afin que s'étant assuré de ce pays, il pût conquérir la Moscovie au printems suivant; & cependant il s'avança vers la rivière de Desna, qui tombe dans le Boristhène à Kiovie.

Les obstacles qu'on avait trouvés jusqu'alors dans la route, étaient légers en comparaison de ceux qu'on rencontra dans ce nouveau chemin. Il falut traverser une forêt de cinquante lieues pleine de marécages. Le général *Lagercron*, qui marchait devant avec cinq mille hommes & des pionniers, égara l'armée vers l'orient, à trente lieues de la véritable route. Après quatre jours de marche, le roi reconnut la faute de *Lagercron*; on se remit avec peine dans le chemin; mais presque toute l'artillerie & tous les chariots restèrent embourbés ou abymés dans les marais.

Enfin, après douze jours d'une marche si pénible, pendant laquelle les Suédois avaient consommé le peu de biscuit qui leur restait, cette armée exténuée de lassitude & de faim arrive sur les bords de la Desna, dans l'endroit

l'endroit où *Mazeppa* avait marqué le rendez-vous ; mais au lieu d'y trouver ce prince, on trouva un corps de Moſcovites qui avançait vers l'autre bord de la rivière ; le roi fut étonné mais il réſolut ſur le champ de paſſer la Deſna, & d'attaquer les ennemis. Les bords de cette rivière étaient ſi eſcarpés qu'on fut obligé de deſcendre les ſoldats avec des cordes. Ils traversèrent la rivière ſelon leur manière accoutumée, les uns ſur des radeaux faits à la hâte, les autres à la nage. Le corps des Moſcovites qui arrivait dans ce tems-là même, n'était que de huit mille hommes ; il ne réſiſta pas long-tems, & cet obſtacle fut encor ſurmonté.

Charles avançait dans ces pays perdus, incertain de ſa route & de la fidélité de *Mazeppa* ; ce Coſaque parut enfin, mais plutôt comme un fugitif, que comme un allié puiſſant. Les Moſcovites avaient découvert & prévenu ſes deſſeins. Ils étaient venus fondre ſur ſes Coſaques, qu'ils avaient taillés en pièces ; ſes principaux amis, pris les armes à la main, avaient péri au nombre de trente par le ſupplice de la roue ; ſes villes étaient réduites en cendre, ſes tréſors pillés, les proviſions qu'il préparait au roi de Suède ſaiſies ; à peine avait-il pu échapper avec ſix mille hommes & quelques chevaux chargès d'or & d'argent. Toutefois il apportait au roi l'eſpérance de ſe ſoutenir par ſes intelligences dans ce pays inconnu, & l'affection de tous les Coſaques, qui, enragés contre les Ruſſes, arrivaient par troupes au camp, & le firent ſubſiſter.

Charles eſpérait au moins que ſon général *Levenhaupt* viendrait réparer cette mauvaiſe fortune. Il devait amener environ quinze mille Suédois, qui valaient mieux que cent mille Coſaques, & apporter des proviſions de guerre & de bouche. Il arriva à-peu-près dans le même état que *Mazeppa*.

Il avait déjà paſſé le Boriſthène au deſſus de Mohilou, & s'était avancé vingt de nos lieues au delà, ſur le chemin

de l'Ukraine. Il amenait au roi un convoi de huit mille chariots, avec l'argent qu'il avait levé en Lithuanie sur sa route. Quand il fut vers le bourg de Lesno, près de l'endroit où les rivières de Pronia & Sossa se joignent, pour aller tomber loin au dessous dans le Boristhène, le czar parut à la tête de près de quarante mille hommes.

Première disgrace de Charles.

Le général Suédois qui n'en avait pas seize mille complets, ne voulut pas se retrancher. Tant de victoires avaient donné aux Suédois une si grande confiance, qu'ils ne s'informaient jamais du nombre de leurs ennemis, mais seulement du lieu où ils étaient. *Levenhaupt* marcha donc à eux sans balancer, le 7 d'Octobre 1708 après midi. Dans le premier choc les Suédois tuèrent quinze cents Moscovites. La confusion se mit dans l'armée du czar; on fuyait de tous côtés. L'empereur des Russes vit le moment où il allait être entiérement défait. Il sentait que le salut de ses états dépendait de cette journée, & qu'il était perdu, si *Levenhaupt* joignait le roi de Suède avec une armée victorieuse.

Belle action du czar.

Dès qu'il vit que ses troupes commençaient à reculer, il courut à l'arrière-garde, où étaient des Cosaques & des Calmoucks : *Je vous ordonne*, leur dit-il, *de tirer sur quiconque fuira, & de me tuer moi-même si j'étais assez lâche pour me retirer.* De là il retourna à l'avant-garde, & rallia ses troupes lui-même, aidé du prince *Menzikoff* & du prince *Gallitsin*. *Levenhaupt*, qui avait des ordres pressans de rejoindre son maître, aima mieux continuer sa marche que de recommencer le combat, croyant en avoir assez fait pour ôter aux ennemis la résolution de le poursuivre.

Dès le lendemain à onze heures, le czar l'attaqua au bord d'un marais, & étendit son armée pour l'enve-

lopper. Les Suédois firent face par-tout, on se battit pendant deux heures avec une opiniâtreté égale. Les Moscovites perdirent trois fois plus de monde; mais aucun ne lâcha pied, & la victoire fut indécise.

A quatre heures, le général *Bayer* amena au czar un renfort de troupes. La bataille recommença alors pour la troisième fois avec plus de furie & d'acharnement; elle dura jusqu à la nuit; enfin le nombre l'emporta; les Suédois furent rompus, enfoncés & poussés jusqu'à leur bagage. *Levenhaupt* rallia ses troupes derrière ses chariots; les Suédois étaient vaincus, mais ils ne s'enfuirent point. Ils étaient environ neuf mille hommes, dont aucun ne s'écarta: le général les mit en ordre de bataille aussi facilement que s'ils n'avaient point été vaincus. Le czar de l'autre côté passa la nuit sous les armes: il défendit aux officiers, sous peine d'être cassés, & aux soldats, sous peine de mort, de s'écarter pour piller.

Le lendemain encor il commanda au point du jour une nouvelle attaque. *Levenhaupt* s'était retiré à quelques milles dans un lieu avantageux, après avoir encloué une partie de son canon & mis le feu à ses chariots.

Les Moscovites arrivèrent assez à tems pour empêcher tout le convoi d'être consumé par les flammes; ils se saisirent de plus de six mille chariots qu'ils sauvèrent.

Le czar, qui voulait achever la défaite des Suédois, envoya un de ses généraux nommé *Phlug*, les attaquer encor pour la cinquième fois: ce général leur offrit une capitulation honorable. *Levenhaupt* la refusa, & livra un cinquième combat, aussi sanglant que les premiers. De neuf mille soldats qu'il avait encor il en perdit environ la moitié, l'autre ne put être forcée; enfin la nuit survenant, *Levenhaupt* après avoir soutenu cinq combats contre quarante milles hommes, passa la Sossa avec environt cinq mille combattans, qui lui restaient. Le czar perdit près de dix mille hommes dans ces cinq combats, où il eut la gloire de vaincre les Suédois, &

Levenhaupt celle de diſputer trois jours la victoire, & de ſe retirer ſans avoir été forcé dans ſon dernier poſte. Il vint donc au camp de ſon maître avec l'honneur de s'être ſi bien défendu, mais n'amenant avec lui ni munitions, ni armée.

Le roi de Suède ſe trouva ainſi ſans proviſions & ſans communication avec la Pologne, entouré d'ennemis, au milieu d'un pays où il n'avait guère de reſſource que ſon courage.

Dans cette extrémité le mémorable hiver de 1709. plus terrible encor ſur ces frontières de l'Europe que nous ne l'avons ſenti en France, détruiſit une partie de ſon armée. *Charles* voulait braver les ſaiſons comme il faiſait ſes ennemis ; il oſait faire de longues marches de troupes pendant ce froid mortel. Ce fut dans une de ces marches que deux mille hommes tombèrent morts de froid ſous ſes yeux. Les cavaliers n'avaient plus de bottes, les fantaſſins étaient ſans ſouliers & preſque ſans habits. Ils étaient réduits à ſe faire des chauſſures de peaux de bêtes ; comme ils pouvaient : ſouvent ils manquaient de pain. On avait été réduit à jeter preſque tous les canons dans des marais & dans des rivières, faute de chevaux pour les traîner. Cette armée, auparavant ſi floriſſante, était réduite à vingt-quatre mille hommes prêts à mourir de faim. On ne recevait plus de nouvelles de la Suède, & on ne pouvait y en faire tenir. Dans cet état un ſeul officier ſe plaignit. « Eh quoi ! lui dit le » roi, vous ennuyez-vous d'être loin de votre femme ? » Si vous êtes un vrai ſoldat, je vous menerai ſi loin que » vous pourrez à peine recevoir des nouvelles de Suède » une fois en trois ans. »

Le marquis de *Brancas*, depuis ambaſſadeur en Suède, m'a conté qu'un ſoldat oſa préſenter au roi avec murmure, en préſence de toute l'armée, un morceau de pain, noir & moiſi, fait d'orge & d'avoine, ſeule nourriture qu'ils avaient alors, & dont ils n'avaient pas

même ſuffiſamment. Le roi reçut le morceau de pain ſans s'émouvoir, le mangea tout entier, & dit enſuite froidement au ſoldat : *Il n'eſt pas bon, mais il peut ſe manger.* Ce trait, tout petit qu'il eſt, ſi ce qui augmente le reſpect & la confiance peut être petit, contribua plus que tout le reſte à faire ſupporter à l'armée Suédoiſe des extrémités qui euſſent été intolérables ſous tout autre général.

Dans cette ſituation il reçut enfin des nouvelles de Stockholm; elles lui apprirent la mort de la ducheſſe de Holſtein ſa ſœur, que la petite vérole enleva au mois de Décembre 1708 dans la vingt-ſeptième année de ſon âge. C'était une princeſſe auſſi douce & auſſi compatiſſante que ſon frère était impérieux dans ſes volontés, & implacable dans ſes vengeances. Il avait toujours eu pour elle beaucoup de tendreſſe : il fut d'autant plus affligé de ſa perte, que commençant alors à devenir malheureux, il en devenait un peu plus ſenſible.

Il apprit auſſi qu'on avait levé des troupes & de l'argent, en exécution de ſes ordres ; mais rien ne pouvait arriver juſqu'à ſon camp, puiſqu'entre lui & Stockholm, il y avait près de cinq cents lieues à traverſer, & des ennemis ſupérieurs en nombre à combattre.

Le czar auſſi agiſſant que lui, après avoir envoyé de nouvelles troupes au ſecours des confédérés de Pologne, réunis contre *Staniſlas*, ſous le général *Siniawski*, s'avança bientôt dans l'Ukraine, au milieu de ce rude hiver, pour faire tête au roi de Suède. Là il continua dans la politique d'affaiblir ſon ennemi par de petits combats, jugeant bien que l'armée Suédoiſe périrait entiérement à la longue, puiſqu'elle ne pouvait être recrutée. Il falait que le froid fût bien exceſſif, puiſque les deux ennemis furent contraints de s'accorder une ſuſpenſion d'armes. Mais dès le premier de Février on recommença à ſe battre au milieu des glaces & des neiges.

Après plusieurs petits combats, & quelques désavantages, le roi vit au mois d'Avril qu'il ne lui restait plus que dix-huit mille Suédois. *Mazeppa* seul, ce prince des Cosaques, les faisait subsister ; sans ce secours l'armée eût péri de faim & de misère. Le czar dans cette conjoncture fit proposer à *Mazeppa* de rentrer sous sa domination. Mais le Cosaque fut fidèle à son nouvel allié, soit que le supplice affreux de la roue, dont avaient péri ses amis, le fit craindre pour lui-même, soit qu'il voulût les venger.

Peuple singulier.

Charles avec ses dix-huit mille Suédois, n'avait perdu ni le dessein, ni l'espérance de pénétrer jusqu'à Moscou. Il alla vers la fin de Mai investir Pultava, sur la rivière Vorskla, à l'extrémité orientale de l'Ukraine, à treize grandes lieues du Boristhène ; ce terrain est celui des Zaporaviens, le plus étrange peuple qui soit sur la terre. C'est un ramas d'anciens Russes, Polonais & Tartares, faisant tous profession d'une espèce de christianisme & d'un brigandage semblable à celui des flibustiers. Ils élisent un chef, qu'ils déposent ou qu'ils égorgent souvent. Ils ne souffrent point de femmes chez eux, mais ils vont enlever tous les enfans à vingt & trente lieues à la ronde, & les élèvent dans leurs mœurs. L'été ils sont toujours en campagne ; l'hiver ils couchent dans des granges spacieuses, qui contiennent quatre ou cinq cents hommes. Ils ne craignent rien, ils vivent libres, ils affrontent la mort pour le plus léger butin avec la même intrépidité que *Charles XII.* la bravait pour donner des couronnes. Le czar leur fit donner soixante mille florins, dans l'espérance qu'ils prendraient son parti ; ils prirent son argent, & se déclarèrent pour *Charles XII.* par les soins de *Mazeppa* ; mais ils servirent très-peu ; parce qu'ils trouvent ridicule de combattre pour autre chose que pour piller. C'était beaucoup qu'ils ne nuisissent pas ;

il y en eut environ deux mille tout au plus qui firent le ſervice. On préſenta dix de leurs chefs un matin au roi, mais on eut bien de la peine à obtenir d'eux qu'ils ne fuſſent point ivres; car c'eſt par-là qu'ils commencent la journée. On les mena à la tranchée; ils y firent paraître leur adreſſe à tirer avec de longues carabines; car étant montés ſur le revers, ils tuaient à la diſtance de ſix cents pas les ennemis, qu'ils choiſiſſaient. *Charles* ajouta à ces bandits quelques mille Valaques que lui vendit le Kam de la petite Tartarie. Il aſſiégeait donc Pultava avec toutes ces troupes de Zaporaviens, de Coſaques, de Valaques, qui joints à ſes dix-huit mille Suédois faiſaient une armée d'environ trente mille hommes, mais une armée délabrée manquant de tout. Le czar avait fait de Pultava un magaſin. Si le roi le prenait, il ſe rouvrait le chemin de Moſcou, & pouvait au moins attendre dans l'abondance de toutes choſes les ſecours qu'il eſpérait encor de Suède, de Livonie, de Poméranie & de Pologne. Sa ſeule reſſource étant donc dans la priſe de Pultava, il en preſſa le ſiége avec ardeur. *Mazeppa*, qui avait des intelligences dans la ville, l'aſſura qu'il en ſerait bientôt le maître: l'eſpérance renaiſſait dans l'armée. Les ſoldats regardaient la priſe de Pultava comme la fin de toutes leurs miſères.

Le roi s'apperçut, dès le commencement du ſiége, qu'il avait enſeigné l'art de la guerre à ſes ennemis. Le prince *Menzikoff*, malgré toutes ſes précautions, jeta du ſecours dans la ville. La garniſon par ce moyen ſe trouva forte de près de cinq mille hommes.

On faiſait des ſorties, & quelquefois avec ſuccès; on fit jouer une mine; mais ce qui rendait la ville imprenable, c'était l'approche du czar, qui s'avançait avec ſoixante-dix mille combattans. *Charles XII.* alla les reconnaître le 27 Mai, jour de ſa naiſſance, & battit un de leurs détachemens: mais comme il retournait à ſon camp, il reçut un coup de carabine, qui lui perça la

botte, & lui fracassa l'os du talon. On ne remarqua pas sur son visage le moindre changement qui pût faire soupçonner qu'il était blessé : il continua à donner tranquillement ses ordres, & demeura encor près de six heures à cheval. Un de ses domestiques s'appercevant que le soulier de la botte du prince était tout sanglant, courut chercher des chirurgiens: la douleur du roi commençait à être si cuisante, qu'il falut l'aider à descendre de cheval, & l'emporter dans sa tente. Les chirurgiens visitèrent sa plaie ; ils furent d'avis de lui couper la jambe. La consternation de l'armée était inexprimable. Un chirurgien nommé *Neuman*, plus habile & plus hardi que les autres, assura qu'en faisant de profondes incisions, il sauverait la jambe du roi. Travaillez-donc tout-à-l'heure, lui dit le roi, taillez hardiment, ne craignez rien ; il tenait lui-même sa jambe avec les deux mains, regardant les incisions qu'on lui faisait, comme si l'opération eût été faite sur un autre.

Charles est enfin vaincu a Pultava.

Dans le tems même qu'on lui mettait un appareil, il ordonna un assaut pour le lendemain; mais à peine avait-il donné cet ordre, qu'on vint lui apprendre que toute l'armée ennemie s'avançait sur lui. Il falut alors prendre un autre parti. *Charles* blessé & incapable d'agir, se voyait entre le Boristhène & la rivière qui passe à Pultava, dans un pays désert, sans places de sûreté, sans munitions, vis-à-vis une armée qui lui coupait la retraite & les vivres. Dans cette extrémité il n'assembla point de conseil de guerre, comme tant de relations l'ont débité ; mais la nuit du 7 au 8 de Juillet il fit venir le velt-maréchal *Renschild* dans sa tente, & lui ordonna sans délibération, comme sans inquiétude, de tout disposer pour attaquer le czar le lendemain. *Renschild* ne contesta point, & sortit pour obéir. A la porte de la tente du roi, il rencontra le comte *Piper*, avec qui il était fort

mal depuis long-tems, comme il arrive ſouvent entre le miniſtre & le général. *Piper* lui demanda s'il n'y avait rien de nouveau : Non, dit froidement le général, & paſſa outre pour aller donner ſes ordres. Dès que le comte *Piper* fut entré dans la tente : *Renſchild* ne vous a-t-il rien appris ? lui dit le roi : Rien, répondit *Piper* : Eh bien, je vous apprends donc, reprit le roi, que demain nous donnons bataille. Le comte *Piper* fut effrayé d'une réſolution ſi déſeſpérée ; mais il ſavait bien qu'on ne faiſait jamais changer ſon maître d'idée ; il ne marqua ſon étonnement que par ſon ſilence, & laiſſa *Charles* dormir juſqu'à la pointe du jour.

Ce fut le 8 Juillet de l'année 1709. que ſe donna cette bataille déciſive de Pultava, entre les deux plus ſinguliers monarques qui fuſſent alors dans le monde : *Charles XII.* illuſtre par neuf années de victoires, *Pierre Alexiowits* par neuf années de peines, priſes pour former des troupes égales aux troupes Suédoiſes : l'un glorieux d'avoir donné des états, l'autre d'avoir civiliſé les ſiens : *Charles* aimant les dangers, & ne combattant que pour la gloire : *Alexiowits* ne fuyant point le péril, & ne faiſant la guerre que pour ſes intérêts : le monarque Suédois libéral par grandeur d'ame, le Moſcovite ne donnant jamais que par quelque vue : celui-là d'une ſobriété & d'une continence ſans exemple, d'un naturel magnanime, & qui n'avait été barbare qu'une fois ; celui-ci n'ayant pas dépouillé la rudeſſe de ſon éducation & de ſon pays, auſſi terrible à ſes ſujets qu'admirable aux étrangers, & trop adonné à des excès qui ont même abrégé ſes jours. *Charles* avait le titre d'*Invincible*, qu'un moment pouvait lui ôter ; les nations avaient déjà donné à *Pierre Alexiowits* le nom de *Grand*, qu'une défaite ne pouvait lui faire perdre, parce qu'il ne le devait pas à des victoires.

Pour avoir une idée nette de cette bataille, & du lieu où elle fut donnée, il faut ſe figurer Pultava au nord, le

camp du roi de Suède au ſud, tirant un peu vers l'orient, ſon bagage derrière lui à environ un mille, & la rivière de Pultava au nord de la ville, coulant de l'orient à l'occident.

Le Czar avait paſſé la rivière à une lieue de Pultava, du côté de l'occident, & commençait à former ſon camp.

A la pointe du jour les Suédois parurent hors de leurs tranchées avec quatre canons de fer pour toute artillerie: le reſte fut laiſſé dans le camp avec environ trois mille hommes; quatre mille demeurèrent au bagage. De ſorte que l'armée Suédoiſe marcha aux ennemis, forte d'environ vingt-un mille hommes, dont il y avait environ ſeize mille Suédois.

Les généraux *Renſchild*, *Roos*, *Levenhaupt*, *Slipenbak*, *Hoorn*, *Sparre*, *Hamilton*, le prince de *Wirtemberg*, parent du roi, & quelques autres, dont la plupart avaient vu la bataille de Nerva, faiſaient tous ſouvenir les officiers ſubalternes de cette journée, où huit mille Suédois avaient détruit une armée de quatre-vingt mille Moſcovites dans un camp retranché. Les officiers le diſaient aux ſoldats, tous s'encourageaient en marchant.

Le roi conduiſait la marche, porté ſur un brancart à la tête de ſon infanterie. Une partie de la cavalerie s'avança par ſon ordre pour attaquer celle des ennemis; la bataille commença par cet engagement à quatre heures & demie du matin: la cavalerie ennemie était à l'occident, à la droite du camp Moſcovite; le prince *Menzikoff*, & le comte *Gollowin* l'avaient diſpoſée par intervalles entre des redoutes garnies de canons. Le général *Slipenbak*, à la tête des Suédois, fondit ſur cette cavalerie. Tous ceux qui ont ſervi dans les troupes Suédoiſes ſavent qu'il était preſqu'impoſſible de réſiſter à la fureur de leur premier choc. Les eſcadrons Moſcovites furent rompus & enfoncés. Le czar accourut lui-même pour les rallier; ſon chapeau fut percé d'une balle de mouſquet; *Menzikoff*

eut trois chevaux tués ſous lui : les Suédois crièrent victoire.

Charles ne douta pas que la bataille ne fût gagnée ; il avait envoyé au milieu de la nuit le général *Creuts*, avec cinq mille cavaliers ou dragons, qui devaient prendre les ennemis en flanc, tandis qu'il les attaquerait de front ; mais ſon malheur voulut que *Creuts* s'égarât, & ne parût point. Le czar, qui s'était cru perdu, eut le tems de rallier ſa cavalerie. Il fondit à ſon tour ſur celle du roi, qui n'étant pas ſoutenue par le détachement de *Creuts*, fut rompue à ſon tour. *Slipenbak* même fut fait priſonnier dans cet engagement. En même tems ſoixante-douze canons tiraient du camp ſur la cavalerie Suédoiſe, & l'infanterie Ruſſienne débouchant de ſes lignes venait attaquer celle de *Charles*.

Le czar détacha alors le prince *Menzikoff* pour aller ſe poſter entre Pultava & les Suédois ; le prince *Menzikoff* exécuta avec habileté & avec promptitude l'ordre de ſon maître ; non-ſeulement il coupa la communication entre l'armée Suédoiſe & les troupes reſtées au camp devant Pultava, mais ayant rencontré un corps de réſerve de trois mille hommes, il l'enveloppa & le tailla en pièces. Si *Menzikoff* fit cette manœuvre de lui-même, la Ruſſie lui dut ſon ſalut : ſi le czar l'ordonna, il était un digne adverſaire de *Charles XII*. Cependant l'infanterie Moſcovite ſortait de ſes lignes, & s'avançait en bataille dans la plaine. D'un autre côté la cavalerie Suédoiſe ſe ralliait à un quart de lieue de l'armée ennemie ; & le roi, aidé de ſon velt-maréchal *Renſchild*, ordonnait tout pour un combat général.

Il rangea ſur deux lignes ce qui lui reſtait de troupes, ſon infanterie occupant le centre, ſa cavalerie les deux ailes. Le czar diſpoſait ſon armée de même ; il avait l'avantage du nombre, & celui de ſoixante-douze canons, tandis que les Suédois ne lui en oppoſaient que quatre, & qu'ils commençaient à manquer de poudre.

L'empereur Mofcovite était au centre de fon armée, n'ayant alors que le titre de major-général, & femblait obéit au général *Czermetoff*. Mais il allait comme empereur de rang en rang monté fur un cheval turc, qui était un préfent du grand-feigneur, exhortant les capitaines & les foldats, & promettant à chacun des récompenfes.

A neuf heures du matin la bataille recommença; une des premières volées du canon Mofcovite emporta les deux chevaux du brancart de *Charles*, il en fit atteler deux autres: une feconde volée mit le brancart en pièces, & renverfa le roi. De vingt-quatre drabans qui fe relayaient pour le porter, vingt-un furent tués. Les Suédois conflernés s'ébranlèrent, & le canon ennemi continuant à les écrafer, la première ligne fe replia fur la feconde, & la feconde s'enfuit. Ce ne fut en cette dernière action qu'une ligne de dix mille hommes de l'infanterie Ruffe qui mit en déroute l'armée Suédoife, tant les chofes étaient changées.

Tous les écrivains Suédois difent, qu'ils auraient gagné la bataille fi on n'avait point fait de fautes; mais tous les officiers prétendent que c'en était une grande de la donner, & une plus grande encor de s'enfermer dans ces pays perdus, malgré l'avis des plus fages, contre un ennemi aguerri, trois fois plus fort que *Charles XII.* par le nombre d'hommes & par les reffources, qui manquaient aux Suédois. Le fouvenir de Nerva fut la principale caufe du malheur de *Charles* à Pultava.

Déjà le prince de *Wirtemberg*, le général *Renfchild*, & plufieurs officiers principaux étaient prifonniers, le camp devant Pultava forcé, & tout dans une confufion, à laquelle il n'y avait plus de reffource. Le comte *Piper* avec quelques officiers de la chancellerie étaient fortis de ce camp, & ne favaient ni ce qu'ils devaient faire, ni ce qu'était devenu le roi; ils couraient de côté & d'autre dans la plaine. Un major nommé *Bere* s'offrit de les con-

duire au bagage ; mais les nuages de poussière & de fumée, qui couvraient la campagne, & l'égarement d'esprit naturel dans cette désolation, les conduisirent droit sur la contrescarpe de la ville même, où ils furent tous pris par la garnison.

Le roi ne voulut point fuir, & ne pouvait se défendre. Il avait en ce moment auprès de lui le général *Poniatowsky*, colonel de la garde Suédoise du roi *Stanislas*, homme d'un mérite rare, que son attachement pour la personne de *Charles* avait engagé à le suivre en Ukraine sans aucun commandement. C'était un homme, qui dans toutes les occurrences de sa vie & dans les dangers, où les autres n'ont tout au plus que de la valeur, prit toujours son parti sur le champ, & bien, & avec bonheur. Il fit signe à deux drabans, qui prirent le roi par dessous les bras, & le mirent à cheval, malgré les douleurs extrêmes de sa blessure.

Poniatowsky, quoiqu'il n'eût point de commandement dans l'armée, devenu en cette occasion général par nécessité, rallia cinq cents cavaliers auprès de la personne du roi : les uns étaient des drabans, les autres des officiers, quelques-uns de simples cavaliers; cette troupe rassemblée & ranimée par le malheur de son prince, se fit jour à travers de plus de dix régimens Moscovites, & conduisit *Charles* au milieu des ennemis l'espace d'une lieue jusqu'au bagage de l'armée Suédoise.

Le roi fuyant & poursuivi eut son cheval tué sous lui; le colonel *Gieta* blessé & perdant tout son sang lui donna le sien. Ainsi on remit deux fois à cheval dans sa fuite ce conquérant, qui n'avait pu y monter pendant la bataille.

Cette retraite étonnante était beaucoup dans un si grand malheur; mais il falait fuir plus loin; on trouva dans le bagage le carrosse du comte *Piper*, car le roi n'en eut jamais depuis qu'il sortit de Stockholm. On le mit dans cette voiture, & l'on prit avec précipitation la route

du Boriſthène. Le roi qui depuis le moment où on l'avait mis à cheval juſqu'à ſon arrivée au bagage, n'avait pas dit un ſeul mot, demanda alors ce qu'était devenu le comte *Piper*? Il eſt pris avec toute la chancellerie, lui répondit-on. Et le général *Renſchild*, & le Duc de *Wirtemberg*? ajouta-t-il. Ils ſont auſſi priſonniers, lui dit *Poniatowsky*. *Priſonniers chez les Ruſſes*! reprit *Charles* en hauſſant les épaules ; *allons-donc, allons plutôt chez les Turcs*. On ne remarquait pourtant point d'abattement ſur ſon viſage, & quiconque l'eût vu alors & eût ignoré ſon état, n'eût point ſoupçonné qu'il était vaincu & bleſſé.

Il fuit chez les Turcs.

Pendant qu'il s'éloignait, les Ruſſes ſaiſirent ſon artillerie dans le camp devant Pultava, ſon bagage, ſa caiſſe militaire, où ils trouvèrent ſix millions en eſpèces, dépouilles des Polonais & des Saxons. Près de neuf mille hommes, Suédois ou Coſaques, furent tués dans la bataille ; environ ſix mille furent pris. Il reſtait encor environ ſeize mille hommes, tant Suédois & Polonais, que Coſaques, qui fuyaient vers le Boriſthène, ſous la conduite du général *Levenhaupt*. Il marcha d'un côté avec ces troupes fugitives ; le roi alla par un autre chemin avec quelques cavaliers. Le caroſſe, où il était, rompit dans la marche, on le remit à cheval. Pour comble de diſgrace, il s'égara pendant la nuit dans un bois ; là ſon courage ne pouvant plus ſuppléer à ſes forces épuiſées, les douleurs de ſa bleſſure devenues plus inſupportables par la fatigue, ſon cheval étant tombé de laſſitude, il ſe coucha quelques heures au pied d'un arbre, en danger d'être ſurpris à tout moment par les vainqueurs qui le cherchaient de tous côtés.

Enfin la nuit du 9 au 10 Juillet, il ſe trouva vis-à-vis le Boriſthène. *Levenhaupt* venait d'arriver avec les débris de l'armée. Les Suédois revirent, avec une joie mê-

lée de douleur, leur roi qu'ils croyaient mort. L'ennemi approchait; on n'avait ni pont pour paſſer le fleuve, ni tems pour en faire, ni poudre pour ſe défendre, ni proviſions pour empêcher de mourir de faim une armée qui n'avait mangé depuis deux jours. Cependant les reſtes de cette armée étaient des Suédois, & ce roi vaincu était *Charles XII.* Preſque tous les officiers croyaient qu'on attendrait-là de pied ferme les Ruſſes, & qu'on périrait ou qu'on vaincrait ſur le bord du Boriſthène. *Charles* eût pris ſans doute cette réſolution, s'il n'eût été accablé de faibleſſe. Sa plaie ſuppurait, il avait la fièvre; & on a remarqué que la plupart des hommes les plus intrépides perdent dans la fièvre de la ſuppuration cet inſtinct de valeur, qui comme les autres vertus demande une tête libre. *Charles* n'était plus lui-même. C'eſt ce qu'on m'a aſſuré, & qui eſt plus vraiſemblable. On l'entraîna comme un malade qui ne ſe connaît plus. Il y avait encor par bonheur une mauvaiſe calèche qu'on avait amenée à tout haſard juſqu'à cet endroit: on l'embarqua ſur un petit bateau; le roi ſe mit dans un autre avec le général *Mazeppa.* Celui-ci avait ſauvé pluſieurs coffres pleins d'argent; mais le courant étant trop rapide, & un vent violent commençant à ſouffler, ce Coſaque jeta plus des trois quarts de ſes tréſors dans le fleuve pour ſoulager le bateau. *Mullern*, chancelier du roi, & le comte *Poniatowsky*, homme plus que jamais néceſſaire au roi, par les reſſources que ſon eſprit lui fourniſſait dans les diſgraces, paſsèrent dans d'autres barques avec quelques officiers. Trois cents cavaliers & un très-grand nombre de Polonais & de Coſaques, ſe fiant ſur la bonté de leurs chevaux, haſardèrent de paſſer le fleuve à la nage. Leur troupe bien ſerrée réſiſtait au courant & rompait les vagues; mais tous ceux qui s'écartèrent un peu au deſſous, furent emportés & abymés dans le fleuve. De tous les fantaſſins qui riſquèrent le paſſage, aucun n'arriva à l'autre bord.

Tandis que les débris de l'armée étaient dans cette extrémité, le prince *Menzikoff* s'approchait avec dix mille cavaliers ayant chacun un fantassin en croupe. Les cadavres des Suédois morts dans le chemin, de leurs blessures, de fatigue & de faim, montraient assez au prince *Menzikoff* la route qu'avait prise le gros de l'armée fugitive. Le prince envoya au général Suédois un trompette pour lui offrir une capitulation. Quatre officiers généraux furent aussi-tôt envoyés par *Levenhaupt* pour recevoir la loi du vainqueur. Avant ce jour seize mille soldats du roi *Charles* eussent attaqué toutes les forces de l'empire Moscovite, & eussent péri jusqu'au dernier plutôt que de se rendre ; mais après une bataille perdue, après avoir fui pendant deux jours, ne voyant plus leur prince, qui était contraint de fuir lui-même, les forces de chaque soldat étant épuisées, leur courage n'étant plus soutenu par aucune espérance, l'amour de la vie l'emporta sur l'intrépidité. Il n'y eut que le colonel *Troutfètre*, qui voyant approcher les Moscovites s'ébranla avec un bataillon Suédois pour les charger, espérant entraîner le reste des troupes. Mais *Levenhaupt* fut obligé d'arrêter ce mouvement inutile. La capitulation fut achevée, & cette armée entière fut faite prisonnière de guerre. Quelques soldats désespérés de tomber entre les mains des Moscovites, se précipitérent dans le Boristhène. Deux officiers du régiment de ce brave *Troutfètre*, s'entre-tuèrent, le reste fut fait esclave. Ils défilèrent tous en présence du prince *Menzikoff*, mettant les armes à ses pieds, comme trente mille Moscovites avaient fait neuf ans auparavant devant le roi de Suède à Nerva. Mais au lieu que le roi avait alors renvoyé tous ces prisonniers Moscovites qu'il ne craignait pas, le czar retint les Suédois pris à Pultava.

Ces malheureux furent dispersés depuis dans les états du czar, mais particuliérement en Sibérie, vaste

vaſte province de la grande Tartarie, qui du côté de l'Orient s'étend juſqu'aux frontières de l'empire Chinois. Dans ce pays barbare, où l'uſage du pain n'était pas même connu, les Suédois devenus ingénieux par le beſoin, y exercèrent les métiers & les arts dont ils pouvaient avoir quelque teinture. Alors toutes les diſtinctions que la fortune met entre les hommes furent bannies. L'officier qui ne put exercer aucun métier, fut réduit à fendre & à porter le bois du ſoldat devenu tailleur, drapier, menuiſier, ou maçon, ou orfèvre, & qui gagnait de quoi ſubſiſter. Quelques officiers devinrent peintres, d'autres architectes. Il y en eut qui enſeignèrent les langues, les mathématiques; ils y établirent même des écoles publiques, qui avec le tems devinrent ſi utiles & ſi connues, qu'on y envoyait des enfans de Moſcou.

Le comte *Piper*, premier miniſtre du roi de Suède, fut long-tems enfermé à Pétersbourg. Le czar était perſuadé, comme le reſte de l'Europe, que ce miniſtre avait vendu ſon maître au duc de *Marlborough*, & avait attiré ſur la Moſcovie les armes de la Suède qui auraient pu pacifier l'Europe. Il lui rendit ſa captivité plus dure. Ce miniſtre mourut quelques années après en Moſcovie, peu ſecouru par ſa famille qui vivait à Stockholm dans l'opulence, & plaint inutilement par ſon roi, qui ne voulut jamais s'abaiſſer à offrir pour ſon miniſtre une rançon qu'il craignait que le czar n'acceptât pas; car il n'y eut jamais de cartel d'échange entre *Charles* & le czar.

L'empereur Moſcovite pénétré d'une joie qu'il ne ſe mettait pas en peine de diſſimuler, recevait ſur le champ de bataille les priſonniers qu'on lui amenait en foule, & demandait à tout moment, Où eſt donc mon frère *Charles*?

Grandeur du czar.

Il fit aux généraux Suédois l'honneur de les inviter

à ſa table. Entr'autres queſtions qu'il leur fit, il demanda au général *Renſchild* à combien les troupes du roi ſon maître pouvaient monter avant la bataille? *Renſchild* répondit que le roi ſeul en avait la liſte, qu'il ne communiquait à perſonne; mais que pour lui il penſait que le tout pouvait aller à environ trente mille hommes, ſavoir dix-huit mille Suédois, & le reſte Coſaques. Le czar parut ſurpris, & demanda, comment ils avaient pu haſarder de pénétrer dans un pays ſi reculé, & d'aſſiéger Pultava avec ce peu de monde? Nous n'avons pas toujours été conſultés, reprit le général Suédois : mais comme fidèles ſerviteurs, nous avons obéi aux ordres de notre maître, ſans jamais y contredire. Le czar ſe tourna, à cette réponſe, vers quelques-uns de ſes courtiſans, autrefois ſoupçonnés d'avoir trempé dans des conſpirations contre lui; « Ah! dit-il, voilà comme il faut ſervir ſon ſouverain. Alors prenant un verre de vin, A la ſanté, » dit-il, de mes maîtres dans l'art de la guerre. » *Renſchild* lui demanda qui étaient ceux qu'il honorait d'un ſi beau titre? « Vous, meſſieurs les généraux » Suédois, reprit le czar. « Votre majeſté eſt donc » bien ingrate, reprit le comte, d'avoir tant maltraité » ſes maîtres! » Le czar après le repas fit rendre les épées à tous les officiers-généraux, & les traita comme un prince qui voulait donner à ſes ſujets des leçons de généroſité, & de la politeſſe qu'il connaiſſait. Mais ce même prince qui traita ſi bien les généraux Suédois, fit rouer tous les Coſaques qui tombèrent dans ſes mains.

Cependant cette armée Suédoiſe, ſortie de la Saxe ſi triomphante, n'était plus. La moitié avait péri de misère : l'autre moitié était eſclave ou maſſacrée, *Charles XII.* avait perdu en un jour le fruit de neuf ans de travaux, & de près de cent combats. Il fuyait dans une méchante calèche, ayant à ſon côté le major-

général *Hord*, bleſſé dangereuſement. Le reſte de ſa troupe ſuivait, les uns à pied, les autres à cheval, quelques-uns dans des charettes, à travers un déſert, où ils ne voyaient ni huttes, ni tentes, ni hommes, ni animaux, ni chemins; tout y manquait, juſqu'à l'eau même. C'était dans le commencement de Juillet. Le pays eſt ſitué au quarante-ſeptième degré. Le ſable aride du déſert rendait la chaleur du ſoleil plus inſupportable; les chevaux tombaient; les hommes étaient prêts de mourir de ſoif. Un ruiſſeau d'eau bourbeuſe fut l'unique reſſource qu'on trouva vers la nuit; on remplit des outres de cette eau, qui ſauva la vie à la petite troupe du roi de Suède. Après cinq jours de marche, il ſe trouva ſur le rivage du fleuve Hippanis, aujourd'hui nommé le Bogh par les Barbares, qui ont défiguré juſqu'au nom de ces pays, que des colonies Grecques firent fleurir autrefois. Ce fleuve ſe joint à quelques milles de là au Boriſthène, & tombe avec lui dans la mer Noire.

Au-delà du Bogh, du côté du midi, eſt la petite ville d'Oczakou, frontière de l'empire des Turcs. Les habitans voyant venir à eux une troupe de gens de guerre, dont l'habillement & le langage leur étaient inconnus, refuſèrent de les paſſer à Oczakou, ſans un ordre de *Méhemet* pacha, gouverneur de la ville. Le roi envoya un exprès à ce gouverneur, pour lui demander le paſſage; ce Turc, incertain de ce qu'il devait faire dans un pays où une fauſſe démarche coûte ſouvent la vie, n'oſa rien prendre ſur lui ſans avoir auparavant la permiſſion du Seraskier de la province, qui réſide à Bender dans la Beſſarabie. Pendant qu'on attendait cette permiſſion, les Ruſſes qui avaient pris l'armée du roi priſonnière avaient paſſé le Boriſthène, & approchaient pour le prendre lui-même. Enfin le pacha d'Oczakou envoya dire au roi qu'il fournirait une petite barque pour ſa perſonne & pour deux ou trois hommes de ſa ſuite. Dans cette extré-

N 2

mité les Suédois prirent de force ce qu'ils ne pouvaient avoir de gré ; quelques-uns allèrent à l'autre bord, dans une petite nacelle, se saisir de quelques bateaux, & les amenèrent à leur rivage ; ce fut leur salut, car les patrons des barques Turques, craignant de perdre une occasion de gagner beaucoup, vinrent en foule offrir leurs services. Précisément dans le même tems la réponse favorable du Seraskier de Bender arrivait aussi, & le roi eut la douleur de voir cinq cents hommes de sa suite saisis par ses ennemis dont il entendait les bravades insultantes. Le pacha d'Oczakou lui demanda par un interprète pardon de ses retardemens, qui étaient cause de la prise de ces cinq cents hommes, & le supplia de vouloir bien ne point s'en plaindre au grand-seigneur. *Charles* le promit, non sans lui faire une réprimande, comme s'il eût parlé à un de ses sujets.

Le commandant de Bender, qui était en même tems Seraskier, titre qui répond à celui de général, & pacha de la province, qui signifie gouverneur & intendant, envoya en hâte un aga complimenter le roi, & lui offrir une tente magnifique avec les provisions, le bagage, les chariots, les commodités, les officiers, toute la suite nécessaire pour le conduire avec splendeur jusqu'à Bender. Car tel est l'usage des Turcs, non-seulement de défrayer les ambassadeurs jusqu'au lieu de leur résidence, mais de fournir tout abondamment aux princes réfugiés chez eux, pendant le tems de leur séjour.

Fin du quatrième Livre.



HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUÈDE.

LIVRE CINQUIÈME.

ARGUMENT.

Etat de la Porte Ottomane. Charles *séjourne près de Bender: ses occupations: ses intrigues à la Porte, ses desseins:* Auguste *remonte sur son trône: le roi de Dannemarck fait une descente en Suède: tous les autres états de* Charles *sont attaqués: le czar triomphe dans Moscou: histoire de la czarine, paysane devenue impératrice.*

ACHMET *III.* gouvernait alors l'empire de Turquie. Il avait été mis en 1703 sur le trône à la place de son frère *Mustapha*, par une révolution semblable à celle qui avait donné en Angleterre la couronne de *Jacques II.* à son gendre *Guillaume. Mustapha* gouverné par son muphti, que les Turcs abhorraient, souleva contre lui tout l'empire. Son armée, avec laquelle il comptait punir les mécontens, se joignit à eux. Il fut pris, déposé en cérémonie, & son frère tiré du serrail pour devenir

ſultan, ſans qu'il y eût preſque une goutte de ſang répandue. *Achmet* renferma le ſultan dépoſé dans le ſerrail de Conſtantinople, où il vécut encor quelques années, au grand étonnement de la Turquie, accoutumée à voir la mort de ſes princes ſuivre toujours leur détrônement.

Le nouveau ſultan, pour toute récompenſe d'une couronne qu'il devait aux miniſtres, aux généraux, aux officiers des janiſſaires, enfin à ceux qui avaient eu part à la révolution, les fit tous périr les uns après les autres, de peur qu'un jour ils n'en tentaſſent une ſeconde. Par le ſacrifice de tant de braves gens, il affaiblit les forces de l'empire; mais il affermit ſon trône, du moins pour quelques années. Il s'appliqua depuis à amaſſer des tréſors; c'eſt le premier des Ottomans, qui ait oſé altérer un peu la monnoie & établir de nouveaux impôts; mais il a été obligé de s'arrêter dans ces deux entrepriſes, de crainte d'un ſoulévement. Car la rapacité & la tyrannie du grand-ſeigneur ne s'étendent preſque jamais que ſur les officiers de l'empire, qui tels qu'ils ſoient, ſont eſclaves domeſtiques du ſultan; mais le reſte des muſulmans vit dans une ſécurité profonde, ſans craindre ni pour leurs vies, ni pour leurs fortunes, ni pour leur liberté.

Tel était l'empereur des Turcs, chez qui le roi de Suède vint chercher un aſyle. Il lui écrivit dès qu'il fut ſur ſes terres; ſa lettre eſt du 13 Juillet 1709. Il en courut pluſieurs copies différentes, qui toutes paſſent aujourd'hui pour infidèles; mais de toutes celles que j'ai vues il n'en eſt aucune qui ne marquât de la hauteur, & qui ne fût plus conforme à ſon courage qu'à ſa ſituation. Le ſultan ne lui fit réponſe que vers la fin de Septembre. La fierté de la Porte Ottomane fit ſentir à *Charles XII.* la différence qu'elle mettait entre l'empereur Turc, & un roi d'une partie de la Scandinavie, chrétien, vaincu & fugitif. Au reſte, toutes ces lettres, que les rois écrivent très-rarement eux-mêmes, ne ſont que de vaines

formalités, qui ne font connaître, ni le caractère des souverains, ni leurs affaires.

Charles XII. en Turquie n'était en effet qu'un captif honorablement traité. Cependant il concevait le dessein d'armer l'empire Ottoman contre ses ennemis. Il se flatait de ramener la Pologne sous le joug, & de soumettre la Russie ; il avait un envoyé à Constantinople ; mais celui qui le servit le plus dans ses vastes projets fut le comte *Poniatowsky*, lequel alla à Constantinople sans mission, & se rendit bientôt nécessaire au roi, agréable à la Porte, & enfin dangereux aux grands-visirs même.(*)

Un de ceux qui secondèrent plus adroitement ses desseins fut le médecin *Fonseca*, Portugais, Juif établi à Constantinople, homme savant & délié, capable d'affaires, & le seul philosophe peut-être de sa nation ; sa profession lui procurait des entrées à la Porte Ottomane, & souvent la confiance des visirs. Je l'ai fort connu à Paris ; il m'a confirmé toutes les particularités que je vais raconter. Le comte *Poniatowsky* m'a dit lui-même & m'a écrit, qu'il avait eu l'adresse de faire tenir des lettres à la sultane *Validé* mère de l'empereur régnant, autrefois maltraitée par son fils, mais qui commençait à prendre du crédit dans le serrail. Une Juive, qui approchait souvent de cette princesse, ne cessait de lui raconter les exploits du roi de Suède, & la charmait par ses récits. La sultane, par une secrete inclination, dont presque toutes les femmes se sentent surprises en faveur des hommes extraordinaires, même sans les avoir vus, prenait hautement dans le serrail le parti de ce prince ; elle ne l'appellait que son lion. *Quand voulez-vous donc*, disait-elle quelquefois au sultan son fils, *aider mon lion à dévorer ce czar ?* Elle passa même par dessus les loix austères du serrail, au point d'écrire de sa main

(*) C'est de lui dont je tiens non-seulement les remarques qui ont été imprimées & dont le chapelain *Norberg* a fait usage, mais encor beaucoup d'autres manuscrits concernant cette histoire.

N 4

plusieurs lettres au comte *Poniatowsky*, entre les mains duquel elles sont encor au tems qu'on écrit cette histoire.

Cependant on avait conduit le roi avec honneur à Bender, par le désert qui s'appellait autrefois la solitude des Gètes. Les Turcs eurent soin que rien ne manquât sur sa route de tout ce qui pouvait rendre son voyage plus agréable. Beaucoup de Polonais, de Suédois, de Cosaques échappés les uns après les autres des mains des Moscovites, venaient par différens chemins grossir sa suite sur la route. Il avait avec lui dix-huit cents hommes, quand il se trouva à Bender ; tout ce monde était nourri, logé, eux & leurs chevaux, aux dépens du grand-seigneur.

Le roi voulut camper auprès de Bender, au lieu de demeurer dans la ville. Le Seraskier *Jussuf* pacha lui fit dresser une tente magnifique, & on en fournit à tous les seigneurs de sa suite. Quelque tems après le prince se fit bâtir une maison dans cet endroit ; ses officiers en firent autant à son exemple : les soldats dressèrent des baraques ; de sorte que ce camp devint insensiblement une petite ville. Le roi n'étant point encor guéri de sa blessure, il falut lui tirer du pied un os carié ; mais dès qu'il put monter à cheval, il reprit ses fatigues ordinaires, toujours se levant avant le soleil, lassant trois chevaux par jour, faisant faire l'exercice à ses soldats. Pour tout amusement il jouait quelquefois aux échecs : si les petites choses peignent les hommes, il est permis de rapporter qu'il faisait toujours marcher le roi à ce jeu ; il s'en servait plus que des autres pièces, & par-là il perdait toutes les parties.

Il se trouvait à Bender dans une abondance de toutes choses, bien rare pour un prince vaincu & fugitif ; car outre les provisions plus que suffisantes, & les cinq cents écus par jour, qu'il recevait de la magnificence ottomane, il tirait encor de l'argent de la France, & il empruntait des marchands de Constantinople. Une partie de cet argent servit à ménager des intrigues dans

le ferrail, à acheter la faveur des vifirs, ou à procurer leur perte. Il répandait l'autre partie avec profufion parmi fes officiers & les janiffaires qui lui fervaient de gardes à Bender. *Grothufen*, fon favori & tréforier, était le difpenfateur de fes libéralités ; c'etait un homme qui contre l'ufage de ceux qui font en cette place, aimait autant à donner que fon maître. Il lui apporta un jour un compte de foixante mille écus, en deux lignes ; dix mille écus donnés aux Suédois & aux janiffaires par les ordres généreux de fa majefté, & le refte mangé par moi. « Voilà comme j'aime que mes amis me rendent leurs » comptes, dit ce prince : *Mullern* me fait lire des pages » entières pour des fommes de dix mille francs. J'aime » mieux le ftyle laconique de *Grothufen*. » Un de fes vieux officiers, foupçonné d'être un peu avare, fe plaignit à lui de ce que fa majefté donnait tout à *Grothufen* ; « Je ne donne de l'argent, répondit le roi, qu'à ceux » qui favent en faire ufage. » Cette générofité le réduifit fouvent à n'avoir pas de quoi donner. Plus d'économie dans fes libéralités eût été auffi honorable & plus utile ; mais c'était le défaut de ce prince, de pouffer à l'excès toutes les vertus.

Beaucoup d'étrangers accouraient de Conftantinople pour le voir. Les Turcs, les Tartares du voifinage y venaient en foule ; tous le refpectaient & l'admiraient. Son opiniâtreté à s'abftenir du vin, & fa régularité à affifter deux fois par jour aux prières publiques, leur faifaient dire : *C'eft un vrai mufulman.* Ils brûlaient d'impatience de marcher avec lui à la conquête de la Mofcovie.

Dans ce loifir de Bender, qui fut plus long qu'il ne penfait, il prit infenfiblement du goût pour la lecture. Le baron *Fabrice*, gentilhomme du duc de Holftein, jeune homme aimable, qui avait dans l'efprit cette gaieté & ce tour aifé qui plaît aux princes, fut celui qui l'engagea à lire. Il était envoyé auprès de lui à

Bender pour y ménager les intérêts du jeune duc de Holſtein, & il y réuſſit en ſe rendant agréable. Il avait lu tous les bons auteurs français. Il fit lire au roi les tragédies de *Pierre Corneille*, celles de *Racine*, & les ouvrages de *Deſpréaux*. Le roi ne prit nul goût aux ſatires de ce dernier, qui en effet ne ſont pas ſes meilleures pièces; mais il aimoit fort ſes autres écrits. Quand on lui lut ce trait de la ſatire huitième, où l'auteur traite *Alexandre* de fou & d'enragé, il déchira le feuillet.

De toutes les tragédies françaiſes, *Mithridate* était celle qui lui plaiſait davantage, parce que la ſituation de ce roi vaincu & reſpirant la vengeance, était conforme à la ſienne. Il montrait avec le doigt à M. *Fabrice* les endroits qui le frappaient; mais il n'en voulait lire aucun tout haut, ni haſarder jamais un mot en français. Même quand il vit depuis à Bender M. *Déſaleurs*, ambaſſadeur de France à la Porte, homme d'un mérite diſtingué, mais qui ne ſavait que ſa langue naturelle, il répondit à cet ambaſſadeur en latin; & ſur ce que M. *Déſaleurs* proteſta qu'il n'entendait pas quatre mots de cette langue, le roi plutôt que de parler français, fit venir un interprète.

Telles étaient les occupations de *Charles XII.* à Bender, où il attendait qu'une armée de Turcs vînt à ſon ſecours. Son envoyé préſentait des mémoires en ſon nom au grand-viſir, & *Poniatowsky* les ſoutenait par le crédit qu'il ſavait ſe donner. L'inſinuation réuſſit par-tout; il ne paraiſſait vêtu qu'à la Turque; il ſe procurait toutes les entrées. Le grand-ſeigneur lui fit préſent d'une bourſe de mille ducats, & le grand-viſir lui dit : *Je prendrai votre roi d'une main, & une épée dans l'autre, & je le menerai à Moſcou, à la tête de deux cent mille hommes.* Ce grand-viſir s'appellait *Chourlouli ali-pacha*; il était fils d'un payſan du village de Chourlou. Ce n'eſt point parmi les Turcs un reproche qu'une telle extraction; on n'y connaît point la nobleſſe, ſoit celle à

laquelle les emplois ſont attachés, ſoit celle qui ne conſiſte que dans des titres. Les ſervices ſeuls ſont cenſés tout faire, c'eſt l'uſage de preſque tout l'Orient ; uſage très-naturel & très-bon, ſi les dignités pouvaient n'être données qu'au mérite ; mais les viſirs ne ſont d'ordinaire que des créatures d'un eunuque noir, ou d'une eſclave favorite.

Le premier miniſtre changea bientôt d'avis. Le roi ne pouvait que négocier, & le czar pouvait donner de l'argent ; il en donna ; & ce fut de celui même de *Charles XII.* qu'il ſe ſervit. La caiſſe militaire priſe à Pultava fournit de nouvelles armes contre le vaincu ; il ne fut plus alors queſtion de faire la guerre aux Ruſſes. Le crédit du czar fut tout puiſſant à la Porte ; elle accorda à ſon envoyé des honneurs dont les miniſtres Moſcovites n'avaient point encor joui à Conſtantinople ; on lui permit d'avoir un ſerrail, c'eſt-à-dire, un palais dans le quartier des Francs, & de communiquer avec les miniſtres étrangers. Le czar crut même pouvoir demander qu'on lui livrât le général *Mazeppa*, comme *Charles XII.* s'était fait livrer le malheureux *Patkul. Chourlouli ali-pacha* ne ſavait plus rien refuſer à un prince qui demandait en donnant des millions ; ainſi ce même grand-viſir, qui auparavant avait promis ſolemnellement de mener le roi de Suède en Moſcovie avec deux cent mille hommes, oſa bien lui faire propoſer de conſentir au ſacrifice du général *Mazeppa*. *Charles* fut outré de cette demande. On ne ſait juſqu'où le viſir eût pouſſé l'affaire, ſi *Mazeppa*, âgé de ſoixante-dix ans ne fût mort préciſément dans cette conjoncture. La douleur & le dépit du roi augmentèrent quand il apprit que *Tolſtoy*, devenu l'ambaſſadeur du czar à la Porte, était publiquement ſervi par des Suédois faits eſclaves à Pultava, & qu'on vendait tous les jours ces braves ſoldats dans le marché de Conſtantinople. L'ambaſſadeur Moſcovite diſait même hautement que les troupes muſulmanes, qui étaient à Bender, y

étaient plus pour s'assurer du roi, que pour lui faire honneur.

Charles abandonné par le grand-visir, vaincu par l'argent du czar en Turquie, après l'avoir été par ses armes dans l'Ukraine, se voyait trompé, dédaigné par la Porte, presque prisonnier parmi des Tartares. Sa suite commençait à désespérer. Lui seul tint ferme, & ne parut pas abattu un moment; il crut que le sultan ignorait les intrigues de *Chourlouli ali*, son grand-visir; il résolut de les lui apprendre, & *Poniatowsky* se chargea de cette commission hardie. Le grand-seigneur va tous les vendredis à la mosquée entouré de ses solaks, espèces de gardes, dont les turbans sont ornés de plumes si hautes, qu'elles dérobent le sultan à la vue du peuple. Quand on a quelque placet à présenter au grand-seigneur, on tâche de se mêler parmi ces gardes, & on lève en haut le placet. Quelquefois le sultan daigne le prendre lui-même; mais le plus souvent il ordonne à un aga de s'en charger, & se fait ensuite représenter les placets au sortir de la mosquée. Il n'est pas à craindre qu'on ose l'importuner de mémoires inutiles, & de placets sur des bagatelles, puisqu'on écrit moins à Constantinople en toute une année qu'à Paris en un seul jour. On se hasarde encor moins à présenter des mémoires contre les ministres, à qui pour l'ordinaire le sultan les renvoie sans les lire. *Poniatowsky* n'avait que cette voie pour faire passer jusqu'au grand-seigneur les plaintes du roi de Suède. Il dressa un mémoire accablant contre le grand-visir. M. de *Fériole*, alors ambassadeur de France, & qui m'a conté le fait, fit traduire le mémoire en Turc. On donna quelque argent à un Grec pour le présenter. Ce Grec s'étant mêlé parmi les gardes du grand-seigneur, leva le papier si haut, si long-tems, & fit tant de bruit que le sultan l'apperçut, & prit lui-même le mémoire.

On se servit plusieurs fois de cette voie pour présenter au sultan des mémoires contre ses visirs; un Suédois,

nommé *Leloing*, en donna encor un autre bientôt après. *Charles XII.* dans l'empire des Turcs était réduit à employer les reſſources d'un ſujet opprimé.

Quelques jours après, le ſultan envoya au roi de Suède, pour toute réponſe à ſes plaintes, vingt-cinq chevaux arabes, dont l'un qui avait porté ſa hauteſſe, était couvert d'une ſelle & d'une houſſe enrichies de pierreries, avec des étriers d'or maſſif. Ce préſent fut accompagné d'une lettre obligeante, mais conçue en termes généraux, & qui faiſait ſoupçonner que le miniſtre n'avait rien fait que du conſentement du ſultan. *Chourlouli*, qui ſavait diſſimuler, envoya auſſi cinq chevaux très-rares au roi. *Charles* dit fiérement à celui qui les amenait : *Retournez vers votre maître, & dites-lui que je ne reçois point de préſens de mes ennemis.*

Mr. *Poniatowsky* ayant déjà oſé faire préſenter un mémoire contre le grand-viſir, conçut alors le hardi deſſein de le faire dépoſer. Il ſavait que ce viſir déplaiſait à la ſultane mère, que le Kiſlar-aga, chef des eunuques noirs, & l'aga des janiſſaires le haïſſaient ; il les excita tous trois à parler contre lui. C'était une choſe bien ſurprenante de voir un chrétien, un Polonais, un agent ſans caractère d'un roi Suédois réfugié chez les Turcs, cabaler preſque ouvertement à la Porte contre un vice-roi de l'empire Ottoman, qui de plus était utile & agréable à ſon maître. *Poniatowsky* n'eût jamais réuſſi, & l'idée ſeule du projet lui eût coûté la vie, ſi une puiſſance plus forte que toutes celles qui étaient dans ſes intérêts, n'eût porté les derniers coups à la fortune du grand-viſir *Chourlouli.*

Le ſultan avait un jeune favori, qui a depuis gouverné l'empire Ottoman, & a été tué en Hongrie en 1716 à la bataille de Peterwaradin, gagnée ſur les Turcs par le prince *Eugène de Savoie.* Son nom était *Coumourgi ali-pacha.* Sa naiſſance n'était guère différente de celle de *Chourlouli* : il était fils d'un porteur de charbon, comme

Coumourgi le ſignifie ; car *coumour* veut dire *charbon* en turc. L'empereur *Achmet II.* oncle d'*Achmet III.* ayant rencontré dans un petit bois près d'Andrinople, *Coumourgi* encor enfant, dont l'extrême beauté le frappa, le fit conduire dans ſon ſerrail. Il plut à *Muſtapha*, fils aîné & ſucceſſeur de *Mahomet*. *Achmet III.* en fit ſon favori. Il n'avait alors que la charge de ſeliƈtar-aga, porte épée de la couronne. Son extrême jeuneſſe ne lui permettait pas de prétendre à l'emploi de grand-viſir ; mais il avait l'ambition d'en faire. La faƈtion de Suède ne put jamais gagner l'eſprit de ce favori. Il ne fut en aucun tems l'ami de *Charles*, ni d'aucun prince chrétien, ni d'aucun de leurs miniſtres ; mais en cette occaſion, il ſervait le roi *Charles XII.* ſans le vouloir ; il s'unit avec la ſultane *Validé* & les grands officiers de la Porte, pour faire tomber *Chourlouli* qu'ils haïſſaient tous. Ce vieux miniſtre, qui avait long-tems & bien ſervi ſon maître, fut la viƈtime du caprice d'un enfant, & des intrigues d'un étranger. On le dépouilla de ſa dignité & de ſes richeſſes ; on lui ôta ſa femme, qui était fille du dernier ſultan *Muſtapha* ; & il fut relégué à Caffa, autrefois Théodoſie, dans la Tartarie Crimée. On donna le bul, c'eſt-à-dire, le ſceau de l'empire à *Numan-Couprougli*, petit-fils du grand *Couprougli* qui prit Candie. Ce nouveau viſir était tel que les chrétiens mal-inſtruits ont peine à ſe figurer un Turc ; homme d'une vertu inflexible, ſcrupuleux obſervateur de la loi, il oppoſait ſouvent la juſtice aux volontés du ſultan. Il ne voulut point entendre parler de la guerre contre le Moſcovite qu'il traitait d'injuſte & d'inutile ; mais le même attachement à ſa loi, qui l'empêchait de faire la guerre au czar, malgré la foi des traités, lui fit reſpeƈter les devoirs de l'hoſpitalité envers le roi de Suède. Il diſait à ſon maître : « La loi te défend d'attaquer le czar qui ne t'a point offenſé, » mais elle t'ordonne de ſecourir le roi de Suède, qui eſt » malheureux chez toi. » Il fit tenir à ce prince huit cents

bourses, (une bourse vaut cinq cents écus) & lui conseilla de s'en retourner paisiblement dans ses états, par les terres de l'empereur d'Allemagne, ou par des vaisseaux Français, qui étaient alors au port de Constantinople, & que M. de *Fériol*, ambassadeur de France à la Porte, offrait à *Charles* pour le transporter à Marseille. Le comte *Poniatowsky* négocia plus que jamais avec ce ministre, & acquit dans les négociations une supériorité que l'or des Moscovites ne pouvait plus lui disputer auprès d'un visir incorruptible. La faction Russe crut que la meilleure ressource pour elle était d'empoisonner un négociateur si dangereux. On gagna un de ses domestiques, qui devait lui donner du poison dans du café; le crime fut découvert avant l'exécution on trouva le poison entre les mains du domestique dans une petite phiole que l'on porta au grand-seigneur. L'empoisonneur fut jugé en plein divan & condamné aux galères, parce que la justice des Turcs ne punit jamais de mort les crimes qui n'ont pas été exécutés.

Charles XII. toujours persuadé que tôt ou tard il réussirait à faire déclarer l'empire Turc contre celui de Russie, n'accepta aucune des propositions qui tendaient à un retour paisible dans ses états; il ne cessait de représenter comme formidable aux Turcs ce même czar qu'il avait si long-tems méprisé; ses émissaires insinuaient sans cesse que *Pierre Alexiowits* voulait se rendre maître de la navigation de la mer Noire, qu'après avoir subjugué les Cosaques, il en voulait à la Tartarie Crimée. Tantôt ses représentations animaient la Porte, tantôt les ministres Russes les rendaient sans effet.

Tandis que *Charles XII.* faisait ainsi dépendre sa destinée des volontés des visirs, qu'il recevait des bienfaits & des affronts d'une puissance étrangère, qu'il faisait présenter des placets au sultan, qu'il subsistait de ses libéralités dans un désert, tous ses ennemis réveillés attaquaient ses états.

La bataille de Pultava fut d'abord le ſignal d'une révolution dans la Pologne. Le roi *Auguſte* y retourna, proteſtant contre ſon abdication, contre la paix d'Altranſtad, & accuſant publiquement de brigandage & de barbarie *Charles XII.* qu'il ne craignait plus. Il mit en priſon *Fingſten* & *Imhof* ſes plénipotentiaires qui avaient ſigné ſon abdication, comme s'ils avaient en cela paſſé leurs ordres & trahi leur maître. Ses troupes Saxonnes qui avaient été le prétexte de ſon détrônement, le ramenèrent à Varſovie, accompagné de la plupart des palatins Polonais, qui lui ayant autrefois juré fidélité, avaient fait depuis les mêmes ſermens à *Staniſlas*, & revenaient en faire de nouveaux à *Auguſte*. *Siniawsky* même rentra dans ſon parti, & perdant l'idée de ſe faire roi, ſe contenta de reſter grand-général de la couronne. *Flemming* ſon premier miniſtre, qui avait été obligé de quitter pour un tems la Saxe, de peur d'être livré avec *Patkul*, contribua alors par ſon adreſſe à ramener à ſon maître une grande partie de la nobleſſe Polonaiſe.

Le pape releva ſes peuples du ſerment de fidélité qu'ils avaient fait à *Staniſlas*. Cette démarche du ſaint-père faite à propos, & appuyée des forces d'*Auguſte*, fut d'un aſſez grand poids; elle affermit le crédit de la cour de Rome en Pologne, où l'on n'avait nulle envie de conteſter alors aux premiers pontifes le droit chimérique de ſe mêler du temporel des rois. Chacun retournait volontiers ſous la domination d'*Auguſte*, & recevait ſans répugnance une abſolution inutile, que le nonce ne manqua pas de faire valoir comme néceſſaire.

La puiſſance de *Charles* & la grandeur de la Suède touchèrent alors à leur dernier période. Plus de dix têtes couronnées voyaient depuis long-tems avec crainte & avec envie la domination Suédoiſe s'étendant loin de ſes bornes naturelles au-delà de la mer Baltique, depuis la Duna juſqu'à l'Elbe. La chûte de *Charles* & ſon abſence réveillèrent les intérêts & les jalouſies de tous ces princes,

aſſoupies

aſſoupies long-tems par des traités, & par l'impuiſſance de les rompre.

Le czar plus puiſſant qu'eux tous enſemble, profitant de la victoire, prit Vibourg & toute la Carélie, inonda la Finlande de troupes, mit le ſiége devant Riga, & envoya un corps d'armée en Pologne pour aider *Auguſte* à remonter ſur le trône. Cet empereut était alors ce que *Charles* avait été autrefois, l'arbitre de la Pologne & du Nord; mais il ne conſultait que ſes intérêts, au lieu que *Charles* n'avait jamais écouté que ſes idées de vengeance & de gloire. Le monarque Suédois avait ſecouru ſes alliés, & accablé ſes ennemis, ſans exiger le moindre fruit de ſes victoires; le czar ſe conduiſant plus en prince, & moins en héros, ne voulut ſecourir le roi de Pologne qu'à condition qu'on lui céderait la Livonie, & que cette province pour laquelle *Auguſte* avait allumé la guerre, reſterait aux Moſcovites pour toujours.

Le roi de Dannemarck oubliant le traité de Travendal, comme *Auguſte* celui d'Altranſtad, ſongea dès-lors à ſe rendre maître des duchés de Holſtein & de Brême, ſur leſquels il renouvella ſes prétentions. Le roi de Pruſſe avait d'anciens droits ſur la Poméranie Suédoiſe, qu'il voulait faire revivre. Le duc de Meckelbourg voyait avec dépit que la Suède poſſedât encor Wiſmar, la plus belle ville du duché : ce prince devait épouſer une nièce de l'empereur Moſcovite; & le czar ne demandait qu'un prétexte pour s'établir en Allemagne, à l'exemple des Suédois. *George* électeur de Hanover cherchait de ſon côté à s'enrichir des dépouilles de *Charles*. L'évêque de Munſter aurait bien voulu faire auſſi valoir quelques droits, s'il en avait eu le pouvoir.

Douze à treize mille Suédois défendaient la Poméranie & les autres pays que *Charles* poſſédait en Allemagne : c'était-là que la guerre allait ſe porter. Cet orage alarma l'empereur & ſes alliés. C'eſt une loi de l'empire, que

quiconque attaque une de ſes provinces, eſt réputé l'ennemi de tout le corps Germanique.

Mais il y avait encor un plus grand embarras. Tous ces princes, à la réſerve du czar, étaient réunis alors contre *Louis XIV.* dont la puiſſance avait été quelque tems auſſi redoutable à l'empire que celle de *Charles.*

L'Allemagne s'était trouvée, au commencement du ſiècle, preſſée du midi au nord, entre les armées de la France & de la Suéde. Les Français avaient paſſé le Danube, & les Suédois l'Oder; ſi leurs forces, alors victorieuſes, s'étaient jointes, l'empire eût été perdu. Mais la même fatalité qui accabla la Suède, avait auſſi humilié la France: toutefois la Suède avait encor des reſſources, & *Louis XIV.* faiſait la guerre avec vigueur, quoique malheureuſement. Si la Poméranie, & le duché de Brême devenaient le théatre de la guerre, il était à craindre que l'empire n'en ſouffrit, & qu'étant affaibli de ce côté, il n'en fut moins fort contre *Louis XIV.* Pour prévenir ce danger, l'empereur, les princes d'Allemagne, *Anne* reine d'Angleterre, les Etats Généraux des Provinces-Unies, conclurent à la Haye, ſur la fin de l'année 1709, un des plus ſinguliers traités que jamais on ait ſignés.

Il fut ſtipulé par ces puiſſances, que la guerre contre les Suédois ne ſe ferait point en Poméranie, ni dans aucune des provinces de l'Allemagne; & que les ennemis de *Charles XII.* pourraient l'attaquer par-tout ailleurs. Le roi de Pologne & le czar accédèrent eux-mêmes à ce traité; ils y firent inſérer un article auſſi extraordinaire que le traité même: ce fut que les douze mille Suédois, qui étaient en Poméranie, n'en pourraient ſortir pour aller défendre leurs autres provinces.

Pour aſſurer l'exécution de ce traité, on propoſa d'aſſembler une armée conſervatrice de cette neutralité imaginaire. Elle devait camper ſur le bord de l'Oder: c'eût été une nouvauté ſingulière qu'une armée levée pour empêcher une guerre: ceux même qui devaient la ſoudoyer,

avaient pour la plupart beaucoup d'intérêt à faire cette guerre, qu'on prétendait écarter ; le traité portait qu'elle ferait composée des troupes de l'empereur, du roi de Pruſſe, de l'électeur de Hanover, du Landgrave de Heſſe, de l'évêque de Munſter.

Il arriva ce qu'on devait naturellement attendre d'un pareil projet : il ne fut point exécuté : les princes qui devaient fournir leur contingent pour lever cette armée, ne donnèrent rien : il n'y eut pas deux régimens formés : on parla beaucoup de neutralité, perſonne ne la garda ; & tous les princes du nord, qui avaient des intérêts à démêler avec le roi de Suède, reſtèrent en pleine liberté de ſe diſputer les dépouilles de ce prince.

Dans ces conjonctures, le czar après avoir laiſſé ſes troupes en quartier dans la Lithuanie, & avoir ordonné le ſiège de Riga, s'en retourna à Moſcou étaler à ſes peuples un appareil auſſi nouveau que tout ce qu'il avait fait juſqu'alors dans ſes états : ce fut un triomphe tel à peu près que celui des anciens Romains. Il fit ſon entrée dans Moſcou le premier janvier 1710. ſous ſept arcs triomphaux, dreſſés dans les rues ornées de tout ce que le climat peut fournir, & de ce que le commerce floriſſant par ſes ſoins y avait pû apporter. Un régiment des gardes commençait la marche, ſuivi des piéces d'artillerie priſes ſur les Suédois à Leſno & à Pultava : chacune était trainée par huit chevaux couverts de houſſes d'écarlate pendantes à terre ; enſuite venaient les étendarts, les timbales, les drapeaux gagnés à ces deux batailles, portés par les officiers & par les ſoldats qui les avaient pris : toutes ces dépouilles étaient ſuivies des plus belles troupes du czar. Après qu'elles eurent défilé, on vit ſur un char fait exprès (*), paraître le brancart de *Charles XII.* trouvé ſur le champ de bataille de Pultava tout

(*) M. *Norberg*, confeſſeur de *Charles XII.* reprend ici l'auteur, & aſſure que ce brancart était porté à la main. On s'en raporte ſur ces circonſtances eſſentielles à ceux qui les ont vues.

brisé de deux coups de canon : derrière ce brancart marchaient deux à deux tous les prisonniers : on y voyait le comte *Piper*, premier ministre de Suède, le célèbre maréchal *Renschild*, le comte de *Levenhaupt*, les généraux *Slipenback*, *Stackelberg*, *Hamilton*, tous les officiers & les soldats qu'on dispersa depuis dans la grande Russie. Le czar paraissait immédiatement après eux sur le même cheval qu'il avait monté à la bataille de Pultava. A quelques pas de lui on voyait les généraux qui avaient eu part aux succès de cette journée. Un autre régiment des gardes venait ensuite. Les charriots de munitions des Suédois fermaient la marche.

Cette pompe passa au bruit de toutes les cloches de Moscou, au son des tambours, des timbales, des trompettes, & d'un nombre infini d'instrumens de musique, qui se faisaient entendre par reprises, avec les salves de deux cents pièces de canon, & les acclamations de cinq cent mille hommes, qui s'écriaient, *Vive l'empereur notre père*, à chaque pause que faisait le czar dans cette entrée triomphale.

Cet appareil imposant augmenta la vénération de ses peuples pour sa personne : tout ce qu'il avait fait d'utile en leur faveur, le rendait peut-être moins grand à leurs yeux. Il fit cependant continuer le blocus de Riga. Les généraux s'emparèrent du reste de la Livonie, & d'une partie de la Finlande. En même tems le roi de Dannemarck vint avec toute sa flotte faire une descente en Suède : il y débarqua dix-sept mille hommes, qu'il laissa sous la conduite du comte de *Reventlau*.

La Suède était alors gouvernée par une régence composée de quelques sénateurs, que le roi établit quand il partit de Stockholm. Le corps du sénat, qui croyait que le gouvernement lui appartenait de droit, était jaloux de la régence. L'état souffrit de ces divisions ; mais quand après la bataille de Pultava, la première nouvelle qu'on apprit dans Stockholm fut que le roi était à Bender, à la

merci des Tartares & des Turcs, & que les Danois étaient descendus en Scanie, où ils avaient pris la ville d'Helsimbourg, alors les jalousies cessèrent, on ne songea qu'à sauver la Suède. Elle commençait à être épuisée de troupes réglées; car quoique *Charles* eût toujours fait ses grandes expéditions à la tête de petites armées, cependant les combats innombrables qu'il avait livrés pendant neuf années; la nécessité de recruter continuellement ses troupes, d'entretenir ses garnisons, & les corps d'armée qu'il fallait toujours avoir sur pied, dans la Finlande, dans l'Ingrie, la Livonie, la Poméranie, Brême, Verden: tout cela avait coûté à la Suède, pendant le cours de la guerre, plus de deux cent cinquante mille soldats; il ne restait pas huit mille hommes d'anciennes troupes, qui avec les milices nouvelles, étaient les seules ressources de la Suède.

La nation est née belliqueuse; & tout peuple prend insensiblement le génie de son roi. On ne s'entretenait d'un bout du pays à l'autre que des actions prodigieuses de *Charles*, & de ses généraux, & des vieux corps qui avaient combattu sous eux à Nerva, à la Duna, à Clissau, à Pultusk, à Hollosin. Les moindres Suédois en prenaient un esprit d'émulation & de gloire. La tendresse pour le roi, la pitié, la haine irréconciliable contre les Danois, s'y joignirent encor. Dans bien d'autres pays les paysans sont esclaves, ou traités comme tels: ceux-ci faisant un corps dans l'état, se regardaient comme des citoyens, & se formaient des sentimens plus grands; de sorte que ces milices devenaient en peu de tems les meilleures troupes du Nord.

Le général *Steinbock* se mit par ordre de la régence à la tête de huit mille hommes d'anciennes troupes, & d'environ douze mille de ces nouvelles milices, pour aller chasser les Danois, qui ravageaient toute la côte d'Helsimbourg, & qui étendaient déjà leurs contributions fort avant dans les terres.

On n'eut ni le tems, ni les moyens de donner aux milices des habits d'ordonnance: la plûpart de ces laboureurs vinrent vêtus de leurs ſarots de toile; ayant à leurs ceintures des piſtolets attachés avec des cordes. *Steinbock* à la tête de cette armée extraordinaire, ſe trouva en préſence des Danois à trois lieues d'Helſimbourg le 10 Mars 1710. Il voulut laiſſer à ſes troupes quelques jours de repos, ſe retrancher, & donner à ſes nouveaux ſoldats le tems de s'accoûtumer à l'ennemi; mais tous ces payſans demandèrent la bataille le même jour qu'ils arrivèrent.

Des officiers qui y étaient, m'ont dit les avoir vûs alors preſque tous écumer de colère, tant la haine nationale des Suédois contre les Danois eſt extrême. *Steinbock* profita de cette diſpoſition des eſprits, qui dans un jour de bataille vaut autant que la diſcipline militaire, on attaqua les Danois; & c'eſt là qu'on vit ce dont il n'y a peut-être pas deux exemples de plus, des milices toutes nouvelles égaler dans le premier combat l'intrépidité des vieux corps. Deux régimens de ces payſans armées à la hâte taillèrent en pièces le régiment des gardes du roi de Dannemarck, dont il ne reſta que dix hommes.

Les Danois entiérement defaits ſe retirèrent ſous le canon de Helſimbourg. Le trajet de Suède en Zéeland eſt ſi court, que le roi de Dannemarck apprit le même jour à Coppenhague la défaite de ſon armée en Suède; il envoya ſa flotte pour embarquer les débris de ſes troupes. Les Danois quittèrent la Suède avec précipitation cinq jours après la bataille; mais ne pouvant emmener leurs chevaux, & ne voulant pas les laiſſer à l'ennemi, ils les tuèrent tous aux environs d'Helſimbourg, & mirent le feu à leurs proviſions, brûlant leurs grains & leurs bagages, & laiſſant dans Helſimbourg quatre mille bleſſés, dont la plus grande partie mourut par l'infection de tant de chevaux tués, & par le défaut de

provisions, dont leurs compatriotes mêmes les privaient pour empêcher que les Suédois n'en jouissent.

Dans le même-tems les paysans de la Dalécarlie ayant ouï dire dans le fond de leurs forêts, que leur roi était prisonnier chez le Turcs, députèrent à la régence de Stockholm, & offrirent d'aller à leurs dépens, au nombre de vingt mille, d'élivrer leur maître des mains de ses ennemis. Cette proposition, qui marquait plus de courage & d'affection qu'elle n'était utile, fut écoutée avec plaisir, quoique rejetée, & on ne manqua pas d'en instruire le roi, en lui envoyant le détail de la battaille d'Helsimbourg.

Charles reçut dans son camp, près de Bender, ces nouvelles consolantes au mois de Juillet 1710. Peu de tems après un autre événement le confirma dans ses espérances.

Le grand-visir *Couprougli*, qui s'opposait à ses desseins, fut déposé après deux mois de ministère. La petite cour de *Charles XII.* & ceux qui tenaient encor pour lui en Pologne, publiaient que *Charles* faisait & défaisait les visirs, & qu'il gouvernait l'empire Turc du fond de sa retraite de Bender : mais il n'avait aucune part à la disgrace de ce favori. La rigide probité du visir fut, dit-on, la seule cause de sa chûte : son prédécesseur ne payait point les janissaires du trésor impérial, mais de l'argent qu'il faisait venir par ses extorsions : *Couprougli* les paya de l'argent du trésor. *Achmet* lui reprocha qu'il préferait l'intérêt des sujets à celui de l'empereur : *Ton prédécesseur Chourlouli*, lui dit-il, *savait bien trouver d'autres moyens de payer mes troupes.* Le grand-visir répondit, *S'il avait l'art d'enrichir ta hautesse par des rapines, c'est un art que je fait gloire d'ignorer.*

Le secret profond du serrail permet rarement que de pareils discours transpirent dans le public ; mais celui-ci fut sû avant la disgrace de *Couprougli.* Ce visir ne paya point sa hardiesse de sa tête, parce que la vraie vertu se

fait quelquefois respecter, lors même qu'elle déplaît. On lui permit de se retirer dans l'isle de Negrepont. J'ai su ces particularités par des lettres de M. *Bru* mon parent, premier drogman a la Porte Ottomane, & je les rapporte pour faire connaître l'esprit de ce gouvernement.

Le grand-seigneur fit alors revenir d'Alep *Baltagi Méhemet*, pacha de Syrie ; qui avait déjà été grand-visir avant *Chourlouli*. Les *Baltagis* du serrail, ainsi nommés de *balta*, qui signifie *coignée*, sont des esclaves qui coupent le bois pour l'usage des princes du sang ottoman & des sultanes. Ce visir avait été baltagi dans sa jeunesse, & en avait toujours retenu le nom, selon la coutume des Turcs qui prennent sans rougir le nom de leur première profession, ou de celle de leur père, ou du lieu de leur naissance.

Dans le tems que *Baltagi Méhemet* était valet dans le serrail, il fut assez heureux pour rendre quelques petits services au prince *Achmet*, alors prisonnier d'état sous l'empire de son frère *Mustapha* : on laisse aux princes du sang ottoman pour leurs plaisirs quelques femmes d'un âge à ne plus avoir d'enfans (& cet âge arrive de bonne heure en Turquie), mais assez belles encor pour plaire. *Achmet* devenu sultan donna une de ses esclaves qu'il avait beaucoup aimée, en mariage à *Baltagi Méhemet*. Cette femme par ses intrigues fit son mari grand-visir : une autre intrigue le déplaça ; & une troisième le fit encor grand-visir.

Quand *Baltagi Méhemet* vint recevoir le bul de l'empire, il trouva le parti du roi de Suède dominant dans le serrail. La sultane Validé, *Ali-Coumourgi* favori du grand-seigneur, le kislar-aga chef des eunuques noirs, & l'aga des janissaires, voulaient la guerre contre le czar. Le sultan y était déterminé ; le premier ordre qu'il donna au grand-visir fut d'aller combattre les Moscovites avec deux cent mille hommes. *Baltagi Méhemet* n'avait jamais fait la guerre ; mais ce n'était point un imbécille, comme

les Suédois mécontens de lui l'ont repréſenté. Il dit au grand-ſeigneur, en recevant de ſa main un ſabre garni de pierreries : *Ta hauteſſe ſait que j'ai été élevé à me ſervir d'une hache pour fendre du bois, & non d'une épée pour commander tes armées ; je tâcherai de te bien ſervir ; mais ſi je ne réuſſis pas, ſouviens-toi que je t'ai ſupplié de ne me le point imputer.* Le ſultan l'aſſura de ſon amitié, & le viſir ſe prépara à obéir.

La première démarche de la Porte Ottomane fut de mettre au château des ſept tours l'ambaſſadeur Moſcovite. La coutume des Turcs eſt de commencer d'abord par faire arrêter les miniſtres des princes auxquels ils déclarent la guerre. Obſervateurs de l'hoſpitalité en tout le reſte, ils violent en cela le droit le plus ſacré des nations. Ils commettent cette injuſtice ſous prétexte d'équité, s'imaginant ou voulant faire croire, qu'ils n'entreprennent jamais que de juſtes guerres, parce qu'elles ſont conſacrées par l'approbation de leur muphti. Sur ce principe, ils ſe croient armés pour châtier les violateurs de traités que ſouvent ils rompent eux-mêmes, & croient punir les ambaſſadeurs des rois leurs ennemis, comme complices des infidélités de leurs maîtres.

A cette raiſon ſe joint le mépris ridicule qu'ils affectent pour les princes chrétiens & pour les ambaſſadeurs, qu'ils ne regardent d'ordinaire que comme des conſuls de marchands.

Le ham des Tartares de Crimée, que nous nommons le kam, reçut ordre de ſe tenir prêt avec quarante mille Tartares. Ce prince gouverne le Nagaï, le Budziack, avec une partie de la Circaſſie & toute la Crimée, province connue dans l'antiquité ſous le nom de Cherſonèſe Taurique, où les Grecs portèrent leur commerce & leurs armes, & fondèrent de puiſſantes villes, & où les Génois pénétrèrent depuis, lorſqu'ils étaient les maîtres du commerce de l'Europe. On voit en ce pays des ruines des villes Grecques, & quelques monumens des Génois,

qui ſubſiſtent encor au milieu de la déſolation & de la barbarie.

Le kam eſt appellé par ſes ſujets empereur ; mais avec ce grand titre, il n'en eſt pas moins l'eſclave de la Porte. Le ſang ottoman dont les kams ſont deſcendus, & le droit qu'ils prétendent à l'empire des Turcs, au défaut de la race du grand-ſeigneur, rendent leur famille reſpectable au ſultan même, & leurs perſonnes redoutables. C'eſt pourquoi le grand-ſeigneur n'oſe détruire la race des kams Tartares ; mais il ne laiſſe preſque jamais vieillir ces princes ſur le trône. Leur conduite eſt toujours éclairée par les pachas voiſins, leurs états entourés de janiſſaires, leurs volontés traverſées par les grands-viſirs, leurs deſſeins toujours ſuſpects. Si les Tartares ſe plaignent du kam, la Porte le dépoſe ſur ce prétexte ; & s'il en eſt trop aimé, c'eſt un plus grand crime dont il eſt plutôt puni ; ainſi preſque tous paſſent de la ſouveraineté à l'exil, & finiſſent leurs jours à Rhodes, qui eſt d'ordinaire leur priſon & leur tombeau.

Les Tartares leurs ſujets ſont les peuples les plus brigands de la terre, & en même tems, ce qui ſemble inconcevable, les plus hoſpitaliers. Ils vont à cinquante lieues de leurs pays attaquer une caravane, détruire des villages ; mais qu'un étranger, tel qu'il ſoit, paſſe dans leur pays, non-ſeulement il eſt réçu par-tout, logé & défrayé, mais dans quelque lieu qu'il paſſe, les habitans ſe diſputent l'honneur de l'avoir pour hôte ; le maître de la maiſon, ſa femme, ſes filles, le ſervent à l'envi. Les Scythes leurs ancêtres leur ont tranſmis ce reſpect inviolable pour l'hoſpitalité qu'ils ont conſervé, parce que le peu d'étrangers qui voyagent chez eux, & le bas prix de toutes les denrées, ne leur rendent point cette vertu trop onéreuſe.

Quand les Tartares vont à la guerre avec l'armée ottamane, ils ſont nourris par le grand-ſeigneur ; le

butin qu'ils font eſt leur ſeule paie, auſſi ſont-ils plus propres à piller qu'à combatre réguliérement.

Le kam, gagné par les préſens & par les intrigues du roi de Suède, obtint d'abord que le rendez-vous général des troupes ſerait à Bender, même ſous les yeux de *Charles XII.* afin de lui marquer mieux que c'était pour lui qu'on faiſait la guerre.

Le nouveau viſir *Baltagi Méhemet* n'ayant pas les mêmes engagemens, ne voulait pas flater à ce point un prince étranger. Il changea l'ordre, & ce fut à Andrinople que s'aſſembla cette grande armée. C'eſt toujours dans les vaſtes & fertiles plaines d'Andrinople qu'eſt le rendez-vous pour des armées Turques, quand ce peuple fait la guerre aux chrétiens; les troupes venues d'Aſie & d'Afrique s'y repoſent & s'y rafraichiſſent quelques ſemaines; mais le grand-viſir, pour prévenir le czar, ne laiſſa repoſer l'armée que trois jours, & marcha vers le Danube, & de-là vers la Beſſarabie.

Les troupes des Turcs ne ſont plus aujourd'hui ſi formidables qu'autrefois, lorſqu'elles conquirent tant d'états dans l'Aſie, dans l'Afrique & dans l'Europe; alors la force du corps, la valeur & le nombre des Turcs, triomphaient d'ennemis moins robuſtes qu'eux & plus mal diſciplinés. Mais aujourd'hui que les chrétiens entendent mieux l'art de la guerre, ils battent preſque toujours les Turcs en bataille rangée, même à forces inégales. Si l'empire Ottoman a depuis peu fait quelques conquêtes, ce n'eſt que ſur la république de Veniſe, eſtimée plus ſage que guerrière, défendue par des étrangers, & mal ſecourue par les princes chrétiens toujours diviſés entr'eux.

Les janiſſaires & les ſpahis attaquent en deſordre, incapables d'écouter le commandement & de ſe rallier. Leur cavalerie, qui devrait être excellente, attendu la bonté & la légéreté de leurs chevaux, ne ſauroit ſoutenir le choc de la cavalerie Allemande. L'infanterie ne ſavait point encor faire un uſage avantageux de la bayonnette

au bout du fusil ; de plus les Turcs n'ont pas eu un grand général de terre parmi eux depuis *Couprougli* qui conquit l'isle de Candie. Un esclave nourri dans l'oisiveté & dans le silence du serrail, fait visir par faveur, & général malgré lui, conduisait une armée levée à la hâte, sans expérience, sans discipline, contre des troupes Moscovites, aguerries par douze ans de guerre & fières d'avoir vaincu les Suédois.

Le czar, selon toutes les apparences, devait vaincre *Baltagi Méhemet* ; mais il fit la même faute avec les Turcs, que le roi de Suède avait commise avec lui ; il méprisa trop son ennemi. Sur la nouvelle de l'armement des Turcs, il quitta Moscou, & ayant ordonné qu'on changeât le siége de Riga en blocus, il assembla sur les frontières de Pologne (*) quatre-vingt mille hommes de ses troupes. Avec cette armée il prit son chemin par la Moldavie & la Valachie, autrefois le pays des Daces, aujourd'hui habité par des chrétiens Grecs tributaires du grand-seigneur.

La Moldavie était gouvernée alors par le prince *Cantemir*, Grec d'origine, qui réunissait les talens des anciens Grecs, la science des lettres & celle des armes. On le faisait descendre du fameux *Timur*, connu sous le nom de *Tamerlan*. Cette origine paraissait plus belle qu'une Grecque ; on prouvait cette descendance par le nom de ce conquérant. *Timur*, dit-on, ressemble à *Temir* ; le titre de Kan, que possédait *Timur* avant de conquérir l'Asie, se retrouve dans le nom de *Cantemir* ; ainsi le prince *Cantemir* est descendant de *Tamerlan* : voilà les fondemens de la plupart des généalogies.

De quelque maison que fût *Cantemir*, il devait toute sa fortune à la Porte Ottomane. A peine avait-il reçu l'investiture de sa principauté, qu'il trahit l'empereur Turc

(*) Le chapelain *Norberg* prétend que le czar força le quatrième homme de ses sujets capable de porter les armes, de le suivre à cette guerre. Si cela eût été vrai, l'armée aurait été au moins de deux millions de soldats.

ſon bienfaiteur pour le czar, dont il eſpérait davantage. Il ſe flatait que le vainqueur de *Charles XII.* triompherait aiſément d'un viſir peu eſtimé, qui n'avait jamais fait la guerre, & qui avait choiſi pour ſon kiaia, c'eſt-à-dire pour ſon lieutenant, l'intendant des douanes de Turquie. Il comptait que tous ſes gens ſe rangeraient de ſon parti; les patriarches Grecs l'encouragèrent à cette défection. Le czar ayant donc fait un traité ſecret avec ce prince, & l'ayant reçu dans ſon armée, s'avança dans le pays, & arriva au mois de Juin 1711 ſur le bord ſeptentrional du fleuve Hieraſe, aujourd'hui le Pruth, près d'Yaſſi capitale de la Moldavie.

Dès que le grand-viſir eut appris que *Pierre Alexiowits* marchait de ce côté, il quitta auſſi-tôt ſon camp, & ſuivant le cours du Danube, il alla paſſer ce fleuve ſur un pont de bateaux près d'un bourg nommé Saccia, au même endroit où *Darius* fit conſtruire autrefois le pont qui porta ſon nom. L'armée Turque fit tant de diligence, qu'elle parut bientôt en préſence des Moſcovites, la rivière de Pruth entre deux.

Le czar, ſûr du prince de Moldavie, ne s'attendait pas que les Moldaves duſſent lui manquer. Mais ſouvent le prince & les ſujets ont des intérêts très-différens. Ceux-ci aimaient la domination turque, qui n'eſt jamais fatale qu'aux grands, & qui affecte de la douceur pour les peuples tributaires: ils redoutaient les chrétiens, & ſur-tout les Moſcovites qui les avaient toujours traités avec inhumanité. Ils portèrent toutes leurs proviſions à l'armée Ottomane; les entrepreneurs qui s'étaient engagés à fournir des vivres aux Moſcovites, exécutèrent avec le grand-viſir le marché même qu'ils avaient fait avec le czar. Les Valaques voiſins des Moldaves montrèrent aux Turcs la même affection: tant l'ancienne idée de la barbarie moſcovite avait aliéné tous les eſprits.

Le czar ainſi trompé dans ſes eſpérances, peut-être trop légérement priſes, vit tout-d'un-coup ſon armée

ſans vivres & ſans fourages. Les ſoldats déſertaient par troupes, & bientôt cette armée ſe trouva réduite à moins de trente mille hommes prêts à périr de misère. Le czar éprouvait ſur le Pruth, pour s'être livré à *Cantemir*, ce que *Charles XII.* avait éprouvé à Pultava pour avoir trop compté ſur *Mazeppa*. Cependant les Turcs paſſent la rivière, enferment les Ruſſes, & forment devant eux un camp retranché. Il eſt ſurprenant, que le czar ne diſputât point le paſſage de la rivière, ou du moins qu'il ne reparât pas cette faute en livrant bataille aux Turcs immédiatement après le paſſage, au lieu de leur donner le tems de faire périr ſon armée de faim & de fatigue. Il ſemble que ce prince fit dans cette campagne tout ce qu'il falait pour être perdu. Il ſe trouva ſans proviſions, ayant la rivière du Pruth derrière lui, cent cinquante mille Turcs devant lui, & quarante mille Tartares, qui le harcelaient continuellement à droite & à gauche. Dans cette extrémité, il dit publiquement, » Me voilà du moins auſſi mal que mon frère *Charles* » l'était à Pultava.

Le comte *Poniatowsky*, infatigable agent du roi de Suède, était dans l'armée du grand-viſir avec quelques Polonais & quelques Suédois, qui tous croyaient la perte du czar inévitable.

Dès que *Poniatowsky* vit que les armées ſeraient infailliblement en préſence, il le manda au roi de Suéde, qui partit auſſi-tôt de Bender, ſuivi de quarante officiers; jouiſſant par avance du plaiſir de combattre l'empereur Moſcovite. Après beaucoup de pertes & de marches ruineuſes, le czar pouſſé vers le Pruth, n'avait pour tout retranchement que des chevaux de friſe & des charriots : quelques troupes de janiſſaires & de ſpahis vinrent fondre ſur ſon armée ſi mal retranchée ; mais ils attaquèrent en déſordre, & les Moſcovites ſe défendirent avec une vigueur que la préſence de leur prince & le déſeſpoir leur donnaient.

Les Turcs furent deux fois repouſſés. Le lendemain M. *Poniatowsky* conſeilla au grand-viſir d'affamer l'armée Moſcovite, qui manquant de tout, ſerait obligée dans un jour de ſe rendre à diſcrétion avec ſon empereur.

Le czar a depuis avoué plus d'une fois qu'il n'avait jamais rien ſenti de ſi cruel dans ſa vie, que les inquiétudes qui l'agitèrent cette nuit : il roulait dans ſon eſprit tout ce qu'il avait fait depuis tant d'années pour la gloire & le bonheur de ſa nation : tant de grands ouvrages, toujours interrompus par des guerres, allaient peut-être périr avec lui avant d'avoir été achevés ; il falait ou être détruit par la faim, ou attaquer près de cent quatre-vingt mille hommes avec des troupes languiſſantes, diminuées de la moitié, une cavalerie preſque toute démontée, & des fantaſſins exténués de faim & de fatigue.

Il appella le général *Czeremetof* vers le commencement de la nuit, & lui ordonna, ſans balancer & ſans prendre conſeil, que tout fut prêt à la pointe du jour pour aller attaquer les Turcs la bayonnette au bout du fuſil.

Il donna de plus ordre exprès qu'on brulât tous les bagages, & que chaque officier ne réſervât qu'un ſeul chariot ; afin que s'ils étaient vaincus, les ennemis ne puſſent du moins profiter du butin qu'ils eſpéraient.

Après avoir tout réglé avec le général pour la bataille, il ſe retira dans ſa tente accablé de douleur, & agité de convulſions, mal dont il était ſouvent attaqué, & qui redoublait toujours avec violence, quand il avait quelque grande inquiétude. Il défendit que perſonne osât de la nuit entrer dans ſa tente, ſous quelque prétexte que ce pût être, ne voulant pas qu'on vînt lui faire des remontrances ſur une réſolution déſeſpérée, mais néceſſaire, encor moins qu'on fut témoin du triſte état où il ſe ſentait.

Cependant on brûla selon son ordre la plus grande partie de ses bagages. Toute l'armée suivit cet exemple quoiqu'à regret ; plusieurs enterrèrent ce qu'ils avaient de plus précieux. Les officiers-généraux ordonnaient déjà la marche, & tâchaient d'inspirer à l'armée une confiance qu'ils n'avaient pas eux-mêmes ; chaque soldat épuisé de fatigue & de faim, marchait sans ardeur & sans espérance. Les femmes dont l'armée était trop remplie, poussaient des cris qui énervaient encor les courages : tout le monde attendait le lendemain matin la mort ou la servitude. Ce n'est point une exagération ; c'est à la lettre ce qu'on à entendu dire à des officiers qui servaient dans cette armée.

Il y avait alors dans le camp moscovite une femme aussi singulière peut-être que le czar même. Elle n'était encor connue que sous le nom de *Catherine*. Sa mere était une malheureuse paysane, nommée *Erb-Magden*, du village de Ringen en Estonie, province où les peuples sont serfs, & qui était en ce tems-là sous la domination de la Suède ; jamais elle ne connut son père ; elle fut batisée sous le nom de *Marthe*. Le vicaire de la paroisse l'éleva par charité jusqu'à quatorze ans ; à cet âge elle fut servante à Marienbourg, chez nn ministre luthérien de ce pays nommée *Gluk*.

En 1702, à l'âge de dix huit ans, elle épousa un dragon Suèdois. Le lendemain de ses noces, un parti des troupes de Suède ayant été battu par les Moscovites, ce dragon qui avait été à l'action ne reparut plus ; sans que sa femme pût savoir s'il avait été fait prisonnier, & sans même que depuis ce tems elle en pût jamais rien apprendre.

Quelques jours après, faite prisonnière elle-même par le général *Bauer*, elle servit chez lui, ensuite chez le maréchal *Czeremetof* : celui-ci la donna à *Menzikoff*, homme qui a connu les plus extrêmes vicissitudes de la fortune, ayant été de garçon patissier général

néral & prince, enſuite dépouillé de tout & relégué en Sibérie, où il eſt mort dans la misère & dans le déſeſpoir.

Ce fut à un ſouper chez le prince *Menzikoff* que l'empereur la vit & en devint amoureux. Il l'épouſa ſecrétement en 1707, non pas ſéduit par des artifices de femme, mais parce qu'il lui trouva une fermeté d'ame capable de ſeconder ſes entrepriſes, & même de les continuer après lui. Il avait déjà répudié depuis long-tems ſa première femme *Ottokeſa*, fille d'un Boyard, accuſée de s'oppoſer aux changemens qu'il faiſait dans ſes états. Ce crime était le plus grand aux yeux du czar. Il ne voulait dans ſa famille que des perſonnes qui penſaſſent comme lui. Il crut rencontrer dans cette eſclave étrangère les qualités d'un ſouverain, quoiqu'elle n'eût aucune des vertus de ſon ſexe : il dédaigna pour elle les préjugés qui euſſent arrêté un homme ordinaire ; il la fit couronner impératrice : le même génie qui la fit femme de *Pierre Alexiowits*, lui donna l'empire après la mort de ſon mari. L'Europe a vu avec ſurpriſe cette femme qui ne ſut jamais ni lire (*) ni écrire, réparer ſon éducation & ſes faibleſſes par ſon courage, & remplir avec gloire le trône d'un légiſlateur.

Lorſqu'elle épouſa le czar, elle quitta la religion luthérienne, où elle était née pour la moſcovite : on la rebaptiſa ſelon l'uſage du rit ruſſien, & au lieu du nom de *Marthe*, elle prit le nom de *Catherine*, ſous lequel elle a été connue depuis. Cette femme étant donc au camp du Pruth, tint un conſeil avec

(*) Le Sr. la *Motraye* prétend, qu'on lui avait donné une belle éducation, qu'elle liſait & écrivait très-bien. Le contraire eſt connu de tout le monde; on ne ſouffre point en Livonie que les payſans apprennent à lire & à écrire, à cauſe de l'ancien privilége nommé le bénéfice des clercs, établi autrefois chez les nouveaux chrétiens barbares & ſubſiſtant dans ces pays. Les mémoires ſur leſquels on rapporte ce fait, diſent d'ailleurs que la princeſſe *Elizabeth* depuis impératrice ſignait toujours pour ſa mère dès ſon enfance.

les officiers-généraux, & le vice-chancelier *Schaffirof*, pendant que le czar était dans sa tente.

On conclut qu'il falait demander la paix aux Turcs, & engager le czar à faire cette démarche. Le vice-chancelier écrivit une lettre au grand-visir au nom de son maître; la czarine entra avec cette lettre dans la tente du czar, malgré la défense; & ayant après bien des prières, des contestations & des larmes, obtenu qu'il la signât, elle rassembla sur le champ toutes ses pierreries, tout ce qu'elle avait de plus précieux, tout son argent; elle en emprunta même des officiers-généraux: & ayant composé de cet amas un présent considérable, elle l'envoya à *Osman*, aga, lieutenant du grand-visir, avec la lettre signée par l'empereur Moscovite. *Méhemet Baltagi* conservant d'abord la fierté d'un visir & d'un vainqueur, répondit: » Que le czar m'envoie son premier minis- » tre, & je verrai ce que j'ai à faire. « Le vice-chancelier *Schaffirof* vint aussi-tôt, chargé de quelques présens, qu'il offrit publiquement lui-même au grand-visir, assez considérables pour lui marquer qu'on avait besoin de lui, mais trop peu pour le corrompre.

La première demande du visir fut, que le czar se rendît avec toute son armée à discrétion. Le vice-chancelier répondit que son maître allait l'attaquer dans un quart-d'heure; & que les Moscovites périraient jusqu'au dernier, plutôt que de subir des conditions si infames. *Osman* ajouta ses remontrances aux paroles de *Schaffirof*.

Méhemet Baltagi n'était pas guerrier: il voyait que les janissaires avaient été repoussés la veille; *Osman* lui persuada aisément de ne pas mettre au hasard d'une bataille des avantages certains. Il accorda donc d'abord une suspension d'armes pour six heures, pendant laquelle on conviendrait des conditions du traité.

Pendant qu'on parlementait, il arriva un petit ac-

cident, qui peut faire connaître que les Turcs sont souvent plus jaloux de leur parole que nous ne croyons. Deux gentilshommes Italiens, parens de Mr. *Brillò* lieutenant-colonel d'un régiment de grenadiers au service du czar, s'étant écartés pour chercher quelque fourrage, furent pris par des Tartares, qui les emmenèrent à leur camp, & offrirent de les vendre à un officier des janissaires. Le Turc indigné qu'on osât ainsi violer la trève, fit arrêter les Tartares, & les conduisit lui-même devant le grand-visir avec ces deux prisonniers.

Le visir renvoya ces deux gentilshommes au camp du czar, & fit trancher la tête aux Tartares, qui avaient eu le plus de part à leur enlévement.

Cependant le kam des Tartares s'opposait à la conclusion d'un traité qui lui ôtait l'espérance du pillage : *Poniatowsky* secondait le kam par les raisons les plus pressantes. Mais *Osman* l'emporta sur l'impatience tartare, & sur les insinuations de *Poniatowsky*.

Le visir crut faire assez pour le grand-seigneur son maître, de conclure une paix avantageuse. Il exigea, que les Moscovites rendissent Azoph, qu'ils brûlassent les galères qui étaient dans ce port, qu'ils démolissent des citadelles importantes bâties sur les Palus-Méotides, & que tout le canon & les munitions de ces forteresses demeurassent au grand-seigneur : que le czar retirât ses troupes de la Pologne : qu'il n'inquiétât plus le petit nombre de Cosaques qui étaient sous la protection des Polonais, ni ceux qui dépendaient de la Turquie, & qu'il payât dorénavant aux Tartares un subside de quarante mille sequins par an, tribut odieux imposé depuis long-tems, mais dont le czar avait affranchi son pays.

Enfin le traité allait être signé, sans qu'on eût seulement fait mention du roi de Suède. Tout ce que *Poniatowsky* put obtenir du visir, fut qu'on insérât

un article, par lequel le Moſcovite s'engageait à ne point troubler le retour de *Charles XII.* & ce qui eſt aſſez ſingulier, il fut ſtipulé dans cet article que le czar & le roi de Suède feraient la paix s'ils en avaient envie, & s'ils pouvaient s'accorder.

A ces conditions le czar eut la liberté de ſe retirer avec ſon armée, ſon canon, ſon artillerie, ſes drapeaux, ſon bagage. Les Turcs lui fournirent des vivres, & tout abonda dans ſon camp deux heures après la ſignature du traité, qui fut commencé le 21 Juillet 1711, & ſigné le premier Août.

Dans le tems que le czar échappé de ce mauvais pas ſe retirait tambour battant & enſeignes déployées, arrive le roi de Suède, impatient de combattre, & de voir ſon ennemi entre ſes mains. Il avait couru plus de cinquante lieues à cheval depuis Bender juſqu'auprès d'Yaſſi. Il arriva dans le tems que les Ruſſes commençaient à faire paiſiblement leur retraite; il falait pour pénétrer au camp des Turcs aller paſſer le Pruth ſur un pont à trois lieues de là. *Charles XII.* qui ne faiſait rien comme les autres hommes, paſſa la rivière à la nage au haſard de ſe noyer, & traverſa le camp Moſcovite au haſard d'être pris: il parvint à l'armée Turque, & deſcendit à la tente du comte *Poniatowsky*, qui m'a conté & écrit ce fait. Le comte s'avança triſtement vers lui, & lui apprit comment il venait de perdre une occaſion qu'il ne recouvrerait peut-être jamais.

Le roi outré de colère va droit à la tente du grand-viſir; il lui reproche avec un viſage enflammé, le traité qu'il vient de conclure. « J'ai droit, dit le grand-viſir » d'un air calme, de faire la guerre & la paix. Mais, » ajoute le roi, n'avais-tu pas toute l'armée Moſcovite » en ton pouvoir? Notre loi nous ordonne, repartit » gravement le viſir, de donner la paix à nos ennemis, » quand ils implorent notre miſéricorde. Eh t'ordonne- » t-elle, inſiſte le roi en colère, de faire un mauvais

» traité, quand tu peux impoſer telles loix que tu veux?
» Ne dépendait-il pas de toi d'amener le czar priſonnier
» à Conſtantinople ? »

Le Turc pouſſé à bout répondit ſéchement : « Et qui
» gouvernerait ſon empire en ſon abſence ? Il ne faut
» pas que tous les rois ſoient hors de chez eux. » *Charles* répliqua par un ſourire d'indignation : il ſe jeta ſur un ſopha, & regardant le viſir d'un air plein de colère & de mépris, il étendit ſa jambe vers lui, & embarraſſant exprès ſon éperon dans la robe du Turc, il la lui déchira, ſe releva ſur le champ, remonta à cheval, & retourna à Bender, le déſeſpoir dans le cœur.

Poniatowsky reſta encor quelque tems avec le grand-viſir, pour eſſayer par des voies plus douces de l'engager à tirer un meilleur parti du czar ; mais l'heure de la prière étant venue, le Turc, ſans répondre un ſeul mot, alla ſe laver & prier DIEU.

Fin du cinquieme Livre.



HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUÈDE.

LIVRE SIXIEME.
ARGUMENT.

Intrigues à la Porte Ottomane : le kam des Tartares & le pacha de Bender veulent forcer Charles *de partir : il se défend avec quarante domestiques contre une armée : il est pris & traité en prisonnier.*

LA fortune du roi de Suède, si changée de ce qu'elle avait été, le persécutait dans les moindres choses : il trouva à son retour son petit camp de Bender, & tout le logement inondé des eaux du Niester : il se retira à quelques milles, près d'un village nommé Varnitza ; & comme s'il eût eu un secret pressentiment de ce qui devait lui arriver, il fit bâtir en cet endroit une large maison de pierre, capable en un besoin de soutenir quelques heures un assaut. Il la meubla même magnifiquement contre sa coutume, pour imposer plus de respect aux Turcs.

Il en construisit aussi deux autres, l'une pour sa chan-

cellerie, l'autre pour son favori *Grothusen*, qui tenait une de ses tables. Tandis que le roi bâtissait ainsi près de Bender, comme s'il eût voulu rester toujours en Turquie, *Baltagi Méhemet*, craignant plus que jamais les intrigues & les plaintes de ce prince à la Porte, avait envoyé le résident de l'empereur d'Allemagne, demander lui-même à Vienne un passage pour le roi de Suède par les terres héréditaires de la maison d'Autriche. Cet envoyé avait rapporté en trois semaines de tems une promesse de la régence impériale, de rendre à *Charles XII.* les honneurs qui lui étaient dus, & de le conduire en toute sûreté en Poméranie.

On s'était adressé à cette régence de Vienne, parce qu'alors l'empereur d'Allemagne, *Charles* successeur de *Joseph*, était en Espagne, où il disputait la couronne à *Philippe V.* Pendant que l'envoyé Allemand exécutait à Vienne cette commission, le grand-visir envoya trois pachas au roi de Suède, pour lui signifier qu'il falait quitter les terres de l'empire Turc.

Le roi, qui savait l'ordre dont ils étaient chargés, leur fit d'abord dire que s'ils osaient lui rien proposer contre son honneur, & lui manquer de respect, il les ferait pendre tous trois sur l'heure. Le pacha de Salonique, qui portait la parole, déguisa la dureté de sa commission sous les termes les plus respectueux. *Charles* finit l'audience sans daigner seulement répondre; son chancellier *Mullern*, qui resta avec ces trois pachas, leur expliqua en peu de mots le refus de son maître, qu'ils avaient assez compris par son silence.

Le grand-visir ne se rebuta pas: il ordonna à *Ismaël* pacha, nouveau seraskier de Bender, de menacer le roi de l'indignation du sultan, s'il ne se déterminait pas sans délai. Ce seraskier était d'un tempérament doux & d'un esprit conciliant, qui lui avait attiré la bienveillance de *Charles*, & l'amitié de tous les Suédois. Le roi entra en conférence avec lui; mais ce fut pour lui dire,

qu'il ne partirait que quand *Achmet* lui aurait accordé deux chofes, la punition de fon grand-vifir, & cent mille hommes pour retourner en Pologne.

Baltagi Méhemet fentait bien que *Charles* reftait en Turquie pour le perdre; il eut foin de faire mettre des gardes fur toutes les routes de Bender à Conftantinople, pour intercepter les lettres du roi. Il fit plus; il lui retrancha fon thaïm, c'eft-à-dire, la provifion que la Porte fournit aux princes à qui elle accorde un afile. Celle du roi de Suède était immenfe, confiftant en cinq cents écus par jour en argent, & dans une profufion de tout ce qui peut contribuer à l'entretien d'une cour dans la fplendeur & dans l'abondance.

Dès que le roi fut que le vifir avait ofé retrancher fa fubfiftance, il fe tourna vers fon grand maître-d'hôtel, & lui dit: « Vous n'avez eu que deux tables jufqu'à préfent, je vous ordonne d'en tenir quatre dès demain.»

Les officiers de *Charles XII.* étaient accoutumés a ne trouver rien d'impoffible de ce qu'il ordonnait: cependant on n'avait ni provifions, ni argent; on fut obligé d'emprunter à vingt, à trente, à quarante pour cent, des officiers, des domeftiques, & des janiffaires, devenus riches par les profufions du roi. M. *Fabrice*, l'envoyé de Holftein, *Jeffreys* miniftre d'Angleterre, leurs fecretaires, leurs amis, donnèrent ce qu'ils avaient. Le roi avec fa fierté ordinaire, & fans inquiétude du lendemain fubfiftait de ces dons, qui n'auraient pas fuffi long-tems. Il falut tromper la vigilance des gardes, & envoyer fecrétement à Conftantinople pour emprunter de l'argent des négocians Européans. Tous refusèrent d'en prêter à un roi qui femblait s'être mis hors d'état de jamais rendre. Un feul marchand Anglais, nommé *Couk*, ofa enfin prêter environ quarante mille écus, fatisfait de les perdre fi le roi de Suède venait à mourir. On apporte cet argent au petit camp du roi, dans le tems qu'on

commençait à manquer de tout, & à ne plus espérer de ressource.

Dans cet intervalle M. *Poniatowsky* écrivit du camp même du grand-visir, une relation de la campagne du Pruth, dans laquelle il accusait *Baltagi Méhemet* de lâcheté & de perfidie. Un vieux janissaire indigné de la faiblesse du visir, & de plus gagné par les présens de *Poniatowsky*, se chargea de cette relation; & ayant obtenu un congé, il présenta lui-même la lettre au sultan.

Poniatowsky partit du camp quelques jours après, & alla à la Porte Ottomane former des intrigues contre le grand-visir selon sa coutume.

Les circonstances étaient favorables: le czar en liberté ne se pressait pas d'accomplir ses promesses: les clefs d'Azoph ne venaient point; le grand-visir qui en était responsable, craignant avec raison l'indignation de son maître, n'osait s'aller présenter devant lui.

Le serrail était alors plus rempli que jamais d'intrigues & de factions. Ces cabales que l'on voit dans toutes les cours, & qui se terminent d'ordinaire dans les nôtres par quelque déplacement de ministre, ou tout au plus par quelque exil font toujours tomber à Constantinople plus d'un tête; il en coûta la vie à l'ancien visir *Chourlouli*, & à *Osman* ce lieutenant de *Baltagi Méhemet*, qui était le principal auteur de la paix du Pruth, & qui depuis cette paix avait obtenu une charge considérable à la Porte. On trouva parmi les trésors d'*Osman* la bague de la czarine & vingt mille pièces d'or au coin de Saxe & de Moscovie; ce fut une preuve que l'argent seul avait tiré le czar du précipice, & avait ruiné la fortune de *Charles XII.* Le visir *Baltagi Méhemet* fut relégué dans l'isle de Lemnos, où il mourut trois ans après. Le sultan ne saisit son bien ni à son exil ni à sa mort: il n'était pas riche, & sa pauvreté justifia sa mémoire.

A ce grand visir succéda *Jussuf*, c'est-à-dire *Joseph*,

dont la fortune était aussi singulière que celle de ses prédécesseurs. Né sur le frontières de la Moscovie, & fait prisonnier par les Turcs à l'âge de six ans avec sa famille, il avait été vendu à un janissaire. Il fut long-tems valet dans le serrail, & devint enfin la seconde personne de l'empire où il avait été esclave; mais ce n'était qu'un fantôme de ministre. Le jeune Selictar *Ali Coumourgi* l'éleva à ce poste glissant, en attendant qu'il pût s'y placer lui-même; & *Jussuf* sa créature n'eut d'autre emploi que d'apposer les sceaux de l'empire aux volontés du favori. La politique de la cour Ottomane parut toute changée dès les premiers jours de ce visiriat : les plénipotentiaires du czar qui restaient à Constantinople; & comme ministres, & comme otages, y furent mieux traités que jamais: le grand-visir confirma avec eux la paix du Pruth: mais ce qui mortifia le plus le roi de Suède, ce fut d'apprendre que les liaisons secretes qu'on prenait à Constantinople avec le czar, étaient le fruit de la médiation des ambassadeurs d'Angleterre & de Hollande.

Constantinople depuis la retraite de *Charles* à Bender, était devenue ce que Rome a été si souvent, le centre des négociations de la Chrétienté. Le comte *Désaleurs*, ambassadeur de France, y appuyait les intérêts de *Charles* & de *Stanislas*: le ministre de l'empereur Allemand les traversait: les factions de Suède & de Moscovie s'entrechoquaient, comme on a vu long-tems celles de France & d'Espagne agiter la cour de Rome.

L'Angleterre & la Hollande qui paraissaient neutres, ne l'étaient pas: le nouveau commerce que le czar avait ouvert dans Pétersbourg, attirait l'attention de ces deux nations commerçantes.

Les Anglais & les Hollandais seront toujours pour le prince qui favorisera le plus leur trafic. Il y avait beaucoup à gagner avec le czar: il n'est donc pas étonnant que les ministres d'Angleterre & de Hollande le servissent secrétement à la Porte Ottomane. Une des conditions de

cette nouvelle amitié fut, que l'on ferait sortir incessamment *Charles* des terres de l'empire Turc; soit que le czar espérât se saisir de sa personne sur les chemins, soit qu'il crût *Charles* moins redoutable dans ses états qu'en Turquie, où il était toujours sur le point d'armer les forces Ottomanes contre l'empire des Russes.

Le roi de Suède sollicitait toujours la Porte de le renvoyer par la Pologne avec une nombreuse armée. Le divan résolut en effet de le renvoyer, mais avec une simple escorte de sept à huit mille hommes; non plus comme un roi qu'on voulait secourir, mais comme un hôte dont on voulait se défaire. Pour cet effet le sultan *Achmet* lui écrivit en ces termes.

Très-puissant entre les rois adorateurs de JESUS, *redresseur des torts & des injures, & protecteur de la justice dans les ports & les républiques du midi & du septentrion; éclatant en majesté, ami de l'honneur & de la gloire, & de notre sublime Porte,* Charles *roi de Suède, dont* DIEU *couronne les entreprises de bonheur.*

Aussi-tôt que le très-illustre Achmet, *ci-devant Chiaoux pachi, aura eu l'honneur de vous présenter cette lettre ornée de notre sceau impérial, soyez persuadé & convaincu de la vérité de nos intentions, qui y sont contenues; à savoir, que quoique nous nous fussions proposé de faire marcher de nouveau contre le czar nos troupes toujours victorieuses, cependant ce prince, pour éviter le juste ressentiment que nous avait donné son retardement à exécuter le traité conclu sur les bords du Pruth, & renouvellé depuis à notre* Sublime Porte, *ayant rendu à notre empire le château & la ville d'Azoph, & cherché par la médiation des ambassadeurs d'Angleterre & de Hollande, nos anciens amis, à cultiver avec nous les liens d'une constante paix, nous la*

lui avons accordée & donné à ses plénipotentiaires qui nous restent pour otages notre ratification impériale, après avoir reçu la sienne de leurs mains.

Nous avons donné au très-honorable & vaillant Delvet Gherai, *kam de Budziack, de Crimée, de Nagaï & de Circassie, & à notre très-sage conseiller & généreux seraskier de Bender*, Ismaël (*que* DIEU *perpétue & augmente leur magnificence & prudence*) *nos ordres inviolables & salutaires pour votre retour par la Pologne, selon votre premier dessein, qui nous a été renouvellé de votre part. Vous devez donc vous préparer à partir sous les auspices de la providence; & avec une honorable escorte, l'hiver prochain, pour vous rendre dans vos provinces, ayant soin de passer en ami par celles de la Pologne.*

Tout ce qui sera nécessaire pour votre voyage vous sera fourni par ma Sublime Porte, *tant en argent qu'en hommes, chevaux & charriots. Nous vous exhortons sur-tout, & vous recommandons de donner vos ordres les plus positifs & les plus clairs à tous les Suédois & autres gens qui se trouvent auprès de vous, de ne commettre aucun désordre, & de ne faire aucune action qui tende directement ou indirectement à violer cette paix & amitié.*

Vous conserverez par-là notre bienveillance, dont nous chercherons à vous donner d'aussi grandes & d'aussi fréquentes marques qu'il s'en présentera d'occasions. Nos troupes destinées pour vous accompagner, recevront des ordres conformes à nos intentions impériales.

Donné à notre Sublime Porte de Constantinople, le 14 de la lune Rebyul Eurech 1214. Ce qui revient au 19 Avril 1712.

Cette lettre ne fit point encor perdre l'espérance au roi de Suède : il écrivit au sultan, qu'il serait toute sa vie reconnaissant des faveurs dont sa hautesse l'avait comblé; mais qu'il croyait le sultan trop juste pour le

renvoyer avec la ſimple eſcorte d'un camp volant dans un pays encor inondé des troupes du czar. En effet, l'empereur Ruſſe, malgré le premier article de la paix du Pruth, par lequel il s'était engagé à retirer toutes ſes troupes de la Pologne, y en avait fait encor paſſer de nouvelles ; & ce qui ſemble étonnant, c'eſt que le grand-ſeigneur n'en ſavait rien.

La mauvaiſe politique de la Porte, d'avoir toujours par vanité des ambaſſadeurs des princes chrétiens à Conſtantinople, & de ne pas entretenir un ſeul agent dans les cours chrétiennes, fait que ceux-ci pénètrent & conduiſent quelquefois les réſolutions les plus ſecretes du ſultan, & que le divan eſt toujours dans une profonde ignorance de ce qui ſe paſſe publiquement chez les chrétiens.

Le ſultan, enfermé dans ſon ſerrail parmi ſes femmes & ſes eunuques, ne voit que par les yeux de ſon grand-viſir : ce miniſtre auſſi inacceſſible que ſon maître, occupé des intrigues du ſerrail, & ſans correſpondance au dehors, eſt d'ordinaire trompé, ou trompe le ſultan, qui le dépoſe ou le fait étrangler à la première faute, pour en choiſir un autre auſſi ignorant ou auſſi perfide, qui ſe conduit comme ſes prédéceſſeurs, & qui tombe bientôt comme eux.

Telle eſt pour l'ordinaire l'inaction & la ſécurité profonde de cette cour, que ſi les princes chrétiens ſe liguaient contr'elle, leurs flottes ſeraient aux Dardanelles, & leur armée de terre aux portes d'Andrinople, avant que les Turcs euſſent ſongé à ſe défendre ; mais les divers intérêts qui diviſeront toujours la chrétienté, ſauveront les Turcs d'une deſtinée que leur peu de politique & leur ignorance dans la guerre & dans la marine ſemblent leur préparer aujourd'hui.

Achmet était ſi peu informé de ce qui ſe paſſait en Pologne, qu'il y envoya un aga, pour voir s'il était vrai que les armées du czar y fuſſent encor : deux ſe-

cretaires du roi de Suède, qui ſavaient la langue turque, accompagnèrent l'aga, afin de ſervir de témoins contre lui en cas qu'il fit un faux rapport.

Cet aga vit par ſes yeux la verité, & en vint rendre compte au ſultan même. *Achmet* indigné allait faire étrangler le grand-viſir: mais le favori qui le protégeait, & qui croyait avoir beſoin de lui, obtint ſa grace, & le ſoutint encor quelque tems dans le miniſtère.

Les Ruſſes étaient protégés ouvertement par le viſir, & ſecrétement par *Ali Coumourgi*. qui avait changé de parti; mais le Sultan était ſi irrité, l'infraction du traité était ſi manifeſte, & les janiſſaires, qui font trembler ſouvent les miniſtres, les favoris & les ſultans, demandaient ſi hautement la guerre, que perſonne dans le ſerrail n'oſa ouvrir un avis modéré.

Auſſi-tôt le grand-ſeigneur fit mettre aux ſept tours les ambaſſadeurs Moſcovites, déja auſſi accoutumés à aller en priſon qu' à l'audience. La guerre eſt de nouveau déclarée contre le czar, les queues de cheval arborées, lès ordres donnés à tous les pachas d'aſſembler une armée de deux cent mille combattans. Le ſultan lui-même quitta Conſtantinople, & vint établir ſa cour à Andrinople, pour être moins éloigné du théatre de la guerre.

Pendant ce tems une ambaſſade ſolemnelle envoyée au grand-ſeigneur de la part d'*Auguſte* & de la république de Pologne, s'avançait ſur le chemin d'Andrinople; le Palatin de Mazovie était à la tête de l'ambaſſade avec une ſuite de plus de trois cents perſonnes.

Tout ce qui compoſait l'ambaſſade fut arrêté & retenu priſonnier dans l'un des fauxbourgs de la ville: jamais le parti du roi de Suède ne s'était plus flatté que dans cette occaſion; cependant ce grand appareil devint encor inutile, & toutes ſes eſpérances furent trompées.

Si l'on en croit un miniſtre public, homme ſage & clairvoyant, qui reſidait alors à Conſtantinople, le jeune *Coumourgi* roulait déjà dans ſa tête d'autres deſſeins, que de diſputer des déſerts au czar de Moſcovie dans une guerre douteuſe. Il projettait d'enlever aux Vénitiens le Péloponnèſe, nommé aujord'hui la Morée, & de ſe rendre maître de la Hongrie.

Il n'attendait, pour exécuter ſes grands deſſeins, que l'emploi de premier viſir, dont ſa jeuneſſe l'écartait encor. Dans cette idée il avait plus beſoin d'être l'allié que l'ennemi du czar; ſon intérêt ni ſa volonté n'étaient pas de garder plus long-tems le roi de Suède, encor moins d'armer la Turquie en ſa faveur. Non-ſeulement il voulait renvoyer ce prince; mais il diſait ouvertement qu'il ne falait plus ſouffrir déſormais aucun miniſtre chrétien à Conſtantinople; que tous ces ambaſſadeurs ordinaires n'étaient que des eſpions honorables, qui corrompaient ou qui trahiſſaient les viſirs, & donnaient depuis trop long-tems le mouvement aux intrigues du ſerrail; que les Francs établis à Pera, & dans les échelles du Levant, ſont des marchands qui n'ont beſoin que d'un conſul & non d'un ambaſſadeur. Le grand-viſir, qui devait ſon établiſſement & ſa vie même au favori, & qui de plus le craignait, ſe conformait à ſes intentions d'autant plus aiſément, qu'il s'était vendu aux Moſcovites; & qu'il eſpérait ſe venger du roi de Suède qui avait voulu le perdre. Le muphti, créature d'*Ali Coumourgi*, était auſſi l'eſclave de ſes volontés: il avait conſeillé la guerre contre le czar, quand le favori la voulait; & il la trouva injuſte dès que ce jeune homme eut changé d'avis; ainſi à peine l'armée fut aſſemblée qu'on écouta des propoſitions d'accommodement. Le vice-chancelier *Schaffirof*, & le jeune *Czeremetof*, plénipotentiaires & otages du czar à la Porte, promirent après bien des négociations, que le czar retirerait ſes troupes de la Pologne. Le grand-viſir, qui ſavait bien que le czar n'exécuterait pas ce traité, ne laiſſa

pas de le ſigner; & le ſultan content d'avoir en apparence impoſé des loix aux Ruſſes, reſta encor à Andrinople. Ainſi on vit en moins de ſix mois la paix jurée avec le czar, enſuite la guerre déclarée, & la paix renouvellée encor.

Le principal article de tous ces traités fut toujours qu'on ferait partir le roi de Suède. Le ſultan ne voulait point commettre ſon honneur & celui de l'empire Ottoman, en expoſant le roi à être pris ſur la route par ſes ennemis. Il fut ſtipulé qu'il partirait, mais que les ambaſſadeurs de Pologne & de Moſcovie répondraient de la ſureté de ſa perſonne; ces ambaſſadeurs jurèrent au nom de leurs maître, que ni le czar, ni le roi *Auguſte*, ne troubleraient ſon paſſage; & que *Charles* de ſon côté ne tenterait d'exciter aucun mouvement en Pologne. Le divan ayant ainſi réglé la deſtinée de *Charles*, *Iſmaël* ſeraskier de Bender ſe tranſporta à Varnitza, où le roi était campé, & vint lui rendre compte des réſolutions de la Porte. en lui inſinuant adroitement qu'il n'y avait plus à différer, & qu'il falait partir.

Charles ne répondit autre choſe ſinon, que le grand-ſeigneur lui avait promis une armée & non une eſcorte, & que des rois devaient tenir leur parole.

Cependant le général *Flemming*, miniſtre & favori du roi *Auguſte*, entretenait une correſpondance ſecrete avec le kam de Tartarie & le ſeraskier de Bender. *La Mare*, gentilhomme Français, colonel au ſervice de Saxe, avait fait plus d'un voyage de Bender à Dreſde, & tous ces voyages étaient ſuſpects.

Préciſément dans ce tems, le roi de Suède fit arrêter, ſur les frontières de la Valachie, un courier que *Flemming* envoyait au prince de Tartarie. Les lettres lui furent apportée: on les déchiffra: on y vit une intelligence marquée entre les Tartares & la cour de Dreſde; mais elles étaient conçues en termes ſi ambigus & ſi généraux, qu'il était difficile de démêler, ſi le but du roi *Auguſte*

était

était seulement de détacher les Turcs du parti de la Suède, où s'il voulait que le kam livrât *Charles* à ses Saxons en le reconduisant en Pologne.

Il semblait difficile d'imaginer qu'un prince aussi généreux qu'*Auguste* voulût en saisissant la personne du roi de Suède, hasarder la vie de ses ambassadeurs, & de trois cents gentilshommes Polonais qui étaient retenus dans Andrinople, comme des gages de la sureté de *Charles*.

Mais d'un autre côté on savait, que *Flemming*, ministre absolu d'*Auguste*, était très-délié & peu scrupuleux. Les outrages faits au roi électeur par le roi de Suède, semblaient rendre toute vengeance excusable; & on pouvait penser que si la cour de Dresde achetait *Charles* du kam des Tartares, elle pourrait acheter aisément de la cour Ottomane la liberté des otages Polonais.

Ces raisons furent agitées entre le roi, *Mullern* son chancelier privé, & *Grothusen* son favori. Ils lurent & relurent les lettres, & la malheureuse situation où ils étaient les rendant plus soupçonneux, ils se déterminèrent à croire ce qu'il y avait de plus triste.

Quelques jours après, le roi fut confirmé dans ses soupçons par le départ précipité d'un comte *Sapieha* réfugié auprès de lui, qui le quitta brusquement pour aller en Pologne se jeter entre les bras d'*Auguste*. Dans toute autre occasion *Sapieha* ne lui aurait paru qu'un mécontent; mais dans ces conjonctures délicates, il ne balança pas à le croire un traître. Les instances réitérées qu'on lui fit alors de partir, changèrent ses soupçons en certitude. L'opiniâtreté de son caractère se joignant à toutes ces vraisemblances, il demeura ferme dans l'opinion qu'on voulait le trahir & le livrer à ses ennemis, quoique ce complot n'ait jamais été prouvé.

Il pouvait se tromper dans l'idée qu'il avait que le roi *Auguste* avait marchandé sa personne avec les Tartares; mais il se trompait encor davantage en comptant sur le



secours de la cour Ottomane. Quoi qu'il en soit, il résolut de gagner du tems.

Il dit au pacha de Bender qu'il ne pouvait partir sans avoir auparavant de quoi payer ses dettes ; car quoiqu'on lui eût rendu depuis long-tems son thaïm, ses libéralités l'avaient toujours forcé d'emprunter. Le pacha lui demanda ce qu'il voulait ; le roi répondit au hasard, mille bourses, qui font quinze cent mille francs de notre argent en monnoie forte. Le pacha en écrivit à la Porte : le sultan au lieu de mille bourses qu'on lui demandait, en accorda douze cents, & écrivit au pacha la lettre suivante.

LETTRE

du grand-seigneur au pacha de Bender.

LE but de cette lettre impériale est pour vous faire savoir, que sur votre recommandation & représentation, & sur celle du très-noble Delvet Gherai, *ham, à notre* Sublime Porte, *notre impériale magnificence a accordé mille bourses au roi de Suède, qui seront envoyées à Bender sous la conduite & la charge du très-illustre* Méhemet, *pacha, ci-devant chiaoux pachi, pour rester sous votre garde jusqu'au tems du départ du roi de Suède, dont* DIEU *dirige les pas ; & lui être données alors, avec deux cents bourses de plus, comme un surcroit de notre liberalité impériale qui excède sa demande.*

Quant à la route de Pologne *qu'il est résolu de prendre, vous aurez soin, vous & le ham, qui devez l'accompagner, de prendre des mesures si prudentes & si sages, que pendant tout le passage, les troupes qui sont sous votre commandement, & les gens du roi de Suède, ne causent aucun dommage & ne fassent aucune action qui puisse être réputée contraire à la paix qui subsiste encor entre notre* Sublime Porte, *& le royaume & la république de* Po-

logne ; *enſorte que le roi paſſe comme ami ſous notre protection.*

Ce que faiſant (comme vous lui recommanderez bien expreſſément de faire) il recevra tous les honneurs & les égards dus à ſa majeſté de la part des Polonais ; *ce dont nous ont fait aſſurer les ambaſſadeurs du roi* Auguſte , *& de la république, en s'offrant même à cette condition, auſſi-bien que quelques autres nobles* Polonais , *ſi nous le requérons , pour otages & ſureté de ſon paſſage.*

Lorſque le tems dont vous ſerez convenu avec le très-noble Delvet Gherai , *pour la marche , ſera venu , vous vous mettrez à la tête de vos braves ſoldats, entre leſquels ſeront les Tartares, ayant à leur tête le ham , & vous conduirez le roi de Suède avec ſes gens.*

Qu'ainſi il plaiſe au ſeul DIEU *tout-puiſſant de diriger vos pas & les leurs ; le pacha d'Aulos reſtera à Bender pour le garder en votre abſence, avec un corps de ſpahis , & un autre de janiſſaires ; & en ſuivant nos ordres & nos intentions impériales en tous ces points & articles, vous vous rendrez digne de la continuation de notre faveur impériale, auſſi-bien que des louanges , & des récompenſes dues à tous ceux qui les obſervent.*

Fait à notre réſidence impériale de Conſtantinople le 2 *de la lune de cheval* 1214 *de l'égire.*

Pendant qu'on attendait cette réponſe du grand-ſeigneur , le roi écrivit à la Porte, pour ſe plaindre de la trahiſon dont il ſoupçonnait le kam des Tartares ; mais les paſſages étaient bien gardés : de plus le miniſtère lui était contraire ; les lettres ne parvinrent point au ſultan; le viſir empêcha même M. *Déſaleurs* de venir à Andrinople où était la Porte, de peur que ce miniſtre , qui agiſſait pour le roi de Suède, ne voulût déranger le deſſein qu'on avait de le faire partir.

Charles indigné de ſe voir en quelque ſorte chaſſé des

terres du grand-ſeigneur, ſe détermina à ne point partir du tout.

Il pouvait demander à s'en retourner par les terres d'Allemagne, ou s'embarquer ſur la mer noire, pour ſe rendre à Marſeille par la Méditerranée; mais il aima mieux ne demander rien & attendre les événemens.

Quand les douze cents bourſes furent arrivées, ſon tréſorier *Grothuſen*, qui avait appris la langue Turque dans ce long ſéjour, alla voir le pacha ſans interprète, dans le deſſein de tirer de lui les douze cents bourſes, & de former enſuite à la Porte quelque intrigue nouvelle toujours ſur cette fauſſe ſuppoſition, que le parti Suédois, armerait enfin l'empire Ottoman contre le czar.

Grothuſen dit au pacha que le roi ne pouvait avoir ſes équipages prêts ſans argent; « Mais, dit le pacha, c'eſt » nous qui ferons tous les fraix de votre départ; votre » maître n'a rien à dépenſer tant qu'il ſera ſous la pro» tection du mien. »

Grothuſen répliqua qu'il y avait tant de différence entre les équipages turcs, & ceux des Francs, qu'il fallait avoir recours aux artiſans Suédois & Polonais qui étaient à Varnitza.

Il l'aſſura que ſon maître était diſpoſé à partir, & que cet argent faciliterait & avancerait ſon départ. Le pacha trop confiant donna les douze cents bourſes. Il vint quelques jours après demander au roi, d'une manière très-reſpectueuſe, les ordres pour le départ.

Sa ſurpriſe fut extrême quand le roi lui dit qu'il n'était pas prêt de partir, & qu'il lui fallait encor mille bourſes. Le pacha confondu à cette réponſe, fut quelque tems ſans pouvoir parler. Il ſe retira vers une fenêtre, où on le vit verſer quelques larmes. Enſuite s'adreſſant au roi, « Il m'en coûtera la tête, dit-il, pour avoir obligé » ta majeſté; j'ai donné les douze cents bourſes malgré » l'ordre exprès de mon ſouverain. » Ayant dit ces paroles, il s'en retournait plein de triſteſſe.

Le roi l'arrêta, & lui dit qu'il l'excuserait auprès du sultan. « Ah ! repartit le Turc en s'en allant, mon » maître ne sait point excuser les fautes, il ne sait que » les punir. »

Ismaël pacha alla apprendre cette nouvelle au kam des Tartares, lequel ayant reçu le même ordre que le pacha, de ne point souffrir que les douze cents bourses fussent données avant le départ du roi, & ayant consenti qu'on délivrât cet argent, appréhendait aussi-bien que le pacha l'indignation du grand-seigneur. Ils écrivirent tous deux à la Porte pour se justifier ; ils protestèrent qu'ils n'avaient donné les douze cents bourses que sur les promesses positives d'un ministre du roi de partir sans délai ; & ils supplièrent sa hautesse, que le refus du roi ne fût point attribué à leur désobéissance.

Charles persistant toujours dans l'idée que le kam & le pacha voulaient le livrer à ses ennemis, ordonna à M. *Funk*, alors son envoyé auprès du grand-seigneur, de porter contr'eux ses plaintes, & de demander encor mille bourses. Son extrême générosité, & le peu de cas qu'il faisait de l'argent, l'empêchaient de sentir qu'il y avait de l'avilissement dans cette proposition. Il ne la faisait que pour s'attirer un refus, & pour avoir un nouveau prétexte de ne point partir. Mais c'était être réduit à d'étranges extrémités, que d'avoir besoin de pareils artifices. *Savari* son interprète, homme adroit & entreprenant, porte sa lettre à Andrinople, malgré la sévérité avec laquelle le grand-visir faisait garder les passages.

Funk fut obligé d'aller faire cette demande dangereuse. Pour toute réponse, on le fit mettre en prison. Le sultan indigné fit assembler un divan extraordinaire, & y parla lui-même, ce qu'il ne fait que très-rarement. Tel fut son discours selon la traduction qu'on en fit alors.

« Je n'ai presque connu le roi de Suède que par la » défaite de Pultava, & par la prière qu'il m'a faite de

» lui accorder un asile dans mon empire. Je n'ai, je » crois, nul besoin de lui, & n'ai sujet ni de l'aimer, » ni de le craindre ; cependant, sans consulter d'autres » motifs que l'hospitalité d'un musulman, & ma géné- » rosité qui répand la rosée de ses faveurs sur les grands » comme sur les petits, sur les étrangers comme sur mes » sujets, je l'ai reçu & secouru de tout, lui, ses minis- » tres, ses officiers, ses soldats, & n'ai cessé pendant » trois ans & demi de l'accabler de présens.

» Je lui ai accordé une escorte considérable pour le » conduire dans ses états. Il a demandé mille bourses » pour payer quelques fraix, quoique je les fasse tous ; » au lieu de mille, j'en ai accordé douze cents ; après » les avoir tirées de la main du seraskier de Bender, » il en demande encor mille autres, & ne veut point » partir sous prétexte que l'escorte est trop petite, au » lieu qu'elle n'est que trop grande pour passer par un » pays ami.

» Je demande donc, si c'est violer les loix de l'hospi- » talité, que de renvoyer ce prince, & si les puissances » étrangères doivent m'accuser de violence & d'injustice, » en cas qu'on soit réduit à le faire partir par force. » Tout le divan répondit que le grand-seigneur agissait avec justice.

Le muphti déclara que l'hospitalité n'est point de commande aux musulmans envers les infidèles, encor moins envers les ingrats ; & il donna son fetfa, espèce de mandement qui accompagne presque toujours les ordres importans du grand-seigneur ; ces fetfa sont révérés comme des oracles, quoique ceux dont ils émanent soient des esclaves du sultan comme les autres.

L'ordre & le fetfa furent portés à Bender par le *bouyouk Imraour*, grand maître des écuries, & un chiaou pacha premier huissier. Le pacha de Bender reçut l'ordre chez le kam des Tartares ; aussi-tôt il alla à Var-

nitza demander si le roi voulait partir comme ami, ou le réduire à exécuter les ordres du sultan.

Charles XII. menacé n'était pas maître de sa colère. Obéis à ton maître, si tu l'oses lui dit-il, & sors de ma présence. Le pacha indigné s'en retourna au grand galop contre l'usage ordinaire des Turcs; en s'en retournant il rencontra *Fabrice*, & lui cria toujours en courant : « Le roi ne veut point écouter la raison; tu vas voir » des choses bien étranges. » Le jour même il retrancha les vivres au roi, & lui ôta sa garde de janissaires. Il fit dire aux Polonais & aux Cosaques qui étaient à Varnitza, que s'ils voulaient avoir des vivres, il fallait quitter le camp du roi de Suède, & venir se mettre dans la ville de Bender sous la protection de la Porte. Tous obéirent, & laissèrent le roi réduit aux officiers de sa maison, & à trois cents soldats Suédois, contre vingt mille Tartares & six mille Turcs.

Il n'y avait plus de provisions dans le camp pour les hommes, ni pour les chevaux. Le roi ordonna qu'on tuât hors du camp à coups de fusil, vingt de ces beaux chevaux arabes que le grand-seigneur lui avait envoyés, en disant : « Je ne veux ni de leurs provisions, ni de leurs » chevaux. » Ce fut un régal pour les troupes Tartares, qui, comme on sait, trouvent la chair de cheval délicieuse. Cependant les Turcs & les Tartares investirent de tous côtés le petit camp du roi.

Ce prince sans s'étonner fit faire des retranchemens réguliers par ses trois cents Suédois; il y travailla lui-même; son chancelier, son trésorier, ses secretaires, les valets de chambre, tous ses domestiques aidaient à l'ouvrage. Les uns barricadaient les fenêtres, les autres enfonçaient des solives derrière les portes en forme d'arcs-boutans.

Quand on eut bien barricadé la maison, & que le roi eut fait le tour de ses prétendus retranchemens, il se mit à jouer aux échecs tranquillement avec son favori

Grothusen, comme si tout eût été dans une sécurité profonde. Heureusement *Fabrice*, l'envoyé de Holstein, ne s'était point logé à Varnitza, mais dans un petit village entre Varnitza & Bender, où demeurait aussi M. *Jeffreys*, envoyé d'Angleterre auprès du roi de Suède. Ces deux ministres voyant l'orage prêt à éclater, prirent sur eux de se rendre médiateurs entre les Turcs & le roi. Le kam, & sur-tout le pacha de Bender, qui n'avait nulle envie de faire violence à ce monarque, reçurent avec empressement les offres de ces deux ministres ; ils eurent ensemble à Bender deux conférences, où assistèrent cet huissier du serrail & le grand-maître des écuries, qui avaient apporté l'ordre du sultan & le fetfa du muphti.

Monsieur *Fabrice* (*) leur avoua que sa majesté Suédoise avait de justes raisons de croire qu'on voulait le livrer à ses ennemis en Pologne. Le kam, le pacha & les autres jurèrent sur leurs têtes, prirent DIEU à témoin, qu'ils détestaient une si horrible perfidie, qu'ils verseraient tout leur sang plutôt que de souffrir qu'on manquât seulement de respect au roi en Pologne ; ils dirent qu'ils avaient entre leurs mains les ambassadeurs Russes & Polonais, dont la vie leur répondait du moindre affront qu'on oserait faire au roi de Suède. Enfin, ils se plaignirent amérement des soupçons outrageans que le roi concevait sur des personnes qui l'avaient si bien reçu & si bien traité. Quoique les sermens ne soient souvent que le langage de la perfidie, *Fabrice* se laissa persuader ; il crut voir dans leurs protestations cet air de vérité que le mensonge n'imite jamais qu'imparfaitement. Il savait bien qu'il y avait eu une secrete correspondance entre le kam Tartare & le roi *Auguste* ; mais il demeura convaincu qu'il ne s'était agi dans leur négociation, que de faire sortir *Charles XII.* des terres du grand-seigneur. Soit que *Fabrice* se trompât ou non, il les assura qu'il représenterait au roi l'injustice de ces

(*) Tout ce récit est rapporté par M. *Fabrice*, dans ses lettres.

défiances. Mais prétendez-vous le forcer à partir ? ajouta-t-il. Oui, dit le pacha ; tel est l'ordre de notre maître. Alors il les pria encor une fois de bien considérer, si cet ordre était de verser le sang d'une tête couronnée ? « Oui, » repliqua le kam en colere, si cette tête couronnée désobéit au grand-seigneur dans son empire. »

Cependant tout étant prêt pour l'assaut, la mort de *Charles XII.* paraissait inévitable, & l'ordre du sultan n'étant pas positivement de le tuer en cas de résistance, le pacha engagea le kam à souffrir qu'on envoyât dans le moment un exprès à Andrinople, où était alors le grand-seigneur, pour avoir les derniers ordres de sa hautesse.

Monsieur *Jeffreys*, & M. *Fabrice*, ayant obtenu ce peu de relâche, courent en avertir le roi ; ils arrivent avec l'empressement de gens qui apportaient une nouvelle heureuse ; mais ils furent très-froidement reçus ; ils les appella médiateurs volontaires, & persista à soutenir que l'ordre du sultan & le fetfa du muphti étaient forgés, puisqu'on venait d'envoyer demander de nouveaux ordres à la Porte.

Le ministre Anglais se retira, bien résolu de ne se plus mêler des affaires d'un prince si inflexible. M. *Fabrice* aimé du roi, & plus accoutumé à son humeur que le ministre Anglais, resta avec lui pour le conjurer de ne pas hasarder une vie si précieuse dans une occasion si inutile.

Le roi, pour toute réponse, lui fit voir ses retranchemens, & le pria d'employer sa médiation seulement pour lui faire avoir des vivres ; on obtint aisément des Turcs de laisser passer des provisions dans le camp du roi, en attendant que le courrier fût revenu d'Andrinople. Le kam même avait défendu à ses Tartares impatiens du pillage, de rien attenter contre les Suédois jusqu'à nouvel ordre. De sorte que *Charles XII.* sortait quelquefois de son camp avec quarante cheveaux, & courait au milieu des troupes Tartares, qui lui laissaient respectueu-

ſement le paſſage libre ; il marchait même droit à leurs rangs, & ils s'ouvraient plutôt que de réſiſter.

Enfin l'ordre du grand-ſeigneur étant venu, de paſſer au fil de l'épée tous les Suédois qui feraient la moindre réſiſtance, & de ne pas épargner la vie du roi, le pacha eut la complaiſance de montrer cet ordre à M. *Fabrice*, afin qu'il fît un dernier effort ſur l'eſprit de *Charles*. *Fabrice* vint faire auſſi-tôt ce triſte rapport. « Avez-» vous vu l'ordre dont vous parlez ? dit le roi. Oui, » répondit *Fabrice*. Eh bien, dites-leur de ma part que » c'eſt un ſecond ordre qu'ils ont ſuppoſé, & que je ne » veux point partir. » *Fabrice* ſe jeta à ſes pieds, ſe mit en colère, lui reprocha ſon opiniâtreté ; tout fut inutile. « Retournez à vos Turcs, lui dit le roi en ſou-» riant ; s'il m'attaquent, je ſaurai bien me défendre. »

Les chapelains du roi ſe mirent auſſi à genoux devant lui, le conjurant de ne pas expoſer à un maſſacre certain les malheureux reſtes de Pultava, ſur-tout ſa perſonne ſacrée ; l'aſſurant de plus que cette réſiſtance était injuſte ; qu'il violait les droits de l'hoſpitalité, en s'opiniâtrant à reſter par force chez des étrangers, qui l'avaient ſi long-tems & ſi généreuſement ſecouru. Le roi qui ne s'était point fâché contre *Fabrice*, ſe mit en colère contre ſes prêtres, & leur dit, qu'il les avait pris pour faire les prières, & non pour lui dire leurs avis.

Le général *Hord* & le général *Dardorff*, dont le ſentiment avait toujours été de ne pas tenter un combat dont la ſuite ne pouvait être que funeſte, montrèrent au roi leurs eſtomacs couverts de bleſſures reçues à ſon ſervice ; & l'aſſurant qu'ils étaient prêts de mourir pour lui, ils le ſupplièrent que ce fût au moins dans une occaſion plus néceſſaire. « Je ſais par vos bleſſures & par » les miennes, leur dit *Charles XII*. que nous avons » vaillamment combattu enſemble ; vous avez fait votre » devoir juſqu'à préſent, faites-le encor aujourd'hui. Il n'y eut plus alors qu'à obéir ; chacun eut honte de ne

pas chercher à mourir avec le roi. Ce prince préparé à l'assaut se flattait en secret du plaisir & de l'honneur de soutenir, avec trois cents Suédois, les efforts de toute une armée. Il plaça chacun à son poste: son chancelier *Mullern*, le secretaire *Empreus* & les clercs, devaient défendre le maison de la chancellerie; le baron *Fief*, à la tête des officiers de la bouche, était à un autre poste: les palfreniers; les cuisiniers avaient un autre endroit à garder; car avec lui tout était soldat: il courait à cheval de ses retranchemens à sa maison, prommettant des récompenses à tout le monde, créant des officiers, & assurant de faire capitaine les moindres valets qui combattaient avec courage.

On ne fut pas long-tems sans voir l'armée des Turcs & des Tartares qui venait attaquer le petit retranchement avec dix pièces de canon & deux mortiers. Les queues de cheval flottaient en l'air, les clairons sonnaient, les cris de *Alla*, *Alla*, se faisaient entendre de tous côtés. Le baron de *Grothusen* remarqua que les Turcs ne mêlaient dans leurs cris aucunes injures contre le roi, & qu'ils l'appellaient seulement *Demirbash*, tête de fer. Aussi-tôt il prend le parti de sortir seul sans armes des retranchemens; il s'avança dans les rangs des janissaires, qui presque tous avaient reçu de l'argent de lui. « Eh » quoi! mes amis, leur dit-il en propres mots, venez- » vous massacrer trois cents Suédois sans défense? Vous, » braves janissaires, qui avez pardonné à cent mille Russes, » quand ils vous ont crié *Amman*, pardon; avez- » vous oublié les bienfaits que vous avez reçus de nous? » & voulez-vous assassiner ce grand roi de Suède que » vous aimez tant, & qui vous a fait tant de libéralités? » Mes amis, il ne demande que trois jours, & les ordres » du sultan ne sont pas si sévères qu'on vous le fait » croire. »

Ces paroles firent un effet que *Grothusen* n'attendait pas lui-même. Les janissaires jurèrent sur leurs

barbes, qu'ils n'attaqueraient point le roi, & qu'ils lui donneraient les trois jours qu'il demandait. En vain on donna le ſignal de l'aſſaut, les janiſſaires loin d'obéir, menacèrent de ſe jeter ſur leurs chefs, ſi l'on n'accordait pas trois jours au roi de Suède; ils vinrent en tumulte à la tente du pacha de Bender, criant que les ordres du ſultan étaient ſuppoſés; à cette ſédition inopinée le pacha n'eut à oppoſer que la patience.

Il feignit d'être content de la généreuſe réſolution des janiſſaires, & leur ordonna de ſe retirer à Bender. Le kam des Tartares, homme violent, voulait donner immédiatement l'aſſaut avec ſes troupes; mais le pacha, qui ne prétendait pas que les Tartares euſſent ſeuls l'honneur de prendre le roi, tandis qu'il ferait puni peut-être de la déſobéiſſance de ſes janiſſaires, perſuada au kam d'attendre juſqu'au lendemain.

Le pacha de retour à Bender aſſembla tous les officiers des janiſſaires & les plus vieux ſoldats; il leur lut & leur fit voir l'ordre poſitif du ſultan & le fetfa du muphti. Soixante des plus vieux, qui avaient des barbes blanches vénérables, & qui avaient reçu mille préſens des mains du roi, propoſèrent d'aller eux-mêmes le ſupplier de ſe remettre entre leurs mains, & de ſouffrir qu'ils lui ſerviſſent de gardes.

Le pacha le permit; il n'y avait point d'expédient qu'il n'eût pris, plutôt que d'être réduit à faire tuer ce prince. Ces ſoixante vieillards allèrent donc le lendemain matin à Varnitza, n'ayant dans leurs mains que de longs bâtons blancs, ſeules armes des janiſſaires quand ils ne vont point au combat; car les Turcs regardent comme barbare la coutume des chrétiens, de porter des épées en tems de paix, & d'entrer armés chez leurs amis & dans leurs égliſes.

Ils s'adreſsèrent au baron de *Grothuſen* & au chancelier *Mullern*; ils leur dirent qu'ils venaient dans le deſſein de ſervir de fidèles gardes au roi; & que s'il vou-

lait, ils le conduiraient à Andrinople, où il pourrait parler lui-même au grand-ſeigneur. Dans le tems qu'ils faiſaient cette propoſition, le roi liſait des lettres qui arrivaient de Conſtantinople, & que *Fabrice*, qui ne pouvait plus le voir, lui avait fait tenir ſecrétement par un janiſſaire. Elles étaient du comte *Poniatowsky*, qui ne pouvait le ſervir à Bender, ni à Andrinople, étant retenu à Conſtantinople par ordre de la Porte, depuis l'indiſcrète demande des mille bourſes. Il mandait au roi que les ordres du ſultan pour ſaiſir ou maſſacrer ſa perſonne royale en cas de réſiſtance n'étaient que trop réels, qu'à la vérité le ſultan était trompé par ſes miniſtres, mais que plus l'empereur était trompé dans cette affaire, plus il voulait être obéi; qu'il fallait céder au tems & plier ſous la néceſſité; qu'il prenait la liberté de lui conſeiller de tout tenter auprès des miniſtres par la voie des négociations; de ne point mettre de l'inflexibilité, où il ne fallait que de la douceur; & d'attendre de la politique & du tems, le remède à un mal que la violence aigrirait ſans reſſource.

Mais ni les propoſitions de ces vieux janiſſaires, ni les les lettres de *Poniatowsky* ne purent donner ſeulement au roi l'idée, qu'il pouvait fléchir ſans déshonneur. Il aimait mieux mourir de la main des Turcs, que d'être en quelque ſorte leur priſonnier; il renvoya ces janiſſaires ſans les vouloir voir, & leur fit dire que s'ils ne ſe retiraient, il leur ferait couper la barbe; ce qui eſt dans l'Orient le plus outrageant de tous les affronts.

Les vieillards remplis de l'indignation la plus vive, s'en retournèrent en criant: « Ah la tête de fer! puiſ» qu'il veut périr, qu'il périſſe. » Ils vinrent rendre compte au pacha de leur commiſſion, & apprendre à leurs camarades à Bender l'étrange réception qu'on leur avait faite. Tous jurèrent alors d'obéir aux ordres du pacha ſans délai, & eurent autant d'impatience d'aller à l'aſſaut qu'ils en avaient eu peu le jour précédent.

L'ordre eſt donné dans le moment : les Turcs marchent aux retranchemens : les Tartares les attendaient déjà, & les canons commençaient à tirer. Les janiſſaires d'un côté, & les Tartares de l'autre, forcent en un inſtant ce petit camp ; à peine vingt Suédois tirèrent l'épée ; les trois cents ſoldats furent enveloppés & faits priſonniers ſans réſiſtance. Le roi était alors à cheval entre ſa maiſon & ſon camp, avec les généraux *Hord*, *Dardoff* & *Sparre* : voyant que tous ſes ſoldats s'étaient laiſſés prendre en ſa préſence, il dit de ſang froid à ces trois officiers : « Al-
» lons défendre la maiſon ; nous combattrons, ajouta-t-
» il en ſouriant, *pro aris & focis.* »

Auſſi-tôt il galope avec eux vers cette maiſon, où il avait mis environ quarante domeſtiques en ſentinelle, & qu'on avait fortifiée du mieux qu'on avait pu.

Ces généraux, tout accoutumés qu'ils étaient à l'opiniâtre intrépidité de leur maître, ne pouvaient ſe laſſer d'admirer qu'il voulût de ſang froid, & en plaiſantant, ſe défendre contre dix canons & toute une armée ; ils le ſuivent avec quelques gardes, & quelques domeſtiques, qui faiſaient en tout vingt perſonnes.

Mais quand ils furent à la porte, ils la trouvèrent aſſiégée de janiſſaires ; déjà même près de deux cents Turcs ou Tartares étaient entrés par une fenêtre, s'étaient rendus maîtres de tous les appartemens, à la réſerve d'une grand'ſalle, où les domeſtiques du roi s'étaient retirés. Cette ſalle était heureuſement près de la porte par où le roi voulait entrer avec ſa petite troupe de vingt perſonnes. Il s'était jeté en bas de ſon cheval le piſtolet & l'épée à la main, & ſa ſuite en avait fait autant.

Les janiſſaires tombent ſur lui de tous côtés ; ils étaient animés par la promeſſe qu'avait fait le pacha de huit ducats d'or à chacun de ceux qui auraient ſeulement touché ſon habit, en cas qu'on pût le prendre. Il bleſſait & il tuait tous ceux qui s'approchaient de ſa perſonne. Un janiſſaire, qu'il avait bleſſé, lui appuya ſon mouſqueton

ſur le viſage : ſi le bras du Turc n'avait fait un mouvement cauſé par la foule, qui allait & qui venait comme des vagues, le roi était mort : la balle gliſſa ſur ſon nez, lui emporta un bout de l'oreille, & alla caſſer le bras au général *Hord*, dont la deſtinée était d'être toujours bleſſé à côté de ſon maître.

Le roi enfonça ſon épée dans l'eſtomac du janiſſaire ; en même tems ſes domeſtiques, qui étaient enfermés dans la grand'ſalle, en ouvrent la porte : le roi entre comme un trait ſuivi de ſa petite troupe ; on referme la porte dans l'inſtant, & on la barricade avec tout ce qu'on peut trouver. Voilà *Charles XII.* dans cette ſalle, enfermé avec toute ſa ſuite, qui conſiſtait en près de ſoixante hommes, officiers, gardes, ſecretaires, valets de chambre, domeſtiques de toute eſpèce.

Les janiſſaires & les Tartares pillaient le reſte de la maiſon, & rempliſſaient les appartemens. « Allons un » peu chaſſer de chez moi ces barbares, dit-il ; » & ſe mettant à la tête de ſon monde, il ouvrit lui-même la porte de la ſalle, qui donnait dans ſon appartement à coucher ; il entre, & fait feu ſur ceux qui pillaient.

Les Turcs chargés de butin, épouvantés de la ſubite apparition de ce roi qu'ils étaient accoutumés à reſpecter, jettent leurs armes, ſautent par la fenêtre, ou ſe retirent juſques dans les caves : le roi profitant de leur déſordre, & les ſiens animés par le ſuccès, pourſuivent les Turcs de chambre en chambre, tuent ou bleſſent ceux qui ne fuient point ; & en un quart-d'heure nettoient la maiſon d'ennemis.

Le roi apperçut dans la chaleur du combat deux janiſſaires, qui ſe cachaient ſous ſon lit ; il en tua un d'un coup d'épée ; l'autre lui demanda pardon en criant *Amman.* « Je te donne la vie, dit le roi au Turc, à condi- » tion que tu iras faire au pacha un fidèle récit de ce que » tu as vu. » Le Turc promit aiſément ce qu'on voulut ; & on lui permit de ſauter par la fenêtre comme les autres.

Les Suédois étant enfin maîtres de la maison, refermèrent & barricadèrent encor les fenêtres. Ils ne manquaient point d'armes : une chambre basse pleine de mousquets & de poudre avait échappé à la recherche tumultueuse des jenissaires : on s'en servit à propos ; les Suédois tiraient à travers les fenêtres presqu'à bout portant sur cette multitude de Turcs, dont ils tuèrent deux cents en moins d'un demi-quart d'heure.

Le canon tirait contre la maison ; mais les pierres étant fort molles, il ne faisait que des trous & ne renversait rien.

Le kam des Tartares, & le pacha, qui voulaient prendre le roi en vie, honteux de perdre du monde, & d'occuper une armée entière contre soixante personnes, jugèrent à propos de mettre le feu à la maison, pour obliger le roi de se rendre. Ils firent lancer sur le toit, contre les portes, & contre les fenêtres, des flèches entortillées de mèches allumées ; la maison fut en flammes en un moment. Le toit tout embrasé était prêt à fondre sur les Suédois. Le roi donna tranquillement ses ordres pour éteindre le feu. Trouvant un petit baril plein de liqueur, il prend le baril lui-même, & aidé de deux Suédois il le jette à l'endroit où le feu était le plus violent. Il se trouva que ce baril était rempli d'eau-de-vie ; mais la précipitation, inséparable d'un tel embarras, empêcha d'y penser. L'embrasement redoubla avec plus de rage ; l'appartement du roi était consumé ; la grand'salle où les Suédois se tenaient, était remplie d'une fumée affreuse, mêlée de tourbillons de feu qui entraient par les portes des appartemens voisins ; la moitié du toit était abymée dans la maison même, l'autre tombait en dehors en éclatant dans les flammes.

Un garde, nommé *Walberg*, osa dans cette extrémité crier qu'il fallait se rendre. « Voilà un étrange » homme, dit le roi, qui s'imagine qu'il n'est pas plus » beau d'être brûlé que d'être prisonnier ». Un autre garde,

garde, nommé *Rosen*, s'avisa de dire, que la maison de la chancellerie, qui n'était qu'à cinquante pas, avait un toit de pierre, & était à l'épreuve du feu; qu'il fallait faire une sortie, gagner cette maison, & s'y défendre. » Voilà un vrai Suédois, s'écria le roi: » il embrassa ce garde, le créa colonel sur le champ. « Allons, » mes amis, dit-il, prenez avec vous le plus de poudre & de plomb que vous pourrez, & gagnons la » chancellerie l'épée à la main. »

Les Turcs, qui cependant entouraient cette maison toute embrasée, voyaient avec une admiration mêlée d'épouvante, que les Suédois n'en sortaient point; mais leur étonnement fut encor plus grand, lorsqu'ils virent ouvrir les portes, & le roi & les siens fondre sur eux en désespérés. *Charles* & ses principaux officiers étaient armés d'épées & de pistolets: chacun tira deux coups à la fois à l'instant que la porte s'ouvrit; & dans le même clin d'œil jettant leurs pistolets & s'armant de leurs épées, ils firent reculer les Turcs plus de cinquante pas. Mais le moment d'après, cette petite troupe fut entourée: le roi qui était en bottes, selon sa coutume, s'embarrassa dans ses éperons, & tomba: vingt-un janissaires se jettent aussi-tôt sur lui; il jette en l'air son épée, pour s'épargner la douleur de la rendre; les Turcs l'emmènent au quartier du pacha; les uns le tenant sous les jambes, les autres sous les bras, comme on porte un malade, que l'on craint d'incommoder.

Au moment que le roi se vit saisi, la violence de son tempérament & la fureur où un combat si long & si terrible avaient dû le mettre, firent place tout-à-coup à la douceur & à la tranquillité. Il ne lui échappa pas un mot d'impatience, pas un coup-d'œil de colère. Il regardoit les janissaires en souriant, & ceux-ci le portaient en criant, *alla*, avec une indignation mêlée de respect. Ses officiers furent pris au même tems & dépouillés par les Turcs & par les Tartares. Ce fut le 12 Fé-

vrier de l'an 1713. qu'arriva cet étrange événement qui eut encor des ſuites ſingulières (*).

(*) M. *Norberg*, qui n'était pas préſent à cet événement, n'a fait que ſuivre ici dans ſon hiſtoire celle de Mr. *de Voltaire*; mais il l'a tronquée, il en a ſupprimé les circonſtances intéreſſantes, & n'a pu juſtifier la témérité de *Charles XII.* Tout ce qu'il a pu dire contre M. *de Voltaire* au ſujét de cette affaire de Bender, ſe réduit à l'aventure du Sr. *Fréderic*, valet de chambre du roi de Suède, que quelques-uns prétendaient avoir été brûlé dans la maiſon du roi, & que d'autres diſaient avoir été coupé en deux par les Tartares. *La Motraye* prétend auſſi que le roi de Suède ne dit point ces paroles: *Nous combattrons pro aris & focis*; mais M. *Fabrice* qui était préſent aſſure que le roi prononça ces mots, que *la Motraye* n'était pas plus à portée d'écouter, qu'il n'était capable de les comprendre, ne ſachant pas un mot de latin.

Fin du ſixième Livre.



HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUÈDE.

LIVRE SEPTIÈME.

ARGUMENT.

Les Turcs transfèrent Charles *à Démirtash : le roi* Staniſlas *eſt pris dans le même tems : action hardie de M. de* Villelongue : *révolutions dans le ſerrail : bataille donnée en Poméranie : Altena brûlé par les Suédois :* Charles *part enfin pour retourner dans ſes états : ſa manière étrange de voyager : ſon arrivée à Stralſund : diſgraces de* Charles : *ſuccès de* Pierre le Grand : *ſon triomphe dans Pétersbourg.*

LE pacha de Bender attendait *Charles* gravement dans ſa tente, ayant près de lui *Marco* un interprète. Il reçut ce prince avec un profond reſpect, & le ſupplia de ſe repoſer ſur un ſopha ; mais le roi ne prenant pas ſeulement garde aux civilités du Turc, ſe tint debout dans la tente.

« Le Tout-puiſſant ſoit béni, dit le pacha, de ce que » ta majeſté eſt en vie ; mon déſeſpoir eſt amer d'avoir ,, été réduit par ta majeſté à exécuter les ordres de ſa

„ hauteſſe. „ Le roi fâché ſeulement de ce que ſes trois cents ſoldats s'étaient laiſſés prendre dans leurs rétranchemens, dit au pacha : „ Ah ! s'ils s'étaient défendus „ comme ils devaient, on ne nous aurait pas forcés en „ dix jours. Hélas ! dit le Turc, voilà du courage bien » mal employé. » Il fit reconduire le roi à Bender ſur un cheval richement caparaçonné. Ses Suédois étaient ou tués ou pris : tout ſon équipage, ſes meubles, ſes papiers, ſes hardes les plus néceſſaires pillées ou brûlées ; on voyait ſur les chemins les officiers Suédois preſque nuds, enchaînés deux à deux ; & ſuivans à pied des Tartares ou des janiſſaires. Le chancelier, les généraux n'avaient point un autre ſort ; ils étaient eſclaves des ſoldats à qui ils étaient échus en partage.

Iſmaël, pacha, ayant conduit *Charles XII.* dans ſon ſerrail de Bender ; lui céda ſon appartement, & le fit ſervir en roi, non ſans prendre la précaution de mettre des janiſſaires en ſentinelle à la porte de la chambre. On lui prépara un lit ; mais il ſe jeta tout botté ſur un ſopha, & dormit profondément. Un officier qui ſe tenait debout auprès de lui, lui couvrit la tête d'un bonnet, que le roi jeta en ſe réveillant de ſon premier ſommeil ; & le Turc voyait avec étonnement un ſouverain, qui couchait en bottes & nue tête. Le lendemain matin, *Iſmaël* introduiſit *Fabrice* dans la chambre du roi. *Fabrice* trouva ce prince avec ſes habits déchirés, ſes bottes, ſes mains, & toute ſa perſonne couverte de ſang & de poudre, les ſourcils brûlés ; mais l'air ſerein dans cet état affreux. Il ſe jeta à genoux devant lui, ſans pouvoir proférer une parole : raſſuré bientôt par la manière libre & douce dont le roi lui parlait, il reprit avec lui ſa familiarité ordinaire, & tous deux s'entretinrent en riant du combat de Bender. „ On prétend, dit *Fabrice*, que „ votre majeſté a tué vingt janiſſaires de ſa main. Bon, „ bon, dit le roi, on augmente toujours les choſes de la » moitié. » Au milieu de cette converſation, le pacha

préſenta au roi ſon favori *Grothuſen*, & le colonel *Ribbins*, qu'il avait eu la généroſité de racheter à ſes dépens. *Fabrice* ſe chargea de la rançon des autres priſonniers.

Jeffreys, l'envoyé d'Angleterre, ſe joignit à lui pour fournir à cette dépenſe. Un Français, que la curioſité avait amené à Bender, & qui a écrit une partie des événemens que l'on rapporte, donna auſſi ce qu'il avait. Ces étrangers aſſiſtés des ſoins, & même de l'argent du pacha, rachetèrent non-ſeulement les officiers, mais encor leurs habits, des mains des Turcs & des Tartares.

Dès le lendemain on conduiſit le roi priſonnier dans un charriot couvert d'écarlate, ſur le chemin d'Andrinople: ſon tréſorier *Grothuſen* était avec lui : le chancelier *Mullern*, & quelques officiers ſuivaient dans un autre char : pluſieurs étaient à cheval, & lorſqu'ils jettaient les yeux ſur le charriot où était le roi, ils ne pouvaient retenir leurs larmes. Le pacha était à la tête de l'eſcorte. *Fabrice* lui repréſenta qu'il était honteux de laiſſer le roi ſans épée, & le pria de lui en donner une. « Dieu „ m'en préſerve, dit le pacha, il voudrait nous en „ couper la barbe. „ Cependant il la lui rendit quelques heures après.

Comme on conduiſait ainſi priſonnier & déſarmé ce roi, qui peu d'années auparavant avait donné la loi à tant d'états, & qui s'était vu l'arbitre du Nord, & la terreur de l'Europe, on vit au même endroit un autre exemple de la fragilité des grandeurs humaines.

Le roi *Staniſlas* avait été arrêté ſur les terres des Turcs, & on l'amenait priſonnier à Bender, dans le tems même qu'on transférait *Charles XII.*

Staniſlas n'étant plus ſoutenu par la main qui l'avait fait roi, ſe trouvant ſans argent, & par conſéquent ſans parti en Pologne, s'était retiré d'abord en Poméranie; & ne pouvant plus conſerver ſon royaume, il avait défen-

du autant qu'il l'avait pu, les états de ſon bienfaiteur. Il avait même paſſé en Suède, pour précipiter les ſecours dont on avait beſoin dans la Poméranie & dans la Livonie; il avait fait tout ce qu'on devait attendre de l'ami de *Charles XII.* En ce tems le premier roi de Pruſſe, prince très-ſage, s'inquiétant avec raiſon du voiſinage des Moſcovites, imagina de ſe liguer avec *Auguſte* & la république de Pologne, pour renvoyer les Ruſſes dans leur pays, & de faire entrer *Charles XII.* lui-même dans ce projet. Trois grands événemens devaient en être le fruit, la paix du Nord, le retour de *Charles* dans ſes états, & une barrière oppoſée aux Ruſſes devenus formidables à l'Europe. Le préliminaire de ce traité, dont dépendait la tranquillité publique, était l'abdication de *Staniſlas.* Non-ſeulement *Staniſlas* l'accepta, mais il ſe chargea d'être le négociateur d'une paix qui lui enlevait la couronne; la néceſſité, le bien public, la gloire du ſacrifice, & l'intérêt de *Charles*, à qui il devait tout & qu'il aimait, le déterminèrent. Il écrivit à Bender : il expoſa au roi de Suède l'état des affaires, les malheurs & le remède : il le conjura de ne point s'oppoſer à une abdication devenue néceſſaire par les conjonctures, & honorable par les motifs : il le preſſa de ne point immoler les intérêts de la Suède à ceux d'un ami malheureux, qui s'immolait au bien public ſans répugnance. *Charles XII.* reçut ces lettres à Varnitza : il dit en colère au courrier, en préſence de pluſieurs témoins : « Si mon ami ne veut pas être roi » je ſaurai bien en faire un autre. »

Staniſlas s'obſtina au ſacrifice que *Charles* refuſait. Ces tems étaient deſtinés à des ſentimens & à des actions extraordinaires. *Staniſlas* voulut aller lui-même fléchir *Charles*; & il haſarda, pour abdiquer un trône, plus qu'il n'avait fait pour s'en emparer. Il ſe déroba un jour à dix heures du ſoir de l'armée Suédoiſe, qu'il commandait en Poméraine, & partit avec le baron *Sparr*, qui a été depuis ambaſſadeur en Angleterre & en France, &

avec un autre colonel. Il prend le nom d'un Français nommé *Haran*, alors major au ſervice de Suède, & qui eſt mort depuis peu commandant de Dantzick. Il cotoie toute l'armée des ennemis, arrêté pluſieurs fois, & relâché ſur un paſſe-port obtenu au nom de *Haran*; il arrive enfin après bien des perils aux frontières de Turquie.

Quand il eſt arrivé en Moldavie, il renvoie à ſon armée le baron *Sparr*, entre dans Yaſſy, capitale de la Moldavie, ſe croyant en ſûreté dans un pays où le roi de Suède avait été ſi reſpecté: il était bien loin de ſoupçonner ce qui ſe paſſait alors.

On lui demande qui il eſt: il ſe dit major d'un régiment au ſervice de *Charles XII.* On l'arrête à ce ſeul nom; il eſt mené devant le hoſpodar de Moldavie, qui ſachant déjà par les gazettes, que *Staniſlas* s'était éclipſé de ſon armée, concevait quelques ſoupçons de la vérité. On lui avait dépeint la figure du roi, très-aiſé à reconnaître, à un viſage plein & aimable, & à un air de douceur aſſez rare.

Le hoſpodar l'interrogea, lui fit beaucoup de queſtions captieuſes, & enfin lui demanda quel emploi il avait dans l'armée Suédoiſe. *Staniſlas* & le hoſpodar parlaient latin. *Major ſum*, lui dit *Staniſlas*. *Imo maximus es*, lui répondit le Moldave: & auſſi-tôt lui préſentant un fauteuil, il le traita en roi; mais auſſi il le traita en roi priſonnier, & on fit une garde exacte autour d'un couvent grec, dans lequel il fut obligé de reſter, juſqu'à ce qu'on eût des ordres du ſultan. Les ordres vinrent de le conduire à Bender, dont on faiſait partir *Charles*.

La nouvelle en vint au pacha, dans le tems qu'il accompagnait le charriot du roi de Suède. Le pacha le dit à *Fabrice*: celui-ci s'approchant du charriot de *Charles XII.* lui apprit qu'il n'était pas le ſeul roi priſonnier entre les mains des Turcs, & que *Staniſlas* était à quelques milles de lui, conduit par des ſoldats. « Courez à lui, mon cher » *Fabrice*, lui dit *Charles*, ſans ſe déconcerter d'un tel

» accident : dites-lui bien qu'il ne faſſe jamais de paix avec » le roi *Auguſte* ; & aſſurez-le que dans peu nos affaires » changeront. » Telle était l'inflexibilité de *Charles* dans ſes opinions, que tout abandonné qu'il était en Pologne, tout pourſuivi dans ſes propres états, tout captif dans une litière turque, conduit priſonnier, ſans ſavoir où on le menait, il comptait encor ſur ſa fortune, & eſpérait toujours un ſecours de cent mille hommes de la Porte Ottomane. *Fabrice* courut s'acquitter de ſa commiſſion, accompagné d'un janiſſaire, avec la permiſſion du pacha. Il trouva à quelques milles le gros de ſoldats qui conduiſait *Staniſlas* : il s'adreſſa au milieu d'eux à un cavalier vêtu à la françaiſe & aſſez mal monté, & lui demanda en allemand où était le roi de Pologne ? Celui à qui il parla était *Staniſlas* lui-même, qu'il n'avait pas reconnu ſous ce déguiſement. « Eh quoi ! dit le roi, ne vous » ſouvenez-vous donc plus de moi ? » Alors *Fabrice* lui apprit le triſte état où était le roi de Suède, & la fermeté inébranlable, mais inutile de ſes deſſeins.

Quand *Staniſlas* fut près de Bender, le pacha qui revenait, après avoir accompagné *Charles XII.* quelques milles, envoya au roi Polonais un cheval arabe avec un harnais magnifique.

Il fut reçu dans Bender au bruit de l'artillerie, & à la liberté près qu'il n'eut pas d'abord, il n'eut point à ſe plaindre du traitement qu'on lui fit (*). Cependant on conduiſait *Charles* ſur le chemin d'Andrinople. Cette ville était déjà remplie du bruit de ſon combat. Les Turcs le condamnaient & l'admiraient ; mais le divan irrité menaçait déjà de le reléguer dans une iſle de l'Archipel.

Le roi de Pologne *Staniſlas*, qui m'a fait l'honneur de m'apprendre la plupart de ces particularités, m'a confirmé

(*) Le bon chapelain *Norberg* prétend qu'on ſe contredit ici, en diſant, que le roi *Staniſlas* fut retenu en priſonnier & ſervi en roi dans Bender. Comment ce pauvre homme ne voyait-il pas, qu'on peut être à la fois honoré & priſonnier ?

auſſi, qu'il fut propoſé dans le divan de le confiner lui-même dans une iſle de la Grèce ; mais quelques mois après le grand-ſeigneur adouci, le laiſſa partir.

Monſieur *Déſaleurs*, qui aurait pu prendre ſon parti, & empêcher qu'on ne fît cet affront aux rois chrétiens, était à Conſtantinople, auſſi-bien que M. *Poniatowsky*, dont on craignait toujours le génie fécond en reſſources. La plupart des Suédois reſtés dans Andrinople étaient en priſon ; le trône du ſultan paraiſſait inacceſſible de tous côtés aux plaintes du roi de Suède.

Le marquis de *Fierville* envoyé ſecrétement de la part de la France auprès de *Charles* à Bender, était pour lors à Andrinople. Il oſa imaginer de rendre ſervice à ce prince dans le tems que tout l'abandonnait ou l'opprimait. Il fut heureuſement ſecondé dans ce deſſein par un gentilhomme Français, d'une ancienne maiſon de Champagne, nommé *de Villelongue*, homme intrépide, qui n'ayant pas alors une fortune ſelon ſon courage, & charmé d'ailleurs de la réputation du roi de Suède, était venu chez les Turcs dans le deſſein de ſe mettre au ſervice de ce prince.

M. de *Fierville*, avec l'aide de ce jeune homme, écrivit un mémoire au nom du roi de Suède, dans lequel ce monarque demandait vengeance au ſultan de l'inſulte faite en ſa perſonne à toutes les têtes couronnées, & de la trahiſon, vraie ou fauſſe, du kam & du pacha de Bender.

On y accuſait le viſir & les autres miniſtres d'avoir été corrompus par les Moſcovites, d'avoir trompé le grand-ſeigneur, d'avoir empêché les lettres du roi de parvenir juſqu'à ſa hauteſſe, & d'avoir, par ſes artifices, arraché du ſultan cet ordre ſi contraire à l'hoſpitalité muſulmane, par lequel on avait violé le droit des nations, d'une manière ſi indigne d'un grand empereur, en attaquant avec vingt mille hommes un roi qui n'avait pour ſe défendre que ſes domeſtiques, & qui comptait ſur la parole ſacrée du ſultan.

Quand ce mémoire fut écrit, il fallut le faire traduire en turc, & l'écrire d'une écriture particulière sur un papier fait exprès, dont on doit se servir pour tout ce qu'on présente au sultan.

On s'adressa à quelques interprètes Français, qui étaient dans la ville ; mais les affaires du roi de Suède étaient si désespérées, & le visir déclaré si ouvertement contre lui, qu'aucun interprète n'osa seulement traduire l'écrit de M. de *Fierville*. On trouva enfin un autre étranger, dont la main n'était point connue à la Porte, qui moyennant quelque récompense, & l'assurance d'un secret profond, traduisit le mémoire en turc, & l'écrivit sur le papier convenable : le baron d'*Arvidson*, officier des troupes de Suède, contrefit la signature du roi : *Fierville*, qui avait le sceau royal, l'apposa à l'écrit ; & on cacheta le tout avec les armes de Suède. *Villelongue* se chargea de remettre lui-même ce paquet entre les mains du grand-seigneur, lorsqu'il irait à la mosquée selon la coutume. On s'était déja servi d'une pareille voie pour présenter au sultan des mémoires contre ses ministres ; mais cela même rendait le succès de cette entreprise plus difficile, & le danger beaucoup plus grand.

Le visir qui prévoyoit que les Suédois demanderaient justice à son maître, & qui n'était que trop instruit par le malheur de ses prédécesseurs, avait expressément défendu qu'on laissât approcher personne du grand-seigneur, & avait ordonné sur-tout qu'on arrêtât tous ceux qui se présenteraient auprès de la mosquée avec des placets.

Villelongue savait cet ordre, & n'ignorait pas qu'il y allait de sa tête. Il quitta son habit Franc, prit un vêtement à la grecque, & ayant caché dans son sein la lettre qu'il voulait présenter, il se promena de bonne heure près de la mosquée où le grand-seigneur devait aller. Il contrefit l'insensé, s'avança en dansant au milieu

de deux haies de janiſſaires, entre leſquelles le grand-ſeigneur allait paſſer; il laiſſait tomber exprès quelques pièces d'argent de ſes poches pour amuſer les gardes.

Dès que le ſultan approcha, on voulut faire retirer *Villelongue* : il ſe jeta à genoux, & ſe débattit entre les mains des janniſſaires : ſon bonnet tomba ; de grands cheveux qu'il portait, le firent reconnaître pour un Franc : il reçut pluſieurs coups, & fut très-maltraité. Le grand-ſeigneur, qui était déjà proche, entendit ce tumulte, & en demanda la cauſe. *Villelongue* lui cria de toutes ſes forces, *amman* ! *amman* ! *miſéricorde* ! en tirant la lettre de ſon ſein. Le ſultan commanda qu'on le laiſsât approcher; *Villelongue* court à lui dans le moment, embraſſe ſon étrier, & lui préſente l'écrit, en lui diſant, *Sued Crall dan*, c'eſt le roi de Suède qui qui te le donne. Le ſultan mit la lettre dans ſon ſein, & continua ſon chemin vers la moſquée. Cependant on s'aſſure de *Villelongue*, & on le conduit en priſon dans les bâtimens extérieurs du ſerrail.

Le ſultan au ſortir de la moſquée, après avoir lu la lettre, voulut lui-même interroger le priſonnier. Ce que je raconte ici paraîtra peut-être peu croyable; mais enfin je n'avance rien que ſur la foi des lettres de M. de *Villelongue* lui-même; quand un ſi brave officier aſſure un fait ſur ſon honneur, il mérite quelque croyance. Il m'a donc aſſuré, que le ſultan quitta l'habit impérial, comme auſſi le turban particulier qu'il porte, & ſe déguiſa en officier des janiſſaires, ce qui lui arrivait aſſez ſouvent. Il amena avec lui un vieillard de l'iſle de Malthe, qui lui ſervit d'interprète. A la faveur de ce déguiſement, *Villelongue* jouit d'un honneur qu'aucun ambaſſadeur chrétien n'a jamais eu : il eut tête-à-tête une conférence d'un quart-d'heure avec l'empereur Turc. Il ne manqua pas d'expliquer les griefs du roi de Suède, d'accuſer les miniſtres; & de demander vengeance, avec d'autant plus de liberté, qu'en parlant au ſultan

même, il était censé ne parler qu'à son égal. Il avait reconnu aisément le grand-seigneur malgré l'obscurité de la prison, & il n'en fut que plus hardi dans la conversation. Le prétendu officier des janissaires dit à *Villelongue* ces propres paroles : " Chrétien, assure-toi que le sultan mon maître a l'ame d'un empereur, & que si ton roi de Suède a raison, il lui fera justice. " *Villelongue* fut bientôt élargi : on vit quelques semaines après un changement subit dans le serrail, dont les Suédois attribuèrent la cause à cette unique conférence. Le muphti fut déposé ; le kam des Tartares exilé à Rhodes, & le seraskier pacha de Bender relégué dans une isle de l'Archipel.

La Porte Ottomane est si sujette à de pareils orages, qu'il est bien difficile de décider si en effet le sultan voulait appaiser le roi de Suède par ces sacrifices. La manière dont ce prince fut traité ne prouve pas que la Porte s'empressât beaucoup à lui plaire.

Le favori *Ali Coumourgi* fut soupçonné d'avoir fait seul tous ces changemens pour ses intérêts particuliers. On dit qu'il fit exiler le kam de Tartarie & le seraskier de Bender, sous prétexte qu'ils avaient délivré au roi les douze cents bourses malgré l'ordre du grand-seigneur. Il mit sur le trône des Tartares le frère du kam déposé, jeune homme de son âge, qui aimait peu son frère, & sur lequel *Ali Coumourgi* comptait beaucoup dans les guerres qu'il méditait. A l'égard du grand-visir *Jussuf*, il ne fut déposé que quelques semaines après ; & *Soliman* pacha eut le titre de premier visir.

Je suis obligé de dire que M. *de Villelongue* & plusieurs Suédois m'ont assuré que la simple lettre présentée au sultan au nom du roi, avait causé tous ces grands changemens à la Porte ; mais M. *de Fierville* m'a de son côté, assuré tout le contraire. J'ai trouvé quelquefois de pareilles contrariétés dans les mémoires que l'on m'a confiés. En ce cas, tout ce que doit faire un histo-

rien, c'eſt de conter ingénument le fait, ſans vouloir pénétrer les motifs; & de ſe borner à dire préciſément ce qu'il ſait, au lieu de deviner ce qu'il ne ſait pas.

Cependant on avait conduit *Charles XII.* dans le petit château de Démirtash auprès d'Andrinople. Une foule innombrable de Turcs s'était rendue en cet endroit pour voir arriver ce prince : on le tranſporta de ſon chariot au château ſur un ſopha ; mais *Charles*, pour n'être point vu de cette multitude, ſe mit un carreau ſur la tête.

La Porte ſe fit prier quelques jours de ſouffrir qu'il habitât à Démotica, petite ville à ſix lieues d'Andrinople, près du fameux fleuve Hébrus, aujourd'hui appellé Merizza. *Coumourgi* dit au grand-viſir *Soliman* : « Va, fais avertir le roi de Suède, qu'il peut reſter à „ Démotica toute ſa vie : je te réponds qu'avant un an il „ demandera à s'en aller de lui-même ; mais ſur-tout » ne lui fais point tenir d'argent. »

Ainſi on transféra le roi à la petite ville de Démotica, où la Porte lui aſſigna un thaïm conſidérable de proviſions pour lui & pour ſa ſuite : on lui accorda ſeulement vingt-cinq écus par jour en argent, pour acheter du cochon & du vin, deux ſortes de proviſions que les Turcs ne fourniſſent pas ; mais la bourſe de cinq cents écus par jour, qu'il avait à Bender, lui fut retranchée.

A peine fut-il à Démotica avec ſa petite cour, qu'on dépoſa le grand-viſir *Soliman* ; ſa place fut donnée à *Ibrahim Molla*, fier, brave & groſſier à l'excès. Il n'eſt pas inutile de ſavoir ſon hiſtoire, afin que l'on connaiſſe plus particuliérement tous ces vice-rois de l'empire Ottoman, dont la fortune de *Charles* a ſi long-tems dépendu.

Il avait été ſimple matelot à l'evènement du ſultan *Achmet III.* Cet empereur ſe déguiſait ſouvent en homme privé, en iman, ou en dervis ; il ſe gliſſait le

ſoir dans les cafés de Conſtantinople, & dans les lieux publics, pour entendre ce qu'on diſait de lui, & pour recueillir par lui-même les ſentimens du peuple. Il entendit un jour ce *Molla* qui ſe plaignait que les vaiſſeaux Turcs ne revenaient jamais avec des priſes, & qui jurait que s'il était capitaine de vaiſſeau, il ne rentrerait jamais dans le port de Conſtantinople ſans ramener avec lui quelque bâtiment des infidèles. Le grand-ſeigneur ordonna dès le lendemain qu'on lui donnât un vaiſſeau à commander, & qu'on l'envoyât en courſe. Le nouveau capitaine revint quelques jours après avec une barque Malthoiſe, & une galiote de Gènes. Au bout de deux ans on le fit capitaine-général de la mer, & enfin grand-viſir. Dès qu'il fut dans ce poſte, il crut pouvoir ſe paſſer du favori; & pour ſe rendre néceſſaire, il projetta de faire la guerre aux Moſcovites; dans cette intention il fit dreſſer une tente près de l'endroit où demeurait le roi de Suède.

Il invita ce prince à l'y venir trouver, avec le nouveau kam des Tartares & l'ambaſſadeur de France. Le roi, d'autant plus altier qu'il était malheureux, regardait comme le plus ſenſible des affronts qu'un ſujet osât l'envoyer chercher : il ordonna à ſon chancelier *Mullern* d'y aller à ſa place; & de peur que les Turcs ne lui manquaſſent de reſpect, & ne le forçaſſent à commettre ſa dignité, ce prince, extrême en tout, ſe mit au lit, & réſolut de n'en pas ſortir, tant qu'il ſerait à Démotica. Il reſta dix mois couché, feignant d'être malade : le chancelier *Mullern*, *Grothuſen* & le colonel *Dubens* étaient les ſeuls qui mangeaſſent avec lui. Ils n'avaient aucune des commodités dont les Francs ſe ſervent; tout avait été pillé à l'affaire de Bender; de ſorte qu'il s'en fallait bien qu'il y eût dans leur repas de la pompe & de la délicateſſe. Ils ſe ſervaient eux-mêmes : & ce fut le chancelier *Mullern* qui fit pendant tout ce tems la fonction de cuiſinier.

Tandis que *Charles XII.* paſſait ſa vie dans ſon lit, il apprit la déſolation de toutes ſes provinces ſituées hors de la Suède.

Le général *Steinbock*, illuſtre pour avoir chaſſé les Danois de la Scanie, & pour avoir vaincu leurs meilleures troupes avec des payſans, ſoutint encor quelque tems la réputation des armes Suédoiſes. Il défendit autant qu'il put la Poméranie & Brême, & ce que le roi poſſédait encor en Allemagne ; mais il ne put empêcher les Saxons & les Danois réunis d'aſſiéger Stade, ville forte & conſidérable, ſituée près de l'Elbe dans le duché de Brême. La ville fut bombardée & réduite en cendres, & la garniſon obligée de ſe rendre à diſcrétion, avant que *Steinbock* pût s'avancer pour la ſecourir.

Ce général, qui avait environ douze mille hommes, dont la moitié étoit cavalerie, pourſuivit les ennemis qui étaient une fois plus forts, & les atteignit enfin dans le duché de Meckelbourg, près d'un lieu nommé Gadebush, & d'une petite rivière qui porte ce nom : il arriva vis-à-vis des Saxons & des Dannois le 20 Décembre 1712. Il était ſéparé d'eux par un marais. Les ennemis campés derrière ce marais étaient appuyés à un bois : ils avaient l'avantage du nombre & du terrain, & on ne pouvait aller à eux qu'en traverſant le marécage ſous le feu de leur artillerie.

Steinbock paſſe à la tête de ſes troupes, arrive en ordre de bataille, & engage un des combats des plus ſanglans & des plus acharnés qui ſe fût encor donné entre ces deux nations rivales. Après trois heures de cette mêlée ſi vive, les Danois & les Saxons furent enfoncés, & quittèrent le champ de bataille.

Un fils du roi *Auguſte* & de la comteſſe de *Konigsmarck*, connu ſous le nom du comte de Saxe, fit dans cette bataille ſon apprentiſſage de l'art de la guerre. C'eſt ce même comte de Saxe, qui eut depuis l'honneur d'être élu duc de Courlande, & à qui il n'a manqué que la

force pour jouir du droit le plus inconteſtable qu'un homme puiſſe jamais avoir ſur une ſouveraineté, je veux dire les ſuffrages unanimes du peuple. C'eſt lui qui s'eſt acquis depuis une gloire plus réelle en ſauvant la France à la bataille de Fontenoy, en conquérant la Flandre, & en méritant la réputation du plus grand général de nos jours. Il commandait un régiment à Gadebush, & y eut un cheval tué ſous lui : je lui ai entendu dire que les Suédois gardèrent toujours leurs rangs, & que même après que la victoire fut décidée, les premières lignes de ces braves troupes ayant à leurs pieds leurs ennemis morts, il n'y eut pas un ſoldat Suédois qui osât ſeulement ſe baiſſer pour les dépouiller, avant que la prière eût été faite ſur le champ de bataille; tant ils étaient inébranlables dans la diſcipline ſévère à laquelle leur roi les avait accoutumés.

Steinbock après cette victoire, ſe ſouvenant que les Danois avaient mis Stade en cendres, alla s'en venger ſur Altena qui appartient au roi de Dannemarck. Altena eſt au deſſous de Hambourg, ſur le fleuve de l'Elbe, qui peut porter dans ſon port d'aſſez gros vaiſſeaux. Le roi de Dannemarck favoriſait cette ville de beaucoup de priviléges; ſon deſſein était d'y établir un commerce floriſſant; déjà même l'induſtrie des Altenais, encouragée par les ſages vues du roi, commençait à mettre leur ville au nombre des villes commerçantes & riches. Hambourg en concevait de la jalouſie, & ne ſouhaitait rien tant que ſa deſtruction. Dès que *Steinbock* fut à la vue d'Altena, il envoya dire par un trompette aux habitans, qu'ils euſſent à ſe retirer avec ce qu'ils pourraient emporter d'effets, & qu'on allait détruire leur ville de fond en comble.

Les magiſtrats vinrent ſe jeter à ſes pieds, & offrirent cent mille écus de rançon. *Steinbock* en demanda deux cent mille. Les Altenais ſupplièrent, qu'il leur fût permis au moins d'envoyer à Hambourg où étaient leurs correſpondances, & aſſurèrent que le lendemain ils apporteraient

teraient cette ſomme : le général Suédois répondit qu'il fallait la donner ſur l'heure, ou qu'on allait embraſer Altena ſans délai.

Ses troupes étaient dans le fauxbourg le flambeau à la main ; une faible porte de bois & un foſſé déjà comblé, étaient les ſeules défenſes des Altenais. Ces malheureux furent obligés de quitter leurs maiſons avec précipitation au milieu de la nuit ; c'était le 9 Janvier 1713, il faiſait un froid rigoureux, augmenté par un vent de nord violent, qui ſervit à étendre l'embraſement avec plus de promptitude dans la ville, & à rendre plus inſupportables les extrémités où le peuple fut réduit dans la campagne. Les hommes, les femmes, courbés ſous le fardeau des meubles qu'ils emportaient, ſe réfugièrent, en pleurant & en pouſſant des hurlemens, ſur les côteaux voiſins qui étaient couverts de glace. On voyait pluſieurs jeunes gens qui portaient ſur leurs épaules des vieillards paralitiques. Quelques femmes, nouvellement accouchées, emportèrent leurs enfans, & moururent de froid avec eux ſur la colline, en regardant de loin les flammes qui conſumaient leur patrie. Tous les habitans n'étaient pas encor ſortis de la ville, lorſque les Suédois y mirent le feu. Altena brûla depuis minuit juſqu'à dix heures du matin. Preſque toutes les maiſons étaient de bois ; tout fut conſumé, & il ne parut pas le lendemain qu'il y eût eu une ville en cet endroit.

Les vieillards, les malades & les femmes les plus délicates, réfugiés dans les glaces pendant que leurs maiſons étaient en feu, ſe traînèrent aux portes de Hambourg, & ſupplièrent qu'on leur ouvrît & qu'on leur ſauvât la vie ; mais on refuſa de les recevoir parce qu'il régnait dans Altena quelques maladies contagieuſes ; & les Hambourgeois n'aimaient pas aſſez les Altenais pour s'expoſer, en les recueillant, à infecter leur propre ville. Ainſi la plupart de ces miſérables expirèrent ſous les murs de Hambourg, en prenant le ciel à témoin de la barbarie

des Suédois, & de celle des Hambourgeois qui ne paraiſſait pas moins inhumaine.

Toute l'Allemagne cria contre cette violence : les miniſtres & les généraux de Pologne & de Dannemarck écrivirent au comte de *Steinbock*, pour lui reprocher une cruauté ſi grande, qui faite ſans néceſſité & demeurant ſans excuſe, ſoulevait contre lui le ciel & la terre.

Steinbock répondit, « qu'il ne s'était porté à ces » extrémités que pour apprendre aux ennemis du roi » ſon maître à ne plus faire une guerre de barbares, » & à reſpecter le droit des gens : qu'ils avaient rempli » la Poméranie de leurs cruautés, dévaſté cette belle » province, & vendu près de cent mille habitans aux » Turcs : que les flambeaux qui avaient mis Altena en » cendres, étaient les repérſailles des boulets rouges » par qui Stade avait été conſumée. »

C'était avec cette fureur que les Suédois & leurs ennemis ſe faiſaient la guerre. Si *Charles XII.* avait paru alors dans la Poméranie, il eſt à croire qu'il eût pu retrouver ſa première fortune. Ses armées quoiqu'éloignées de ſa préſence, étaient encor animées de ſon eſprit ; mais l'abſence du chef eſt toujours dangereuſe aux affaires, & empêche qu'on ne profite des victoires. *Steinbock* perdit par les détails ce qu'il avait gagné par des actions ſignalées, qui en un autre tems auraient été déciſives.

Tout vainqueur qu'il était, il ne put empêcher les Moſcovites, les Saxons & les Danois de ſe réunir. On lui enleva des quartiers ; il perdit du monde dans pluſieurs eſcarmouches ; deux mille hommes de ſes troupes ſe noyèrent en paſſant l'Eider, pour aller hiverner dans le Holſtein. Toutes ces pertes étaient ſans reſſources, dans un pays où il était entouré de tous côtés d'ennemis puiſſans.

Il voulut défendre le pays du Holſtein contre le Dannemarck ; mais malgré ſes ruſes & ſes efforts, le pays

fut perdu, toute l'armée fut détruite, & *Steinbock* fut fait prisonnier.

La Poméranie sans défense, à la réserve de Stralsund, de l'isle de Rugen & de quelques lieux circonvoisins, devint la proie des alliés; elle fut séquestrée entre les mains du roi de Prusse. Les états de Brême furent remplis de garnisons Danoises. Au même tems les Russes inondaient la Finlande, & y battaient les Suédois, que la confiance abandonnait, & qui, étant inférieurs en nombre, commençaient à n'avoir plus sur leurs ennemis aguerris la supériorité de la valeur.

Pour achever les malheurs de la Suède, son roi s'obstinait à rester à Démotica, & se repaissait encor de l'espérance de ce secours turc, sur lequel il ne devait plus compter.

Ibrahim Molla, ce visir si fier, qui s'obstinait à la guerre contre les Moscovites, malgré les vues du favori, fut étranglé entre deux portes.

La place de visir était devenue si dangereuse, que personne n'osait l'occuper; elle demeura vacante pendant six mois. Enfin le favori *Ali-Coumourgi* prit le titre de grand-visir. Alors toutes les espérances du roi de Suède tombèrent. Il connaissait *Coumourgi* d'autant mieux qu'il en avait été servi, quand les intérêts de ce favori s'accordaient avec les siens.

Il avait été onze mois à Démotica enséveli dans l'inaction & dans l'oubli; cette oisiveté extrême succédant tout-à-coup aux plus violens exercices, lui avait donné enfin la maladie qu'il feignait. On le croyait mort dans toute l'Europe. Le conseil de régence qu'il avait établi à Stockholm, quand il partit de sa capitale, n'entendait plus parler de lui. Le sénat vint en corps supplier la princesse *Ulrique Eléonore*, sœur du roi, de se charger de la régence, pendant cette longue absence de son frère; elle l'accepta; mais quand elle vit que le sénat voulait l'obliger à faire la paix avec le czar & le roi de Dannemarck

S 2

qui attaquaient la Suède de tous côtés, cette princeſſe jugeant bien que ſon frère ne ratifierait jamais la paix, ſe démit de la régence, & envoya en Turquie un long détail de cette affaire.

Le roi reçut le paquet de ſa ſœur à Démotica. Le deſpotiſme qu'il avait ſucé en naiſſant lui faiſait oublier qu'autrefois la Suède avait été libre, & que le ſénat gouvernait anciennement le royaume conjointement avec les rois. Il ne regardait ce corps que comme une troupe de domeſtiques, qui voulaient commander dans la maiſon en l'abſence du maître; il leur écrivit que s'ils prétendaient gouverner, il leur envoierait une de ſes bottes, & que ce ſerait d'elle dont il faudrait qu'ils priſſent les ordres.

Pour prévenir donc ces prétendus attentats en Suède contre ſon autorité, & pour défendre enfin ſon pays, n'eſpérant plus rien de la Porte Ottomane, & ne comptant plus que ſur lui ſeul, il fit ſignifier au grand-viſir qu'il ſouhaitait partir & s'en retourner par l'Allemagne.

M. *Déſaleurs*, ambaſſadeur de France, qui s'était chargé des affaires de la Suède, fit la demande de ſa part. « Hé bien, dit le viſir au comte *Déſaleurs*, n'avais-je pas » bien dit, que l'année ne ſe paſſerait pas ſans que le roi » de Suède demandât à partir? Dites-lui qu'il eſt à ſon » choix de s'en aller ou de demeurer; mais qu'il ſe déter» mine bien, & qu'il fixe le jour de ſon départ, afin » qu'il ne nous jette pas une ſeconde fois dans l'em» barras de Bender. »

Le comte *Déſaleurs* adoucit au roi la dureté de ces paroles. Le jour fut choiſi; mais *Charles*, avant que de quitter la Turquie, voulut étaler la pompe d'un grand roi, quoique dans la misère d'un fugitif. Il donna à *Grothuſen* le titre d'ambaſſadeur extraordinaire, & l'envoya prendre congé dans les formes à Conſtantinople, ſuivi de quatre-vingts perſonnes toutes ſuperbement vêtues.

Les reſſorts ſecrets qu'il fallut faire jouer pour amaſſer de quoi fournir à cette dépenſe, étaient plus humilians que l'ambaſſade n'était pompeuſe.

Mr. *Déſaleurs* prêta au roi quarante mille écus ; *Grothuſen* avait des agens à Conſtantinople qui empruntaient en ſon nom, à cinquante pour cent d'intérêt, mille écus d'un Juif, deux cents piſtoles d'un marchand Anglais, mille francs d'un Turc.

On amaſſa ainſi de quoi jouer en préſence du divan la brillante comédie de l'ambaſſade Suédoiſe. *Grothuſen* reçut à Conſtantinople tous les honneurs que la Porte fait aux ambaſſadeurs extraordinaires des rois le jour de leur audience : le but de tout ce fracas était d'obtenir de l'argent du grand-viſir ; mais ce miniſtre fut inexorable.

Grothuſen propoſa d'emprunter un million de la Porte. Le viſir répliqua ſéchement que ſon maître ſavait donner quand il voulait, qu'il était au deſſous de ſa dignité de prêter : qu'on fournirait au roi abondamment ce qui était néceſſaire pour ſon voyage, d'une manière digne de celui qui le renvoyait : que peut-être même la Porte lui ferait quelque préſent en or non monnoyé, mais qu'on n'y devait pas compter.

Enfin, le premier Octobre 1714 le roi de Suède ſe mit en route pour quitter la Turquie. Un capigi pacha avec ſix chiaoux le vinrent prendre au château de Démirtash, où ce prince demeurait depuis quelques jours : il lui préſenta de la part du grand-ſeigneur une large tente d'écarlate brodée d'or, un ſabre avec une poignée garnie de pierreries, & huit chevaux arabes d'une beauté parfaite, avec des ſelles ſuperbes dont les étriers étaient d'argent maſſif. Il n'eſt pas indigne de l'hiſtoire de dire qu'un écuyer Arabe, qui avait ſoin de ces chevaux, donna au roi leur généalogie ; c'eſt un uſage établi depuis long-tems chez ces peuples, qui ſemblent faire beaucoup plus d'attention à la nobleſſe des chevaux qu'à celle des

hommes ; ce qui peut-être n'eſt pas ſi déraiſonnable, puiſque chez les animaux les races dont on a ſoin & qui ſont ſans mélange ne dégénèrent jamais.

Soixante charriots chargés de toutes ſortes de proviſions, & trois cents chevaux, formaient le convoi. Le capigi pacha ſachant que pluſieurs Turcs avaient prêté de l'argent aux gens de la ſuite du roi à un gros intérêt, lui dit que l'uſure étant contraire à la loi mahométane, il ſuppliait ſa majeſté de liquider toutes ces dettes, & d'ordonner au réſident qu'il laiſſerait à Conſtantinople, de ne payer que le capital. « Non, dit le roi, ſi » mes domeſtiques ont donné des billets de cent écus, » je veux les payer, quand ils n'en auraient reçu » que dix. »

Il fit propoſer aux créanciers de le ſuivre, avec l'aſſurance d'être payés de leurs frais & de leurs dettes. Pluſieurs entreprirent le voyage de Suède, & *Grothuſen* eut ſoin qu'ils fuſſent payés.

Les Turcs afin de montrer plus de déférence pour leur hôte, le faiſaient voyager à très-petites journées ; mais cette lenteur reſpectueuſe gênait l'impatience du roi. Il ſe levait dans la route, à trois heures du matin, ſelon ſa coutume. Dès qu'il était habillé, il éveillait lui-même le capigi & les chiaoux, & ordonnait la marche au milieu de la nuit noire : la gravité turque était dérangée par cette manière nouvelle de voyager ; mais le roi prenait plaiſir à leur embarras, & diſait qu'il ſe vengeait un peu de l'affaire de Bender.

Tandis qu'il gagnait les frontières des Turcs, *Staniſlas* en ſortait par un autre chemin, & allait ſe retirer en Allemagne dans le duché de Deux-Ponts, province qui confine au palatinat du Rhin & à l'Alſace, & qui appartenait aux rois de Suède depuis que *Charles X.* ſucceſſeur de *Chriſtine*, avait joint cet héritage à la couronne. *Charles* aſſigna à *Staniſlas* le revenu de ce duché, eſtimé alors environ ſoixante-dix mille écus. Ce fut-

là qu'aboutirent pour lors tant de projets, tant de guerres, & tant d'espérances. *Stanislas* voulait & aurait pû faire un traité avantageux avec le roi *Auguste*; mais l'indomptable opiniâtreté de *Charles XII.* lui fit perdre ses terres & ses biens réels en Pologne, pour lui conserver le titre de roi.

Ce prince resta dans le duché de Deux-Ponts jusqu'à la mort de *Charles*; alors cette province retournant à un prince de la maison Palatine, il choisit sa retraite à Veissembourg dans l'Alsace Française. M. *Sum*, envoyé du roi *Auguste* en porta ses plaintes au duc d'Orléans régent de France. Le duc d'Orléans répondit à M. *Sum* ces paroles remarquables: « Monsieur, mandez » au roi votre maître que la France a toujours été l'asile » des rois malheureux. »

Le roi de Suède étant arrivé sur les confins de l'Allemagne, apprit que l'empereur avait ordonné qu'on le reçût dans toutes les terres de son obéissance avec une magnificence convenable. Les villes & les villages où les maréchaux des logis avaient par avance marqué sa route, faisaient des préparatifs pour le recevoir; tous ces peuples attendaient avec impatience de voir passer cet homme extraordinaire, dont les victoires & les malheurs, les moindres actions & le repos même, avaient fait tant de bruit en Europe & en Asie. Mais *Charles* n'avait nulle envie d'essuyer toute cette pompe, ni de montrer en spectacle le prisonnier de Bender; il avait résolu même de ne jamais rentrer dans Stockholm, qu'il n'eût auparavant réparé ses malheurs par une meilleure fortune.

Quand il fut à Targowits sur les frontières de la Transilvanie, après avoir congédié son escorte Turque, il assembla sa suite dans une grange; & il leur dit à tous de ne se mettre point en peine de sa personne, & de se trouver le plutôt qu'ils pourraient à Stralsund en Poméranie sur le bord de la mer Baltique, environ à trois cents lieues de l'endroit où ils étaient.

Il ne prit avec lui que deux officiers, *Rosen* & *During*, & quitta toute sa suite gaiement, la laissant dans l'étonnement, dans la crainte & dans la tristesse. Il prit une perruque noire pour se déguiser, car il portait toujours ses cheveux : mit un chapeau bordé d'or, avec un habit gris d'épine & un manteau bleu : prit le nom d'un officier Allemand, & courut la poste à cheval avec ses deux compagnons de voyage.

Il évita dans sa route, autant qu'il le put, les terres de ses ennemis déclarés & secrets : prit son chemin par la Hongrie, la Moravie, l'Autriche, la Bavière, le Wirtemberg, le Palatinat, la Westphalie, & le Meckelbourg ; ainsi il fit presque le tour de l'Allemagne, & allongea son chemin de la moitié. A la fin de la première journée, après avoir couru sans relâche, le jeune *During*, qui n'était pas endurci à ces fatigues excessives comme le roi de Suède, s'évanouit en descendant de cheval. Le roi, qui ne voulait pas s'arrêter un moment sur la route, demanda à *During*, quand celui-ci fut revenu à lui, combien il avait d'argent ? *During* ayant répondu qu'il avait environ mille écus en or : « Donne-m'en la moitié, dit le roi ; je vois bien que tu n'es » pas en état de me suivre, j'acheverai la route tout » seul. » *During* le supplia de daigner se reposer du moins trois heures, l'assurant qu'au bout de ce tems il serait en état de remonter à cheval & de suivre sa majesté ; il le conjura de penser à tous les risques qu'il allait courir. Le roi inexorable se fit donner les cinq cents écus, & demanda des chevaux. Alors *During*, effrayé de la résolution du roi, s'avisa d'un stratagême innocent : il tira à part le maître de la poste, & lui montrant le roi de Suède : « Cet homme, lui dit-il, est mon » cousin ; nous voyageons ensemble pour la même af- » faire : il voit que je suis malade, & ne veut pas seu- » lement m'attendre trois heures ; donnez-lui, je vous » prie, le plus méchant cheval de votre écurie, & cher-

» chez-moi quelque chaiſe ou quelque charriot de » poſte. »

Il mit deux ducats dans la main du maître de la poſte, qui ſatisfit exactement à toutes ſes demandes. On donna au roi un cheval rétif & boiteux : ce monarque partit ſeul à dix heures du ſoir dans cet équipage, au milieu d'une nuit noire, avec le vent, la neige & la pluie. Son compagnon de voyage, après avoir dormi quelques heures, ſe mit en route dans un charriot traîné par de forts chevaux. A quelques milles il rencontra au point du jour le roi de Suède, qui ne pouvant plus faire marcher ſa monture, s'en allait de ſon pied gagner la poſte prochaine.

Il fut forcé de ſe mettre ſur le charriot de *During* ; il dormit ſur de la paille. Enſuite ils continuèrent leur route, courant à cheval le jour, & dormant ſur une charrette la nuit, ſans s'arrêter en aucun lieu.

Après ſeize jours de courſe, non ſans danger d'être arrêtés plus d'une fois, ils arrivèrent enfin le 21 Novembre de l'année 1714 aux portes de la ville de Stralſund, à une heure après minuit.

Le roi cria à la ſentinelle, qu'il était un courrier dépêché de Turquie par le roi de Suède, qu'il fallait qu'on le fît parler dans le moment au général *Ducker* gouverneur de la place. La ſentinelle répondit qu'il était tard, que le gouverneur était couché, & qu'il fallait attendre le point du jour.

Le roi répliqua qu'il venait pour des affaires importantes, & leur déclara que s'ils n'allaient pas réveiller le gouverneur ſans délai, ils ſeraient tous punis le lendemain matin. Un ſergent alla enfin réveiller le gouverneur : *Ducker* s'imagina que c'était peut-être un des généraux du roi de Suède : on fit ouvrir les portes ; on introduiſit ce courrier dans ſa chambre.

Ducker, à moitié endormi, lui demanda des nouvelles du roi de Suède : le roi le prenant par le bras, « Eh quoi !

» dit-il, *Ducker*, mes plus fidèles ſujets m'ont-ils oublié ? » Le général reconnut le roi : il ne pouvait croire ſes yeux ; il ſe jette en bas du lit, embraſſe les genoux de ſon maître en verſant des larmes de joie. La nouvelle en fut répandue à l'inſtant dans la ville : tout le monde ſe leva : les ſoldats vinrent entourer la maiſon du gouverneur. Les rues ſe remplirent des habitans, qui ſe demandaient les uns aux autres : Eſt-il vrai que le roi eſt ici ? On fit des illuminations à toutes les fenêtres ; le vin coula dans les rues, à la lumiere de mille flambeaux & au bruit de l'artillerie.

Cependant on mena le roi au lit : il y avait ſeize jours qu'il ne s'était couché : il fallut couper ſes bottes ſur les jambes, qui s'étaient enflées par l'extrême fatigue. Il n'avait ni linge, ni habits : on lui fit une garde-robe en hâte de ce qu'on put trouver de plus convenable dans la ville. Quand il eut dormi quelques heures, il ne ſe leva que pour aller faire la revue de ſes troupes, & viſiter les fortifications. Le jour même il envoya par-tout ſes ordres pour recommencer une guerre plus vive que jamais contre tous ſes ennemis. Au reſte toutes ces particularités ſi conformes au caractère extraordinaire de *Charles XII.* m'ont été confirmées par le comte de *Croiſſy*, ambaſſadeur auprès de ce prince, après m'avoir été appriſes par M. *Fabrice.*

L'Europe était alors dans un état bien différent de celui où elle était quand *Charles* la quitta en 1709.

La guerre qui avait ſi long-tems déchiré toute la partie méridionale, c'eſt-à-dire, l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, la France, l'Eſpagne, le Portugal & l'Italie, était éteinte. Cette paix générale avait été produite par des brouilleries particulières arrivées à la cour d'Angleterre. Le comte d'*Oxford*, miniſtre habile, & le lord *Bolingbrocke*, un des plus brillants génies, & l'homme le plus éloquent de ſon ſiècle, prévalurent contre le fameux duc de *Malborough*, & engagèrent la reine *Anne* à faire la paix avec *Louis XIV.* La France n'ayant plus

l'Angleterre pour ennemie, força bientôt les autres puiſſances à s'accommoder.

Philippe V. petit-fils de *Louis XIV.* commençait à régner paiſiblement ſur les débris de la monarchie *Eſpagnole.* L'Empereur d'Allemagne, devenu maître de Naples & de la Flandre, s'affermiſſait dans ſes vaſtes états. *Louis XIV.* n'aſpirait plus qu'à achever en paix ſa longue carrière.

Anne, reine d'Angleterre, était morte le 10 Août 1714 haïe de la moitié de ſa nation, pour avoir donné la paix à tant d'états. Son frère *Jacques Stuard*, prince malheureux, exclu du trône preſque en naiſſant, n'ayant point paru alors en Angleterre, pour tenter de recueillir une ſucceſſion que de nouvelles loix lui auraient donnée, ſi ſon parti eût prévalu, *George I.* électeur de Hanover, fut reconnu unanimement roi de la Grande-Bretagne. Le trône appartenait à cet électeur, non en vertu du ſang, quoiqu'il deſcendît d'une fille de *Jacques*, mais en vertu d'acte du parlement de la nation.

George, appellé dans un âge avancé à gouverner un peuple dont il n'entendait point la langue, & chez qui tout lui était étranger, ſe regardait comme l'électeur de Hanover plutôt que comme le roi d'Angleterre. Toute ſon ambition était d'agrandir ſes états d'Allemagne. Il repaſſait preſque tous les ans la mer pour revoir des ſujets dont il était adoré. Au reſte, il ſe plaiſait plus à vivre en homme qu'en maître. La pompe de la royauté était pour lui un fardeau peſant. Il vivait avec un petit nombre d'anciens courtiſans qu'il admettait à ſa familiarité. Ce n'était pas le roi de l'Europe qui eût le plus d'éclat; mais il était un des plus ſages, & le ſeul qui connût ſur le trône les douceurs de la vie privée & de l'amitié. Tels étaient les principaux monarques, & telle la ſituation du midi de l'Europe.

Les changemens arrivés dans le Nord étaient d'une

autre nature. Ses rois étaient en guerre, & se réunissaient contre le roi de Suède.

Auguste était depuis long-tems remonté sur le trône de Pologne avec l'aide du czar, & du consentement de l'empereur d'Allemagne, d'*Anne* d'Angleterre, & des Etats-Généraux, qui tous garans du traité d'Altranstad, quand *Charles XII.* imposait les loix, se désistèrent de leur garantie quand il ne fut plus à craindre.

Mais *Auguste* ne jouissait pas d'un pouvoir tranquille. La république de Pologne, en reprenant son roi, reprit bientôt ses craintes du pouvoir arbitraire : elle était en armes pour l'obliger à se conformer aux *Pacta Conventa*, contrat sacré entre les peuples & les rois ; & semblait n'avoir rappellé son maître que pour lui déclarer la guerre. Dans les commencemens de ces troubles, on n'entendait pas prononcer le nom de *Stanislas* ; son parti semblait anéanti ; & on ne se ressouvenait en Pologne du roi de Suède, que comme d'un torrent qui avait changé le cours de toutes choses pour un tems dans son passage.

Pultava & l'absence de *Charles XII.* en faisant tomber *Stanislas*, avaient aussi entraîné la chûte du duc de Holstein, neveu de *Charles*, qui venait d'être dépouillé de ses états par le roi de Dannemarck. Le roi de Suède avait aimé tendrement le père : il était pénétré & humilié des malheurs du fils ; de plus, n'ayant rien fait en sa vie que pour la gloire, la chûte des souverains qu'il avait faits ou rétablis, fut pour lui aussi sensible que la perte de tant de provinces.

C'était à qui s'enrichirait de ses pertes. *Fréderic Guillaume*, depuis peu roi de Prusse, qui paraissait avoir autant d'inclination à la guerre que son père avait été pacifique, commença par se faire livrer Stettin & une partie de la Poméranie, sur laquelle il avait des droits pour quatre cent mille écus payés au roi de Dannemarck & au czar.

George, électeur de Hanover, devenu roi d'Angleterre,

avait auſſi ſéqueſtré entre ſes mains le duché de Brême & de Verden, que le roi de Dannemarck lui avoit mis en dépôt pour ſoixante mille piſtoles. Ainſi on diſpoſait des dépouilles de *Charles XII.* & ceux qui les avaient en garde devenaient par leurs intérêts des ennemis auſſi dangereux que ceux qui les avaient priſes.

Quant au czar, il était ſans doute le plus à craindre: ſes anciennes défaites, ſes victoires, ſes fautes même, ſa perſévérance à s'inſtruire & à montrer à ſes ſujets ce qu'il avait appris, ſes travaux continuels, en avaient fait un grand homme en tout genre. Déjà Riga était pris; la Livonie, l'Ingrie, la Carélie, la moitié de la Finlande, tant de provinces qu'avaient conquiſes les rois ancêtres de *Charles*, étaient ſous le joug Moſcovite.

Pierre Alexiowits, qui, vingt ans auparavant, n'avait pas une barque dans la mer Baltique, ſe voyait alors maître de cette mer, à la tête d'une flotte de trente grands vaiſſeaux de ligne.

Un de ces vaiſſeaux avoit été conſtruit de ſes propres mains; il était le meilleur charpentier, le meilleur amiral, le meilleur pilote du Nord. Il n'y avait pas de paſſage difficile qu'il n'eût ſondé lui-même, depuis le fond du golfe de Bothnie juſqu'à l'Océan, ayant joint le travail d'un matelot aux expériences d'un philoſophe & aux deſſeins d'un empereur; & étant devenu amiral par degrés & à force de victoires, comme il avait voulu parvenir au généralat ſur terre.

Tandis que le prince *Gallitzin*, général formé par lui, & l'un de ceux qui ſecondèrent le mieux ſes entrepriſes, achevait la conquête de la Finlande, prenait la ville de Vaſa, & battait les Suédois, cet empereur ſe mit en mer, pour aller conquérir l'iſle d'Aland, ſituée dans la mer Baltique, à douze lieues de Stockholm.

Il partit pour cette expédition au commencement de Juillet 1714 pendant que ſon rival *Charles XII.* ſe tenait dans ſon lit à Démotica. Il s'embarqua au port de Cronſlot,

qu'il avait bâti depuis quelques années, à quatre mille de Pétersbourg. Ce nouveau port, la flotte qu'il contenait, les officiers & les matelots qui la montaient, tout cela était ſon ouvrage : & de quelque côté qu'il jetât les yeux, il ne voyait rien qu'il n'eût créé en quelque ſorte.

La flotte Ruſſienne ſe trouva le 15 Juillet à la hauteur d'Aland ; elle était compoſée de trente vaiſſeaux de ligne, de quatre-vingts galères & de cent demi-galères. Elle portait vingt mille ſoldats : l'amiral *Apraxin* la commandait : l'empereur Ruſſe y ſervait en qualité de contre-amiral. La flotte Suédoiſe vint le 16 à ſa rencontre, commandée par le vice-amiral *Erinchild*; elle était moins forte des deux tiers, cependant elle ſe battit pendant trois heures. Le czar s'attacha au vaiſſeau d'*Erinchild*, & le prit après un combat opiniâtre.

Le jour de la victoire il débarqua ſeize mille hommes dans Aland ; & ayant pris pluſieurs ſoldats Suédois, qui n'avaient pu encor s'embarquer ſur la flotte d'*Erinchild* ; il les amena priſonniers ſur ſes vaiſſeaux. Il entra dans ſon port de Cronſlot avec le grand vaiſſeau d'*Erinchild*, trois autres de moindre grandeur, une frégate & ſix galères, dont il s'était rendu maître dans ce combat.

De Cronſlot il arriva dans le port de Pétersbourg, ſuivi de toute ſa flotte victorieuſe & des vaiſſeaux pris ſur les ennemis. Il fut ſalué d'une triple décharge de cent cinquante canons, après quoi il fit une entrée triomphale, qui le flatta encor davantage que celle de Moſcou, parce qu'il recevait ces honneurs dans ſa ville favorite, en un lieu où dix ans auparavant il n'y avait pas une cabane, & où il voyait alors trente-quatre mille cinq cents maiſons ; enfin, parce qu'il ſe trouvait non-ſeulement à la tête d'une marine victorieuſe, mais de la première flotte Ruſſienne qu'on eût jamais vue dans la mer Baltique, & au milieu d'une nation à qui le nom de flotte n'était pas même connu avant lui.

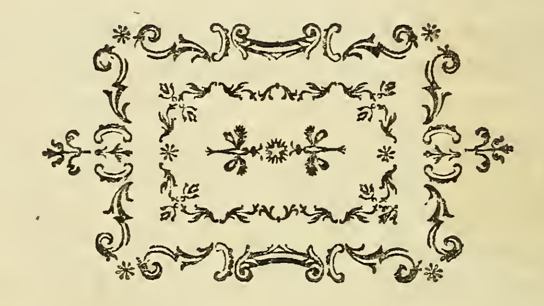
On obſerva à Pétersbourg à-peu-près les mêmes cérémonies qui avaient décoré le triomphe à Moſcou. Le vice-amiral Suédois fut le principal ornement de ce triomphe nouveau. *Pierre Alexiowits* y parut en qualité de contre-amiral. Un boyard Ruſſien, nommé *Romanodowsky*, lequel repréſentait le czar dans des occaſions ſolemnelles, était aſſis ſur un trône, ayant à ſes côtés douze ſénateurs. Le contre-amiral lui préſenta la relation de ſa victoire, & on le déclara vice-amiral, en conſidération de ſes ſervices; cérémonie bizarre, mais utile dans un pays où la ſubordination militaire était une des nouveautés que le czar avait introduites.

L'empereur Moſcovite enfin victorieux des Suédois ſur mer & ſur terre, & ayant aidé à les chaſſer de la Pologne, y dominait à ſon tour. Il s'était rendu médiateur entre la république & *Auguſte*; gloire auſſi flatteuſe peut-être que d'y avoir fait un roi. Cet éclat & toute la fortune de *Charles* avaient paſſé au czar: il en jouiſſait même plus utilement que n'avait fait ſon rival; car il faiſait ſervir tous ſes ſuccès à l'avantage de ſon pays. S'il prenait une ville, les principaux artiſans allaient porter à Pétersbourg leur induſtrie: il tranſportait en Moſcovie les manufactures, les arts, les ſciences des provinces conquiſes ſur la Suède: ſes états s'enrichiſſaient par ſes victoires; ce qui de tous les conquérans le rendait le plus excuſable.

La Suède, au contraire, privée de preſque toutes ſes provinces au-delà de la mer, n'avait plus ni commerce, ni argent, ni crédit. Ses vieilles troupes ſi redoutables avaient péri dans les batailles, ou de misère. Plus de cent mille Suédois étaient eſclaves dans les vaſtes états du czar, & preſque autant avaient été vendus aux Turcs & aux Tartares. L'eſpèce d'hommes manquait ſenſiblement; mais l'eſpérance renaquit, dès qu'on ſut le roi à Stralſund.

Les impreſſions de reſpect & d'admiration pour lui étaient encor ſi fortes dans l'eſprit de ſes ſujets, que la jeuneſſe des campagnes ſe préſenta en foule pour s'enrôler, quoique les terres n'euſſent pas aſſez de mains pour les cultiver.

Fin du ſeptième Livre.



HISTOIRE

DE

CHARLES XII.

ROI DE SUÈDE.

LIVRE HUITIÈME.

ARGUMENT.

Charles *marie la princesse sa sœur au prince de Hesse : il est assiégé dans Stralsund & se sauve en Suède : entreprise du baron de* Gôrtz *son premier ministre : projets d'une réconciliation avec le czar , & d'une descente en Angleterre :* Charles *assiége Friderichshal en Norwége : il est tué : son caractère :* Gôrtz *est décapité.*

LE roi au milieu de ces préparatifs donna la sœur qui lui restait, *Ulrique Eléonore*, en mariage au prince *Fréderic de Hesse-Cassel.* La reine douairière, grand-mère de *Charles XII.* & de la princesse, âgée de quatre-vingt ans, fit les honneurs de cette fête le 4 Avril 1715 dans le palais de Stockholm, & mourut peu de tems après.

Ce mariage ne fut point honoré de la présence du roi ; il resta dans Stralsund, occupé à achever les fortifications de cette place importante, menacée par les rois

de Dannemarck & de Pruſſe. Il déclara cependant ſon beau-frère généraliſſime de ſes armées en Suède. Ce prince avait ſervi les Etats-Généraux dans les guerres contre la France : il était regardé comme un bon général ; qualité qui n'avait pas peu contribué à lui faire épouſer une ſœur de *Charles XII.*

Les mauvais ſuccès ſe ſuivaient alors auſſi rapidement qu'autrefois les victoires. Au mois de Juin de cette année 1715 les troupes Allemandes du roi d'Angleterre, & celles de Dannemarck, inveſtirent la forte ville de Wiſmar : les Danois & les Saxons, réunis au nombre de trente-ſix mille, marchèrent en même tems vers Stralſund pour en former le ſiége. Les rois de Dannemarck & de Pruſſe coulèrent à fond près de Stralſund cinq vaiſſeaux Suédois. Le czar était alors ſur la mer Baltique avec vingt grands vaiſſeaux de guerre, & cent cinquante de tranſport, ſur leſquels il y avait trente mille hommes. Il menaçait la Suède d'une deſcente ; tantôt il avançait juſqu'à la côte de Helſimbourg ; tantôt il ſe préſentait à la hauteur de Stockholm. Toute la Suède était en armes ſur les côtes, & n'attendait que le moment de cette invaſion. Dans ce même tems ſes troupes de terre chaſſaient de poſte en poſte les Suédois des places qu'ils poſſédaient encor dans la Finlande, vers le golfe de Bothnie ; mais le czar ne pouſſa pas plus loin ſes entrepriſes.

A l'embouchure de l'Oder, fleuve qui partage en deux la Poméranie, & qui après avoir coulé ſous Stetin, tombe dans la mer Baltique, eſt la petite iſle d'Uſedom : cette place eſt très-importante par ſa ſituation, qui commande l'Oder à droite & à gauche ; celui qui en eſt le maître l'eſt auſſi de la navigation du fleuve. Le roi de Pruſſe avait délogé les Suédois de cette iſle, & s'en était ſaiſi, auſſi-bien que de Stetin, qu'il gardait en ſequeſtre ; le tout, diſait-il, *pour l'amour de la paix.* Les Suédois avaient repris l'iſle d'Uſedom au mois de Mai 1715. Ils y avaient deux forts ; l'un était le fort de la Suine, ſur

la branche de l'Oder qui porte ce nom ; l'autre de plus de conséquence, était Pennamonder, sur l'autre cours de la rivière. Le roi de Suède n'avait pour garder ces deux forts & toute l'isle, que deux cent cinquante soldats Poméraniens commandés par un vieil officier Suédois, nommé *Kuze-Slerp*, dont le nom mérite d'être conservé.

Le roi de Prusse envoie le 4 Août quinze cents hommes de pied, & huit cents dragons, pour débarquer dans l'isle : ils arrivent & mettent pied à terre, sans opposition, au côté du fort de la Suine. Le commandant Suédois leur abandonna ce fort comme le moins important : & ne pouvant partager le peu qu'il avait de monde, il se retira dans le château de Pennamonder avec sa petite troupe, résolu de se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Il fallut donc l'assiéger dans les formes. On embarque pour cet effet de l'artillerie à Stetin ; on renforce les troupes Prussiennes de mille fantassins, & de quatre cents cavaliers. Le 18 Août on ouvre la tranchée en deux endroits, & la place est vivement battue par le canon & par les mortiers. Pendant le siége, un soldat Suédois, chargé en secret d'une lettre de *Charles XII.* trouva le moyen d'aborder dans l'isle & de s'introduire dans Pennamonder : il rendit la lettre au commandant ; elle était conçue en ces termes : » Ne faites aucun feu que quand » les ennemis seront au bord du fossé ; défendez-vous » jusqu'à la dernière goutte de votre sang ; je vous re- » commande à votre bonne fortune. CHARLES.

Slerp ayant lu ce billet, résolut d'obéir, & de mourir, comme il lui était ordonné, pour le service de son maître. Le 22 au point du jour, les ennemis donnèrent l'assaut : les assiégés n'ayant tiré que quand ils virent les assiégeans au bord du fossé, en tuèrent un grand nombre : mais le fossé était comblé, la brèche large, le nombre des assiégeans trop supérieur. On entra dans le château par deux endroits à la fois. Le commandant ne son-

gea alors qu'à vendre chérement ſa vie, & à obéir à la lettre. Il abandonne les brèches par où les ennemis entraient : il retranche près d'un baſtion ſa petite troupe, qui a l'audace & la fidélité de le ſuivre ; il la place de façon, qu'elle ne peut être entourée. Les ennemis courent à lui étonnés de ce qu'ils ne demandent point de quartier. Il ſe bat pendant une heure entière, & après avoir perdu la moitié de ſes ſoldats, il eſt tué enfin avec ſon lieutenant & ſon major. Alors cent ſoldats, qui reſtaient avec un ſeul officier, demandèrent la vie, & furent faits priſonniers : on trouva dans la poche du commandant la lettre de ſon maître, qui fut portée au roi de Pruſſe.

Pendant que *Charles* perdait l'iſle d'Uſedom, & les iſles voiſines qui furent bientôt priſes, que Wiſmar était prêt de ſe rendre, qu'il n'avait plus de flotte, que la Suède était menacée, il était dans la ville de Stralſund ; & cette place était déjà aſſiégée par trente-ſix mille hommes.

Stralſund, ville devenue fameuſe en Europe par le ſiége qu'y ſoutint le roi de ſuède, eſt la plus forte place de la Poméranie. Elle eſt bâtie entre la mer Baltique & le lac de Franken, ſur le détroit de Gella : on n'y peut arriver de terre que ſur une chauſſée étroite, défendue par une citadelle, & par des retranchemens qu'on croyait inacceſſibles. Elle avait une garniſon de près de neuf mille hommes, & de plus le roi de Suède lui-même. Les rois de Dannemarck & de Pruſſe entreprirent ce ſiége avec une armée de trente-ſix mille hommes, compoſée de Pruſſiens, de Danois & de Saxons.

L'honneur d'aſſiéger *Charles XII.* était un motif ſi preſſant, qu'on paſſa par deſſus tous les obſtacles, & qu'on ouvrit la tranchée la nuit du 19 au 20 Octobre de cette année 1715. Le roi de Suède, dans le commencement du ſiége, diſait, qu'il ne comprenait pas comment une place bien fortifiée, & munie d'une garniſon ſuffi-

ſante, pouvait être priſe. Ce n'eſt pas que dans le cours de ſes conquêtes paſſées il n'eût pris pluſieurs places, mais preſque jamais par un ſiége régulier : la terreur de ſes armes avait alors tout emporté ; d'ailleurs il ne jugeait pas des autres par lui-même, & n'eſtimait pas aſſez ſes ennemis. Les aſſiégeans preſsèrent leurs ouvrages avec une activité & des efforts qui furent ſecondés par un haſard très-ſingulier.

On ſait que la mer Baltique n'a ni flux ni reflux. Le retranchement qui couvrait la ville, & qui était appuyé, du côté de l'occident, à un marais impraticable, & du côté de l'orient, à la mer, ſemblait hors de toute inſulte. Perſonne n'avait fait attention que lorſque les vents d'occident ſoufflaient avec quelque violence, ils refoulaient les eaux de la mer Baltique vers l'orient, & ne leur laiſſaient que trois pieds de profondeur vers ce retranchement, qu'on eût cru bordé d'une mer impraticable. Un ſoldat s'étant laiſſé tomber du haut du retranchement dans la mer, fut étonné de trouver fond : il conçut que cette découverte pourrait faire ſa fortune : il déſerta & alla au quartier du comte de *Wackerbarth*, général des troupes Saxonnes, donner avis qu'on pouvait paſſer la mer à gué, & pénétrer ſans peine au retranchement des Suédois. Le roi de Pruſſe ne tarda pas à profiter de l'avis.

Le lendemain donc à minuit, le vent d'occident ſoufflant encor, le lieutenant-colonel *Koppen* entra dans l'eau, ſuivi de dix-huit cents hommes : deux mille s'avançaient en même tems ſur la chauſſée qui conduiſait à ce retranchement, toute l'artillerie des Pruſſiens tirait, & les Pruſſiens & les Danois donnaient l'alarme d'un autre côté.

Les Suédois ſe crurent ſurs de renverſer ces deux mille hommes qu'ils voyaient venir ſi témérairement en apparence ſur la chauſſée ; mais tout-à-coup *Koppen* avec ſes dix-huit cents hommes entre dans le retranchement

du côté de la mer. Les Suédois entourés & surpris ne purent résister : le poste fut enlevé après un grand carnage. Quelques Suédois s'enfuirent vers la ville ; les assiégeans les y poursuivirent : ils entraient pêle-mêle avec les fuyards : deux officiers & quatre soldats Saxons étaient déjà sur le pont-levis ; mais on eut le tems de le lever : ils furent pris, & la ville fut sauvée pour cette fois.

On trouva dans ces retranchemens vingt-quatre canons, que l'on tourna contre Stralsund. Le siége fut poussé avec l'opiniâtreté & la confiance que devait donner ce premier succès. On canonna & on bombarda la ville presque sans relâche.

Vis-à-vis Stralsund dans la mer Baltique est l'isle de Rugen, qui sert de rempart à cette place, & où la garnison & les bourgeois auraient pu se retirer, s'ils avaient eu des barques pour les transporter. Cette isle était d'une conséquence extrême pour *Charles* : il voyait bien que, si les ennemis en étaient les maîtres, il se trouverait assiégé par terre & par mer, & que selon toutes les apparences, il serait réduit, ou à s'ensevelir sous les ruines de Stralsund, ou à se voir prisonnier de ces mêmes ennemis, qu'il avait si long-tems méprisés, & auxquels il avait imposé des loix si dures. Cependant le malheureux état de ses affaires ne lui avait pas permis de mettre dans Rugen une garnison suffisante ; il n'y avait pas plus de deux mille hommes de troupes.

Ses ennemis faisaient depuis trois mois toutes les dispositions nécessaires pour descendre dans cette isle, dont l'abord est très-difficile ; enfin ayant fait construire des barques, le prince d'*Anhalt*, à l'aide d'un tems favorable, débarqua dans Rugen le 15 Novembre avec douze mille hommes. Le roi présent par-tout était dans cette isle ; il avait joint ses deux mille soldats, qui étaient retranchés près d'un petit port, à trois lieues de l'endroit où l'ennemi avoit abordé ; il se met à leur tête, & marche au milieu de la nuit dans un silence profond. Le prince

d'*Anhalt* avait déjà retranché ſes troupes, par une précaution qui ſemblait inutile. Les officiers qui commandaient ſous lui, ne s'attendaient pas d'être attaqués la nuit même, & croyaient *Charles XII.* à Stralſund ; mais le prince d'*Anhalt*, qui ſavait de quoi *Charles* était capable, avait fait creuſer un foſſé profond, bordé de chevaux de friſe, & prenait toutes ſes ſuretés, comme s'il eût eu une armée ſupérieure en nombre à combattre.

A deux heures du matin *Charles* arrive aux ennemis ſans faire le moindre bruit. Ses ſoldats ſe diſaient les uns aux autres : *Arrachez les chevaux de friſe.* Ces paroles furent entendues des ſentinelles : l'alarme eſt donnée auſſi-tôt dans le camp : les ennemis ſe mettent ſous les armes. Le roi ayant ôté les chevaux de friſe, vit devant lui un large foſſé ; *Ah*, dit-il, *eſt-il poſſible ? je ne m'y attendais pas.* Cette ſurpriſe ne le découragea point : il ne ſavait pas combien de troupes étaient débarquées : ſes ennemis ignoraient de leur côté à quel petit nombre ils avaient à faire. L'obſcurité de la nuit ſemblait favorable à *Charles* : il prend ſon parti ſur le champ : il ſe jette dans le foſſé accompagné des plus hardis, & ſuivi en un inſtant de tout le reſte ; les chevaux de friſe arrachés, la terre éboulée, les troncs & les branches d'arbre qu'on put trouver, les ſoldats tués par les coups de mouſquet tirés au haſard, ſervirent de faſcines. Le roi, les généraux qu'il avait avec lui, les officiers & les ſoldats les plus intrépides, montent ſur l'épaule les uns des autres comme à un aſſaut. Le combat s'engage dans le camp ennemi. L'impétuoſité Suédoiſe mit d'abord le déſordre parmi les Danois & les Pruſſiens ; mais le nombre était trop inégal : les Suédois furent repouſſés après un quart-d'heure de combat, & repaſsèrent le foſſé. Le prince d'*Anhalt* les pourſuivit alors dans la plaine ; il ne ſavait pas que dans ce moment c'était *Charles XII.* lui-même qui fuyait devant lui. Ce roi malheureux rallia ſa troupe en plein champ, & le combat recommença

avec une opiniâtreté égale de part & d'autre. *Grothusen* le favori du roi, & le général *Dardof*, tombèrent morts auprès de lui. *Charles* en combattant passa sur le corps de ce dernier qui respirait encor. *During*, qui l'avait seul accompagné dans son voyage de Turquie à Stralsund, fut tué à ses yeux.

Au milieu de cette mêlée un lieutenant Danois, dont je n'ai jamais pu savoir le nom, reconnut *Charles*, & lui saisissant d'une main son épée, & de l'autre le tirant avec force par les cheveux ; » Rendez-vous, sire, lui dit-il, » ou je vous tue. *Charles* avait à sa ceinture un pistolet : il le tira de la main gauche sur cet officier, qui en mourut le lendemain matin. Le nom du roi *Charles*, qu'avait prononcé ce Danois, attira en un instant une foule d'ennemis. Le roi fut entouré. Il reçut un coup de fusil au dessous de la mammelle gauche : le coup, qu'il appellait une contusion, enfonçait de deux doigts. Le roi était à pied, & près d'être tué ou pris. Le comte *Poniatowsky* combattait dans ce moment auprès de sa personne. Il lui avait sauvé la vie à Pultava, il eut le bonheur de la lui sauver encor dans ce combat de Rugen, & le remit à cheval.

Les Suédois se retirèrent vers un endroit de l'isle nommé *Alteferre*, où il y avait un fort dont ils étaient encor maîtres. De là le roi repassa à Stralsund, obligé d'abandonner les braves troupes qui l'avaient si bien secondé dans cette entreprise ; elles furent faites prisonnières de guerre deux jours après.

Parmi ces prisonniers se trouva ce malheureux régiment Français, composé des débris de la bataille d'Hochstet, qui avait passé au service du roi *Auguste*, & de là à celui du roi de Suède : la plupart des soldats furent incorporés dans un nouveau régiment d'un fils du prince d'*Anhalt*, qui fut leur quatrième maître. Celui qui commandait dans Rugen ce régiment errant, était alors ce même comte de *Villelongue*, qui avait si généreusement exposé sa vie à Andrinople pour le service de *Charles XII*.

Il fut pris avec ſa troupe, & ne fut enſuite que très-mal récompenſé de tant de ſervices, de fatigues, & de malheurs.

Le roi après tous ces prodiges de valeur qui ne ſervaient qu'à affaiblir ſes forces, renfermé dans Stralſund & prêt d'y être forcé, était tel qu'on l'avait vu à Bender. Il ne s'étonnait de rien: le jour il faiſait faire des coupures & des retranchemens derrière les murailles: la nuit il faiſait des ſorties ſur l'ennemi: cependant Stralſund était battu en brèche: les bombes pleuvaient ſur les maiſons: la moitié de la ville était en cendres; les bourgeois loin de murmurer, pleins d'admiration pour leur maître, dont les fatigues, la ſobriété & le courage les étonnaient, étaient tous devenus ſoldats ſous lui. Ils l'accompagnaient dans les ſorties; ils étaient pour lui une ſeconde garniſon.

Un jour que le roi dictait des lettres pour la Suède à un ſecretaire, une bombe tomba ſur la maiſon, perça le toit, & vint éclater près de la chambre même du roi. La moitié du plancher tomba en pièces: le cabinet, où le roi dictait; étant pratiqué en partie dans une groſſe muraille, ne ſouffrit point de l'ébranlement; & par un bonheur étonnant, nul des éclats qui ſautaient en l'air, n'entra dans ce cabinet dont la porte était ouverte. Au bruit de la bombe, & au fracas de la maiſon qui ſemblait tomber, la plume échappa des mains du ſecretaire. » Qu'y » a-t-il donc? lui dit le roi d'un air tranquille; pourquoi » n'écrivez-vous pas? Celui-ci ne put répondre que ces mots: « Eh! ſire, la bombe! Eh bien! reprit le roi, » qu'a de commun la bombe avec la lettre que je vous » dicte? continuez. »

Il y avait alors dans Stralſund un ambaſſadeur de France enfermé avec le roi de Suède. C'était un *Colbert*, comte de *Croiſſy*, lieutenant-général des armées de France, frère du marquis de *Torcy* célèbre miniſtre d'état, & parent de ce fameux *Colbert* dont le nom doit être immortel en France. Envoyer un homme à la tranchée, ou en

ambaſſade auprès de *Charles XII.* c'était preſque la même choſe. Le roi entretenait *Croiſſy* des heures entières dans les endroits les plus expoſés, pendant que le canon & les bombes tuaient du monde à côté & derrière eux, ſans que le roi s'apperçût du danger, ni que l'ambaſſadeur voulût lui faire ſeulement ſoupçonner qu'il y avait des endroits plus convenables pour parler d'affaires. Ce miniſtre fit ce qu'il put avant le ſiége, pour ménager un accommodement entre les rois de Suède & de Pruſſe; mais celui-ci demandait trop, & *Charles XII.* ne voulait rien céder. Le comte de *Croiſſy* n'eut donc dans ſon ambaſſade d'autre ſatisfaction, que celle de jouir de la familiarité de cet homme ſingulier. Il couchait ſouvent auprès de lui ſur le même manteau : il avait, en partageant ſes dangers & ſes fatigues, acquis le droit de lui parler avec liberté. *Charles* encourageait cette hardieſſe dans ceux qu'il aimait : il diſait quelquefois au comte de *Croiſſy* : *Veni : maledicamus de rege* : Allons, diſons un peu de mal de *Charles XII.* C'eſt ce que cet ambaſſadeur m'a raconté.

Croiſſy reſta juſqu'au 13 Novembre dans la ville; & enfin ayant obtenu des ennemis permiſſion de ſortir avec ſes bagages, il prit congé du roi de Suède, qu'il laiſſa au milieu des ruines de Stralſund avec une garniſon dépérie des deux tiers, réſolu de ſoutenir un aſſaut.

En effet, on en donna un deux jours après à l'ouvrage à corne. Les ennemis s'en emparèrent deux fois, & en furent deux fois chaſſés. Le roi y combattit toujours parmi le grenadiers : enfin le nombre prévalut; les aſſiégeans en demeurèrent les maîtres. *Charles* reſta encor deux jours dans la ville, attendant à tout moment un aſſaut général. Il s'arrêta le 21 juſqu'à minuit ſur un petit ravelin tout ruiné par les bombes & par le canon : le jour d'après les officiers principaux le conjurèrent de ne plus reſter dans une place qu'il n'était plus queſtion de défendre ; mais la retraite était devenue auſſi dangereuſe que la place même. La mer Baltique était couverte de vaiſſeaux Moſcovites &

Danois. On n'avait dans le port de Stralſund qu'une petite barque à voiles & à rames. Tant de périls qui rendaient cette retraite glorieuſe, y déterminèrent *Charles.* Il s'embarqua la nuit du 20 Décembre 1715 avec dix perſonnes ſeulement. Il fallut caſſer la glace dont la mer était couverte dans le port : ce travail pénible dura pluſieurs heures avant que la barque pût voguer librement. Les amiraux ennemis avaient des ordres précis de ne point laiſſer ſortir *Charles* de Stralſund, & de le prendre mort ou vif. Heureuſement ils étaient ſous le vent, & ne purent l'aborder : il courut un danger encor plus grand en paſſant à la vue de l'iſle de Rugen, près d'un endroit nommé la *Babette*, où les Danois avaient élevé une batterie de douze canons. Ils tirèrent ſur le roi. Les matelots faiſaient force de voiles & de rames pour s'éloigner ; un coup de canon tua deux hommes à côté de *Charles* ; un autre fracaſſa le mât de la barque. Au milieu de ces dangers le roi arriva vers deux de ſes vaiſſeaux qui croiſaient dans la mer Baltique : dès le lendemain Stralſund ſe rendit ; la garniſon fut faite priſonnière de guerre, & *Charles* aborda à Iſted en Scanie, & de là ſe rendit à Carelskroon, dans un état bien autre que quand il en partit quinze ans aupuravant, ſur un vaiſſeau de cent vingt canons, pour aller donner des loix au Nord.

Si près de ſa capitale, on s'attendait qu'il la reverrait après cette longue abſence ; mais ſon deſſein était de n'y rentrer qu'après des victoires. Il ne pouvait ſe réſoudre d'ailleurs à revoir des peuples qui l'aimaient & qu'il était forcé d'opprimer pour ſe défendre contre ſes ennemis. Il voulut ſeulement voir ſa ſœur. Il lui donna rendez-vous ſur le bord du lac Weter en Oſtrogothie ; il s'y rendit en poſte, ſuivi d'un ſeul domeſtique, & s'en retourna après avoir reſté un jour avec elle.

De Carelskroon, où il ſéjourna l'hiver, il ordonna de nouvelles levées d'hommes dans ſon royaume. Il croyait

que tous ſes ſujets n'étaient nés que pour le ſuivre à la guerre, & il les avait accoutumés à le croire auſſi. On enrôlait des jeunes gens de quinze ans ; Il ne reſta dans pluſieurs villages que des vieillards, des enfans & des femmes ; on voyait même en beaucoup d'endroits les femmes ſeules labourer la terre.

Il était encor plus difficile d'avoir une flotte. Pour y ſuppléer on donna des commiſſions à des armateurs, qui moyennant des priviléges exceſſifs & ruineux pour le pays, équipèrent quelques vaiſſeaux ; ces efforts étaient les dernières reſſources de la Suède. Pour ſubvenir à tant de fraix, il fallut prendre la ſubſtance des peuples. Il n'y eut point d'extorſion que l'on n'inventât ſous le nom de taxe & d'impôt. On fit la viſite dans toutes les maiſons, & on en tira la moitié des proviſions pour être miſes dans les magaſins du roi ; on acheta pour ſon compte tout le fer qui était dans le royaume, que le gouvernement paya en billets, & qu'il vendit en argent. Tous ceux qui portaient des habits où il entrait de la ſoie, qui avaient des perruques, & des épées dorées, furent taxés. On mit un impôt exceſſif ſur les cheminées. Le peuple accablé de tant d'exactions ſe fût révolté ſous tout autre roi ; mais le payſan le plus malheureux de la Suède ſavait que ſon maître menait une vie encor plus dure & plus frugale que lui ; ainſi tout ſe ſoumettait ſans murmure à des rigueurs que le roi endurait le premier.

Le danger public fit même oublier les miſères particulières. On s'attendait à tout moment à voir les Moſcovites, les Danois, les Pruſſiens, les Saxons, les Anglais même deſcendre en Suède ; cette crainte était ſi bien fondée & ſi forte, que ceux qui avaient de l'argent ou des meubles précieux, les enfouiſſaient dans la terre.

En effet, une flotte Anglaiſe avait déjà paru dans la mer Baltique, ſans qu'on ſût quels étaient ſes ordres ; & le roi de Dannemarck avait la parole du czar, que

les Moſcovites joints aux Danois fondraient en Suède au printems de 1716.

NE POUVANT FAIRE LA GUERRE AU CZAR, CHARLES XII. VA LA FAIRE EN NORWÉGE.

Ce fut une ſurpriſe extrême pour toute l'Europe attentive à la fortune de *Charles XII.* quand au lieu de défendre ſon pays menacé par tant de princes, il paſſa en Norwége au mois de Mars 1716 avec vingt mille hommes.

Depuis *Annibal*, on n'avait point encor vu de général, qui, ne pouvant ſe ſoutenir chez lui-même contre ſes ennemis, fût allé leur faire la guerre au cœur de leurs états. Le prince de Heſſe ſon beau-frère l'accompagna dans cette expédition.

On ne peut aller de Suède en Norwége que par des défilés aſſez dangereux : & quand on les a paſſés, on rencontre, de diſtance en diſtance, des flaques d'eau que la mer y forme entre des rochers ; il fallait faire des ponts chaque jour. Un petit nombre de Danois aurait pu arrêter l'armée Suédoiſe ; mais on n'avait pas prévu cette invaſion ſubite. L'Europe fut encor plus étonnée, que le czar demeurât tranquille au milieu de ces événemens, & ne fit pas une deſcente en Suède, comme il en était convenu avec ſes alliés.

La raiſon de cette inaction était un deſſein des plus grands, mais en même tems des plus difficiles à exécuter, qu'ait jamais formé l'imagination humaine.

Le baron *Henri de Gôrtz*, né en Franconie, & baron immédiat de l'empire, ayant rendu des ſervices importans au roi de Suède pendant le ſéjour de ce monarque à Bender, était depuis devenu ſon favori & ſon premier miniſtre.

Jamais homme ne fut ſi ſouple & ſi audacieux à la fois, ſi plein de reſſources dans les diſgraces, ſi vaſte dans ſes deſſeins, ni ſi actif dans ſes démarches ; nul

projet ne l'effrayait, nul moyen ne lui coûtait ; il prodiguait les dons, les promeſſes, les ſermens, la vérité & le menſonge.

Il allait de Suède en France, en Angleterre, en Hollande, eſſayer lui-même les reſſorts qu'il voulait faire jouer. Il eût été capable d'ébranler l'Europe, & il en avait conçu l'idée. Ce que ſon maître était à la tête d'une armée, il l'était dans le cabinet ; auſſi prit-il ſur *Charles XII.* un aſcendant qu'aucun miniſtre n'avait eu avant lui.

Ce roi qui à l'âge de vingt ans n'avait donné que des ordres au comte *Piper*, recevait alors des leçons du baron *de Gôrtz* : d'autant plus ſoumis à ce miniſtre, que le malheur le mettait dans la néceſſité d'écouter des conſeils, & que *Gôrtz* ne lui en donnait que de conformes à ſon courage. Il remarqua que de tant de princes réunis contre la Suède, *George* électeur de Hanover, roi d'Angleterre, était celui contre lequel *Charles* était le plus piqué, parce que c'était le ſeul que *Charles* n'eût point offenſé ; que *George* était entré dans la querelle ſous prétexte de l'appaiſer, & uniquement pour garder Brême & Verden, auxquels il ſemblait n'avoir d'autre droit que de les avoir achetés à vil prix du roi de Dannemarck, à qui ils n'appartenaient pas.

IL S'IMAGINE QU'IL RETABLIRA LE ROI STANISLAS EN POLOGNE, ET LE PRÉTENDANT EN ANGLETERRE.

Il entrevit auſſi de bonne heure que le czar était ſecrétement mécontent des alliés, qui tous l'avaient empêché d'avoir un établiſſement dans l'empire d'Allemagne, où ce monarque, devenu trop dangereux, n'aſpirait qu'à mettre le pied. Wiſmar, la ſeule ville qui reſtât encor aux Suédois ſur les côtes d'Allemagne, venait enfin de ſe rendre aux Pruſſiens & aux Danois le 14 Février 1716. Ceux-ci ne voulurent pas ſeulement

ſouffrir que les troupes Moſcovites, qui étaient dans le Meckelbourg, paruſſent à ce ſiége. De pareilles défiances réitérées depuis deux ans avaient aliéné l'eſprit du czar, & avaient peut-être empêché la ruine de la Suède. Il y a beaucoup d'exemples d'états alliés conquis par une ſeule puiſſance; & il y en a bien peu d'un grand empire conquis par pluſieurs alliés. Si leurs forces réunies l'abattent, leurs diviſions le relèvent bientôt.

Dès l'année 1714 le czar eût pu faire une deſcente en Suède; mais ſoit qu'il ne s'accordât pas avec les rois de Pologne, d'Angleterre, de Dannemarck & de Pruſſe, alliés juſtement jaloux; ſoit qu'il ne crût pas encor ſes troupes aſſez aguerries pour attaquer ſur ſes propres foyers cette même nation, dont les ſeuls payſans avaient vaincu l'élite des troupes Danoiſes, il recula toujours cette entrepriſe.

Ce qui l'avait arrêté encor était le beſoin d'argent. Le czar était un des plus puiſſans monarques du monde, mais un des moins riches : ſes revenus ne montaient pas alors à plus de vingt-quatre millions de nos livres : il avait découvert des mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre; mais le profit en était encor incertain, & le travail ruineux. Il établiſſait un grand commerce; mais les commencemens ne lui apportaient que des eſpérances; ſes provinces nouvellement conquiſes augmentaient ſa puiſſance & ſa gloire, ſans accroître encor ſes revenus. Il fallait du tems pour fermer les plaies de la Livonie, pays abondant, mais déſolé par quinze ans de guerre, par le fer, par le feu & par la contagion, vuide d'habitans, & qui était alors à charge à ſon vainqueur. Les flottes qu'il entretenait, les nouvelles entrepriſes qu'il faiſait tous les jours, épuiſaient ſes finances. Il avait été réduit à la mauvaiſe reſſource de hauſſer les monnoies : remède qui ne guérit jamais les maux d'un état, & qui eſt ſur-tout préju-

diciable à un pays qui reçoit des étrangers plus de marchandises qu'il ne leur en fournit.

Voilà en partie les fondemens sur lesquels *Gôrtz* bâtit le dessein d'une révolution. Il osa proposer au roi de Suède d'acheter la paix de l'empereur Moscovite à quelque prix que ce pût être ; lui faisant envisager le czar irrité contre les rois de Pologne & d'Angleterre, & lui donnant à entendre que *Pierre Alexiowits* & *Charles XII.* réunis, pourraient faire trembler le reste de l'Europe.

Il n'y avait pas moyen de faire la paix avec le czar, sans céder une grande partie des provinces qui sont à l'orient & au nord de la mer Baltique ; mais il lui fit considérer qu'en cédant ces provinces que le czar possédait déjà, & qu'on ne pouvait reprendre, le roi pourrait avoir la gloire de remettre à la fois *Stanislas* sur le trône de Pologne, de replacer le fils de *Jacques II.* sur celui d'Angleterre, & de rétablir le duc de Hostein dans ses états.

Charles flatté de ces grandes idées, sans pourtant y compter beaucoup, donna carte blanche à son ministre; *Gôrtz*, partit de Suède muni d'un plein-pouvoir qui l'autorisait à tout sans restriction, & le rendait plénipotentiaire auprès de tous les princes avec qui il jugerait à propos de négocier. Il fit d'abord sonder la cour de Moscou par le moyen d'un Ecossais nommé *Areskins*, premier médecin du czar, dévoué au parti du prétendant, ainsi que l'étaient presque tous les Ecossais qui ne subsistaient pas des faveurs de la cour de Londres.

Ce médecin fit valoir au prince *Menzikoff* l'importance & la grandeur du projet, avec toute la vivacité d'un homme qui y était intéressé. Le prince *Menzikoff* goûta ses ouvertures, le czar les approuva. Au lieu de descendre en Suède, comme il en était convenu avec les alliés, il fit hiverner ses troupes dans le Meckelbourg,

bourg, & il y vint lui-même ſous prétexte de terminer les querelles qui commençaient à naître entre le duc de Meckelbourg, & la nobleſſe de ce pays ; mais pourſuivant en effet ſon deſſein favori d'avoir une principauté en Allemagne, & comptant engager le duc de Meckelbourg à lui vendre ſa ſouveraineté.

Les alliés furent irrités de cette démarche ; ils ne voulaient point d'un voiſin ſi terrible, qui ayant une fois des terres en Allemagne, pourrait un jour s'en faire élire empereur, & en opprimer les ſouverains. Plus ils étaient irrités, plus le grand projet du baron de *Gôrtz* s'avançait vers le ſuccès. Il négociait cependant avec tous les princes confédérés, pour mieux cacher ſes intrigues ſecretes. Le czar les amuſait tous auſſi par des eſpérances. *Charles XII.* cependant était en Norwége avec ſon beau-frère le prince de Heſſe, à la tête de vingt mille hommes ; la province n'était gardée que par onze mille Danois diviſés en pluſieurs corps, que le roi & le prince de Heſſe paſsèrent au fil de l'épée.

Charles avança juſqu'à Chriſtiania, capitale de ce royaume : la fortune recommençait à lui devenir favorable dans ce coin du monde ; mais jamais le roi ne prit aſſez de précautions pour faire ſubſiſter ſes troupes. Une armée & une flotte Danoiſe approchaient pour défendre la Norwége. *Charles* qui manquait de vivres ſe retira en Suède, attendant l'iſſue des vaſtes entrepriſes de ſon miniſtre.

Cet ouvrage demandait un profond ſecret & des préparatifs immenſes, deux choſes aſſez incompatibles. *Gôrtz* fit chercher juſques dans les mers de l'Aſie un ſecours, qui, tout odieux qu'il paraiſſait, n'en eût pas été moins utile pour une deſcente en Ecoſſe, & qui du moins eût apporté en Suède de l'argent, des hommes & des vaiſſeaux.

Il y avait long-tems que des pirates de toutes na-

tions, & particuliérement des Anglais, ayant fait entr'eux une aſſociation, infeſtaient les mers de l'Europe & de l'Amérique. Pourſuivis par-tout ſans quartier, ils venaient de ſe retirer ſur les côtes de Madagaſcar, grande iſle à l'orient de l'Afrique. C'étaient des hommes déſeſpérés, preſque tous connus par des actions auxquelles il ne manquait que de la juſtice pour être héroïques. Ils cherchaient un prince qui voulût les recevoir ſous ſa protection; mais les loix des nations leur fermaient tous les ports du monde.

Dès qu'ils ſurent que *Charles XII.* était retourné en Suède, ils eſpérèrent que ce prince paſſionné pour la guerre, obligé de la faire, & manquant de flotte & de ſoldats, leur ferait une bonne compoſition; ils lui envoyèrent un député, qui vint en Europe ſur un vaiſſeau Hollandais, & qui alla propoſer au baron de *Górts* de les recevoir dans le port de Gottembourg, où ils s'offraient de ſe rendre avec ſoixante vaiſſeaux chargés de richeſſes.

Le baron fit agréer au roi la propoſition; on envoya même l'année ſuivante deux gentilshommes Suédois, l'un nommé *Cromſtrom*, & l'autre *Mendal*, pour conſommer la négociation avec ces corſaires de Madagaſcar. On trouva depuis un ſecours plus noble & plus important dans le cardinal *Albéroni*, puiſſant génie, qui a gouverné l'Eſpagne aſſez long-tems pour ſa gloire, & trop peu pour la grandeur de cet état.

Il entra avec ardeur dans le projet de mettre le fils de *Jacques II.* ſur le trône d'Angleterre. Cependant comme il ne venait que de mettre le pied dans le miniſtère, & qu'il avait l'Eſpagne à rétablir avant que de ſonger à bouleverſer d'autres royaumes, il ſemblait qu'il ne pouvait de pluſieurs années mettre la main à cette grande machine; mais en moins de deux ans on le vit changer la face de l'Eſpagne, lui rendre ſon crédit dans l'Europe, engager, à ce qu'on

prétend, les Turcs à attaquer l'empereur d'Allemagne, & tenter en même tems d'ôter la régence de France au duc d'Orléans, & la couronne de la Grande-Bretagne au roi *George*; tant un ſeul homme eſt dangereux, quand il eſt abſolu dans un puiſſant état, & qu'il a de la grandeur & du courage dans l'eſprit.

Gôrtz ayant ainſi diſperſé à la cour de Moſcovie & à celle d'Eſpagne les premières étincelles de l'embraſement qu'il méditait, alla ſecrétement en France, & de là en Hollande, où il vit les adhérans du prétendant

Il s'informa plus particuliérement de leurs forces, du nombre & de la diſpoſition des mécontens d'Angleterre, de l'argent qu'ils pouvaient fournir & des troupes qu'ils pouvaient mettre ſur pied. Les mécontens ne demandaient qu'un ſecours de dix mille hommes, & faiſaient enviſager une révolution ſure avec l'aide de ſes troupes.

Le comte de *Gyllembourg*, ambaſſadeur de Suède en Angleterre, inſtruit par le baron de *Gôrtz*, eut pluſieurs conférences à Londres avec les principaux mécontens: il les encouragea, & leur promit tout ce qu'ils voulurent; le parti du prétendant alla juſqu'à fournir des ſommes conſidérables, que *Gôrtz* toucha en Hollande. Il négocia l'achat de quelques vaiſſeaux, & en acheta ſix en Bretagne avec des armes de toute eſpèce.

Il envoya alors ſecrétement en France pluſieurs officiers, entr'autres le chevalier *de Folard*, qui ayant fait trente campagnes dans les armées Françaiſes, & y ayant fait peu de fortune, avait été depuis peu offrir ſes ſervices au roi de Suède, moins par des vues intéreſſées que par le deſir de ſervir ſous un roi qui avait une réputation ſi étonnante. Le chevalier *de Folard* eſpérait d'ailleurs faire goûter à ce prince les nouvelles idées qu'il avait ſur la guerre; il avait étudié toute ſa vie cet art en philoſophe, & il a depuis communiqué ſes découvertes au public dans ſes commentaires ſur *Polybe*. Ses vues furent goûtées de *Charles XII.* qui lui-même avait fait

la guerre d'une mauière nouvelle, & qui ne se laissait conduire en rien par la coutume ; il destina le chevalier *de Folard* à être un des instrumens dont il voulait se servir dans la descente projetée en Ecosse. Ce gentilhomme exécuta en France les ordres secrets du baron de *Görtz*. Beaucoup d'officiers Français, un plus grand nombre d'Irlandais, entrèrent dans cette conjuration d'une espèce nouvelle, qui se tramait en même tems en Angleterre, en France, en Moscovie, & dont les branches s'étendaient secrétement d'un bout de l'Europe à l'autre.

Ces préparatifs étaient encor peu de chose pour le baron *de Görtz* ; mais c'était beaucoup d'avoir commencé. Le point le plus important, & sans lequel rien ne pouvait réussir, était d'achever la paix entre le czar & *Charles* ; il restait beaucoup de difficultés à applanir. Le baron *Osterman*, ministre d'état en Moscovie, ne s'était point laissé entraîner d'abord aux vues de *Görtz* ; il était aussi circonspect que le ministre de *Charles* était entreprenant. Sa politique lente & mesurée voulait laisser tout mûrir ; le génie impatient de l'autre prétendait recueillir immédiatement après avoir semé. *Osterman* craignait que l'empereur son maître, ébloui par l'éclat de cette entreprise, n'accordât à la Suède une paix trop avantageuse ; il retardait par ses longueurs & par ses obstacles la conclusion de cette affaire.

LE CZAR VOYAGE EN FRANCE.

Heureusement pour le baron de *Görtz*, le czar lui-même vint en Hollande au commencement de 1717. Son dessein était de passer ensuite en France ; il lui manquait d'avoir vu cette nation célèbre, qui est depuis plus de cent ans censurée, enviée, & imitée par tous ses voisins ; il voulait y satisfaire sa curiosité insatiable de voir & d'apprendre, & exercer en même tems sa politique.

Görtz vit deux fois à la Haye cet empereur ; il avança

plus dans ces deux conférences qu'il n'eût fait en ſix mois avec des plénipotentiaires. Tout prenait un tour favorable : ſes grands deſſeins paraiſſaient couverts d'un ſecret impénétrable ; il ſe flattait que l'Europe ne les apprendrait que par l'exécution. Il ne parlait cependant à la Haye que de paix ; il diſait hautement qu'il voulait regarder le roi d'Angleterre comme le pacificateur du Nord ; il preſſait même en apparence la tenue d'un congrès à Brunſwick, où les intérêts de la Suède & de ſes ennemis devaient être décidés à l'amiable.

Le premier qui découvrit ces intrigues fut le duc d'Orléans régent de France ; il avait des eſpions dans toute l'Europe. Ce genre d'hommes, dont le métier eſt de vendre le ſecret de leurs amis, & qui ſubſiſte de délations & ſouvent même de calomnies, s'était tellement multiplié en France ſous ſon gouvernement, que la moitié de la nation était devenue l'eſpion de l'autre. Le duc d'Orléans lié avec le roi d'Angleterre par des engagemens perſonnels, lui découvrit les menées qui ſe tramaient contre lui.

Dans le même tems les Hollandais qui prenaient des ombrages de la conduite de *Gôrtz*, communiquèrent leurs ſoupçons au miniſtre Anglais. *Gôrts* & *Gyllembourg* pourſuivaient leurs deſſeins avec chaleur, lorſqu'ils furent arrêtés tous deux, l'un à Deventer en Gueldre, & l'autre à Londres.

Comme *Gyllembourg*, ambaſſadeur de Suède, avait violé le droit des gens, en conſpirant contre le prince auprès duquel il était envoyé, on viola ſans ſcrupule le même droit en ſa perſonne. Mais on s'étonna que les Etats-Généraux, par une complaiſance inouie pour le roi d'Angleterre, miſſent en priſon le baron de *Gôrtz*. Ils chargèrent même le comte de *Welderen* de l'interroger. Cette formalité ne fut qu'un outrage de plus, lequel devenant inutile, ne tourna qu'à leur confuſion. *Gôrtz* demanda au comte de *Welderen*, s'il était connu de lui ? « Oui,

» monſieur, répondit le Hollandais. » Hé bien, dit le » baron de *Gôrtz*, ſi vous me connaiſſez, vous devez » ſavoir que je ne dis que ce que je veux. » L'interrogatoire ne fut guère pouſſé plus loin : tous les ambaſſadeurs, mais particulièrement le marquis de *Monteléon* miniſtre d'Eſpagne en Angleterre, proteſtèrent contre l'attentat commis envers la perſonne de *Gôrtz* & de *Gyllembourg*. Les Hollandais étaient ſans excuſe ; ils avaient non-ſeulement violé un droit ſacré en arrêtant le premier miniſtre du roi de Suède qui n'avait rien machiné contr'eux ; mais ils agiſſaient directement contre les principes de cette liberté précieuſe qui a attiré chez eux tant d'étrangers, & qui a été le fondement de leur grandeur.

A l'égard du roi d'Angleterre, il n'avait rien fait que de juſte en arrêtant priſonnier un ennemi. Il fit pour ſa juſtification imprimer les lettres du baron de *Gôrtz* & du comte de *Gyllembourg*, trouvées dans les papiers du dernier. Le roi de Suède était alors dans la province de Scanie ; on lui apporta ces lettres imprimées avec la nouvelle de l'enlévement de ſes deux miniſtres. Il demanda en ſouriant ſi on n'avait pas auſſi imprimé les ſiennes ? Il ordonna auſſi-tôt qu'on arrêtât à Stockholm le réſident Anglais avec toute ſa famille & ſes domeſtiques ; il défendit ſa cour au réſident Hollandais qu'il fit garder à vue. Cependant il n'avoua ni ne déſavoua le baron de *Gôrtz* ; trop fier pour nier une entrepriſe qu'il avait approuvée, & trop ſage pour convenir d'un deſſein éventé preſque dans ſa naiſſance, il ſe tint dans un ſilence dédaigneux avec l'Angleterre & la Hollande.

Le czar prit tout un autre parti. Comme il n'était point nommé, mais obſcurément impliqué dans les lettres de *Gyllembourg* & de *Gôrtz*, il écrivit au roi d'Angleterre une longue lettre pleine de complimens ſur la conſpiration, & d'aſſurance d'une amitié ſincère ; le roi *George* reçut ſes proteſtations ſans les croire, & feignit de ſe laiſſer tromper. Une conſpiration tramée par des particu-

liers, quand elle eſt découverte, eſt anéantie ; mais une conſpiration de rois n'en prend que de nouvelles forces. Le czar arriva à Paris au mois de Mai de la même année 1717. Il ne s'y occupa pas uniquement à voir les beautés de l'art & de la nature, à viſiter les académies, les bibliothèques publiques, les cabinets des curieux, les maiſons royales ; il propoſa au duc d'Orléans, régent de France, un traité dont l'acceptation eût pu mettre le comble à la grandeur moſcovite. Son deſſein était de ſe réunir avec le roi de Suède qui lui cédait de grandes provinces, d'ôter entiérement aux Danois l'empire de la mer Baltique, d'affaiblir les Anglais par une guerre civile, & d'attirer à la Moſcovie tout le commerce du Nord. Il ne s'éloignait pas même de remettre le roi *Staniſlas* aux priſes avec le roi *Auguſte*, afin que le feu étant allumé de tous côtés, il pût courir pour l'attiſer ou pour l'éteindre, ſelon qu'il y trouverait ſes avantages. Dans ces vues, il propoſa au régent de France la médiation entre la Suède & la Moſcovie, & de plus une alliance offenſive & défenſive avec ces couronnes & celle d'Eſpagne. Ce traité qui paraiſſait ſi naturel, ſi utile à ces nations, & qui mettait dans leurs mains la balance de l'Europe, ne fut cependant pas accepté du duc d'Orléans. Il prenait préciſément dans ce tems des engagemens tout contraires ; il ſe liguait avec l'empereur d'Allemagne & *George* roi d'Angleterre. La raiſon d'état changeait alors dans l'eſprit de tous les princes, au point, que le czar était prêt de ſe déclarer contre ſon ancien allié le roi *Auguſte*, & d'embraſſer les querelles de *Charles* ſon mortel ennemi ; pendant que la France allait en faveur des Allemans & des Anglais faire la guerre au petit-fils de *Louis XIV.* après l'avoir ſoutenu ſi long-tems contre ces mêmes ennemis aux dépens de tant de tréſors & de ſang. Tout ce que le czar obtint par des voies indirectes, fut que le régent interpoſât ſes bons offices pour l'élargiſſement du baron de *Görtz* & du comte de *Gyllembourg*. Il s'en retourna dans

ſes états à la fin de Juin, après avoir donné à la France le ſpectacle rare d'un empereur, qui voyageait pour s'inſtruire; mais trop de Français ne virent en lui que les dehors groſſiers que ſa mauvaiſe éducation lui avait laiſſés; & le légiſlateur, le créateur d'une nation nouvelle, le grand homme, leur échappa.

Ce qu'il cherchait dans le duc d'Orléans, il le trouva bientôt dans le cardinal *Albéroni*, devenu tout-puiſſant en Eſpagne. *Albéroni* ne ſouhaitait rien tant que le rétabliſſement du prétendant, & comme miniſtre de l'Eſpagne que l'Angleterre avait ſi maltraitée, & comme ennemi perſonnel du duc d'Orléans, lié avec l'Angleterre contre l'Eſpagne, & enfin comme prêtre d'une égliſe pour laquelle le père du prétendant avait ſi mal-à-propos perdu ſa couronne.

Le duc d'*Ormond* auſſi aimé en Angleterre que le duc de *Marlborough* y était admiré, avait quitté ſon pays à l'avénement du roi *George*; & s'étant alors retiré à Madrid, il alla muni des pleins-pouvoirs du roi d'Eſpagne & du prétendant, trouver le czar ſur ſon paſſage à Mittau en Courlande, accompagné d'*Irnegan*, autre Anglais, homme habile & entreprenant. Il demanda la princeſſe *Anne Petrowna*, fille du czar, en mariage pour le fils de *Jacques II.* (*), eſpérant que cette alliance attacherait plus étroitement le czar aux intérêts de ce prince malheureux. Mais cette propoſition faillit à reculer les affaires pour un tems, au lieu de les avancer. Le baron de *Görtz* avait dans ſes projets deſtiné depuis long-tems cette princeſſe au duc de Holſtein, qui en effet l'a épouſée depuis. Dès qu'il ſut cette propoſition du duc d'*Or*-

(*) Le cardinal *Albéroni* lui-même a certifié la vérité de tout ces récits dans une lettre de remerciment à l'auteur. Au reſte M. *Norberg*, auſſi mal inſtruit des affaires de l'Europe que mauvais écrivain, prétend que le duc d'*Ormond* ne quitta pas l'Angleterre à l'avénement du roi *George I.* mais immédiatement après la mort de la reine *Anne*; comme ſi *George I.* n'avait pas été le ſucceſſeur immédiat de cette reine.

mond, il en fut jaloux & s'appliqua à la traverser. Il sortit de prison au mois d'Août, aussi-bien que le comte de *Gyllembourg*, sans que le roi de Suède eût daigné faire la moindre excuse au roi d'Angleterre, ni montrer le plus léger mécontentement de la conduite de son ministre.

En même tems on élargit à Stockholm le résident Anglais & toute sa famille, qui avait été traitée avec beaucoup plus de sévérité que *Gyllembourg* ne l'avait été à Londres.

Görtz en liberté fut un ennemi déchaîné, qui outre les puissans motifs qui l'agitaient, eut encore celui de la vengeance. Il se rendit en poste auprès du czar; & ses insinuations prévalurent plus que jamais auprès de ce prince. D'abord il l'assura qu'en moins de trois mois il leverait, avec un seul plénipotentiaire de Moscovie, tous les obstacles qui retardaient la conclusion de la paix avec la Suède, il prit entre ses mains une carte géographique que le czar avait dessinée lui-même, & tirant une ligne depuis Wibourg jusqu'à la mer Glaciale, en passant par le lac Ladoga, il se fit fort de porter son maître à céder ce qui était à l'orient de cette ligne, aussi-bien que la Carélie, l'Ingrie & la Livonie: ensuite il jeta des propositions de mariage entre la fille de sa majesté czarienne & le duc de *Holstein*, le flattant que ce duc lui pourrait céder ses états moyennant un équivalent; que par-là il serait membre de l'empire, lui montrant de loin la couronne impériale, soit pour quelqu'un de ses descendans, soit pour lui-même. Il flattait ainsi les vues ambitieuses du monarque Moscovite, ôtait au prétendant la princesse czarienne, en même tems qu'il lui ouvrait le chemin de l'Angleterre; & il remplissait toutes ses vues à la fois.

Le czar nomma l'isle d'Aland pour les conférences que son ministre d'état *Osterman* devait avoir avec le baron de *Görtz*. On pria le duc d'*Ormond* de s'en retourner, pour ne pas donner de trop violens ombrages à l'Angleterre,

avec laquelle le czar ne voulait rompre, que sur le point de l'invasion : on retint seulement à Pétersbourg *Irnegan*, le confident du duc d'*Ormond*, qui fut chargé des intrigues & qui logea dans la ville avec tant de précaution, qu'il ne sortait que de nuit, & ne voyait jamais les ministres du czar, que déguisé tantôt en paysan, tantôt en Tartare.

Dès que le duc d'*Ormond* fut parti, le czar fit valoir au roi d'Angleterre sa complaisance d'avoir renvoyé le plus grand partisan du prétendant ; & le baron de *Gôrtz* plein d'espérance retourna en Suède.

Il retrouva son maître à la tête de trente-cinq mille hommes de troupes réglées, & les côtes bordées de milices. Il ne manquait au roi que de l'argent : le crédit était épuisé en dedans & en dehors du royaume. La France, qui lui avait fourni quelques subsides dans les dernières années de *Louis XIV.* n'en donnait plus sous la régence du duc d'Orléans, qui se conduisait par des vues toutes contraires. L'Espagne en promettait ; mais elle n'était pas encor en état d'en fournir beaucoup. Le baron de *Gôrtz* donna alors une libre étendue à un projet qu'il avait déjà essayé avant d'aller en France & en Hollande ; c'était de donner au cuivre la même valeur qu'à l'argent ; de sorte qu'une pièce de cuivre, dont la valeur intrinsèque est un demi-sou, passait pour quarante sols, avec la marque du prince ; à-peu-près comme dans une ville assiégée les gouverneurs ont souvent payé les soldats & les bourgeois avec de la monnoie de cuir, en attendant qu'on pût avoir des espèces réelles. Ces monnoies fictices, inventées par la nécessité, & auxquelles la bonne foi seule peut donner un crédit durable, sont comme des billets de change, dont la valeur imaginaire peut excéder aisément les fonds qui sont dans un état.

Ces ressources sont d'un excellent usage dans un pays libre : elles ont quelquefois sauvé une république ; mais elles ruinent presque surement une monarchie. Car les

peuples manquant bientôt de confiance, le ministre est réduit à manquer de bonne foi; les monnoies idéales se multiplient avec excès, les particuliers enfouissent leur argent, & la machine se détruit avec une confusion accompagnée souvent des plus grands malheurs. C'est ce qui arriva au royaume de Suède.

Le baron de *Gôrtz* ayant d'abord répandu avec discrétion dans le public les nouvelles espèces, fut entraîné en peu de tems au-delà de ses mesures par la rapidité du mouvement qu'il ne pouvait plus conduire. Toutes les marchandises & toutes les denrées ayant monté à un prix excessif, il fut forcé d'augmenter le nombre des espèces de cuivre. Plus elles se multiplièrent, plus elles furent décréditées; la Suède inondée de cette fausse monnoie, ne forma qu'un cri contre le baron de *Gôrtz*. Les peuples, toujours pleins de vénération pour *Charles XII.* n'osaient presque le haïr, & faisaient tomber le poids de leur aversion sur un ministre, qui comme étranger, & comme gouvernant les finances, était doublement assuré de la haine publique.

Un impôt, qu'il voulut mettre sur le clergé, acheva de le rendre exécrable à la nation; les prêtres qui trop souvent joignent leur cause à celle de DIEU, l'appellèrent publiquement athée, parce qu'il leur demandait de l'argent. Les nouvelles espèces de cuivre avaient l'empreinte de quelques dieux de l'antiquité; on en prit occasion d'appeller ces pièces de monnoie, les dieux du baron de *Gôrtz*.

A la haine publique contre lui se joignit la jalousie des ministres, implacable à mesure qu'elle était alors impuissante. La sœur du roi & le prince son mari le craignaient comme un homme attaché par sa naissance au duc de Holstein, & capable de lui mettre un jour la couronne de Suède sur la tête. Il n'avait plu dans le royaume qu'à *Charles XII.* mais cette aversion générale ne servait qu'à confirmer l'amitié du roi, dont les sentimens s'affermissaient tou-

jours par les contradictions. Il marqua alors au baron une confiance qui allait jusqu'à la soumission : il lui laissa un pouvoir absolu dans le gouvernement intérieur du royaume, & s'en remit à lui, sans réserve sur tout ce qui regardait les négociations avec le czar ; il lui recommanda sur tout de presser les conférences de l'isle d'Aland.

En effet, dès que *Gôrtz* eut achevé â Stockholm les arrangemens des finances qui demandaient sa présence, il partit pour aller consommer avec le ministre du czar, le grand ouvrge qu'il avait entamé.

Voici les conditions préliminaires de cette alliance, qui devait changer la face de l'Europe, telles qu'elles furent trouvées dans les papiers de *Gôrtz* après sa mort.

Le czar retenant pour lui toute la Livonie, & une partie de l'Ingrie & de la Carélie, rendait à la Suède tout le reste ; il s'unissait avec *Charles XII.* dans le dessein de rétablir le roi *Stanislas* sur le trône de Pologne, & s'engageait à rentrer dans ce pays avec quatre-vingt mille Moscovites, pour détrôner ce même roi *Auguste*, en faveur duquel il avait fait dix ans la guerre. Il fournissait au roi de Suède les vaisseaux nécessaires pour transporter dix mille Suédois en Angleterre, & trente mille en Allemagne : les forces réunies de *Pierre* & de *Charles*, devaient attaquer le roi d'Angleterre dans ses états de Hanover, & sur-tout dans Brême & Verden ; les mêmes troupes auraient servi à rétablir le duc de Holstein, & forcé le roi de Prusse à accepter un traité, par lequel on lui ôtait une partie de ce qu'il avait pris. *Charles* en usa dès lors comme si les armées victorieuses, renforcées de celles du czar, avaient déjà exécuté tout ce qu'on méditait. Il fit demander hautement à l'empereur d'Allemagne l'exécution du traité d'Altranstad. A peine la cour de Vienne daigna-t-elle répondre à la proposition de ce prince, dont elle croyait n'avoir rien à craindre.

Le roi de Pologne eut moins de sécurité ; il vit l'orage

qui grossissait de tous les côtés. La noblesse Polonaise était confédérée contre lui ; & depuis son rétablissement, il lui fallait toujours ou combattre ses sujets, ou traiter avec eux. Le czar médiateur à craindre, avait cent galères auprès de Dantzick, & quatre-vingt mille hommes sur les frontières de Pologne. Tout le Nord était en jalousie & en alarmes. *Flemming*, le plus défiant de tous les hommes, & celui dont les puissances voisines devaient le plus se défier, soupçonna le premier les desseins du czar, & ceux du roi de Suède en faveur de *Stanislas*. Il voulut le faire enlever dans le duché de Deux-Ponts, comme on avait saisi *Jacques Sobiesky* en Silésie. Un de ces Français entreprenans & inquiets, qui vont tenter la fortune dans les pays étrangers, avait amené depuis peu quelques partisans, Français comme lui, au service du roi de Pologne. Il communiqua au ministre *Flemming* un projet, par lequel il répondait d'aller avec trente officiers Français déterminés enlever *Stanislas* dans son palais, & l'amener prisonnier à Dresde. Le projet fut approuvé. Ces entreprises étaient alors assez communes. Quelques-uns de ceux, qu'en Italie on appelle braves, avaient fait des coups pareils dans le Milanais durant la dernière guerre entre l'Allemagne & la France. Depuis même, plusieurs Français réfugiés en Hollande avaient osé pénétrer jusqu'à Versailles, dans le dessein d'enlever le Dauphin, & s'étaient saisis de la personne du premier écuyer, presque sous les fenêtres du château de *Louis XIV*.

L'aventurier disposa donc ses hommes & ses relais pour surprendre & pour enlever *Stanislas*. L'entreprise fut découverte la veille de l'exécution. Plusieurs se sauvèrent, quelques-uns furent pris. Ils ne devaient point s'attendre à être traités comme des prisonniers de guerre, mais comme des bandits. *Stanislas*, au lieu de les punir, se contenta de leur faire quelques reproches pleins de bonté. Il leur donna même de l'argent pour se conduire, & montra par cette bonté généreuse, qu'en

effet *Auguſte* ſon rival avait raiſon de le craindre (*).

Cependant *Charles* partit une ſeconde fois pour la conquête de la Norwége au mois d'Octobre 1718. Il avait ſi bien pris toutes ſes meſures, qu'il eſpérait ſe rendre maître en ſix mois de ce royaume. Il aima mieux aller conquérir des rochers au milieu des neiges & des glaces, dans l'âpreté de l'hiver, qui tue les animaux en Suède même, où l'air eſt moins rigoureux, que d'aller reprendre ſes belles provinces d'Allemagne des mains de ſes ennemis. C'eſt qu'il eſpérait que ſa nouvelle alliance avec le czar le mettrait bientôt en état de reſſaiſir toutes ces provinces ; bien plus, ſa gloire était flattée d'enlever un royaume à ſon ennemi victorieux.

A l'embouchure du fleuve Tiſtendall, près de la manche de Dannemarck, entre les villes de Bahus & d'Anſlo, eſt ſitué Frederickshall, place forte & importante qu'on regardait comme la clef du royaume. *Charles* en forma le ſiége au mois de Décembre. Le ſoldat tranſi de froid, pouvait à peine remuer la terre endurcie ſous la glace ; c'était ouvrir la tranchée dans une eſpèce de roc ; mais les Suédois ne pouvaient ſe rebuter en voyant à leur tête un roi qui partageait leurs fatigues. Jamais *Charles* n'en eſſuya de plus grandes. Sa conſtitution éprouvée par dix-huit ans de travaux pénibles s'était fortifiée au point, qu'il dormait en plein champ en Norwége au cœur de l'hiver ſur de la paille, ou ſur une planche, enveloppé ſeulement d'un manteau, ſans que ſa ſanté en fût altérée. Pluſieurs de ſes ſoldats tombaient morts de froid dans leurs poſtes ; & les autres preſque gelés, voyant leur roi qui ſouffrait comme eux, n'oſaient proférer une plainte. Ce fut quelque tems avant cette expédition, qu'ayant entendu par-

(*) Voilà ce que *Norberg* appelle manquer de reſpect aux têtes couronnées, comme ſi ce récit véritable contenait une injure ; & comme ſi on devait aux rois qui ſont morts autre choſe que la vérité. Penſe-t-il que l'hiſtoire doive reſſembler aux ſermons prêchés devant les rois, dans leſquels on leur fait des complimens?

ler en Scanie d'une femme nommée *Jonhs Dotter*, qui avait vécu plusieurs mois sans prendre d'autre nourriture que de l'eau ; lui, qui s'était étudié toute sa vie à supporter les plus extrêmes rigueurs que la nature humaine peut soutenir, voulut essayer encor combien de tems il pourrait supporter la faim sans en être abattu. Il passa cinq jours entiers sans manger ni boire ; le sixième au matin il courut deux lieues à cheval, & descendit chez le prince de Hesse son beau-frère, où il mangea beaucoup, sans que ni une abstinence de cinq jours l'eût abattu, ni qu'un grand repas à la suite d'un si long jeûne l'incommodât (*).

Avec ce corps de fer gouverné par une ame si hardie & si inébranlable, dans quelque état qu'il pût être réduit il n'avait point de voisin auquel il ne fût redoutable.

Le 11 Décembre, jour de *St. André*, il alla sur les neuf heures du soir visiter la tranchée, & ne trouvant pas la parallèle assez avancée à son gré, il parut très-mécontent. Mr. *Megret*, ingénieur Français, qui conduisait le siége, l'assura que la place serait prise dans huit jours : « Nous verrons, dit le roi, » & continua de visiter les ouvrages avec l'ingénieur. Il s'arrêta dans un endroit où le boyau faisait un angle avec la parallèle ; il se mit à genoux sur le talus intérieur, & appuyant ses coudes sur le parapet, resta quelque tems à considérer les travailleurs qui continuaient les tranchées à la lueur des étoiles.

Les moindres circonstances deviennent essentielles, quand il s'agit de la mort d'un homme tel que *Charles XII.* ainsi je dois avertir que toute la conversation que tant d'écrivains ont rapportée entre le roi & l'ingénieur *Megret*, est absolument fausse. Voici ce que je sais de véritable sur cet événement.

(*) *Norberg* prétend que ce fut pour se guérir d'un mal de poitrine que *Charles XII.* essaya cette étrange abstinence. Le confesseur *Norberg* est assurément un mauvais médecin.

Le roi était expoſé preſqu'à demi-corps à une batterie de canon, pointée vis-à-vis l'angle où il était : il n'y avait alors auprès de ſa perſonne que deux Français ; l'un était M. *Siquier*, ſon aide de camp, homme de tête & d'exécution, qui s'était mis à ſon ſervice en Turquie, & qui était particuliérement attaché au prince de Heſſe; l'autre était cet ingénieur. Le canon tirait ſur eux à cartouche; mais le roi qui ſe découvrait davantage était le plus expoſé. A quelques pas derrière était le comte *Swerin*, qui commandait la tranchée. Le comte *Poſſe* capitaine aux gardes, & un aide de camp, nommé *Kulbert* recevaient des ordres de lui. *Siquier* & *Megret* virent dans ce moment le roi de Suède qui tombait ſur le parapet en faiſant un grand ſoupir; ils s'approchèrent, il était déjà mort. Une balle peſant une demi-livre l'avait atteint à la tempe droite, & avait fait un trou dans lequel on pouvait enfoncer trois doigts; ſa tête était renverſée ſur le parapet, l'œil gauche était enfoncé, & le droit entiérement hors de ſon orbite. L'inſtant de ſa bleſſure avait été celui de ſa mort; cependant il avait eu la force en expirant d'une manière ſi ſubite, de mettre par un mouvement naturel la main ſur la garde de ſon épée, & était encor dans cette attitude. A ce ſpectacle, *Megret*, homme ſingulier & indifférent, ne dit autre choſe, ſinon : *Voilà la pièce finie* ; *allons ſouper*. *Siquier* court ſur le champ avertir le comte *Swerin*. Ils réſolurent enſemble de dérober la connaiſſance de cette mort aux ſoldats, juſqu'à ce que le prince de Heſſe en pût être informé. On enveloppa le corps d'un manteau gris: *Siquier* mit ſa perruque & ſon chapeau ſur la tête du roi ; en cet état on traſporta *Charles* ſous le nom du capitaine *Carlſberg*, au travers des troupes qui voyaient paſſer leur roi mort, ſans ſe douter que ce fût lui.

Le prince ordonna à l'inſtant que perſonne ne ſortît du camp, & fit garder tous les chemins de la Suède, afin d'avoir le tems de prendre ſes meſures pour faire tomber

la



la couronne ſur la tête de ſa femme, & pour en exclure le duc de Holſtein qui pouvait y prétendre.

Ainſi périt à l'âge de trente-ſix ans & demi *Charles douze* roi de Suède, après avoir éprouvé ce que la proſpérité à de plus grand, & ce que l'adverſité a de plus cruel, ſans avoir été amolli par l'une, ni ébranlé un moment par l'autre. Preſque toutes ſes actions, juſqu'à celle de ſa vie privée & unie, ont été bien loin au-delà du vraiſemblable. C'eſt peut-être le ſeul de tous les hommes, & juſqu'ici le ſeul de tous les rois, qui ait vécu ſans faibleſſe; il a porté toutes les vertus des héros à un excès où elles ſont auſſi dangereuſes que les vices oppoſés. Sa fermeté devenue opiniâtreté fit ſes malheurs dans l'Ukraine, & le retint cinq ans en Turquie : ſa libéralité dégénérant en profuſion a ruiné la Suède : ſon courage pouſſé juſqu'à la témérité a cauſé ſa mort : ſa juſtice a été quelquefois juſqu'à la cruauté, & dans les dernières années le maintien de ſon autorité approchait de la tyrannie. Ses grandes qualités, dont une ſeule eût pu immortaliſer un autre prince, ont fait le malheur de ſon pays. Il n'attaqua jamais perſonne; mais il ne fut pas auſſi prudent qu'implacable dans ſes vengeances. Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être conquérant, ſans avoir l'envie d'agrandir ſes états; il voulait gagner des empires pour les donner. Sa paſſion pour la gloire, pour la guerre, & pour la vengeance l'empêcha d'être bon politique, qualité ſans laquelle on n'a jamais vu de conquérant. Avant la bataille & après la victoire, il n'avait que de la modeſtie; après la défaite, que de la fermeté; dur pour les autres comme pour lui-même, comptant pour rien la peine & la vie de ſes ſujets, auſſi-bien que la ſienne; homme unique plutôt que grand homme, admirable plutôt qu'à imiter. Sa vie doit apprendre aux rois combien un gouvermement pacifique & heureux eſt au deſſus de tant de gloire.

Charles XII. était d'une taille avantageuſe & noble;

il avait un très-beau front, de grands yeux bleus remplis de douceur, un nez bien formé; mais le bas du visage désagréable, trop souvent défiguré par un rire fréquent qui ne partait que des lèvres; presque point de barbe ni de cheveux. Il parlait très-peu, & ne répondait souvent que par ce rire dont il avait pris l'habitude. On observait à sa table un silence profond. Il avait conservé dans l'inflexibilité de son caractère, cette timidité qu'on nomme mauvaise honte. Il eût été embarrassé dans une conversation, parce que s'étant donné tout entier aux travaux & à la guerre, il n'avait jamais connu la société. Il n'avait lu jusqu'à son loisir chez les Turcs, que les commentaires de *César* & l'histoire d'*Alexandre*; mais il avait écrit quelques réflexions sur la guerre & sur ses campagnes depuis 1700 jusqu'à 1709. Il l'avoua au chevalier *de Folard*, & lui dit que ce manuscrit avait été perdu à la malheureuse journée de Pultava. Quelques personnes ont voulu faire passer ce prince pour un bon mathématicien; il avait sans doute beaucoup de pénétration dans l'esprit; mais la preuve que l'on donne de ses connaissances en mathématique, n'est pas bien concluante; il voulait changer la manière de compter par dixaine, & il proposait à la place le nombre soixante-quatre, parce que ce nombre contenait à la fois un cube & un quarré, & qu'étant divisé par deux, il était enfin réductible à l'unité. Cette idée prouvait seulement qu'il aimait en tout l'extraordinaire & le difficile.

A l'égard de sa religion, quoique les sentimens d'un prince ne doivent pas influer sur les autres hommes, & que l'opinion d'un monarque aussi peu instruit que *Charles*, ne soit d'aucun poids dans ces matières, cependant il faut satisfaire, sur ce point comme sur le reste, la curiosité des hommes qui ont eu les yeux ouverts sur tout ce qui regarde ce prince. Je sais de celui qui m'a confié les principaux mémoires de cette histoire, que *Charles douze* fut luthérien de bonne foi jusqu'à l'année 1707. Il

vit alòrs à Leipfick le fameux philofophe M. *Leibnitz*, qui penfait & parlait librement, & qui avait déjà infpiré fes fentimens libres à plùs d'un prince. Je ne crois pas que *Charles XII.* puifa, comme on me l'avait dit, de l'indifférence pour le luthéranifme dans la converfation de ce philofophe, qui n'eut jamais l'honneur de l'entretenir qu'un quart-d'heure; mais M. *Fabrice*, qui approcha de lui familiérement fept années de fuite, m'a dit, que dans fon loifir chez les Turcs, ayant vu plus de diverfes religions, il étendit plus loin fon indifférence. *La Mottraye* même dans fes voyages confirme cette idée. Le comte *de Croiffy* penfe de même, & m'a dit plufieurs fois que ce prince ne conferva de fes premiers principes que celui d'une prédeftination abfolue, dogme qui favorifait fon courage, & qui juftifiait fes témérités. Le czar avait les mêmes fentimens que lui fur la religion & fur la deftinée; mais il en parlait plus fouvent; car il s'entretenait familiérement de tout avec fes favoris, & avait par-deffus *Charles*, l'étude de la philofophie & le don de l'éloquence.

Je ne puis me défendre de parler ici d'une calomnie renouvellée trop fouvent à la mort des princes, que les hommes malins & crédnles prétendent toujours avoir été ou empoifonnés ou affaffinés. Le bruit fe répandit alors en Allemagne, que c'était M. *Siquier* lui-même qui avait tué le roi de Suède. Ce brave officier fut long-tems défefpéré de cette calomnie: un jour en m'en parlant, il me dit ces propres paroles: *J'aurais pu tuer le roi de Suède*; *mais tel était mon refpect pour ce héros, que fi je l'avais voulu, je n'aurais pas ofé.*

Je fais bien que *Siquier* lui-même avait donné lieu à cette fatale accufation, qu'une partie de la Suède croit encor; il m'avoua lui-même qu'à Stockholm, dans une fièvre chaude, il s'était écrié qu'il avait tué le roi de Suède; que même il avait dans fon accès ouvert la fenêtre & demandé publiquement pardon de ce parricide. Lorf-

que dans sa guérison il eut appris ce qu'il avait dit dans sa maladie, il fut sur le point de mourir de douleur. Je n'ai point voulu révéler cette anecdote pendant sa vie. Je le vis quelque tems avant sa mort, & je peux assurer que loin d'voir tué *Charles XII.* il se serait fait tuer pour lui mille fois. S'il avait été coupable d'un tel crime, ce ne pouvait être que pour servir quelque puissance qui l'en aurait sans doute bien récompensé; il est mort très-pauvre en France, & même il y a eu besoin du secours de ses amis. Si ces raisons ne suffisent pas, que l'on considère que la balle qui frappa *Charles XII.* ne pouvait entrer dans un pistolet, & que *Siquier* n'aurait pu faire ce coup détestable qu'avec un pistolet caché sous son habit.

Après la mort du roi, on leva le siége de Frédérickshall; tout changea dans un moment : les Suédois, plus accablés que flattés de la gloire de leur prince, ne songèrent qu'à faire la paix avec leurs ennemis, & à réprimer chez eux la puissance absolue dont le baron de *Gôrtz* leur avait fait éprouver l'excès. Les états élurent librement pour leur reine la princesse sœur de *Charles XII.* & l'obligèrent solemnellement de renoncer à tout droit héréditaire sur la couronne, afin qu'elle ne la tînt que des suffrages de la nation. Elle promit par des sermens réitérés qu'elle ne tenterait jamais de rétablir le pouvoir arbitraire : elle sacrifia depuis la jalousie de la royauté à la tendresse conjugale, en cédant la couronne à son mari; & elle engagea les états à élire ce prince, qui monta sur le trône aux mêmes conditions qu'elle.

Le baron de *Gôrtz* arrêté immédiatement après la mort de *Charles*, fut condamné par le sénat de Stockholm, à avoir la tête tranchée au pied de la potence de la ville : exemple de vengeance, peut-être encor plus que de justice, & affront cruel à la mémoire d'un roi que la Suède admire encor.

Fin du huitième & dernier Livre de l'histoire de CHARLES XII.

TABLE DES MATIERES,

Contenues dans l'Hiſtoire de CHARLES XII. Roi de Suède.

B

Fin de la Table des Matieres.



The whole in a method... agents ... can re- ...the Cyclopedia.

...f Johnson.
...k are informed,
...nes are ready for
...g & Appleton.

...the original Book of Recipes in my posse...
HANNAH LEE, Widow
and Adm'x of Richard Lee, jun.

THE SALEM GAZETTE:
PUBLISHED ON TUESDAYS AND FRIDAYS,
THOMAS C. CUSHING,
Essex Street, Salem, Massachusetts.
Price $ 3 per annum—one half in advance.

